This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UNIVERSITY OF MICHIGAN

SILVIE.

DES FRANCS.

Non. Regarde ce poiſon, ce fer, l'horreu
lieu : ma barbarie avoit tout préparé. . . .

SILVIE.

Il m'eſt cher, il me rend mon Epoux.

DES RONAIS.

Sortons-en, oublions ce qui s'y eſt paſ
ſiez-vous l'un & l'autre ne vous en jamais

IN.

SOPHONISBE

TRAGÉDIE

DE MAIRET,

RÉPARÉE A NEUF

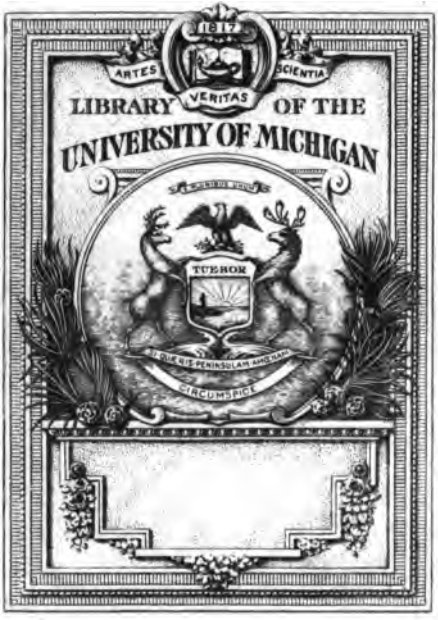
Le prix eſt de 30 ſols.

A PARIS

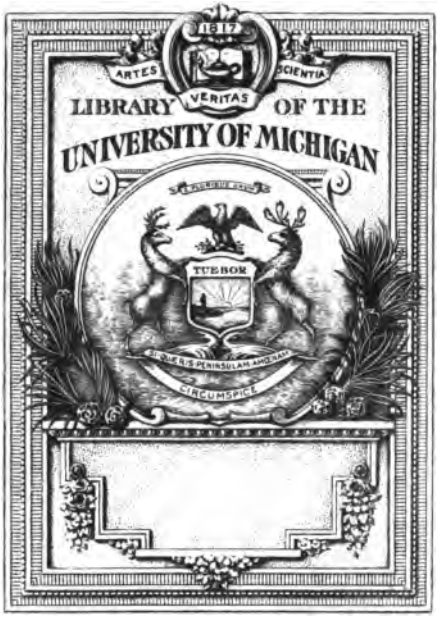
Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacqu
deſſous de la Fontaine S.-Benoît, au Temple du Goût

M. DCC. LXX.

Approbation & Privilége du Roi.



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

PQ
1211
.A2
B58
2d

BIBLIOTHÈQUE
DES
THÉATRES,

Lettre S.

TOME TRENTE-CINQUIEME.

Pièces contenues dans ce Volume.

Scytes. (les)
Siege (le) de Calais.
Silvie.
Sophoniſbe.
Spartacus.

BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES,

Composée de plus de 530 Tragédies, Comédies, Drames, Comédies-Lyriques, Comédies-Ballets, Pastorales, Opéras-Comiques, Pièces à Vaudevilles, Divertissements, Parodies, Tragi-Comédies, Parades, tant anciennes que nouvelles.

RECUEIL AUSSI UTILE QU'AGRÉABLE.

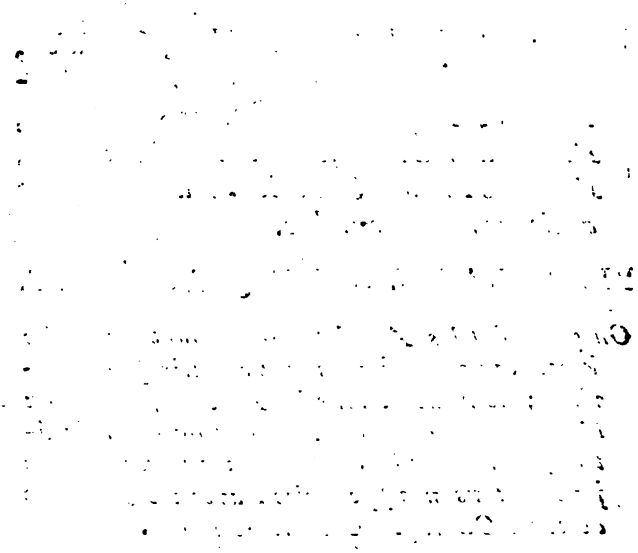
On y a joint les Anecdotes concernant toutes les Pièces qui ont été jouées tant à Paris qu'en Province; les noms de tous les Auteurs, Poëtes ou Musiciens, qui ont travaillé pour tous nos Théâtres, des Acteurs ou Actrices célèbres qui ont joué à tous nos Spectacles, avec un Jugement de leurs Ouvrages & de leurs talens.

Lettre S.

TOME TRENTE-CINQUIEME.

A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire,
rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

1784.



LES
SCYTHES,
TRAGÉDIE.

Voltaire, François Marie Arouet de

LES SCYTHES,

TRAGÉDIE.

NOUVELLE ÉDITION,

CORRIGÉE ET AUGMENTÉE

Sur celles faites à Genève, à Paris & à Lyon.

A PARIS,

Chez LACOMBE, Libraire, Quai de Conti.

M. DCC. LXVIII.

Dram. Fd.
Dépt. 7 Rom. Larg.
3.7.38

ÉPITRE DÉDICATOIRE.

Il y avait autrefois en Perſe un bon vieillard qui cultivait ſon jardin; *car il faut finir par là; & ce jardin était accompagné de vignes & de champs;* & paulum ſilvæ ſuper his erat; *& ce jardin n'était pas auprès de Perſépolis, mais dans une vallée immenſe entourée des montagnes du Caucaſe couvertes de neiges éternelles; & ce vieillard n'écrivait ni ſur la population, ni ſur l'agriculture, comme on faiſait par paſſe-tems à Babilone, ville qui tire ſon nom de* Babil; *mais il avait défriché des terres incultes, & triplé le nombre des habitans autour de ſa cabane.*

Ce bon homme vivait ſous Artaxerxes, pluſieurs années après l'aventure d'Obéide & d'Indatire, & il fit une Tragédie en vers Perſans, qu'il fit repréſenter par ſa famille & par quelques Bergers du mont Caucaſe; car il s'amuſait à faire des vers Perſans aſſez paſſablement, ce qui lui avait attiré de violens ennemis dans Ba-

bilone ; c'eſt-à-dire, une demi-douzaine de gredins qui aboyaient ſans ceſſe auprès de lui, & qui lui imputaient les plus grandes platitudes & les plus impertinens livres qui euſſent jamais deshonoré la Perſe, & il les laiſſait aboyer & grifonner & calomnier ; & c'était pour être loin de cette racaille qu'il s'était retiré avec ſa famille auprès du Caucaſe, où il cultivait ſon jardin.

Mais, comme dit le Poëte Perſan Horace, principibus placuiſſe viris, non ultima laus eſt. *Il y avait à la cour d'Artaxerxes un principal Satrape, & ſon nom étoit Elochivis, comme qui dirait habile, généreux & plein d'eſprit, tant la langue Perſane a d'énergie. Non-ſeulement le grand Satrape Elochivis verſa ſur le jardin de ce bon homme les douces influences de la cour ; mais il fit rendre à ce territoire les libertés & franchiſes dont il avait joui du tems de Cyrus ; & de plus il favoriſa une famille adoptive du vieillard. La nation ſur-tout lui avait une très-grande obligation de ce qu'ayant le département des meurtres, il avait travaillé avec le même zèle & la même ardeur que Nalriſp, Miniſtre de paix, à donner à la Perſe cette paix tant deſirée ; ce qui n'était jamais arrivé qu'à lui.*

Ce Satrape avait l'ame auſſi grande que Giafar le Barmécide & Aboulcaſem ; car il eſt dit dans les Annales de Babilone, recueillies par Mir Kond, que lorſque l'argent manquait dans le tréſor du Roi, appellé l'Oreiller, Elochivis en donnait ſouvent du ſien, & qu'en une année, il diſtribua ainſi dix mille Dariques, que Dom Calmet évalue à une piſtole la piéce. Il payait quelquefois trois cens dariques, ce qui ne valait pas trois aſpres, & Babilone craignait qu'il ne ſe ruinât en bienfaits.

Le grand Satrape Nalriſp joignait auſſi au goût le plus sûr & à l'eſprit le plus naturel, l'équité & la bienfaiſance. Il faiſait les délices de ſes amis, & ſon commerce était enchanteur ; de ſorte que les Babiloniens, tout malins qu'ils étaient, reſpectaient & aimaient ces deux Satrapes, ce qui était aſſez rare en Perſe.

Il ne fallait pas les louer en face ; recalcitrabant undique tuti *: c'était la coutume autrefois, mais c'était une mauvaiſe coutume qui expoſait l'encenſeur & l'encenſé aux méchantes langues.*

Le bon vieillard fut aſſez heureux pour que ces deux illuſtres Babiloniens daignaſſent lire

ſa Tragédie Perſanne intitulée les Seythes. *Ils en furent aſſez contens. Ils dirent qu'avec le tems ce campagnard pourrait ſe former; qu'il y avait dans ſa rapſodie du naturel & de l'extraordinaire, & même de l'intérêt; & que pour peu qu'on corrigeât ſeulement trois cens vers à chaque acte, la Piéce pourrait être à l'abri de la cenſure des mal-intentionnés; mais les mal-intentionnés prirent les choſes à la lettre.*

Cette indulgence ragaillardit le bon homme, qui leur était bien reſpectueuſement dévoué, & qui avait le cœur bon, quoiqu'il ſe permît de rire quelquefois aux dépens des méchans & des orgueilleux. Il prit la liberté de faire une Epître dédicatoire à ſes deux Patrons en grand ſtyle, qui endormit toute la Cour & toutes les Académies de Babilone, & que je n'ai jamais pu retrouver dans les Annales de la Perſe.

PRÉFACE
DE L'EDITEUR.

L'ÉDITION nouvelle que nous donnons de la Tragédie des Scythes, eſt la plus ample & la plus correcte qu'on ait faite juſqu'à préſent.

Il faut de plus conſidérer que dans preſque toutes les Piéces nouvelles, il y a des vers qu'on ne récite point d'abord ſur la Scène, ſoit par des convenances qui n'ont qu'un tems, ſoit par la crainte de fournir un prétexte à des alluſions malignes. Nous trouvons, par exemple, dans notre exemplaire ces vers de Sozame à la troiſiéme Scène du premier Acte :

Ah crois-moi, tous ces exploits affreux,
Ce grand art d'opprimer, trop indigne du brave,

D'être eſclave d'un roi pour faire un peuple eſclave,
De ramper par fierté pour ſe faire obéir,
M'ont égaré long-tems, & font mon repentir.

Il y a dans l'Edition de Paris :

Ah! crois-moi, tous ces lauriers affreux,
Les exploits des tyrans, des peuples les misères,
Ces états dévaſtés par des mains mercenaires,
Ces honneurs, cet éclat par le meurtre achetés,
Dans le fond de mon cœur je les ai déteſtés.

Ce n'eſt pas à nous à décider leſquels ſont les meilleurs; nous préſentons ſeulement ces deux leçons différentes aux Amateurs qui ſont en état d'en juger; mais ſûrement il n'y a perſonne qui puiſſe avec raiſon faire la moindre application des conquêtes des Perſes & du deſpotiſme de leurs rois, avec les monarchies & les mœurs de l'Europe telle qu'elle eſt aujourd'hui.

L'Auteur des Scythes nous apprend qu'on retrancha à Paris, dans l'Orphelin

de la Chine, des vers de Gengiskan, que l'on récite aujourd'hui ſur tous les théâtres.

On ſait que ce fut bien pis à Mahomet, & ce qu'il fallut de peines, de tems & de ſoins pour rétablir ſur la ſcène Françaiſe cette Tragédie unique en ſon genre, dédiée à un des plus vertueux Papes que l'Egliſe ait eu jamais.

Ce qui occaſionne quelquefois des variantes que les Editeurs ont peine à démêler, c'eſt la mauvaiſe humeur des critiques de profeſſion qui s'attachent à des mots, ſur-tout dans des Piéces ſimples, leſquelles exigent un ſtile naturel, & banniſſent cette pompe majeſtueuſe dont les eſprits ſont ſubjugués aux premieres repréſentations dans des ſujets plus importans.

C'eſt ainſi que la Bérénice de l'illuſtre Racine eſſuya tant de reproches ſur mille

expreſſions familieres que ſon ſujet ſemblait permettre :

Belle Reine, & pourquoi vous offenſeriez-vous ?
Arzace, entrerons-nous ? — Et pourquoi donc partir ?
A-t-on vu de ma part le roi de Comagene ?
Il ſuffit. Et que fait la reine Bérénice ?
On ſait qu'elle eſt charmante, & de ſi belles mains . . .
Cet amour eſt ardent, il le faut confeſſer,
Encor un coup, allons, il n'y faut plus penſer.
Comme vous je m'y perds d'autant plus que j'y penſe.
Si Titus eſt jaloux, Titus eſt amoureux.
Adieu, ne quittez point ma princeſſe, ma reine ;
Eh quoi, Seigneur, vous n'êtes point parti ! (*)
Remettez-vous, Madame, & rentrez en vous-même.
Car enfin, ma Princeſſe, il faut nous ſéparer.
Dites, parlez. — Hélas ! que vous me déchirez !
Pourquoi ſuis-je empereur, pourquoi ſuis-je amoureux ?
Allons, Rome en dira ce qu'elle en voudra dire.
Quoi ! Seigneur. — Je ne ſçais, Paulin, ce que je dis.

Environ cinquante vers dans ce goût, furent les armes que les ennemis de Racine tournerent contre lui. On les paro-

(*) C'eſt Bérénice qui dit ce vers à Antiochus. Viſé, qui était dans le parterre, cria : *Qu'il parte.*

dia à la Farce Italienne. Des gens qui n'avaient pu faire quatre vers ſupportables dans leur vie, ne manquerent pas de décider dans vingt brochures, que le plus éloquent, le plus exact, le plus harmonieux de nos Poëtes, ne ſavait pas faire des vers tragiques. On ne voulait pas voir que ces petites négligences, ou plutôt ces naïvetés qu'on appellait négligences, étaient liées à des beautés réelles, à des ſentimens vrais & délicats, que ce grand homme ſavait ſeul exprimer.

Auſſi, quand il s'eſt trouvé des actrices capables de jouer Bérénice, elle a toujours été repréſentée avec de grands applaudiſſemens; elle a fait verſer des larmes; mais la nature accorde preſque auſſi rarement les talens néceſſaires pour bien déclamer, qu'elle accorde le don de faire des Tragédies dignes d'être repréſentées. Les eſprits juſtes & déſintéreſſés les ju-

gent dans le cabinet ; mais les acteurs ſeuls les font réuſſir au théâtre.

Racine eut le courage de ne céder à aucune des critiques que l'on fit de Bérénice ; il s'enveloppa dans la gloire d'avoir fait une Piéce touchante d'un ſujet dont aucun de ſes rivaux, quel qu'il pût être, n'aurait pu tirer deux ou trois ſcènes. Que dis-je? une ſeule qui eût pu contenter la délicateſſe de la cour de Louis XIV.

Ce qui fait bien connaître le cœur humain, c'eſt que perſonne n'écrivit contre la Bérénice de Corneille qu'on jouait en même-tems, & que cent critiques ſe déchaînaient contre la Bérénice de Racine. Quelle en était la raiſon? C'eſt qu'on ſentait dans le fond de ſon cœur la ſupériorité de ce ſtile naturel auquel perſonne ne pouvait atteindre. On ſentait qu'il eſt aiſé de coudre enſemble des ſcènes em-

poulées, & que rien n'eſt plus difficile que de bien parler le langage du cœur.

Racine tant critiqué, tant pourſuivi par la médiocrité & par l'envie, a gagné à la longue tous les ſuffrages. Le tems ſeul a vengé ſa mémoire.

Nous avons vu des exemples non moins frappans de ce que peuvent la malignité & le préjugé. Adelaïde du Gueſclin fut rebutée dès le premier acte juſqu'au dernier. On s'eſt aviſé, après plus de trente années, de la remettre au théâtre, ſans y changer un ſeul mot, & elle y a eu le ſuccès le plus conſtant.

Dans toutes les actions publiques, la réuſſite dépend beaucoup plus des acceſſoires que de la choſe même. Ce qui entraîne tous les ſuffrages dans un tems, aliéne tous les eſprits dans un autre. Il n'eſt qu'un ſeul genre pour lequel le jugement du public ne varie jamais, c'eſt

BOAHN

celui de la ſatire groſſière qu'on mépriſe, même en s'en amuſant quelques momens; c'eſt cette critique acharnée & mercenaire d'ignorans qui inſultent à prix-fait aux Arts qu'ils n'ont jamais pratiqués; qui dénigrent les tableaux du Salon, ſans avoir ſu deſſiner; qui s'élèvent contre la Muſique de Rameau ſans ſavoir ſolfier. Miſérables bourdons qui vont de ruche en ruche ſe faire chaſſer par les abeilles laborieuſes!

PRÉFACE

De la premiere Edition de Paris.

On ſait aſſez que chez des nations polies & ingénieuſes, dans de grandes villes comme Paris & Londres, il faut abſolument des Spectacles Dramatiques : On a peu beſoin d'Elégies, d'Odes, d'Eglogues ; mais les Spectacles étant devenus néceſſaires, toute Tragédie, quoique médiocre, porte ſon excuſe avec elle, parce qu'on en peut donner quelques repréſentations au Public qui ſe délaſſe par des nouveautés paſſagères, des chef-d'œuvres immortels dont il eſt raſſaſié.

La Piéce qu'on préſente ici aux Amateurs, peut du moins avoir un caractère de nouveauté, en ce qu'elle peint des mœurs qu'on n'avait point encore expoſées ſur le théâtre tragique. Brumoy s'imaginait, comme on l'a déja remarqué ailleurs, qu'on ne pouvait traiter que des ſujets hiſtoriques. Il cherchait les raiſons pour leſquelles les ſujets d'invention n'avaient point réuſſi ; mais la véritable raiſon eſt que les Piéces de Scuderi & de Bois-Robert, qui ſont dans ce goût, manquent en effet d'invention, & ne ſont que des fables inſipides, ſans mœurs & ſans caractères. Brumoy ne pouvait deviner le génie.

Ce n'eſt pas aſſez, nous l'avouons, d'inventer un ſujet dans lequel, ſous des noms nouveaux, on traite des paſſions uſées & des événemens communs. *Omnia jam vulgata.* Il eſt vrai que les ſpectateurs s'intéreſſent toujours pour une amante abandonnée, pour une mère dont on immole le Fils, pour un héros aimable

en danger, pour une grande paſſion malheureuſe; mais s'il n'eſt rien de neuf dans ces peintures, les auteurs alors ont le malheur de n'être regardés que comme des imitateurs. La place de Campiſtron eſt triſte; le lecteur dit: Je connaiſſais tout cela, & je l'avais vu bien mieux exprimé.

Pour donner au public un peu de ce neuf qu'il demande toujours, & que bientôt il ſera impoſſible de trouver, un amateur du Théâtre a été forcé de mettre ſur la Scène l'ancienne Chevalerie, le contraſte des Mahométans & des Chrétiens, celui des Américains & des Eſpagnols, celui des Chinois & des Tartares. Il a été forcé de joindre à des paſſions ſi ſouvent traitées, des mœurs que nous ne connaiſſions pas ſur la Scène.

On hazarde aujourd'hui le tableau contraſté des anciens Scythes & des anciens Perſans, qui, peut-être, eſt la peinture de quelques Nations modernes. C'eſt une entrepriſe un peu téméraire d'introduire des Paſteurs, des Laboureurs avec des Princes, & de mêler les mœurs champêtres avec celles des Cours.

Mais enfin cette invention théâtrale (heureuſe ou non) eſt puiſée entiérement dans la nature. On peut même rendre héroïque cette nature ſi ſimple: on peut faire parler des pâtres guerriers & libres, avec une fierté qui s'élève au-deſſus de la baſſeſſe que nous attribuons très-injuſtement à leur état, pourvû que cette fierté ne ſoit jamais bourſouflée; car, qui doit l'être? Le bourſouflé, l'ampoulé ne convient pas même à Céſar. Toute grandeur doit être ſimple.

C'eſt ici en quelque ſorte l'état de nature mis en oppoſition avec l'état de l'homme artificiel, tel qu'il eſt dans les grandes villes. On peut enfin étaler, dans des cabanes, des ſentimens auſſi touchans que dans des palais.

On avait ſouvent traité en burleſque cette oppoſition ſi frappante, des citoyens des grandes villes avec les habitans des campagnes, tant le burleſque eſt aiſé, tant les choſes ſe préſentent en ridicule à certaines Nations.

On trouve beaucoup de peintres qui réuſſiſſent dans le groteſque, & peu dans le grand. Un homme de beaucoup d'eſprit, & qui a un nom dans la littérature, s'étant fait expliquer le ſujet d'Alzire qui n'avait pas encore été repréſenté, dit à celui qui lui expoſait ce plan : *J'entends, c'eſt Arlequin Sauvage.*

Il eſt certain qu'Alzire n'aurait pas réuſſi, ſi l'effet théâtral n'avait convaincu les ſpectateurs que ces ſujets peuvent être auſſi propres à la Tragédie, que les aventures des héros les plus connus & les plus impoſans.

La Tragédie des Scythes eſt un plan beaucoup plus hazardé. Qui voit-on paraître d'abord ſur la Scène? Deux vieillards auprès de leurs cabanes, des bergers, des laboureurs. De qui parle-t-on? D'une fille qui prend ſoin de la vieilleſſe de ſon père & qui fait le ſervice le plus pénible. Qui épouſe-t-elle? Un pâtre, qui n'eſt jamais ſorti des champs paternels. Les deux vieillards s'aſſeyent ſur un banc de gazon. Mais que des acteurs habiles pourraient faire valoir cette ſimplicité!

Ceux qui ſe connaiſſent en déclamation & en expreſſion de la nature, ſentiront ſur-tout quel effet pourraient faire deux vieillards dont l'un tremble pour ſon fils, & l'autre pour ſon gendre, dans le tems que le jeune paſteur eſt aux priſes avec la mort; un père affaibli par l'âge & par la crainte, qui chancelle, qui tombe ſur un ſiége de mouſſe, qui ſe relève avec peine, qui crie d'une voix entrecoupée qu'on coure aux armes, qu'on vole au ſecours de ſon fils; un ami

éperdu qui partage ſes douleurs & ſa faibleſſe; qui l'aide d'une main tremblante à ſe relever : ce même père qui, dans ces momens de ſaiſiſſement & d'angoiſſe, apprend que ſon fils eſt tué, & qui, le moment d'après, apprend que ſon fils eſt vengé : ce ſont là, ſi je ne me trompe, de ces peintures vivantes & animées qu'on ne connaiſſait pas autrefois, & dont M. le Kain a donné des leçons terribles qu'on doit imiter déſormais.

C'eſt là le véritable art de l'acteur. On ne ſavait guères auparavant que réciter proprement des Couplets, comme nos maîtres de muſique apprenaient à chanter proprement. Qui aurait oſé, avant Mademoiſelle Clairon, jouer dans Oreſte la Scène de l'Urne comme elle l'a jouée? Qui aurait imaginé de peindre ainſi la nature, de tomber évanouie tenant l'Urne d'une main, en laiſſant l'autre deſcendre immobile & ſans vie? Qui aurait oſé, comme M. le Kain, ſortir les bras enſanglantés du tombeau de Ninus, tandis que l'admirable actrice qui repréſentait Sémiramis, ſe traînait mourante ſur les marches du tombeau même? Voilà ce que les petits maîtres & les petites-maîtreſſes appellèrent d'abord *des poſtures*, & ce que les connaiſſeurs étonnés de la perfection inattendue de l'Art, ont appellé des tableaux de Michel-Ange. C'eſt là en effet la véritable action théâtrale. Le reſte était une converſation quelquefois paſſionnée.

C'eſt dans ce grand art de parler aux yeux qu'excelle le plus grand acteur qu'ait jamais eu l'Angleterre, M. Garrick, qui a effrayé & attendri parmi nous ceux même qui ne ſavaient pas ſa langue.

Cette magie a été fortement recommandée il y a quelques années par un Philoſophe qui, à l'exemple d'Ariſtote, a ſu joindre aux ſciences abſtraites, l'éloquence, la connaiſſance du cœur humain, & l'intelli-

gence du théâtre. Il a été en tout de l'avis de l'auteur de Sémiramis qui a toujours voulu qu'on animât la ſcène par un plus grand appareil, par plus de pittoreſque, par des mouvemens plus paſſionnés qu'elle ne ſemblait en comporter auparavant. Ce Philoſophe ſenſible a même propoſé des choſes que l'auteur de Sémiramis, d'Oreſte & de Tancrède, n'oſerait jamais hazarder. C'eſt bien aſſez qu'il ait fait entendre les cris & les paroles de Clitemneſtre qu'on égorge derrière la Scène : paroles qu'une actrice doit prononcer d'une voix auſſi terrible que douloureuſe, ſans quoi tout eſt manqué. Ces paroles faiſaient dans Athènes un effet prodigieux; tout le monde frémiſſait, quand il entendait, *o teknon! teknon! Oikteiré ten tékouſan.* Ce n'eſt que par degrés qu'on peut accoutumer notre théâtre à ce grand pathétique.

Mais il eſt des objets que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille & reculer des yeux.

Souvenons-nous toujours qu'il ne faut pas pouſſer le terrible juſqu'à l'horrible. On peut effrayer la nature, mais non pas la révolter & la dégoûter.

Gardons-nous ſur-tout de chercher dans un grand appareil, & dans un vain jeu de théâtre, un ſupplément à l'intérêt & à l'éloquence. Il vaut cent fois mieux, ſans doute, ſavoir faire parler ſes acteurs, que de ſe borner à les faire agir. Nous ne pouvons trop répéter que quatre beaux vers de ſentiment valent mieux que quarante belles attitudes. Malheur à qui croirait plaire par des pantomimes, avec des ſoléciſmes ou avec des vers froids & durs, pires que toutes les fautes contre la langue. Il n'eſt rien de beau en aucun genre que ce qui ſoutient l'examen attentif de l'homme de goût.

L'appareil, l'action, le pittoreſque font un grand effet ſans doute : mais ne mettons jamais le bizarre & le gigantesque à la place de la nature, & le forcé à la place du ſimple ; que le décorateur ne l'emporte point ſur l'auteur : car alors, au lieu de tragédies, on aurait la *rareté*, la *curioſité*.

La Piéce qu'on ſoumet ici aux lumiéres des connaiſſeurs eſt ſimple, mais très-difficile à bien jouer ; on ne la donne point au théâtre, parce qu'on ne la croit point aſſez bonne. D'ailleurs preſque tous les rôles étant principaux, il faudrait un concert & un jeu de théâtre parfait, pour faire ſupporter la piéce à la repréſentation. Il y a pluſieurs tragédies dans ce cas, telles que Brutus, Rome ſauvée, la mort de Céſar, qu'il eſt impoſſible de bien jouer dans l'état de médiocrité, où on laiſſe tomber le théâtre, faute d'avoir des écoles de déclamation, comme il y en eut chez les Grecs, & chez les Romains leurs imitateurs.

Le concert unanime des acteurs eſt très-rare dans la tragédie. Ceux qui ſont chargés des ſeconds rôles ne prennent jamais de part à l'action : ils craignent de contribuer à former un grand tableau ; ils redoutent le parterre, trop enclin à donner du ridicule à tout ce qui n'eſt pas d'uſage. Très-peu ſavent diſtinguer le familier du naturel. D'ailleurs, la miſérable habitude de débiter des vers comme de la proſe, de méconnaître le rhythme & l'harmonie, a preſque anéanti l'art de la déclamation.

L'auteur n'oſant donc pas donner *les Scythes* au théâtre, ne préſente cet ouvrage que comme une très-faible eſquiſſe que quelqu'un des jeunes gens qui s'élèvent aujourd'hui pourra finir un jour.

On verra alors que tous les états de la vie humaine peuvent être repréſentés ſur la Scène tragique, en obſer-

vant toujours toutefois les bienſéances ſans leſquelles il n'y a point de vraies beautés chez les nations policées, & ſur-tout aux yeux des cours éclairées.

Enfin l'auteur des Scythes s'eſt occupé pendant quarante ans du ſoin d'étendre la carrière de l'art. S'il n'y a pas réuſſi, il aura du moins dans ſa vieilleſſe la conſolation de voir ſon objet rempli par de jeunes gens qui marcheront d'un pas plus ferme que lui dans une route qu'il ne peut plus parcourir.

PERSONNAGES.

HERMODAN, Pere d'Indatire, habitant d'un Canton Scythe.

INDATIRE.

ATHAMARE, Prince d'Ecbatane.

SOZAME, ancien Général Perſan, retiré en Scythie.

OBÉIDE, Fille de Sozame.

SULMA, Compagne d'Obéide.

HIRCAN, Officier d'Athamare.

SCYTHES & PERSANS.

LES

LES SCYTHES,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

(Le théâtre repréſente un bocage & un berceau, avec un banc de gazon : on voit, dans le lointain, des campagnes & des cabanes.)

HERMODAN, INDATIRE, & deux Scythes couverts de peaux de tigres ou de lions.

HERMODAN.

Indatire, mon fils, quelle eſt donc cette audace ?
Qui ſont ces étrangers ? quelle inſolente race
A franchi les ſommets des rochers d'Immaüs ?
Apportent-ils la guerre aux rives de l'Oxus ?
Que viennent-ils chercher dans nos forêts tranquiles ?

INDATIRE.

Mes braves compagnons ſortis de leurs aziles,
Avec rapidité ſe ſont rejoints à moi,
Ainſi qu'on les voit tous s'attrouper ſans effroi
Contre les fiers aſſauts des tigres d'Hircanie.
Notre troupe aſſemblée eſt faible, mais unie,
Inſtruite à défier le péril & la mort.
Elle marche aux Perſans, elle avance; & d'abord,
Sur un courſier ſuperbe à nos yeux ſe préſente
Un jeune homme entouré d'une pompe éclatante;
L'or & les diamans brillent ſur ſes habits,
Son turban diſparaît ſous les feux des rubis;
Il voudrait, nous dit-il, parler à notre maître.
Nous le ſaluons tous, en lui faiſant connaître
Que ce titre de maître, aux Perſans ſi ſacré,
Dans l'antique Scythie eſt un titre ignoré.

Nous ſommes tous égaux ſur ces rives ſi chères,
Sans rois & ſans ſujets, tous libres & tous frères.
Que veux-tu dans ces lieux? viens-tu pour nous traiter
En hommes, en amis, ou pour nous inſulter?

Alors il me répond d'une voix douce & fière,
Que des états Perſans viſitant la frontière,
Il veut voir à loiſir ce peuple ſi vanté
Pour ſes antiques mœurs & pour ſa liberté.
Nous avons avec joie entendu ce langage.
Mais j'obſervais pourtant je ne ſais quel nuage,
L'empreinte des ennuis ou d'un deſſein profond,
Et les ſombres chagrins répandus ſur ſon front.
Nous offrons cependant à ſa troupe brillante,
Des hôtes de nos bois la dépouille ſanglante,
Nos utiles toiſons, tout ce qu'en nos climats
La nature indulgente a ſemé ſous nos pas;
Mais ſur-tout des carquois, des fléches, des armures,

Ornemens des guerriers & nos ſeules parures.
Ils préſentent alors à nos regards ſurpris,
Des chefs-d'œuvres d'orgueil ſans meſure & ſans prix,
Inſtrumens de molleſſe, où, ſous l'or & la ſoie
Des inutiles arts tout l'effort ſe déploie.
Nous avons rejetté ces préſens corrupteurs,
Trop étrangers pour nous; trop peu faits pour nos mœurs;
Superbes ennemis de la ſimple nature :
L'appareil des grandeurs au pauvre eſt une injure;
Et recevant enfin des dons moins dangereux,
Dans notre pauvreté nous ſommes plus grands qu'eux.
Nous leur donnons le droit de pourſuivre en nos plaines,
Sur nos lacs, en nos bois, au bord de nos fontaines,
Les habitans des airs, de la terre & des eaux.
Contens de notre accueil, ils nous traitent d'égaux.
Enfin, nous nous jurons une amitié ſincère.
Ce jour, n'en doutez point, nous eſt un jour proſpère.
Ils pourront voir nos jeux & nos ſolemnités,
Les charmes d'Obéïde & mes félicités.

HERMODAN.

Ainſi donc, mon cher fils, juſqu'en notre contrée,
La Perſe eſt triomphante; Obéïde adorée,
Par un charme invincible a ſubjugué tes ſens!
Cet objet, tu le ſais, naquit chez les Perſans.

INDATIRE.

On le dit; mais qu'importe où le ciel la fit naître!

HERMODAN.

Son père juſqu'ici ne s'eſt point fait connaître;
Depuis quatre ans entiers qu'il goûte dans ces lieux
La liberté, la paix que nous donnent les Dieux,
Malgré notre amitié, j'ignore quel orage
Tranſplanta ſa famille en ce déſert ſauvage.
Mais dans ſes entretiens j'ai ſouvent démêlé

Que d'une cour ingrate il était exilé.
Il eſt perſécuté : la vertu malheureuſe
Devient plus reſpectable, & m'eſt plus précieuſe.
Je vois avec plaiſir que du ſein des honneurs,
Il s'eſt ſoumis ſans peine à nos loix, à nos mœurs,
Quoiqu'il ſoit dans un âge où l'ame la plus pure
Peut rarement changer le pli de la nature.

INDATIRE.

Son adorable fille eſt encor au-deſſus.
De ſon ſexe & du nôtre elle unit les vertus.
Courageuſe & modeſte, elle eſt belle, & l'ignore.
Sans doute elle eſt d'un rang que chez elle on honore.
Son ame eſt noble au moins ; car elle eſt ſans orgueil ;
Simple dans ſes diſcours, affable en ſon accueil.
Sans aviliſſement à tout elle s'abaiſſe ;
D'un père infortuné ſoulage la vieilleſſe,
Le conſole, le ſert, & craint d'appercevoir
Qu'elle va quelquefois par-delà ſon devoir.
On la voit ſupporter la fatigue obſtinée,
Pour laquelle on ſent trop qu'elle n'était point née.
Elle brille ſur-tout dans nos champêtres jeux,
Nobles amuſemens d'un peuple belliqueux.
Elle eſt de nos beautés l'amour & le modèle ;
Le ciel la récompenſe en la rendant plus belle.

HERMODAN.

Oui, je la crois, mon fils, digne de tant d'amour.
Mais, d'où vient que ſon père admis dans ce ſéjour,
Plus formé qu'elle encor aux uſages des Scythes,
Adorateur des loix que nos mœurs ont preſcrites,
Notre ami, notre frère en nos cœurs adopté,
Jamais de ſon deſtin n'a rien manifeſté ?
Sur ſon rang, ſur les ſiens pourquoi ſe taire encore ?
Rougit-on de parler de ce qui nous honore ?
Et puis-je abandonner ton cœur trop prévenu

Au ſang d'un étranger qui craint d'être connu?

INDATIRE.

Quel qu'il ſoit, il eſt libre, il eſt juſte, intrépide,
Il m'aime, il eſt enfin le père d'Obéïde.

HERMODAN.

Que je lui parle au moins.

SCENE II.

HERMODAN, INDATIRE, SOZAME.

INDATIRE *allant à Sozame.*

O Vieillard généreux!
O cher concitoyen de nos pâtres heureux!
Les Perſans en ce jour venus dans la Scythie,
Seront donc les témoins du ſaint nœud qui nous lie!
Je tiendrai de tes mains un don plus précieux
Que le trône où Cyrus ſe crut égal aux Dieux.
J'en atteſte les miens, & le jour qui m'éclaire,
Mon cœur ſe donne à toi, comme il eſt à mon père;
Je te ſers comme lui. Quoi, tu verſes des pleurs!

SOZAME.

J'en verſe de tendreſſe; & ſi dans mes malheurs
Cette heureuſe alliance, où mon bonheur ſe fonde,
Guérit d'un cœur flétri la bleſſure profonde,
La cicatrice en reſte; & les biens les plus chers
Rappellent quelquefois les maux qu'on a ſoufferts.

INDATIRE.

J'ignore tes chagrins, ta vertu m'eſt connue;

Qui peut donc t'affliger ? ma candeur ingénue
Mérite que ton cœur au mien daigne s'ouvrir.

HERMODAN.

A la tendre amitié tu peux tout découvrir,
Tu le dois.

SOZAME.

O mon fils ! ô mon cher Indatire !
Ma fille eſt, je le ſais, ſoumiſe à mon empire ;
Elle eſt l'unique bien que les Dieux m'ont laiſſé.
J'ai voulu cet himen, je l'ai déjà preſſé ;
Je ne la gène point ſous la loi paternelle ;
Son choix ou ſon refus, tout doit dépendre d'elle.
Que ton père aujourd'hui, pour former ce lien,
Traite ſon digne ſang comme je fais le mien ;
Et que la liberté de ta ſage contrée
Préſide à l'union que j'ai tant deſirée.
Avec ce digne ami laiſſe-moi m'expliquer :
Va, ma bouche jamais ne pourra révoquer
L'arrêt qu'en ta faveur aura porté ma fille.
Va, cher & noble eſpoir de ma triſte famille ;
Mon fils, obtiens ſes vœux ; je te réponds des miens.

INDATIRE.

J'embraſſe tes genoux, & je revole aux ſiens.

SCENE III.

HERMODAN, SOZAME.

SOZAME.

Ami, repoſons-nous ſur ce ſiége ſauvage,
Sous ce dais qu'ont formé la mouſſe & le feuillage,
La nature nous l'offre; & je hais dès long-tems
Ceux que l'art a tiſſus dans les palais des grands.

HERMODAN.

Tu fus donc grand en Perſe?

SOZAME.

Il eſt vrai.

HERMODAN.

Ton ſilence
M'a privé trop long-tems de cette confidence.
Je ne hais point les grands. J'en ai vu quelquefois
Qu'un deſir curieux attira dans nos bois:
J'aimai de ces Perſans les mœurs nobles & fières.
Je ſais que les humains ſont nés égaux & frères;
Mais je n'ignore pas que l'on doit reſpecter
Ceux qu'en exemple au peuple un roi veut préſenter;
Et la ſimplicité de notre république
N'eſt point une leçon pour l'état monarchique.
Craignais-tu qu'un ami te fût moins attaché?
Crois-moi, tu t'abuſais.

SOZAME.

Si je t'ai tant caché
Mes honneurs, mes chagrins, ma chûte, ma misère,

La ſource de mes maux; pardonne au cœur d'un père
J'ai tout perdu; ma fille eſt ici ſans appui;
Et j'ai craint que le crime & la honte d'autrui
Ne réjaillît ſur elle & ne flétrît ſa gloire.
Apprends d'elle & de moi la malheureuſe hiſtoire.

HERMODAN. (*Ils s'aſſeyent tous deux.*)

Sèche tes pleurs, & parle.

SOZAME.

Apprends que ſous Cyrus
Je portai la terreur aux peuples éperdus.
Ivre de cette gloire, à qui l'on ſacrifie,
Ce fut moi dont la main ſubjugua l'Hircanie,
Pays libre autrefois.

HERMODAN.

Il eſt bien malheureux;
Il fut libre.

SOZAME.

Ah! crois-moi, tous ces exploits affreux,
Ce grand art d'opprimer, trop indigne du brave,
D'être eſclave d'un roi pour faire un peuple eſclave,
De ramper par fierté pour ſe faire obéir,
M'ont égaré long-tems, & font mon repentir....
Enfin, Cyrus ſur moi répandant ſes largeſſes,
M'orna de dignités, me combla de richeſſes.
A ſes conſeils ſecrets je fus aſſocié.
Mon protecteur mourut; & je fus oublié.
J'abandonnai Cambyſe, illuſtre téméraire,
Indigne ſucceſſeur de ſon auguſte père.
Ecbatane, du Mède autrefois le ſéjour,
Cacha mes cheveux blancs à ſa nouvelle cour.
Mais ſon frère Smerdis gouvernant la Médie,
Smerdis de la vertu perſécuteur impie,

De mes jours honorés empoiſonna la fin.
Un enfant de ſa ſœur, un jeune homme ſans frein,
Généreux, il eſt vrai, vaillant, peut-être aimable,
Mais dans ſes paſſions caractère indomptable,
Mépriſant ſon épouſe en poſſédant ſon cœur,
Pour la jeune Obéide épris avec fureur,
Prétendit m'arracher, en maître deſpotique,
Ce ſoutien de mon âge & mon eſpoir unique.
Athamare eſt ſon nom; ſa criminelle ardeur
M'entraînait au tombeau couvert de déshonneur.

HERMODAN.

As-tu par ſon trépas repouſſé cet outrage?

SOZAME.

J'oſai l'en menacer. Ma fille eut le courage
De me forcer à fuir les tranſports violens
D'un eſprit indomptable en ſes emportemens.
De ſa mère, en ce tems, les Dieux l'avaient privée.
Par moi ſeul à ce prince elle fut enlevée.
Les dignes courtiſans de l'infâme Smerdis,
Monſtres, par ma retraite à parler enhardis,
Employèrent bientôt leurs armes ordinaires,
L'art de calomnier en paraiſſant ſincères;
Ils feignaient de me plaindre en oſant m'accuſer,
Et me cachaient la main qui ſavait m'écraſer.
C'eſt un crime en Médie, ainſi qu'à Babylone,
D'oſer parler en homme à l'héritier du trône...

HERMODAN.

O de la ſervitude effets aviliſſans!
Quoi! la plainte eſt un crime à la cour des Perſans!

SOZAME.

Le premier de l'État, quand il a pu déplaire,

S'il eſt perſécuté, doit ſouffrir & ſe taire.

HERMODAN.

Comment recherchas-tu cette baſſe grandeur ?

SOZAME. (*Les deux vieillards ſe levent.*)

Ce ſouvenir honteux ſouleve encor mon cœur.
Ami, tout ce que peut l'adroite calomnie,
Pour m'arracher l'honneur, la fortune & la vie,
Tout fut tenté par eux, & tout leur réuſſit.
Smerdis proſcrit ma tête; on partage, on ravit
Mes emplois & mes biens, le prix de mon ſervice.
Ma fille en fait ſans peine un noble ſacrifice,
Ne voit plus que ſon pere, & ſubiſſant ſon ſort
Accompagne ma fuite, & s'expoſe à la mort.
Nous partons, nous marchons de montagne en abîme,
Du Taurus eſcarpé nous franchiſſons la cîme.
Bientôt dans vos forêts, grace au ciel parvenu,
J'y trouvai le repos qui m'était inconnu.
J'y voudrais être né. Tout mon regret, mon frère,
Eſt d'avoir parcouru ma fatale carrière
Dans les camps, dans les cours, à la ſuite des Rois,
Loin des ſeuls citoyens gouvernés par les loix.
Mais je ſens que ma fille aux déſerts enterrée,
Du faſte des grandeurs autrefois entourée,
Dans le ſecret du cœur pourrait entretenir
De ſes honneurs paſſés l'importun ſouvenir.
J'ai peur que la raiſon, l'amitié filiale,
Combattent faiblement l'illuſion fatale
Dont le charme trompeur a faſciné toujours
Des yeux accoutumés à la pompe des cours.
Voilà ce qui tantôt rappellant mes allarmes,
A rouvert un moment la ſource de mes larmes.

HERMODAN.

Que peux-tu craindre ici ? qu'a-t-elle à regretter ?

Nous valons pour le moins ce qu'elle a ſû quitter;
Elle eſt libre avec nous, applaudie, honorée;
D'aucuns ſoins dangereux ſa paix n'eſt altérée.
La franchiſe qui regne en notre heureux ſéjour,
Fait mépriſer les fers & l'orgueil de ta cour.

SOZAME.

Je mourrais trop content ſi ma chere Obéïde
Haïſſait, comme moi, cette cour ſi perfide.
Pourra-t-elle en effet penſer dans ſes beaux ans,
Ainſi qu'un vieux ſoldat détrompé par le tems?
Tu connais, cher ami, mes grandeurs éclipſées,
Et mes ſoupçons préſens, & mes douleurs paſſées;
Cache-les à ton fils; & que de ſes amours
Mes chagrins inquiets n'altèrent point le cours.

HERMODAN.

Va, je te le promets; mais apprends qu'on devine
Dans ces ruſtiques lieux ton illuſtre origine.
Tu n'en es pas moins cher à nos ſimples eſprits.
Je tairai tout le reſte & ſur-tout à mon fils:
Il s'en alarmerait.

SCENE IV.

HERMODAN, SOZAME, INDATIRE.

INDATIRE.

OBéïde ſe donne,
Obéïde eſt à moi, ſi ta bonté l'ordonne,
Si mon père y ſouſcrit.

SOZAME.

Nous l'approuvons tous deux.

Notre bonheur, mon fils, eſt de te voir heureux.
Cher ami, ce grand jour renouvelle ma vie,
Il me fait citoyen de ta noble patrie.

SCENE V.

SOZAME, HERMODAN, INDATIRE. UN SCYTHE.

LE SCYTHE.

RESpectables vieillards, ſachez que nos hameaux
Seront bientôt remplis de nos hôtes nouveaux.
Leur chef eſt empreſſé de voir dans la Scythie
Un guerrier qu'il connut aux champs de la Médie.
Il nous demande à tous en quels lieux eſt caché
Ce vieillard malheureux qu'il a long-tems cherché.

HERMODAN (*à Sozame.*)

O ciel! juſqu'en mes bras il viendrait te pourſuivre!

INDATIRE.

Lui pourſuivre Sozame! il ceſſerait de vivre.

LE SCYTHE.

Ce généreux Perſan ne vient point défier
Un peuple de paſteurs innocent & guerrier.
Il paraît accablé d'une douleur profonde :
Peut-être eſt-ce un banni qui ſe dérobe au monde,
Un illuſtre exilé qui, dans nos régions,
Fuit une cour féconde en révolutions.
Nos pères en ont vu, qui, loin de ces naufrages,
Raſſaſiés de trouble, & fatigués d'orages,

Préféraient de nos mœurs la groſſière âpreté
Aux attentats commis avec urbanité.
Celui-ci paraît fier; mais ſenſible, mais tendre,
Il veut cacher les pleurs que je l'ai vu répandre.

HERMODAN (*à Sozame.*)

Ces pleurs me ſont ſuſpects, ainſi que ſes préſens.
Pardonne à mes ſoupçons; mais je crains les Perſans.
Ces eſclaves brillans veulent au moins ſéduire.
Peut-être c'eſt à toi qu'on cherche encor à nuire;
Peut-être ton tyran par ta fuite trompé,
Demande ici ton ſang à ſa rage échappé.
D'un Prince quelquefois le malheureux miniſtre
Pleure en obéiſſant à ſon ordre ſiniſtre.

SOZAME.

Oubliant tous les rois dans ces heureux climats,
Je ſuis oublié d'eux, & je ne les crains pas.

INDATIRE (*à Sozame.*)

Nous mourrions à tes pieds, avant qu'un téméraire
Pût manquer ſeulement de reſpect à mon père.

LE SCYTHE.

S'il vient pour te trahir, va, nous l'en punirons.
Si c'eſt un exilé, nous le protégerons.

INDATIRE.

Ouvrons en paix nos cœurs à la pure allégreſſe.
Que nous fait d'un Perſan la joie ou la triſteſſe?
Et qui peut chez le Scythe envoyer la terreur?
Ce mot honteux de crainte a révolté mon cœur.
Mon père, mes amis, daignez de vos mains pures
Préparer cet autel redouté des parjures,

Ces feſtons, ces flambeaux, ces gages de ma foi.

à Sozame.

Viens préſenter la main qui combattra pour toi,
Cette main trop heureuſe à ta fille promiſe,
Terrible aux ennemis, à toi toujours ſoumiſe.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

OBÉIDE, SULMA.

SULMA.

VOus y réſolvez-vous?

OBÉIDE.

Oui, j'aurai le courage
D'enſevelir mes jours en ce déſert ſauvage.
On ne me verra point, laſſe d'un long effort,
D'un père inébranlable attendre ici la mort,
Pour aller dans les murs de l'ingrate Ecbatane,
Eſſayer d'adoucir la loi qui le condamne,
Pour aller recueillir des débris diſperſés
Que tant d'avides mains ont en foule amaſſés.
Quand ſa fuite en ces lieux fut par lui méditée,
Ma jeuneſſe peut être en fut épouvantée.
Mais j'eus honte bientôt de ce ſecret retour,
Qui rappellait mon cœur à mon premier ſéjour.
J'ai ſans doute à ce cœur fait trop de violence,
Pour démentir jamais tant de perſévérance.
Je me ſuis fait enfin dans ces groſſiers climats,
Un eſprit & des mœurs que je n'eſpérais pas.
Ce n'eſt plus Obéïde à la cour adorée,
D'eſclaves couronnés à toute heure entourée;
Tous ces grands de la Perſe à ma porte rampans,
Ne viennent plus flatter l'orgueil de mes beaux ans.
D'un peuple induſtrieux les talens mercénaires

De mon goût dédaigneux ne ſont plus tributaires.
J'ai pris un nouvel être ; & s'il m'en a coûté
Pour ſubir le travail avec la pauvreté ;
La gloire de me vaincre & d'imiter mon père,
En m'en donnant la force, eſt mon noble ſalaire.

SULMA.

Votre rare vertu paſſe votre malheur.
Dans votre abaiſſement je vois votre grandeur.
Je vous admire en tout ; mais le cœur eſt-il maître
De renoncer aux lieux où le ciel nous fit naître ?
La nature a ſes droits, ſes bienfaiſantes mains
Ont mis ce ſentiment dans les faibles humains.
On ſouffre en ſa patrie ; elle peut nous déplaire ;
Mais quand on l'a perdue, alors elle eſt bien chère.

OBÉIDE.

Le ciel m'en donne une autre, & je la dois chérir ;
La ſupporter du moins, y languir, y mourir ;
Telle eſt ma deſtinée. — Hélas ! tu l'as ſuivie !
Tu quittas tout pour moi, tu conſoles ma vie ;
Mais je ſerais barbare en t'oſant propoſer
De porter ce fardeau qui commence à peſer.
Dans les lâches parens qui m'ont abandonnée,
Tu trouveras peut-être une ame aſſez bien née,
Compatiſſante aſſez pour acquitter vers toi
Ce que le ſort m'enlève, & ce que je te doi.
D'une pitié bien juſte elle ſera frappée,
En voyant de mes pleurs une lettre trempée.
Pars, ma chère Sulma ; revois, ſi tu le veux,
La ſuperbe Ecbatane & ſes peuples heureux :
Laiſſe dans ces déſerts ta fidèle Obéide.

SULMA.

Ah ! que la mort plutôt frappe cette perfide.

Si jamais je conçois le criminel deſſein
De chercher loin de vous un bonheur incertain;
J'ai vêcu pour vous ſeule; & votre deſtinée
Juſques à mon tombeau tient la mienne enchaînée.
Mais je vous l'avouerai, ce n'eſt pas ſans horreur
Que je vois tant d'apas, de gloire, de grandeur,
D'un ſoldat de Scythie être ici le partage.

OBÉIDE.

Après mon infortune, après l'indigne outrage
Qu'a fait à ma famille, à mon âge, à mon nom,
De l'immortel Cyrus un fatal rejetton,
De la cour à jamais lorſque tout me ſépare,
Quand je dois tant haïr ce funeſte Athamare,
Sans état, ſans patrie, inconnue en ces lieux,
Tous les humains, Sulma, ſont égaux à mes yeux;
Tout m'eſt indifférent!

SULMA.

Ah! contrainte inutile!
Eſt-ce avec des ſanglots qu'on montre un cœur tranquile?

OBÉIDE.

Ceſſe de m'arracher, en croyant m'éblouir,
Ce malheureux repos dont je cherche à jouir!
Au parti que je prends je me ſuis condamnée.
Va, ſi mon cœur m'appelle aux lieux où je ſuis née,
Ce cœur doit s'en punir: il ſe doit impoſer
Un frein qui le retienne & qu'il n'oſe briſer;

SULMA.

D'un père infortuné, victime volontaire,
Quels reproches, hélas! auriez-vous à vous faire?

OBÉIDE.

Je ne m'en ferai plus. Dieux! je vous le promets.
Obéide à vos yeux ne rougira jamais.

SULMA.

Qui, vous?

OBÉIDE.

Tout eſt fini. Mon père veut un gendre,
Il déſigne Indatire, & je ſais trop l'entendre:
Le fils de ſon ami doit être préféré.

SULMA.

Votre choix eſt donc fait!

OBÉIDE.

Tu vois l'autel ſacré (*)
Que préparent déjà mes compagnes heureuſes,
Ignorant de l'hymen les chaînes dangereuſes,
Tranquilles, ſans regrets, ſans cruel ſouvenir.

SULMA.

D'où vient qu'à cet aſpect vous paraiſſez frémir?

SCENE II.

OBÉIDE, SULMA, INDATIRE.

INDATIRE.

Cet autel me rappelle à ces forêts ſi chères;
Tu conduis tous mes pas, je dévance nos pères.
Je veux lire en tes yeux, entendre de ta voix,
Que ton heureux époux eſt nommé par ton choix:
L'hymen eſt parmi nous le nœud que la nature
Forme entre deux amans de ſa main libre & pure.
Chez les Perſans, dit-on, l'intérêt odieux,
Les folles vanités, l'orgueil ambitieux,
De cent bizarres loix la contrainte importune,

(*) De jeunes filles apportent l'autel, elles l'ornent de guirlandes de fleurs, & attachent des feſtons aux arbres qui l'entourent.

Soumettent tristement l'amour à la fortune.
Ici le cœur fait tout, ici l'on vit pour soi;
D'un mercénaire hymen on ignore la loi,
On fait sa destinée. Une fille guerrière
De son guerrier chéri court la noble carrière,
Elle aime à partager ses travaux & son sort,
L'accompagne aux combats, & fait venger sa mort.
Préfères-tu nos mœurs aux mœurs de ton empire?
La sincère Obéide aime-t'elle Indatire?

OBÉIDE.

Je connais tes vertus, j'estime ta valeur,
Et de ton cœur ouvert la naïve candeur,
Je te l'ai déja dit, je l'ai dit à mon père;
Et son choix & le mien doivent te satisfaire.

INDATIRE.

Non, tu sembles parler un langage étranger;
Et même en m'approuvant, tu viens de m'affliger.
Dans les murs d'Ecbatane est-ce ainsi qu'on s'explique?
Obéide, est-il vrai qu'un astre tyrannique
Dans cette ville immense a pu te mettre au jour?
Est-il vrai que tes yeux brillèrent à la cour,
Et que l'on t'éleva dans ce riche esclavage,
Dont à peine en ces lieux nous concevons l'image?
Dis-moi, chère Obéide, aurais-je le malheur
Que le ciel t'eût fait naître au sein de la grandeur?

OBÉIDE.

Ce n'est point ton malheur, c'est le mien. — Ma mémoire
Ne me retrace plus cette pompeuse gloire.
Je l'oublie à jamais.

INDATIRE.

Plus ton cœur adoré
En perd le souvenir, plus je m'en souviendrai.
Vois-tu d'un œil content cet appareil rustique,

Le monument heureux de notre culte antique,
Où nos pères bientôt recevront les ſermens
Dont nos cœurs & nos Dieux ſont les ſacrés garans?
Obéide, il n'a rien de la pompe inutile,
Qui fatigue ces Dieux dans ta ſuperbe ville.
Il n'a pour ornement que des tiſſus de fleurs,
Préſens de la nature, images de nos cœurs.

OBÉIDE.

Va, je crois que des cieux le grand & juſte maître
Préfère ce ſaint culte & cet autel champêtre,
A nos temples fameux que l'orgueil a bâtis.
Les Dieux qu'on y fait d'or y ſont bien mal ſervis.

INDATIRE.

Sais-tu que ces Perſans venus ſur ces rivages
Veulent voir notre fête & nos rians bocages?
Par la main des vertus ils nous verront unis.

OBÉIDE.

Les Perſans! — que dis-tu! — les Perſans!

INDATIRE.

Tu frémis.
Quelle pâleur, ô ciel! ſur ton front répandue!
Des eſclaves d'un roi peux-tu craindre la vue?

OBÉIDE.

Ah! ma chère Sulma!

SULMA.

Votre père & le ſien
Viennent former ici votre éternel lien!

INDATIRE.

Nos parens, nos amis, tes compagnes fidelles,
Viennent tous conſacrer nos fêtes ſolemnelles.

OBÉIDE (*à Sulma.*)

Allons, — je l'ai voulu.

SCENE III.

OBÉIDE, SULMA, INDATIRE, SOZAME, HERMODAN. *Des filles couronnées de fleurs, & des Scythes ſans armes, fónt un demi-cercle autour de l'autel.*

HERMODAN.

VOici l'autel ſacré,
L'autel de la nature à l'amour préparé,
Où je fis mes ſermens, où jurèrent nos pères.

(*à Obéide*)

Nous n'avons point ici de plus pompeux myſtères;
Notre culte, Obéide, eſt ſimple comme nous.

SOZAME (*à Obéide.*)

De la main de ton père accepte ton époux.

(*Obéide & Indatire mettent la main ſur l'autel.*)

INDATIRE.

Je jure à ma patrie, à mon père, à moi-même,
A nos Dieux éternels, à cet objet que j'aime,
De l'aimer encor plus quand cet heureux moment
Aura mis Obéide aux mains de ſon amant;
Et toujours plus épris, & toujours plus fidelle,
De vivre, de combattre, & de mourir pour elle.

OBÉIDE.

Je me ſoumets, grands Dieux, à vos auguſtes loix;

Je jure d'être à lui. — Ciel! qu'eſt-ce que je vois!

(*Ici Athamare & les Perſans paraiſſent*)

SULMA.

Ah! Madame.

OBÉIDE.

Je meurs, qu'on m'emporte.

INDATIRE.

Ah! Sozame,
Quelle terreur ſubite a donc frappé ſon ame?
Compagnes d'Obéide, allons à ſon ſecours.

(*Les femmes Scythes ſortent avec Indatire*)

SCENE IV.

SOZAME, HERMODAN, ATHAMARE, HIRCAN, Scythes.

ATHAMARE.

SCythes, demeurez tous...

SOZAME.

Voici donc de mes jours
Le jour le plus étrange & le plus effroyable.

ATHAMARE.

Me reconnais-tu bien?

SOZAME.

Quel ſort impitoyable
T'a conduit dans des lieux de retraite & de paix?
Tu dois être content des maux que tu m'as faits.
Ton indigne monarque avait proſcrit ma tête;
Viens-tu la demander? malheureux, elle eſt prête;
Mais tremble pour la tienne. Apprends que tu te vois

Chez un peuple équitable & redouté des rois.
Je demeure étonné de l'audace inouie
Qui t'amène ſi loin pour haſarder ta vie.

ATHAMARE.

Peuple juſte, écoutez; je m'en remets à vous.
Le neveu de Cyrus vous fait juge entre nous.

HERMODAN.

Toi, neveu de Cyrus! & tu viens chez les Scythes!

ATHAMARE.

L'équité m'y conduit. — Vainement tu t'irrites,
Infortuné Sozame, à l'aſpect imprévu
Du fatal ennemi par qui tu fus perdu.
Je te perſécutai; ma fougueuſe jeuneſſe
Offenſa ton honneur, accabla ta vieilleſſe;
Un roi t'a dépouillé de tes biens, de ton rang;
Un jugement inique a pourſuivi ton ſang!
Scythes, ce roi n'eſt plus, & la premiere idée
Dont, après ſon trépas, mon ame eſt poſſédée,
Eſt de rendre juſtice à cet infortuné.
Oui, Sozame, à tes pieds les Dieux m'ont amené
Pour expier ma faute, hélas! trop pardonnable;
La ſuite en fut terrible, inhumaine, exécrable;
Elle accabla mon cœur; il la faut réparer;
Dans tes honneurs paſſés daigne à la fin rentrer.
Je partage avec toi mes tréſors, ma puiſſance;
Ecbatane eſt du moins ſous mon obéiſſance;
C'eſt tout ce qui demeure aux enfans de Cyrus;
Tout le reſte a ſubi les loix de Darius.
Mais je ſuis aſſez grand ſi ton cœur me pardonne.
Ton amitié, Sozame, ajoute à ma couronne.
Nul monarque avant moi ſur le trône affermi,
N'a quitté ſes États pour chercher un ami.
Je donne cet exemple, & ton maître te prie;

Entends ſa voix, entends la voix de ta patrie;
Cède aux vœux de ton Roi, qui vient te rappeller,
Cède aux pleurs qu'à tes yeux mes remords font couler.

HERMODAN.

Je me ſens attendri d'un ſpectacle ſi rare.

SOZAME.

Tu ne me ſéduis point, généreux Athamare.
Si le repentir ſeul avait pu t'amener,
Malgré tous mes affronts je ſaurais pardonner.
Tu ſais quel eſt mon cœur; il n'eſt point inflexible;
Mais je lis dans le tien; je le connais ſenſible.
Je vois trop les chagrins dont il eſt déſolé;
Et ce n'eſt pas pour moi que tes pleurs ont coulé.
Il n'eſt plus tems; adieu. Les champs de la Scythie
Me verront achever ma languiſſante vie.
Inſtruit bien chèrement, trop fier & trop bleſſé,
Pour vivre dans ta Cour où tu m'as offenſé,
Je mourrai libre ici — Je me tais; rends-moi grace
De ne pas révéler ta dangereuſe audace.
Amis, courons chercher & ma fille & ton fils.

HERMODAN.

Viens, redoublons des nœuds qui nous ont tous unis.

SCENE V.

ATHAMARE, HIRCAN.

ATHAMARE.

Je demeure immobile. O ciel! ô deſtinée!
O paſſion fatale à me perdre obſtinée!
Il n'eſt plus tems, dit-il : il a pu, ſans pitié,
Voir ſon roi repentant, ſon maître humilié.

Ami, quand nous percions cette horde aſſemblée,
J'ai vu près de l'autel une femme voilée
Qu'on a ſoudain ſouſtraite à mon œil égaré.
Quel eſt donc cet autel de guirlandes paré ?
Quelle était cette fête en ces lieux ordonnée ?
Pour qui brulaient ici les flambeaux d'hymenée?
Ciel! quel tems je prenais! à cet aſpect d'horreur
Mes remords douloureux ſe changent en fureur.
Grands Dieux, s'il était vrai!

HIRCAN.

Dans les lieux où vous êtes,
Gardez-vous d'écouter ces fureurs indiſcrètes:
Reſpectez, croyez-moi, les modeſtes foyers
D'agreſtes habitans, mais de vaillans guerriers;
Qui, ſans ambition, comme ſans avarice,
Obſervateurs zélés de l'exacte juſtice,
Ont mis leur ſeule gloire en leur égalité,
De qui vos grandeurs même irritent la fierté.
N'allez point allarmer leur noble indépendance;
Ils ſavent la défendre; ils aiment la vengeance;
Ils ne pardonnent point quand ils ſont offenſés.

ATHAMARE.

Tu t'abuſes, ami; je les connais aſſez;
J'en ai vu dans nos camps, j'en ai vu dans nos villes,
De ces Scythes altiers, à nos ordres dociles,
Qui briguaient, en vantant leurs ſtériles climats,
L'honneur d'être comptés au rang de nos ſoldats.

HIRCAN.

Mais, ſouverains chez eux....

ATHAMARE.

Ah! c'eſt trop contredire
Le dépit qui me ronge & l'amour qui m'inſpire.

Ma passion m'emporte & ne raisonne pas.
Si j'eusse été prudent, serais-je en leurs états?
Au bout de l'Univers Obéide m'entraîne;
Son esclave échappé lui rapporte sa chaîne,
Pour l'enchaîner moi-même au fort qui me poursuit,
Pour l'arracher des lieux où sa douleur me fuit,
Pour la sauver enfin de l'indigne esclavage
Qu'un malheureux vieillard impose à son jeune âge;
Pour mourir à ses pieds d'amour & de fureur,
Si ce cœur déchiré ne peut fléchir son cœur.

HIRCAN.

Mais si vous écoutiez....

ATHAMARE.

Non — je n'écoute qu'elle.

HIRCAN.

Attendez.

ATHAMARE.

Que j'attende? & que de la cruelle
Quelque rival indigne, à mes yeux possesseur,
Insulte mon amour, outrage mon honneur!
Que du bien qu'il m'arrache il soit en paix le maître!
Mais trop tôt, cher ami, je m'allarme peut-être.
Son père à ce vil choix pourra-t-il la forcer?
Entre un Scythe & son maître a-t-elle à balancer?
Dans son cœur autrefois j'ai vu trop de noblesse,
Pour croire qu'à ce point son orgueil se rabaisse.

HIRCAN.

Mais si dans ce choix même elle eût mis sa fierté!

ATHAMARE.

De ce doute offensant je suis trop irrité.

Allons : ſi mes remords n'ont pu fléchir ſon père,
S'il mépriſe mes pleurs, — qu'il craigne ma colère.
Je ſais qu'un Prince eſt homme, & qu'il peut s'égarer :
Mais lorſqu'au repentir facile à ſe livrer,
Reconnaiſſant ſa faute & s'oubliant ſoi-même,
Il va juſqu'à bleſſer l'honneur du rang ſuprême,
Quand il répare tout, il faut ſe ſouvenir
Que s'il demande grace, il la doit obtenir.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ATHAMARE, HIRCAN.

ATHAMARE.

Quoi! c'était Obéide! ah! j'ai tout preſſenti :
Mon cœur déſeſpéré m'avait trop averti,
C'était elle, grands Dieux!

HIRCAN.

Ses compagnes tremblantes
Rappellaient ſes eſprits ſur ſes lèvres mourantes....

ATHAMARE.

Elle était en danger? Obéide!

HIRCAN.

Oui, Seigneur,
Et ranimant à peine un reſte de chaleur,
Dans ces cruels momens, d'une voix affaiblie,
Sa bouche a prononcé le nom de la Médie.
Un Scythe me l'a dit; un Scythe qu'autrefois
La Médie avait vu combattre ſous nos loix.
Son père & ſon époux ſont encor auprès d'elle.

ATHAMARE.

Qui! ſon époux, un Scythe!

HIRCAN.

Et quoi, cette nouvelle
A votre oreille encor, Seigneur, n'a pu voler!

ATHAMARE.

Eh! qui des miens, hors toi, m'oſe jamais parler?
De mes honteux ſecrets quel autre a pu s'inſtruire?
Son époux, me dis-tu?

HIRCAN.

Le vaillant Indatire,
Jeune, & de ces cantons l'eſpérance & l'honneur,
Lui jurait ici même une éternelle ardeur,
Sous ces mêmes cyprès, à cet autel champêtre,
Aux clartés des flambeaux que j'ai vu diſparaître.
Vous n'étiez pas encor arrivé vers l'autel,
Qu'un long treſſaillement ſuivi d'un froid mortel,
A fermé les beaux yeux d'Obéide oppreſſée.
Des filles de Scythie une foule empreſſée,
La portait en pleurant ſous ces ruſtiques toits,
Aſyle malheureux dont ſon père a fait choix.
Ce vieillard la ſuivait d'une démarche lente,
Sous le fardeau des ans affaiblie & peſante,
Quand vous avez ſur vous attiré ſes regards.

ATHAMARE.

Mon cœur, à ce récit, ouvert de toutes parts,
De tant d'impreſſions ſent l'atteinte ſubite;
Dans ſes derniers replis un tel combat s'excite,
Que ſur aucun parti je ne puis me fixer;
Et je démêle mal ce que je puis penſer.
Mais d'où vient qu'en ce temple Obéide rendue,
En touchant cet autel eſt tombée éperdue!

Parmi tous ces paſteurs elle aura d'un coup d'œil,
Reconnu des Perſans le faſtueux orgueil.
Ma préſence à ſes yeux a montré tous mes crimes,
Mes amours emportés, mes feux illégitimes,
A l'affreuſe indigence un père abandonné,
Par un monarque injuſte à la mort condamné,
Sa fuite, ſon ſéjour en ce pays ſauvage,
Cette foule de maux qui ſont tous mon ouvrage.
Elle aura raſſemblé ces objets de terreur;
Elle imite ſon père, & je lui fais horreur.

HIRCAN.

Un tel faliſſement, ce trouble involontaire,
Pourraient-ils annoncer la haine & la colère?
Les ſoupirs, croyez-moi, ſont la voix des douleurs,
Et les yeux irrités ne verſent point de pleurs.

ATHAMARE.

Ah! lorſqu'elle m'a vu, ſi ſon ame ſurpriſe,
D'une ombre de pitié s'était au moins éprife;
Si, liſant dans mon cœur, ſon cœur eût éprouvé
Un tumulte ſecret faiblement élevé! —
Si l'on me pardonnait! tu me flattes peut être.
Ami, tu prends pitié des erreurs de ton maître.
Qu'ai-je fait, que ferai-je, & quel ſera mon ſort?
Mon aſpect en tout tems lui porta donc la mort!
Mais, dis-tu, dans le mal qui menaçait ſa vie,
Sa bouche a prononcé le nom de ſa patrie!

HIRCAN.

Elle l'aime, ſans doute.

ATHAMARE.

Ah! pour me ſecourir

C'eſt une arme du moins qu'elle daigne m'offrir.
Elle aime ſa patrie, — elle épouſe Indatire! —
Va, l'honneur dangereux où le barbare aſpire,
Lui coûtera bientôt un ſanglant repentir.
C'eſt un crime trop grand pour ne le pas punir.

HIRCAN.

Penſez-vous être encor dans les murs d'Ecbatane!
Là votre voix décide, elle abſout ou condamne.
Ici vous péririez. Vous êtes dans des lieux
Que jadis arroſa le ſang de vos ayeux.

ATHAMARE.

Eh bien! j'y périrai.

HIRCAN.

Quelle fatale ivreſſe!
Age des paſſions! trop aveugle jeuneſſe!
Où conduis-tu les cœurs à leurs penchans livrés?

ATHAMARE.

Qui vois-je donc paraître en ces champs abhorrés?

(*Indatire paſſe dans le fond du théâtre à la tête d'une troupe de guerriers.*)

Que veut le fer en main cette troupe ruſtique?

HIRCAN.

On m'a dit qu'en ces lieux c'eſt un uſage antique.
Ce ſont de ſimples jeux par le tems conſacrés,
Dans les jours de l'himen noblement célébrés.
Tous leurs jeux ſont guerriers; la valeur les aprête.
Indatire y préſide, il s'avance à leur tête.
Tout le ſexe eſt exclu de ces ſolemnités,
Et les mœurs de ce peuple ont des ſévérités

Qui pourraient des Perſans condamner la licence.

ATHAMARE.

Grands Dieux! vous me voulez conduire en ſa préſence.
Cette fête du moins m'apprend que vos ſecours
Ont diſſipé l'orage élevé ſur ſes jours.
Oui, mes yeux la verront.

HIRCAN.

Oui, Seigneur, Obéide
Marche vers la cabane où ſon père réſide.

ATHAMARE.

C'eſt elle; je la vois. Tâche de déſarmer
Ce père malheureux que je n'ai pu calmer. —
Des chaumes! des roſeaux! voilà donc ſa retraite!
Ah! peut-être elle y vit contente & ſatisfaite.
Et moi....

SCENE II.

OBÉIDE, SULMA, ATHAMARE.

ATHAMARE.

NON, demeurez, ne vous détournez pas.
De vos regards du moins honorez mon trépas.
Qu'à vos genoux tremblans un malheureux périſſe!

OBÉIDE.

Ah! Sulma, qu'en tes bras mon déſeſpoir finiſſe,
C'en eſt trop. — Laiſſe-moi, fatal perſécuteur;
Va, c'eſt toi qui reviens pour m'arracher le cœur.

ATHAMARE.

ATHAMARE.

Ecoute un ſeul moment.

OBÉIDE.

Et le dois-je, barbare?
Dans l'état où je ſuis que peut dire Athamare?

ATHAMARE.

Que l'amour m'a conduit du trône à tes forêts,
Qu'épris de tes vertus, honteux de mes forfaits,
Déſeſpéré, ſoumis, mais furieux encore,
J'idolâtre Obéide autant que je m'abhorre.
Ah! ne détourne point tes regards effrayés:
Il me faut ou mourir, ou régner à tes pieds.
Frappe, mais entends-moi. Tu ſais déjà peut-être,
Que de mon ſort enfin les Dieux m'ont rendu maître;
Que Smerdis & ma femme en un même tombeau,
De mon fatal hymen ont éteint le flambeau,
Qu'Ecbatane eſt à moi. — Non, pardonne, Obéide;
Ecbatane eſt à toi; l'Euphrate, la Perſide,
Et la ſuperbe Egypte; & les bords Indiens,
Seraient à tes genoux, s'ils pouvaient être aux miens.
Mais mon trône, & ma vie, & toute la nature
Sont d'un trop faible prix pour payer ton injure.
Ton grand cœur, Obéide, ainſi que ta beauté,
Eſt au-deſſus d'un rang dont il n'eſt point flatté;
Que la pitié du moins le déſarme & le touche.
Les climats où tu vis l'ont-ils rendu farouche?
O cœur né pour aimer, ne peux-tu que haïr!
Image de nos Dieux, ne ſais-tu que punir?
Ils ſavent pardonner. Va, ta bonté doit plaindre
Ton criminel amant que tu vois ſans le craindre.

OBÉIDE.

Que m'as-tu dit, cruel ? & pourquoi de ſi loin
Viens-tu de me troubler prendre le triſte ſoin,
Tenter dans ces forêts ma miſere tranquile,
Et chercher un pardon — qui ſerait inutile ?
Quand tu m'oſas aimer pour la premiere fois,
Ton roi d'un autre hymen t'avait preſcrit les loix.
Sans un crime à mon cœur tu ne pouvais prétendre ;
Sans un crime plus grand je ne ſaurais t'entendre.
Ne fais point ſur mes ſens d'inutiles efforts :
Je me vois aujourd'hui ce que tu fus alors.
Sous la loi de l'hymen Obéide reſpire ;
Prends pitié de mon ſort, — & reſpecte Indatire.

ATHAMARE.

Un Scythe ! un vil mortel !

OBÉIDE.

Pourquoi mépriſes-tu
Un homme, un citoyen — qui te paſſe en vertu ?

ATHAMARE.

Nul ne m'eût égalé ſi j'avais pu te plaire.
Tu m'aurais des vertus applani la carriere ;
Ton amant deviendrait le premier des humains.
Mon ſort dépend de toi, mon ame eſt dans tes mains.
Un mot peut la changer ; l'amour la fit coupable ;
L'amour au monde entier la rendroit reſpectable.

OBÉIDE.

Ah ! que n'eus-tu plutôt ces nobles ſentimens ?
Athamare !

ATHAMARE.

Obéide ! il eſt encore tems.
De moi, de mes états auguſte Souveraine,

Viens embellir cette ame eſclave de la tienne,
Viens régner.

OBÉIDE.

Puiſſe-tu loin de mes triſtes yeux
Voir ton règne honoré de la faveur des Dieux.

ATHAMARE.

Je n'en veux point ſans toi.

OBÉIDE.

Ne vois plus que ta gloire.

ATHAMARE.

Elle était de t'aimer.

OBÉIDE.

Périſſe la mémoire
De mes malheurs paſſés; de tes cruels amours.

ATHAMARE.

Obéide à la haine a conſacré ſes jours!

OBÉIDE.

Mes jours étaient affreux: ſi l'hymen en diſpoſe,
Si tout finit pour moi, toi ſeul en es la cauſe.
Toi ſeul as préparé ma mort dans ces déſerts.

ATHAMARE.

Je t'en viens arracher.

OBÉIDE.

Rien ne rompra mes fers:
Je me les ſuis donnés.

ATHAMARE.

Tes mains n'ont point encore
Formé l'indigne nœud dont un Scythe s'honore,

OBÉIDE

J'ai fait ſerment au ciel.

ATHAMARE.

Il ne le reçoit pas;
C'eſt pour l'anéantir qu'il a guidé mes pas.

OBÉIDE.

Ah! — c'eſt pour mon malheur. —

ATHAMARE.

Obtiendrais-tu d'un pere
Qu'il laiſſât libre au moins une fille ſi chère,
Que ſon cœur envers moi ne fût point endurci,
Et qu'il ceſſât enfin de s'exiler ici?
Dis-lui....

OBÉIDE.

N'y compte pas. Le choix que j'ai dû faire,
Devenait un parti conforme à ma misère,
Il eſt fait; mon honneur ne peut le démentir,
Et Sozame jamais n'y pourrait conſentir.
Sa vertu t'eſt connue; elle eſt inébranlable.

ATHAMARE.

Elle l'eſt dans la haine; & lui ſeul eſt coupable.

OBÉIDE.

Tu ne le fus que trop; tu l'es de me revoir,
De m'aimer, d'attendrir un cœur au déſeſpoir.
Deſtructeur malheureux d'une triſte famille,
Laiſſe pleurer en paix & le père & la fille.
Il vient, ſors.

ATHAMARE.

Je ne puis.

OBÉIDE.

Sors, ne l'irrite pas.

ATHAMARE.

Non, tous deux à l'envi donnez-moi le trépas.

OBÉIDE.

Au nom de mes malheurs & de l'amour funeſte
Qui des jours d'Obéide empoiſonne le reſte,
Fuis; ne l'outrage plus par ton fatal aſpect.

ATHAMARE.

Juge de mon amour; il me force au reſpect.
J'obéis. — Dieux puiſſans qui voyez mon offenſe,
Secondez mon amour & guidez ma vengeance.

SCENE III.

SOZAME, OBÉIDE, ZULMA.

SOZAME.

Eh! quoi, notre ennemi nous pourſuivra toujours!
Il vient flétrir ici les derniers de mes jours.
Qu'il ne ſe flatte pas que le déclin de l'âge
Rende un père inſenſible à ce nouvel outrage.

OBÉIDE.

Mon père — il vous reſpecte — il ne me verra plus;
Pour jamais à le fuir mes vœux ſont réſolus.

SOZAME.

Indatire eſt à toi.

OBÉIDE.

Je le ſais.

SOZAME.

Ton ſuffrage,
Dépendant de toi ſeule, a reçu ſon hommage.

OBÉIDE.

J'ai cru vous plaire au moins ; — j'ai cru que ſans fierté
Le fils de votre ami devait être accepté.

SOZAME.

Sais-tu ce qu'Athamare à ma honte propoſe
Par un de ces Perſans dont ſon pouvoir diſpoſe ?

OBÉIDE.

Qu'a-t-il pu demander ?

SOZAME.

De violer ma foi,
De briſer tes liens, de le ſuivre avec toi,
D'arracher ma vieilleſſe à ma retraite obſcure,
De mendier chez lui le prix de ton parjure,
D'acheter par la honte une ombre de grandeur.

OBÉIDE.

Comment recevez-vous cette offre ?

SOZAME.

Avec horreur.
Ma fille, au repentir il n'eſt aucune voie.
Triomphant dans nos jeux, plein d'amour & de joie,

Indatire en tes bras par ſon père conduit,
De l'amour le plus pur attend le digne fruit;
Rien n'en doit altérer l'innocente allégreſſe.
Les Scythes ſont humains & ſimples ſans baſſeſſe;
Mais leurs naïves mœurs ont de la dureté;
On ne les trompe point avec impunité;
Et ſur-tout de leurs loix vengeurs impitoyables,
Ils n'ont jamais, ma fille, épargné des coupables.

OBÉIDE.

Seigneur, vous vous borniez à me perſuader;
Pour la premiere fois pourquoi m'intimider?
Vous ſavez ſi du ſort bravant les injuſtices,
J'ai fait depuis quatre ans d'aſſez grands ſacrifices.
S'il en fallait encor, je les ferais pour vous.
Je ne craindrai jamais mon père ou mon époux.
Je vois tout mon devoir — ainſi que ma misère.
Allez, — vous n'avez point de reproche à me faire.

SOZAME.

Pardonne à ma tendreſſe un reſte de frayeur,
Triſte & commun effet de l'âge & du malheur,
Mais qu'il parte aujourd'hui; que jamais ſa préſence
Ne profane un aſyle ouvert à l'innocence.

OBÉIDE.

C'eſt ce que je prétends, Seigneur; & plût aux Dieux
Que ſon fatal aſpect n'eût point bleſſé mes yeux!

SOZAME.

Rien ne troublera plus ton bonheur qui s'apprête.
Et je vais de ce pas en préparer la fête.

SCENE IV.

OBÉIDE, SULMA.

SULMA.

Quelle fête cruelle ! ainſi dans ce ſéjour,
Vos beaux jours enterrés ſont perdus ſans retour.

OBÉIDE.

Ah dieux !

SULMA.

Votre pays, la cour qui vous vit naître,
Un Prince généreux.... qui vous plaiſait peut-être,
Vous les abandonnez ſans crainte & ſans pitié ?

OBÉIDE,

Mon deſtin l'a voulu — j'ai tout ſacrifié.

SULMA.

Haïriez-vous toujours la cour & la patrie ?

OBÉIDE.

Malheureuſe ! — jamais je ne l'ai tant chérie.

SULMA.

Ouvrez-moi votre cœur, je le mérite.

OBÉIDE.

Hélas !
Tu n'y découvrirais que d'horribles combats.
Il craindrait trop ta vue & ta plainte importune.
Il eſt des maux, Sulma, que nous fait la fortune ;
Il en eſt de plus grands dont le poiſon cruel

Préparé par nos mains porte un coup plus mortel.
Mais lorſque dans l'exil à mon âge on raſſemble,
Après un ſort ſi beau, tant de malheurs enſemble,
Lorſque tous leurs aſſauts viennent ſe réunir,
Un cœur, un faible cœur les peut-il ſoutenir?

SULMA.

Ecbatane.... un grand Prince....

OBÉIDE.

Ah! fatal Athamare!
Quel démon t'a conduit dans ce ſéjour barbare!
Que t'a fait Obéïde? & pourquoi découvrir
Ce trait long-tems caché qui me faiſait mourir?
Pourquoi, renouvellant ma honte & ton injure,
De tes funeſtes mains déchirer ma bleſſure?

SULMA.

Madame, c'en eſt trop, c'eſt trop vous immoler
A ces préjugés vains qui viennent vous troubler,
A d'inhumaines loix d'une horde étrangère,
Dont un père exilé chargea votre misère.
Hélas! contre les rois ſon trop juſte courroux
Ne ſera donc jamais retombé que ſur vous!
Quand vous le conſolez, faut-il qu'il vous opprime?
Soyez ſa protectrice, & non pas ſa victime.
Athamare eſt vaillant; & de braves ſoldats
Ont juſqu'en ces déſerts accompagné ſes pas.
Athamare, après tout, n'eſt-il pas votre maître?

OBÉIDE.

Non.

SULMA.

C'eſt en ſes états que le ciel vous fit naître.
N'a-t-il donc pas le droit de briſer un lien,
L'opprobre de la Perſe, & le vôtre & le ſien?

M'en croirez-vous ? partez, marchez ſous ſa conduite.
Si vous avez d'un père accompagné la fuite,
Il eſt tems à la fin qu'il vous ſuive à ſon tour ;
Qu'il renonce à l'orgueil de dédaigner ſa cour ;
Que ſa douleur farouche, à vous perdre obſtinée,
Ceſſe enfin de lutter contre ſa deſtinée.

OBÉIDE.

Non, ce parti ſerait injuſte & dangereux,
Il coûterait du ſang ; le ſuccès eſt douteux ;
Mon père expirérait de douleur & de rage. —
Enfin l'hymen eſt fait : — je ſuis dans l'eſclavage.
L'habitude à ſouffrir pourra fortifier
Mon courage éperdu qui craignait de plier.

SULMA.

Vous pleurez cependant, & votre œil qui s'égare,
Parcourt avec horreur cette enceinte barbare,
Ces chaumes, ces déſerts, où des pompes des rois
Je vous vis deſcendue aux plus humbles emplois ;
Où d'un vain repentir le trait inſupportable
Déchire de vos jours le tiſſu miſérable. —
Que vous reſtera-t-il ? hélas !

OBÉIDE.

Le déſeſpoir.

SULMA.

Dans cet état affreux que faire ?

OBÉIDE.

— Mon devoir.
L'honneur de le remplir, le ſecret témoignage
Que la vertu ſe rend, qui ſoutient le courage,
Qui ſeul en eſt le prix, & que j'ai dans mon cœur,
Me tiendra lieu de tout, & même du bonheur.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ATHAMARE, HIRCAN.

ATHAMARE.

Penſes-tu qu'Indatire oſera me parler?

HIRCAN.

Il l'oſera, Seigneur.

ATHAMARE.

Qu'il vienne : — il doit trembler.

HIRCAN.

Les Scythes, croyez-moi, connaiſſent peu la crainte.
Mais d'un tel déſeſpoir votre ame eſt-elle atteinte,
Que vous aviliſſiez l'honneur de votre rang,
Le ſang du grand Cyrus mêlé dans votre ſang,
Et d'un trône ſi ſaint le droit inviolable,
Juſqu'à vous compromettre avec un miſérable,
Qu'on verrait, ſi le ſort l'envoyait parmi nous,
A vos premiers ſuivans ne parler qu'à genoux?
Mais qui ſur ſes foyers peut avec inſolence
Braver impunément un Prince & ſa puiſſance.

ATHAMARE.

Je m'abaiſſe, il eſt vrai; mais je veux tout tenter.
Je deſcendrais plus bas pour la mieux mériter.

Ma honte eſt de la perdre, & ma gloire éternelle
Serait de m'avilir pour m'élever vers elle.
Penſes-tu qu'Indatire en ſa groſſiéreté
Ait ſenti comme moi le prix de ſa beauté?
Un Scythe aveuglément ſuit l'inſtinct qui le guide;
Ainſi qu'une autre femme il épouſe Obéïde.
L'amour, la jalouſie & ſes emportemens
N'ont point dans ces climats apporté leurs tourmens.
De ces vils citoyens l'inſenſible rudeſſe,
En connaiſſant l'hymen, ignore la tendreſſe.
Tous ces groſſiers humains ſont indignes d'aimer.

HIRCAN.

L'univers vous dément; le ciel ſait animer
Des mêmes paſſions tous les êtres du monde.
Si du même limon la nature féconde,
Sur un modele égal ayant fait les humains,
Varie à l'infini les traits de ſes deſſeins,
Le fond de l'homme reſte, il eſt partout le même.
Perſan, Scythe, Indien, tout défend ce qu'il aime.

ATHAMARE.

Je le défendrai donc: je ſaurai le garder.

HIRCAN.

Vous hazardez beaucoup.

ATHAMARE.

Et que puis-je hazarder?
Ma vie? elle n'eſt rien ſans l'objet qu'on m'arrache:
Mon nom? quoiqu'il arrive il reſtera ſans tache:
Mes amis? ils ont trop de courage & d'honneur
Pour ne pas immoler ſous le glaive vengeur
Ces agreſtes guerriers dont l'audace indiſcrète
Pourrait inquiéter leur marche & leur retraite.

HIRCAN.

Ils mourront à vos pieds, & vous n'en doutez pas.

ATHAMARE.

Ils vaincront avec moi : — qui tourne ici ſes pas?

HIRCAN.

Seigneur, je le connais, c'eſt lui, c'eſt Indatire.

ATHAMARE.

Allez, que loin de moi ma garde ſe retire,
Qu'aucun n'oſe approcher ſans mes ordres exprès,
Mais qu'on ſoit prêt à tout.

SCENE II.

ATHAMARE, INDATIRE.

ATHAMARE.

HAbitant des forêts,
Sais-tu bien devant qui ton ſort te fait paraître?

INDATIRE.

On prétend qu'une ville en toi révère un maître;
Qu'on l'appelle Ecbatane, & que du mont Taurus
On voit ſes hauts remparts élevés par Cyrus.
On dit (mais j'en crois peu la vaine renommée)
Que tu peux dans la plaine aſſembler une armée,
Une troupe auſſi forte, un camp auſſi nombreux
De guerriers ſoudoyés, & d'eſclaves pompeux,
Que nous avons ici de citoyens paiſibles.

ATHAMARE.

Il eſt vrai, j'ai ſous moi des troupes invincibles.
Le dernier des Perſans de ma ſolde honoré,
Eſt plus riche & plus grand, & plus conſidéré,
Que tu ne ſaurais l'être aux lieux de ta naiſſance,
Où le ciel vous fit tous égaux par l'indigence.

INDATIRE.

Qui borne ſes deſirs eſt toujours riche aſſez.

ATHAMARE.

Ton cœur ne connaît point les vœux intéreſſés;
Mais la gloire, Indatire?

INDATIRE.

Elle a pour moi des charmes.

ATHAMARE.

Elle habite à ma Cour à l'abri de mes armes;
On ne la trouve point dans le fond des déſerts;
Tu l'obtiens près de moi, tu l'as ſi tu me ſers;
Elle eſt ſous mes drapeaux; viens avec moi t'y rendre.

INDATIRE.

A ſervir ſous un maître on me verrait deſcendre!

ATHAMARE.

Va, l'honneur de ſervir un maître généreux,
Qui met un digne prix aux exploits belliqueux,
Vaut mieux que de ramper dans une République,
Ingrate en tous les tems, & ſouvent tyrannique.
Tu peux prétendre à tout en marchant ſous ma loi.
J'ai, parmi mes guerriers, des Scythes comme toi.

INDATIRE.

Tu n'en as point. Apprends que ces indignes Scythes,
Voiſins de ton pays, ſont loin de nos limites.
Si l'air de tes climats a pu les infecter,
Dans nos heureux cantons il n'a pu ſe porter.
Ces Scythes malheureux ont connu l'avarice;
La fureur d'acquérir corrompit leur juſtice;
Ils n'ont ſu que ſervir; leurs infidelles mains
Ont abandonné l'art qui nourrit les humains,
Pour l'art qui les détruit, l'art affreux de la guerre.
Ils ont vendu leur ſang aux maîtres de la terre.
Meilleurs citoyens qu'eux, & plus braves guerriers,
Nous volons aux combats, mais c'eſt pour nos foyers.
Nous ſavons tous mourir, mais c'eſt pour la patrie.
Nul ne vend parmi nous ſon honneur ou ſa vie.
Nous ſerons, ſi tu veux, tes dignes alliés:
Mais on n'a point d'amis alors qu'ils ſont payés.
Apprends à mieux juger de ce peuple équitable,
Égal à toi ſans doute, & non moins reſpectable.

ATHAMARE.

Éleve ta patrie, & cherche à la vanter;
C'eſt le recours du faible, on peut le ſupporter.
Ma fierté que permet la grandeur ſouveraine,
Ne daigne pas ici lutter contre la tienne. —
Te crois-tu juſte au moins?

INDATIRE.

Oui, je puis m'en flater.

ATHAMARE.

Rends-moi donc le tréſor que tu viens de m'ôter.

INDATIRE.

A toi!

ATHAMARE.

Rends à ſon maître une de ſes ſujettes,
Qu'un indigne deſtin traîna dans ces retraites;
Un bien dont nul mortel ne pourra me priver,
Et que ſans injuſtice on ne peut m'enlever.
Rends ſur l'heure Obéide.

INDATIRE.

A ta ſuperbe audace,
A tes diſcours altiers, à cet air de menace,
Je veux bien oppoſer la modération
Que l'univers eſtime en notre nation.
Obéide, dis-tu, de toi ſeul doit dépendre;
Elle était ta ſujette! oſes-tu bien prétendre
Que des droits des mortels on ne jouiſſe pas,
Dès qu'on a le malheur de naître en tes États?
Le ciel en le créant forma-t-il l'homme eſclave?
La nature qui parle, & que ta fierté brave,
Aura-t-elle à la glèbe attaché les humains,
Comme les vils troupeaux mugiſſants ſous nos mains?
Que l'homme ſoit eſclave aux champs de la Médie,
Qu'il rampe, j'y conſens; il eſt libre en Scythie.
Au moment qu'Obéide honora de ſes pas
Le tranquille horizon qui borde nos États,
La liberté, la paix, qui ſont notre appanage,
L'heureuſe égalité, les biens du premier âge;
Ces biens que des Perſans aux mortels ont ravis,
Ces biens perdus ailleurs, & par nous recueillis,
De la belle Obéide ont été le partage.

ATHAMARE.

en eſt un plus grand, celui que mon courage
A l'univers entier oſerait diſputer,

Que

Que tout autre qu'un Roi ne ſaurait mériter ;
Dont tu n'auras jamais qu'une imparfaite idée ;
Et dont avec fureur mon ame eſt poſſédée,
Son amour ; c'eſt le bien qui doit m'appartenir.
A moi ſeul était dû l'honneur de la ſervir.
Oui, je deſcends enfin juſqu'à daigner te dire
Que de ce cœur altier je lui ſoumis l'empire,
Avant que les deſtins euſſent pu t'accorder
L'heureuſe liberté d'oſer la regarder.
Ce tréſor eſt à moi, barbare, il faut le rendre.

INDATIRE.

Imprudent étranger, ce que je viens d'entendre
Excite ma pitié plutôt que mon courroux.
Sa libre volonté m'a choiſi pour époux ;
Ma probité lui plut : elle l'a préférée
Aux recherches, aux vœux de toute ma contrée ;
Et tu viens de la tienne ici redemander
Un cœur indépendant qu'on vient de m'accorder !
O toi qui te crois grand, qui l'es par l'arrogance,
Sors d'un aſyle ſaint, de paix & d'innocence,
Fuis ; ceſſe de troubler ſi loin de tes états
Des mortels tes égaux qui ne t'offenſent pas.
Tu n'es pas Prince ici.

ATHAMARÉ.

Ce ſacré caractère
M'accompagne en tous lieux ſans m'être néceſſaire.
Si j'avais dit un mot, ardens à me ſervir,
Mes Soldats à mes pieds auraient ſu te punir.
Je deſcends juſqu'à toi ; ma dignité t'outrage,
Je la dépoſe ici, je n'ai que mon courage ;
C'eſt aſſez, je ſuis homme, & ce fer me ſuffit
Pour remettre en mes mains le bien qu'on me ravit.
Cède Obéide, ou meurs, ou m'arrache la vie.

INDATIRE.

Quoi! nous t'avons en paix reçu dans ma patrie;
Ton accueil nous flattait, notre ſimplicité
N'écoutait que les droits de l'hoſpitalité,
Et tu veux me forcer dans la même journée,
De ſouiller par ta mort un ſi ſaint himenée!

ATHAMARE.

Meurs, te dis-je, ou me tue: — on vient, retire-toi;
Et ſi tu n'es un lâche....

INDATIRE.

Ah! c'en eſt trop....

ATHAMARE.

Suis-moi;
Je te fais cet honneur.

(*Il ſort.*)

SCENE III.

INDATIRE, HERMODAN, SOZAME, Un Scythe.

HERMODAN (*à Indatire qui eſt près de ſortir.*)

Appui de ma vieilleſſe,
Viens mon fils, mon cher fils combler mon allégreſſe.
Tout eſt prêt, on t'attend.

INDATIRE.

Bientôt je vous ſuivrai,
Allez. — O cher objet! je te mériterai!

(*Il ſort.*)

SCENE IV.

HERMODAN, SOZAME, un Scythe.

SOZAME.

Pourquoi ne pas nous ſuivre ? il diffère ! ....

HERMODAN.

Ah ! Sozame
Cher ami, dans quel trouble il a jetté mon ame !
As-tu vu ſur ſon front des ſignes de fureur ?

SOZAME.

~~Quel en ſerait~~ l'objet ?

HERMODAN.

Peut-être que mon cœur
Conçoit d'un vain danger la crainte imaginaire ;
Mais ſon trouble était grand ; Sozame, je ſuis père.
Si mes yeux par les ans ne ſont point affaiblis,
J'ai cru voir ce Perſan qui menaçait mon fils.

SOZAME.

Tu me fais friſſonner : — avançons ; Athamare
Eſt capable de tout.

HERMODAN.

La faibleſſe s'empare
De mes eſprits glacés ; & mes ſens éperdus
Trahiſſent mon courage : & ne me ſervent plus. —
(*Il s'aſſied en tremblant ſur le banc de gazon.*)

Mon fils ne revient point : — j'entends un bruit horrible.

(*Au Scythe qui eſt auprès de lui.*)

Je ſuccombe. — Va, cours, en ce moment terrible,
Cours, aſſemble au drapeau nos braves combattans.

LE SCYTHE.

Raſſure-toi, j'y vole ; ils ſont prêts en tous tems.

SOZAME (*à Hermodan.*)

Ranime ta vertu, diſſipe tes alarmes.

HERMODAN (*ſe relevant à peine*)

Oui, j'ai pu me tromper. Oui, je renais.

SCENE V.

HERMODAN, SOZAME, ATHAMARE (*l'épée à la main*) HIRCAN, Suite.

ATHAMARE.

AUx armes !
Aux armes, compagnons, ſuivez-moi, paraiſſez ;
Où la trouver ?

HERMODAN (*effrayé & chancelant.*)

Barbare....

SOZAME.

Arrête.

ATHAMARE (*à ſes gardes.*)

Obéiſſez,
De ſa retraite indigne enlevez Obéïde,
Courez, dis-je, volez : que ma garde intrépide,
(Si quelque audacieux tentait de vains efforts)
Se faſſe un chemin prompt dans la foule des morts.
— C'eſt toi qui l'as voulu, Sozame inexorable.

SOZAME.

J'ai fait ce que j'ai dû.

HERMODAN.

Va, raviſſeur coupable,
Infidèle Perſan, mon fils ſaura venger
Le déteſtable affront dont tu viens nous charger.
Dans ce deſſein, Sozame, il nous quittait ſans doute.

ATHAMARE.

Indarire ? ton fils ?

HERMODAN.

Oui, lui-même.

ATHAMARE.

Il m'en coûte
D'affliger ta vieilleſſe & de percer ton cœur :
Ton fils eût mérité de ſervir ma valeur.

HERMODAN.

Que dis-tu ?

ATHAMARE (*à ſes ſoldats.*)

Qu'on épargne à ce malheureux père
Le ſpectacle d'un fils mourant dans la pouſſière ;
Fermez-lui ce paſſage.

HERMODAN.

Achève tes fureurs,
Achève. — N'oſes-tu? Quoi! tu gémis; — je meurs.
Mon fils eſt mort, ami! —

(*Il tombe ſur le banc de gazon.*)

ATHAMARE.

Toi, père d'Obéide,
Auteur de tous mes maux, dont l'âpreté rigide,
Dont le cœur inflexible à ce coup m'a forcé,
Que je chéris encor quand tu m'as offenſé,
Il faut dans ce moment la conduire & me ſuivre.

SOZAME.

Moi! ma fille!

ATHAMARE.

En ces lieux il t'eſt honteux de vivre.
Attends mon ordre ici.

(*A ſes ſoldats.*)

Vous, marchez avec moi.

SCÈNE VI.

SOZAME, HERMODAN.

SOZAME (*ſe courbant vers Hermodan.*)

Tous mes malheurs, ami, ſont retombés ſur toi. —
Eſpère en la vengeance — il revient — il ſoupire —
Hermodan!

HERMODAN (*ſe relevant avec peine.*)

Mon ami, fais au moins que j'expire
Sur le corps étendu de mon fils expirant!

Que je te doive, ami, cette grace en mourant.
S'il reſté quelque force à ta main languiſſante,
Soutiens d'un malheureux la marche chancelante;
Viens, lorſque de mon fils j'aurai fermé les yeux,
Dans un même ſépulcre enferme nous tous deux.

SOZAME.

Trois amis y ſeront; ma douleur te le jure.
Mais déja l'on s'avance, on venge notre injure;
Nous ne mourrons pas ſeuls.

HERMODAN.

Je l'eſpere; j'entends
Les tambours, nos clairons, les cris des combattans.
Nos Scythes ſont armés. — Dieux, puniſſez les crimes!
Dieux! combattez pour nous, & prenez vos victimes!
Ayez pitié d'un pere.

SCENE VII.

SOZAME, HERMODAN, OBÉIDE.

SOZAME.

O Ma fille, eſt-ce vous?

HERMODAN.

Chère Obéïde — hélas!

OBÉIDE.

Je tombe à vos genoux.
Dans l'horreur du combat avec peine échappée
A la pointe des dards, au tranchant de l'épée,

Aux ſanguinaires mains de mes fiers raviſſeurs,
Je viens de ces momens augmenter les horreurs.

(*A Hermodan.*)

Ton fils vient d'expirer, j'en ſuis la cauſe unique.
De mes calamités l'artiſan tyrannique,
Nous a tous immolés à ſes tranſports jaloux;
Mon malheureux amant a tué mon époux;
Sous vos yeux, ſous les miens, & dans la place même
Où, pour le triſte objet qu'il outrage & qu'il aime,
Pour d'indignes appas toujours perſécutés,
Des flots de ſang humain coulent de tous côtés.
On s'acharne, on combat ſur le corps d'Indatire,
On ſe diſpute encor ſes membres qu'on déchire.
Les Scythes, les Perſans l'un par l'autre égorgés,
Sont vainqueurs & vaincus, & tous meurent vengés.

(*A tous deux.*)

Où voulez-vous aller, & ſans force & ſans armes?
On aurait peu d'égards à votre âge, à vos larmes.
J'ignore du combat quel ſera le deſtin;
Mais je mets ſans trembler mon ſort en votre main.
Si le Scythe ſur moi veut aſſouvir ſa rage,
Il le peut, je l'attends, je demeure en ôtage.

HERMODAN.

Ah! j'ai perdu mon fils, tu me reſtes du moins.
Tu me tiens lieu de tout.

SOZAME.

Ce jour veut d'autres ſoins.
Armons-nous, de notre âge oublions la faibleſſe.
Si les ſens épuiſés manquent à la vieilleſſe,
Le courage demeure, & c'eſt dans un combat
Qu'un vieillard comme moi doit tomber en ſoldat.

HERMODAN.

On nous apporte encor de fatales nouvelles.

SCENE VIII.

SOZAME, HERMODAN, OBÉIDE, le Scythe qui a déja paru.

LE SCYTHE.

ENfin nous l'emportons.

HERMODAN.

Déités immortelles!
Mon fils ſerait vengé! N'eſt-ce point une erreur!

LE SCYTHE.

Le ciel nous rend juſtice, & le Scythe eſt vainqueur.
Tout l'art que les Perſans ont mis dans le carnage,
Leur grand art de la guerre enfin cède au courage;
Nous avons manqué d'ordre, & non pas de vertu.
Sur nos frères mourans nous avons combattu.
La moitié des Perſans à la mort eſt livrée.
L'autre qui ſe retire eſt partout entourée
Dans la ſombre épaiſſeur de ces profonds taillis,
Où bientôt, ſans retour, ils ſeront aſſaillis.

HERMODAN.

De mon malheureux fils le meurtrier barbare
Serait-il échapé?

LE SCYTHE.

Qui! ce fier Athamare?
Sur nos Scythes mourans qu'a fait tomber ſa main,
Epuiſé, ſans ſecours, enveloppé ſoudain,
Il eſt couvert de ſang, il eſt chargé de chaînes.

OBÉIDE.

Lui!

SOZAME.

Je l'avais prévu. — Puiſſances ſouveraines,
Princes audacieux, quel exemple pour vous!

HERMODAN.

De ce cruel enfin nous ſerons vengés tous.
Nos loix, nos juſtes loix ſeront exécutées.

OBÉIDE.

Ciel!... Quelles ſont ces loix?

HERMODAN.

Les Dieux les ont dictées.

SOZAME.

O comble de douleur & de nouveaux ennuis!

OBÉIDE.

— Mais enfin les Perſans ne ſont pas tous détruits.
On verrait Ecbatane en ſecourant ſon maître,
Du poids de ſa grandeur vous accabler peut-être.

HERMODAN.

Ne crains rien. — Toi, jeune homme, & vous, braves guerriers,

Préparez votre autel entouré de lauriers.

OBÉIDE.

Mon pere!...

HERMODAN.

Il faut hâter ce juſte ſacrifice.
Mânes de mon cher fils! que ton ombre en jouiſſe!
Et toi qui fus l'objet de ſes chaſtes amours,
Qui fus ma fille chère & le ſeras toujours,
Qui de ta piété filiale & ſincère
N'as jamais altéré le ſacré caractère,
C'eſt à toi de remplir ce qu'une auſtère loi
Attend de mon pays & demande de toi.

(*Il ſort.*)

OBÉIDE.

Qu'a-t-il dit! que veut-on de cette infortunée?

(*A Sozame.*)

Ah! mon Père, en quels lieux m'avez-vous amenée?

SOZAME.

Pourrai-je t'expliquer ce myſtère odieux?

OBÉIDE.

Je n'oſe le prévoir: — je détourne les yeux.

SOZAME.

Je frémis comme toi, je ne puis m'en défendre,

OBÉIDE.

Ah! laiſſez-moi mourir, Seigneur, ſans vous entendre!

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

OBEIDE, SOZAME, HERMODAN, troupe de Scythes armés de javelots. *On apporte un autel couvert d'un crêpe & entouré de lauriers. Un Scythe met un glaive ſur l'autel.*

OBÉIDE (*entre Sozame & Hermodan.*)

VOus vous taiſez tous deux : craignez-vous de me dire
Ce qu'à mes ſens glacés votre loi doit preſcrire ?
Quel eſt cet apareil terrible & ſolemnel ?

SOZAME.

Ma fille — il faut parler — voici le même autel
Que le Soleil naiſſant vit dans cette journée,
Orné de fleurs par moi pour ton ſaint hymenée,
Et voit d'un crêpe affreux couvert à ſon couchant.

HERMODAN.

As-tu chéri mon fils ?

OBÉIDE.

Un vertueux penchant,
Mon amitié pour toi, mon reſpect pour Sozame,
Et mon devoir ſur tout, ſouverain de mon ame,
M'ont rendu cher ton fils : — mon ſort ſuivait ſon ſort ;
J'honore ſa mémoire, & j'ai pleuré ſa mort.

HERMODAN.

L'inviolable loi qui régit ma patrie,
Veut que de ſon époux une femme chérie,
Ait le ſuprême honneur de lui ſacrifier,
En préſence des Dieux, le ſang du meurtrier;
Que l'autel de l'hymen ſoit l'autel des vengeances;
Que du glaive ſacré qui punit les offenſes,
Elle aime ſa main pure, & traverſe le cœur,
Le cœur du criminel qui ravit ſon bonheur.

OBÉIDE.

Moi vous venger? - ſur qui!-de quel ſang!-ah mon père!

HERMODAN.

Le ciel t'a réſervé ce ſanglant miniſtère.

UN SCYTHE.

C'eſt ta gloire & la nôtre.

SOZAME.

Il me faut révérer
Les loix que vos aïeux ont voulu conſacrer;
Mais le danger les ſuit: les Perſans ſont à craindre,
Vous allumez la guerre & ne pourrez l'éteindre.

LE SCYTHE.

Ces Perſans que du moins nous croyons égaler
Par ce terrible exemple apprendront à trembler.

HERMODAN.

Ma fille, il n'eſt plus tems de garder le ſilence;
Le ſang d'un époux crie; & ton délai l'offenſe.

OBÉIDE.

Je dois donc vous parler. — Peuple, écoutez ma voix.
Je pourrais alléguer, ſans offenſer vos loix,
Que je naquis en Perſe, & que ces loix ſévères
Sont faites pour vous ſeuls, & me ſont étrangères.
Qu'Athamare eſt trop grand pour être un aſſaſſin.
Et que ſi mon époux eſt tombé ſous ſa main,
Son rival oppoſa ſans aucun avantage
Le glaive ſeul au glaive, & l'audace au courage;
Que de deux combattans d'une égale valeur
L'un meurt & l'autre expire avec le même honneur.
Peuples qui connaiſſez le prix de la vaillance,
Vous aimez la juſtice ainſi que la vengeance;
Commandez, mais jugez: voyez ſi c'eſt à moi
D'immoler un guerrier qui dut être mon Roi.

LE SCYTHE.

Si tu n'oſes frapper, ſi ta main trop timide
Héſite à nous donner le ſang de l'homicide,
Tu connais ton devoir, nos mœurs & notre loi.
Tremble.

OBÉIDE.

Et ſi je demeure incapable d'effroi,
Si votre loi m'indigne, & ſi je vous refuſe?

HERMODAN.

L'hymen t'a fait ma fille, & tu n'as point d'excuſe,

Il n'en mourra pas moins, tu vivras ſans honneur.

LE SCYTHE.

Du plus cruel ſupplice il ſubira l'horreur.

HERMODAN.

Mon fils attend de toi cette grande victime :

LE SCYTHE.

Crains d'oſer rejetter un droit ſi légitime.

OBÉIDE, (*après quelques pas & un long ſilence.*)

— Je l'accepte.

SOZAME.

Ah ! grands Dieux !

LE SCYTHE.

Devant les Immortels
En fais-tu le ſerment ?

OBÉIDE.

Je le jure, cruels.
Je le jure, Hermodan. Tu demandes vengeance,
Sois-en ſûr, tu l'auras : — mais que de ma préſence
On ait ſoin de tenir le captif écarté,
Juſqu'au moment fatal par mon ordre arrêté.
Qu'on me laiſſe en ces lieux m'expliquer à mon père ;
Et vous verrez après ce qui vous reſte à faire.

LE SCYTHE.

(*Après avoir regardé tous ſes compagnons.*)

Nous y conſentons tous.

HERMODAN.

La veuve de mon fils
Se déclare ſoumiſe aux loix de mon pays;
Et ma douleur profonde eſt un peu ſoulagée,
Si par ſes nobles mains cette mort eſt vengée.
Amis, retirons-nous.

OBÉIDE.

A ces autels ſanglans
Je vous rappellerai quand il en ſera tems.

SCENE II.

SOZAME, OBÉIDE.

OBÉIDE.

EH bien; qu'ordonnez-vous?

SOZAME.

Il fut un tems peut-être,
Où le plaiſir affreux de me venger d'un maître
Dans le cœur d'Athamare aurait conduit ta main;
De ſon monarque ingrat, j'aurais percé le ſein;
Ils le méritaient trop. Ma vengeance laſſée
Contre les malheureux ne peut être exercée;
Tous mes reſſentimens ſont changés en regrets.

OBÉIDE.

Avez-vous bien connu mes ſentimens ſecrets?
Dans le fond de mon cœur avez-vous daigné lire?

SOZAME.

SOZAME.

Mes yeux t'ont vu pleurer ſur le ſang d'Indatire;
Mais je pleure ſur toi dans ce moment cruel.
J'abhorre tes ſermens.

OBÉIDE.

Vous voyez cet autel,
Ce glaive dont ma main doit frapper Athamare;
Vous ſavez quels tourmens un refus lui prépare.
Après ce coup terrible, & qu'il me faut porter,
Parlez —: ſur ſon tombeau voulez-vous habiter?

SOZAME.

J'y veux mourir.

OBÉIDE.

Vivez, ayez-en le courage.
Les Perſans, diſiez-vous, vengeront leur outrage.
Les enfans d'Ecbatane, en ces lieux déteſtés
Deſcendront du Taurus à pas précipités.
Les groſſiers habitans de ces climats horribles
Sont cruels, il eſt vrai, mais non pas invincibles.
A ces tigres armés voulez-vous annoncer
Qu'au fond de leur repaire on pourrait les forcer?

SOZAME.

On en parle déjà; les eſprits les plus ſages
Voudraient de leur patrie écarter ces orages.

OBÉIDE.

Achevez donc, Seigneur, de les perſuader:
Qu'ils méritent le ſang qu'ils oſent demander.
Et tandis que ce ſang de l'offrande immolée
Baignera ſous vos yeux leur féroce aſſemblée,

Que tous nos citoyens ſoient mis en liberté,
Et repaſſent les monts ſur la foi d'un traité.

SOZAME.

Je l'obtiendrai, ma fille, & j'oſe t'en répondre.
Mais ce traité ſanglant ne ſert qu'à nous confondre.
De quoi t'auront ſervi ta prière & mes ſoins?
Athamare à l'Autel en périra-t-il moins?
Les Perſans ne viendront que pour venger ſa cendre,
Ce ſang de tant de rois que ta main va répandre,
Ce ſang que j'ai haï, mais que j'ai révéré,
Qui, coupable envers nous, n'en eſt pas moins ſacré.

OBÉIDE.

Il l'eſt: mais je ſuis Scythe, — & le fus pour vous plaire.
Le climat quelquefois change le caractère.

SOZAME.

Ma fille!

OBÉIDE.

C'eſt aſſez, Seigneur, j'ai tout prévu.
J'ai peſé mes deſtins, & tout eſt réſolu.

SOZAME.

Tu me glaces d'horreur.

OBÉIDE.

Allez, je la partage.
Seigneur, le tems eſt cher, achevez votre ouvrage;
Laiſſez-moi m'affermir: mais ſi tout obtenez
Un traité néceſſaire à ces infortunés,
Vous prétendez qu'au moins ce peuple impitoyable
Sait garder une foi toujours inviolable,
Je vous en crois: — le reſte eſt dans la main des Dieux.

SOZAME.

Ils ne préſagent rien qui ne ſoit odieux :
Tout eſt horrible ici. Ma faible voix encore
Tentera d'écarter ce que mon cœur abhorre.
Mais après tant de maux, mon courage eſt vaincu.
Quoiqu'il puiſſe arriver, ton père a trop vécu.

SCENE III.

OBÉIDE *ſeule.*

Ah ! c'eſt trop étouffer la fureur qui m'agite.
Tant de ménagement me déchire & m'irrite ;
Mon malheur vint toujours de me trop captiver
Sous d'inhumaines loix que j'aurais dû braver.
Je mis un trop haut prix à l'eſtime, au reproche ;
Je fus eſclave aſſez : — ma liberté s'approche.

SCENE IV.

OBEIDE, SULMA.

OBÉIDE.

Enfin je te revois.

SULMA.

Grands Dieux ! que j'ai tremblé,
Lorſque, diſparaiſſant à mon œil déſolé,
Vous avez traverſé cette foule ſanglante,
Vous affrontiez la mort de tous côtés préſente ;

Des flots de ſang humain roulaient entre nous deux.
Quel jour ! quel hyménée ! & quel ſort rigoureux !

OBÉIDE.

Tu verras un ſpectacle encor plus effroyable.

SULMA.

Ciel ! on m'aurait dit vrai ! — quoi ! votre main coupable
Immolerait l'amant que vous avez aimé,
Pour ſatisfaire un peuple à ſa perte animé !

OBÉIDE.

Moi ! complaire à ce peuple, aux monſtres de Scythie,
A ces brutes humains pétris de barbarie,
A ces ames de fer, & dont la dureté
Paſſa long-tems chez nous pour noble fermeté,
Dont on chérit de loin l'égalité paiſible,
Et chez qui je ne vois qu'un orgueil inflexible,
Une atrocité morne, & qui, ſans s'émouvoir,
Croit dans le ſang humain ſe baigner par devoir. —
J'ai fui pour ces ingrats la cour la plus auguſte,
Un peuple doux, poli, quelquefois trop injuſte,
Mais généreux, ſenſible, & ſi prompt à ſortir
De ſes iniquités par un beau repentir !
Qui ? moi ! complaire au Scythe ! — ô nations, ô terre,
O Rois qu'il outragea, Dieux ! maîtres du tonnerre,
Dieux, témoins de l'horreur où l'on m'oſe entraîner,
Uniſſez-vous à moi, mais pour l'exterminer !
Puiſſe leur liberté, préparant leur ruine,
Allumant la diſcorde & la guerre inteſtine,
Acharnant les époux, les pères, les enfans,
L'un ſur l'autre entaſſés, l'un par l'autre expirans,
Sous des monceaux de morts avec eux diſparaître.
Que le reſte en tremblant rugiſſe aux pieds d'un maître.
Que rampans dans la poudre au bord de leur cercueil,

Pour être mieux punis ils gardent leur orgueil;
Et qu'en mordant le frein du plus lâche eſclavage,
Ils vivent dans l'opprobre, & meurent dans la rage!
— Où vais-je m'emporter! vains regrets! vains éclats!
Les imprécations ne nous ſecourent pas.
C'eſt moi qui ſuis eſclave, & qui ſuis aſſervie
Aux plus durs des tyrans abhorrés dans l'Aſie.

SULMA.

Vous n'êtes point réduite à la néceſſité
De ſervir d'inſtrument à leur férocité.

OBÉIDE.

Si j'avais refuſé ce miniſtère horrible,
Athamare expirait d'une mort plus terrible.

SULMA.

Mais cet amour ſecret qui vous parle pour lui!

OBÉIDE.

Il m'a parlé toujours; & s'il faut aujourd'hui
Expoſer à tes yeux l'effroyable étendue,
La hauteur de l'abyme où je ſuis deſcendue,
J'adorais Athamare avant de le revoir.
Il ne vient que pour moi plein d'amour & d'eſpoir;
Pour prix d'un ſeul regard il m'offre un diadême;
Il met tout à mes pieds: & tandis que moi-même
J'aurais voulu, Sulma, mettre le monde aux ſiens;
Quand l'excès de ſes feux n'égale pas les miens,
Lorſque je l'idolâtre, il faudra qu'Obéide
Plonge au ſein d'Athamare un couteau parricide!

SULMA.

C'eſt un crime ſi grand, que ces Scythes cruels,

Qui, du ſang des humains, arroſent les autels,
S'ils connoiſſaient l'amour qui vous a conſumée,
Eux-même arrêteraient la main qu'ils ont armée.

OBÉIDE.

Non, ils là conduiraient dans ce cœur adoré,
Ils l'y tiendraient ſanglante, & du glaive ſacré
Ils tourneraient l'acier enfoncé dans ſes veines.

SULMA.

Se peut-il!...

OBÉIDE.

Telles ſont leurs ames inhumaines;
Tel eſt l'homme ſauvage à lui-même laiſſé;
Il eſt ſimple, il eſt bon, s'il n'eſt point offenſé.
Sa vengeance eſt ſans borne.

SULMA.

Et ce malheureux père
Qui creuſa ſous vos pas ce gouffre de misère,
Au père d'Indatire uni par l'amitié,
Conſulté des vieillards, avec eux ſi lié,
Peut-il bien ſeulement ſupporter qu'on propoſe
L'horrible extrêmité dont lui-même il eſt cauſe?

OBÉIDE.

Il fait beaucoup pour moi. J'oſe même eſpérer,
Des douleurs dont j'ai vu ſon cœur ſe déchirer,
Que ſes pleurs obtiendront de ce Sénat agreſte
Des adouciſſemens à leur arrêt funeſte.

SULMA.

Ah! vous rendez la vie à mes ſens effrayés.
Je vous haïrais trop ſi vous obéiſſiez.

Le ciel ne verra point ce ſanglant ſacrifice.

OBÉIDE.

Sulma!...

SULMA.

Vous frémiſſez.

OBÉIDE.

—Il faut qu'il s'accompliſſe.

SCENE V.

OBÉIDE, SULMA, SOZAME, HERMODAN, Scythes armés, *rangés au fond en demi-cercle, près de l'autel.*

SOZAME.

Ma fille, hélas, du moins nos Perſans aſſiégés
Des piéges de la mort ſeront tous dégagés.

HERMODAN.

Des mânes de mon fils la victime attendue
Suffit à ma vengeance autant qu'elle m'eſt due.

(*à Obéide.*)

De ce peuple, crois-moi, l'inflexible équité
Sait joindre la clémence à la ſévérité.

UN SCYTHE.

Et la loi des ſermens eſt une loi ſuprême,
Auſſi chère à nos cœurs que la vengeance même.

OBÉIDE.

C'eſt aſſez ; je vous crois. Vous avez donc juré
Que de tous les Perſans le ſang ſera ſacré,
Si-tôt que cette main remplira vos vengeances.

HERMODAN.

Tous ſeront épargnés. Les céleſtes puiſſances
N'ont jamais vu de Scythe oſer trahir ſa foi.

OBÉIDE.

Qu'Athamare à préſent paraiſſe devant moi.

(*On amène Athamare enchaîné, Obéide ſe place entre lui & Hermodan.*)

HERMODAN.

Qu'on le traîne à l'autel.

SULMA.

Ah! Dieux!

ATHAMARE.

Chère Obéide!
Prends ce fer, ne crains rien : que ton bras homicide
Frappe un cœur à toi ſeule en tout tems réſervé :
On y verra ton nom, c'eſt-là qu'il eſt gravé.
De tous mes compagnons tu conſerves la vie ;
Tu me donnes la mort ; c'eſt toute mon envie.
Graces aux Immortels tous mes vœux ſont remplis ;
Je meurs pour Obéide, & meurs pour mon pays.
Raſſure cette main qui tremble à mon approche ;
Ne crains en m'immolant que le juſte reproche
Que les Scythes feraient à ta timidité,
S'ils voyaient ce que j'aime agir ſans fermeté,
Si ta main, ſi tes yeux, ſi ton cœur qui s'égare,
S'effrayaient un moment en frappant Athamare.

SOZAME.

Ah, ma fille!

SULMA.

Ah! Madame....

OBÉIDE.

O Scythes inhumains!
Connaissez dans quel sang vous enfoncez mes mains.
Athamare est mon Prince; il est plus, — je l'adore,
Je l'aimai seul au monde — & ce moment encore
Porte au plus grand excès dans ce cœur enivré,
L'amour, le tendre amour dont il fut dévoré.

ATHAMARE.

Je meurs heureux.

OBÉIDE.

L'hymen, cet hymen que j'abjure
Dans un sang criminel doit laver son injure.—
(*Levant le glaive entr'elle & Athamare.*)
Vous jurez d'épargner tous mes concitoyens :—
Il l'est; — sauvez ses jours, — l'amour finit les miens.
(*Elle se frappe.*)
Vis, mon cher Athamare, en mourant je l'ordonne.
(*Elle tombe à mi-corps sur l'Autel.*)

HERMODAN.

Obéide!

SOZAME.

O mon sang?

ATHAMARE.

La force m'abandonne,

Mais il m'en reſte aſſez pour me rejoindre à toi,
Chère Obéide.

(Il veut ſaiſir le fer.)

LE SCYTHE.

Arrête, & reſpecte la loi.
Ce fer ſerait ſouillé par des mains étrangères.

(Athamare tombe ſur l'Autel.)

HERMODAN.

Dieux! vîtes-vous jamais deux plus malheureux pères!

ATHAMARE.

Dieux! de tous mes tourmens tranchez l'horrible cours!

SOZAME.

Tu dois vivre, Athamare, & j'ai payé tes jours.
Auteur infortuné des maux de ma famille,
Enſevelis du moins le père avec la fille.
Va, regne, malheureux!

HERMODAN.

Soumettons-nous au ſort:
Soumettons-nous au ciel, arbitre de la mort. —
Nous ſommes trop vengés par un tel ſacrifice,
Scythes, que la pitié ſuccède à la juſtice.

FIN.

AVIS AU LECTEUR.

L'AUTEUR eſt obligé d'avertir que la plûpart de ſes Tragédies imprimées à Paris, chez Duchêne, au Temple du Goût, en 1764, avec Privilege du Roi, ne ſont point du tout conformes à l'Original. Il ne ſait pas pourquoi le Libraire a obtenu un Privilege ſans le conſulter. Le Roi ne lui a certainement pas donné le privilege de défigurer des Pieces de Théâtre, & de s'emparer du bien d'autrui pour le dénaturer.

Dans la Tragédie d'Oreſte, le Libraire du Temple du Goût finit la Piece par ces deux vers de Pilade :

Que l'amitié triomphe en tout tems, en tous lieux,
Des malheurs des mortels & des *crimes* des Dieux.

Ce blaſphême eſt d'autant plus ridicule dans la bouche de Pilade, que c'eſt un Perſonnage religieux qui a toujours recommandé à ſon ami Oreſte d'obéir aveuglément aux ordres de la Divinité. Dans toutes les autres Editions on lit : *Et du courroux des Dieux.*

On ne conçoit pas comment dans la même Tragédie, l'Editeur a pu imprimer (*pag.* 237.)

Je la mets dans vos fers, elle va vous ſervir.
C'eſt m'acquitter vers vous bien moins que la punir.
Vous laiſſez cette cendre à mon juſte courroux, &c.

Qui jamais a pu imaginer de mettre ainſi quatre rimes maſculines de ſuite, & de violer ſi groſſiérement les premieres regles de la Poëſie Françaiſe ? Il y a plus encore. Le ſens eſt perverti. Il y a ſix vers néceſſaires d'oubliés. Il ſe peut qu'un Comédien, pour avoir plutôt fait, ait écourté & gâté ſon rôle. Un Libraire ignorant achete une mauvaiſe copie du Souffleur de la Comédie, & au lieu de ſuivre l'édition de Genève, qui eſt fidelle, il imprime un ouvrage entiérement méconnaiſſable.

La même ſottiſe ſe trouve dans la Tragédie de Brutus, pag. 282.

Je plains tant de vertus, tant d'amour & de charmes.
Un cœur tel que le ſien méritait d'être à vous.
Abominables loix que la cruelle impoſe !

Peut-on préſenter aux Lecteurs un pareil galimatias, & voler ainſi leur argent ? Il y a ici trois vers d'oubliés. Telle eſt la négligence de quelques Libraires. Ils n'ont ni aſſez d'intelligence pour comprendre ce qu'ils impriment, ni aſſez d'honnêteté pour payer un Correcteur d'Imprimerie. Pourvu qu'ils vendent leur marchandiſe, ils ſont contens. Mais bientôt leur mauvaiſe conduite eſt découverte, & leurs miſérables éditions décriées reſtent dans leurs boutiques pour leur ruine.

Tancrede eſt imprimé beaucoup plus infidélement. L'Auteur eſt obligé de déclarer qu'il y a dans cette piece beaucoup de vers qu'il n'a jamais ni faits, ni pu faire, comme ceux-ci, par exemple :

Voyant tomber leur chef, les Maures *furieux*
L'ont accablé de traits dans *leur rage cruelle.*

L'Orphelin de la Chine n'eſt pas moins défiguré. On ne trouve point dans l'édition de Duchêne ces quatre premiers vers que dit Gengiskan, & qui ſont dans toutes les éditions.

Gardez de mutiler tous ces grands monumens,
Ces prodiges des arts conſacrés par les tems ;
Reſpectez-les ; ils ſont le prix de mon courage.
Qu'on ceſſe de livrer aux flammes, au pillage,
Ces archives de loix, ce long amas d'écrits,
Tous ces fruits du génie, objets de vos mépris.
Si l'erreur les dicta, cette erreur m'eſt utile ;
Elle occupe ce peuple, & le rend plus docile.

Ce diſcours eſt très-convenable dans la bouche d'un Prince ſage, qui parle à des Tartares, ennemis des loix & de la ſcience.

Voici ce que l'éditeur a mis à la place :

Ceſſez de mutiler tous ces grands monumens
Echappés aux *fureurs des flammes, du pillage.*

Toute la fin de la Tragédie de Zulime eſt ridiculement altérée. Une fille qui a trahi, outragé, attaqué ſon père, qui ſent tous ſes crimes, & qui s'en punit, à qui ſon père pardonne, & qui s'écrie dans ſon déſeſpoir : *J'en ſuis indigne !* doit faire un grand effet. On a tronqué & altéré cette fin, & on finit la piéce par une phraſe qui n'eſt pas même achevée. Les vers impertinens qu'on a mis dans Olimpie, ſont dignes d'une telle édition. En voici un qui me tombe ſous la main.

Ne viens point, malheureux, par différents efforts.

En un mot, l'Auteur doit, pour l'honneur de l'art, encore plus que pour ſa propre juſtification, précautionner le Lecteur contre cette édition de Duchêne, qui n'eſt qu'un tiſſu de fautes & de falſifications. Il n'eſt pas permis de s'emparer des ouvrages d'un homme, de ſon vivant, pour les rendre ridicules. On a pris à tâche de gâter les expreſſions, de ſubſtituer des liaiſons à des Scènes plus impertinemment tronquées. Cette manœuvre a été pouſſée à un tel excès, que les Comédiens de Province eux-mêmes, révoltés contre la licence & le mauvais goût qui défiguraient la tragédie d'Olimpie, n'ont jamais voulu la jouer comme on l'a repréſentée à Paris.

Ce n'eſt pas aſſez d'être parvenu à corrompre preſque tous les ouvrages qu'un homme a compoſés pendant plus de cinquante années : tantôt on publie ſous ſon nom de prétendues *lettre ſecrettes* ; tantôt ce ſont des lettres à ſes *amis du Parnaſſe*, qu'on fabrique en Hollande ou

dans Avignon; & puis c'eſt ſon *Porte-feuille retrouvé*, que perſonne ne voudrait ramaſſer. Grangé le Libraire met ſon nom hardiment à un tome de Mêlanges; un ex-Jeſuite lui attribue des livres ridicules, & écrit contre ces livres un libelle beaucoup plus ridicule encore; & tout cela ſe vend à des provinciaux & à des étrangers, qui croient acheter ce qu'il y a de plus intéreſſant dans la littérature Françaiſe. Il eſt vrai que toutes ces impertinences tombent & meurent, comme des inſectes éphémères. Mais ces inſectes ſe reproduiſent toutes les années. Rien n'eſt plus aiſé à faire qu'un mauvais livre, ſi ce n'eſt une mauvaiſe critique. La baſſe littérature inonde une partie de l'Europe. Le goût ſe corrompt tous les jours. Il en eſt à peu-près de l'art d'écrire, comme de celui de la déclamation. Il y a plus de ſix cens Comédiens Français répandus dans l'Europe, & à peine deux ou trois qui aient reçu de la nature les dons néceſſaires, & qui aient pu approfondir leur art. Combien avons-nous d'Ecrivains qui à peine ſavent leur langue, & qui commençent par dire leur avis ſur les arts qu'ils n'ont jamais pratiqués, ſur l'agriculture ſans avoir poſſédé un champ, ſur le miniſtère ſans être jamais entrés dans le bureau d'un commis, ſur l'art de gouverner ſans avoir pu ſeulement gouverner leur ſervante? Combien s'érigent en critiques, qui n'ont jamais pu produire d'eux-mêmes un ouvrage ſupportable, qui parlent de poëſie, & qui ne ſavent pas ſeulement la meſure d'un vers? Combien enfin deviennent calomniateurs de profeſſion, pour avoir du pain, & vendent des injures à tant la feuille?

Belloy, Pierre Laurent Buyrette de

LE SIÉGE DE CALAIS, TRAGÉDIE,

DÉDIÉE AU ROI,

Par M. DE BELLOY;

Repréſentée pour la premiere fois, par les Comédiens Français ordinaires du Roi, le 13 Février 1765.

SUIVIE DE NOTES HISTORIQUES.

Veſtigia Græca
Auſi deſerere & celebrare domeſtica facta. Hor.

NOUVELLE ÉDITION.

A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-deſſous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. D. CC. LXV.
Avec Approbation & Privilège du Roi.

AU ROI.

SIRE,

De tous les Peuples de la Terre, le vôtre eſt celui qui ſait le mieux aimer; & vous êtes le Roi qu'il a jugé le plus digne de ſon amour. Père de la Patrie, daignez agréer un Ouvrage entrepris pour elle. Ce Drame, tout faible qu'il doit paraître, a été l'occaſion des nouveaux témoignages de tendreſſe mutuelle que la France & ſon

Maître viennent de ſe donner. Dès que l'on parle à ma Nation de ce zèle ardent qui l'a toujours enflammée pour ſes Souverains, avec quel ſecret plaiſir, avec quels doux tranſports tous les cœurs ſe tournent vers VOTRE MAJESTÉ! *Calais a rappellé Metz : époque à jamais attendriſſante, devenue l'éloge immortel du Monarque & de ſon Peuple. Ah! SIRE, que vous ſentez vivement tout ce que méritent de tels Sujets! Mais auſſi que ne doit pas attendre d'eux un Prince qui leur fait adorer ſur le Thrône l'âme la plus vertueuſe de ſon Empire! Le cri public ajoûte, la plus modeſte: & ce mot m'avertit que le ſilence eſt mon devoir.*

Je ſuis, avec la vénération profonde que je dois à Votre Perſonne Sacrée, & la reconnaiſſance reſpectueuſe qu'exigent vos bienfaits,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-obéiſſant
& très-fidèle Sujet,
DE BELLOY.

PRÉFACE.

VOICI peut-être la première Tragédie Françaiſe où l'on ait procuré à la Nation le plaiſir de s'intéreſſer pour elle-même. J'ai dû à cet avantage de mon Sujet un ſuccès que je n'aurais pu mériter à d'autres titres. Les Étrangers ſe demandent comment il eſt poſſible que, chez un Peuple qui eſt en poſſeſſion depuis plus d'un ſiècle de l'emporter ſur tous les autres Peuples dans l'Art Dramatique, on ait ſi peu puiſé dans ſon Hiſtoire les Sujets dont on a enrichi ſon Théâtre. Le Grand-Homme qui, depuis quarante années, ſoutient la gloire de la Scène Françaiſe avec tant d'éclat, eſt le ſeul qui y ait fait entendre quelquefois des noms chers à la Patrie. Mais un intérêt National, fondé ſur un évènement purement hiſtorique, était encore un Sujet que le Sophocle Français n'avait pas traité.

Cependant la plûpart des Tragédies Anglaiſes ſont tirées de l'Hiſtoire d'Angleterre. Les Grecs n'empruntaient guères aux Étrangers les grandes actions qu'ils célébraient dans leurs Drames. Nous voyons ſingulièrement dans la Tragédie des *Perſes*, dans celle des *Suppliantes*, & dans celle d'*Oedipe à Colonne*, que la gloire des Athéniens y fût le premier objet d'Eſchile, de Sophocle & d'Euripide. Mais les Grecs n'avaient pas eu avant eux d'autres Peuples célèbres, & ſurtout des Romains, dont l'Hiſtoire pût leur fournir, comme à nous, tant d'événemens dignes du Cothurne.

D'ailleurs, on a grand ſoin dans notre enfance de nous inſtruire auſſi peu de notre Hiſtoire que de notre langue. Nous ſavons exactement tout ce qu'ont fait Céſar, Scipion, Titus; Nous ignorons parfaitement les actions les plus fameuſes de Charlemagne, de Henri IV, du Grand Condé. Demandez à un Enfant qui ſort du Collége, quel fut le Général vainqueur à Marathon ou à Trébie; il vous répondra ſur le champ. Demandez lui quel Roi ou quel Général Français gagna la bataille de Bovines, d'Ivri, de Fornoue, ou de Ravenne; il reſtera muet.

Imitons les Anciens en nous occupant de nous-mêmes; & ſans vanité, nous en valons bien la peine. Que le brave *Euſtache de Saint-Pierre* n'était-il bourgeois d'Albe ou de Prénefte? tous les Poëtes de la République Romaine auraient chanté ſon courage intrépide. Ils ne ſe ſeraient pas embaraſſés ſi le nom de ce généreux Citoyen pouvait prêter au ridicule. Les Romains ne riaient pas quand on leur nommait *Régulus*, dont le nom cependant ne devait pas être bien majeſtueux à Rome, puiſqu'il ſignifie un *Roitelet*. Accoutumons-nous à dreſſer des monumens aux vertus de nos Compatriotes. C'eſt en excitant la vénération de la France pour les Grands-Hommes qu'elle a produits, qu'on parviendra à inſpirer à la Nation une eſtime & un reſpect pour elle-même, qui ſeuls peuvent la rendre ce qu'elle a été autrefois. L'ame eſt entraînée par l'admiration à imiter les Vertus, ſur-tout quand elle ne les voit pas abſolument hors de ſa portée. Qu'on ne diſe plus ſans ceſſe en ſortant de notre Théâtre: les Grands Hommes que je viens de voir repréſen-

ter étaient Romains, je ne ſuis pas né dans un Pays où je puiſſe leur reſſembler : Mais que l'on diſe au moins quelquefois ; je viens de voir un Héros Français, je puis être Héros comme lui.

Voilà le nouveau genre que je deſirais de voir introduit ſur notre Scène, & que j'ai eu le bonheur de faire goûter à ma Nation. Le premier de mes vœux, celui qui ſera le plus facilement rempli, c'eſt de me voir ſurpaſſé dans la nouvelle carrière où je ſuis entré. Les graces que le Roi a daigné répandre ſur moi, les bontés dont le Public m'accable, ne doivent être regardées que comme un encouragement qu'ils donnent à ceux qui ſont en état de les mériter mieux. J'ai voulu être utile à ma Patrie : elle m'a ſû gré du projet ; que ne doivent pas attendre les Génies heureux qui l'exécuteront ? Du moins ai-je donné occaſion aux Français de prouver encore aux Étrangers que la légereté de notre eſprit n'ôte rien de la force de notre ame ; & qu'il ne faut qu'une étincelle pour enflammer à l'inſtant ces ſemences de feu que nous portons toujours au fond du cœur. Je crois bien connaître ma Nation, je l'ai bien étudiée : Voilà pourquoi je l'aime ſi paſſionnément.

Venons au ſujet particulier de cette Tragédie. Je le regarde comme un des plus grands évènemens de notre Hiſtoire. La Couronne de France diſputée à l'Héritier légitime par le Monarque le plus illuſtre que l'Angleterre ait vu ſur ſon Thrône ; la politique profonde & inſinuante de l'ambitieux Édouard qui déployait tous ſes talens & toutes ſes graces pour ſéduire les Grands & le Peuple : la généreuſe réſiſtance des Citoyens de Calais, que les ar-

mes ni les bienfaits ne purent vaincre : le courage héroïque de ces ſix Bourgeois, qui ſe dévouerent au ſupplice pour la gloire de l'Etat, pour le ſalut de leurs Concitoyens, & pour le ſoutien des Loix fondamentales de la Monarchie : Voilà ſans doute les plus belles ſources de ce Pathétique ſublime qui pénètre l'ame ſans l'amollir, & qui l'élève en l'attendriſſant. Je ſuis très-ſurpris qu'aucun de nos Grands Maîtres ne ſe ſoit emparé avant moi d'un champ ſi vaſte & ſi fertile. Eh ! que de beautés n'en aurait pas tiré le Génie profond de l'Auteur de Cinna ; ou le Génie brillant de l'Auteur de Brutus ! La force du Sujet a ſoutenu ma faibleſſe : l'amour de la Patrie a donné à mon ame un eſſor qui l'a élevée au-deſſus d'elle-même. Tout mon mérite, s'il y en a quelqu'un dans cet Ouvrage, a été de me bien pénétrer de mon Sujet & de l'appercevoir dans toute ſon étendue.

Ceux qui n'avaient pas approfondi cette époque ſi intéreſſante de notre Hiſtoire, s'attendaient dans ma Tragédie que la peinture d'une action courageuſe, faite dans un Siége ordinaire, pour dérober au reſſentiment du Vainqueur un Peuple malheureux & ſoumis. Sous ce point de vue même le Sujet offrait déjà de grandes beautés. Et c'eſt ainſi qu'il a été préſenté par tous nos Hiſtoriens, & par le Roman ingénieux que l'on relit encore avec tant de plaiſir. Mais lorſque je regardai cette action dans ſon principe, dans ſes ſuites, & entourée, pour ainſi dire, de tout l'appareil de ces circonſtances ; je conçus une bien plus haute idée de mon Sujet, & des richeſſes qu'il ſemblait me prodiguer de toutes parts. Je m'applaudis ſur-tout d'y voir réunis ces deux objets

utiles que le Citoyen de Genève, & l'Auteur du Journal Étranger ſe plaignaient de ne rencontrer dans aucune de nos Tragédies : je veux dire la peinture des mœurs de notre Nation, & l'avantage de lui faire aimer, par cette peinture même, ſes Loix & ſon Gouvernement.

Je commençai donc par défendre à mon imagination de travailler au plan de la Pièce. Il aurait été bien mal-adroit, dans un Ouvrage qui devait être entrepris pour l'honneur de la Nation, de prêter aux Français des exploits imaginaires ou des vertus ſuppoſées. Je voulus que les évènemens, même épiſodiques, fuſſent tirés de l'Hiſtoire : & je trouvai heureuſement dans les tems voiſins de ce fameux Siége, quelques faits qui pouvaient ſe marier avec l'action principale.

Tel eſt l'Epiſode du Comte d'Harcourt. Ce Seigneur qui commandait la première ligne de l'Armée Anglaiſe à la journée de Créci, trouva mort ſur le champ de bataille ſon frère Louis ou Jean d'Harcourt, qui combattait contre lui pour les Français. Il fut tellement frappé de ce malheur terrible, qu'il abandonna le Camp d'Edouard & vint ſe jetter aux pieds de Philippe de Valois, qui lui pardonna. J'ai reculé de quelques mois ce fait ſi intéreſſant, pour le lier à mon Sujet ; & j'ai cru que les remords violens de ce Seigneur rebelle formeraient un contraſte agréable avec la vertu tranquille des fidèles Bourgeois de Calais.

Les propoſitions qu'Edouard fait à la Fille du Comte de Vienne, pour l'attirer dans ſon parti elle & ſon père, ne lui ont pas été faites réellement ; puiſque le perſonnage d'Aliénor eſt le ſeul que

l'imagination ait placé dans ma Pièce. Mais ce Prince avait négocié & même conclu de pareils traités avec pluſieurs Grands du Royaume, notamment avec Godefroi d'Harcourt. Il avoit gagné le Comte d'Eu, Connétable de France : & que pouvait-il avoir promis à un homme revétu de la première charge de l'État, ſi ce n'eſt le rang de Vice-Roi, ou de Lieutenant-Général du Royaume, qu'il avait déjà offert au Duc de Brabant ?

Je pourrais donc dire de cette Pièce, ce que le grand Corneille a dit de ſa Tragédie de la Mort de Pompée, qu'il n'y a gueres de Drame *où l'Hiſtoire ſoit plus conſervée & en même tems plus falſifiée.* En général tous les évènemens de ma Tragédie ſont vrais, mais ils ſont ſouvent revétus de circonſtances différentes de celles qui les ont réellement accompagnés. On ſait que c'eſt-là le droit de la Poëſie Dramatique. Une Tragédie n'eſt pas une Hiſtoire. Le Poëte eſt obligé de plier les faits hiſtoriques aux regles du Théâtre : & cela eſt peut-être plus difficile que de créer une fable nouvelle que l'on peut remanier à ſon gré & ſelon ſes beſoins. Auſſi avouerai-je avec franchiſe que, tout ſimple que puiſſe paraître le plan de cette Pièce, il m'a beaucoup plus coûté que celui de Zelmire.

Quelques perſonnes trouveront extraordinaire que je n'aye point fait paraître le Gouverneur de Calais. Jean de Vienne * était, je l'avoue, un des

* La Maiſon de Vienne eſt une des plus anciennes de Bourgogne : on ſait par quels noms glorieux on y diſtinguait autrefois trois illuſtres Familles : *les Nobles de Vienne, les Preux de Vergi, & les Barons de Beaufremont.* Le Fils de

plus braves & des plus habiles Officiers de ſon tems : mais la valeur & la prudence qu'il avait fait briller pendant le cours du Siége, devinrent des vertus inutiles au moment de la capitulation. Edouard voulut que le Gouverneur & la Garniſon reſtaſſent priſonniers de guerre ; & ſa colere ne demanda le ſang que des ſeuls Bourgeois. Il aurait donc été très peu avantageux de faire paraître Vienne, uniquement pour conſoler ou exhorter les Héros de Calais, qui n'avaient beſoin ni de conſeil ni d'encouragement. J'aurais pû feindre peut-être qu'il ſe voulût dévouer avec eux : mais c'était contredire trop formellement une Hiſtoire ſi connue. D'ailleurs Jean de Vienne, en ſe dévouant le premier, aurait ôté tout le mérite de cette action héroïque au généreux Euſtache de Saint-Pierre, qu'il ſerait odieux de priver d'une gloire ſi légitime : Et Vienne, ſe dévouant en ſecond, eût été un perſonnage dégradé : on aurait pu dire avec raiſon qu'il devait donner l'exemple & non le recevoir. J'ai trouvé plus à propos de me borner à parler de lui comme en parle l'Hiſtoire, & de ne le point montrer dans un moment où ſa vertu ne pouvait point agir. Je lui ai donné une Fille qui le remplace à quelques égards, & qui n'étant pas liée par les mêmes devoirs, peut paraitre plus grande que lui, même en faiſant moins qu'il n'aurait fait.

On m'a reproché d'avoir employé pour vaincre la fureur d'Edouard, un autre reſſort que celui de l'Hiſtoire. Mais ſi j'ai conſervé à la Reine

---

Jean de Vienne, Gouverneur de Calais, fut Amiral de France. Cette Tige fameuſe a encore des rejettons dignes d'elle & de leur Patrie.

d'Angleterre l'honneur d'avoir demandé la grace des Bourgeois de Calais, je n'ai pû mettre ce fait en action, ni en faire le dénouement de ma Pièce : parce que le Perſonnage de la Reine ne pouvait jamais être lié dans l'intrigue ; & qu'un Rôle, comme celui de Livie dans Cinna, n'aurait ſûrement pas été du goût de notre ſiècle. J'ai cru ne pouvoir mieux faire que d'employer contre la colere d'Edouard cette reſſource ſi touchante dont ſe ſert Priam, dans Homere, pour attendrir l'impitoyable Achille. Imitation qui m'a paru d'autant plus heureuſe, que les circonſtances rendent ce moyen plus fort ſur le cœur d'Édouard qu'il ne pouvait être ſur celui d'Achille même. Pelée n'avait que l'âge de commun avec Priam ; le Sort ne lui avait jamais fait éprouver des malheurs ſemblables à ceux dont gémiſſait le Roi de Troie. Ici Édouard s'eſt trouvé à-peu-près dans la même ſituation que le Fils d'Euſtache de Saint-Pierre. C'eſt cette conformité intéreſſante qui m'a fait ſaiſir avec joie l'occaſion de mettre ſur la Scène un des morceaux les plus pathétiques de toute l'Iliade. Il eſt même encore ſurprenant que l'on ne m'ait pas prévenu depuis que l'on fait des Tragédies, & ſurtout dans celle où nous avons vu repréſenter Priam redemandant à Achille le corps d'Hector [*].

Il y a des gens qui ont prétendu que cette imitation d'Homère affaibliſſait la fin de ma Pièce ; qu'Édouard ſe rendait trop tard ; que le ſeul retour des

[*] Cette Pièce fut jouée il y a cinq ans. M. Chabanon vient de donner une Tragédie en un Acte, intitulée *Priam au Camp d'Achille*, dans laquelle toute cette ſcène de l'Iliade eſt rendue avec la force & la vérité de l'Original : mais *le Siége de Calais* était fait un an avant que la Pièce de M. Chabanon fut imprimée.

Bourgeois devait le déterminer à la clémence; & que l'image de ſon Père mourant était un petit moyen. Le reſſort de la Nature un petit moyen! Je ne conçois rien à cette façon de ſentir. Il me paraît que ce n'eſt pas connaître la marche du cœur humain, que de vouloir qu'Édouard ſe rende à une action de généroſité, moins ſublime que celles auxquelles il a réſiſté depuis le commencement de la Pièce. Car il y avait bien plus d'héroïſme aux ſix Bourgeois de s'être dévoués quand rien ne les y forçait, quand ils pouvaient attendre ſans honte la déciſion du Sort; qu'il n'y a de grandeur à ſe remettre dans les fers, quand ils ſavent qu'on les en a délivrés par un artifice, qu'ils ne pouraient pas ſeconder ſans infamie. Je crois donc que l'ame violente d'Édouard s'étant roidie longtems contre le ſentiment de la généroſité, ce ſentiment devient un reſſort uſé qui n'a plus de priſe ſur elle. Au lieu qu'elle peut céder tout-à-coup à un autre mouvement imprévu, peut-être plus faible en lui-même, mais que la ſeule nouveauté rend plus fort pour le moment. Ainſi Achille n'eſt que ſurpris, qu'interdit à l'aſpect de Priam, qui vient ſeul au milieu d'un camp Ennemi baiſer les mains ſanglantes du meurtrier de ſon Fils: mais à ces mots, *Achille, ſouvenez-vous de votre Père*; il eſt attendri, les larmes coulent de ſes yeux cruels: Voilà la Nature. Homère en eſt le plus grand Peintre.

A l'égard des critiques que l'on a faites contre le fond de cette Pièce, en ſoutenant que ce n'eſt pas une Tragédie, que les caracteres n'en ſont point tragiques, & qu'elle eſt contre toutes les regles du Théâtre; j'avouerai que j'ai quelque honte de ré-

ſuter des idées auſſi évidemment fauſſes. Quoi ! l'action de ces ſix généreux Citoyens qui ſe dévouent à la mort pour ſauver leurs Compatriotes ; ce pathétique qui ſuit par-tout leur Héroïſme ; ces larmes d'admiration qu'ils arrachent à quiconque lit leur Hiſtoire ; tout cela n'eſt point tragique ? Ce ſerait un grand malheur pour notre Art, ſi l'on n'y voulait plus admettre ce genre d'admiration, ce genre de Corneille, dont l'impreſſion eſt auſſi forte & plus agréable que celle des autres genres. Il n'y a perſonne qui ne ſe ſache plus de gré de pleurer à la mort héroïque de Guſman, ou à ces mots, *ſoyons amis, Cinna ;* qu'à la reconnaiſſance de Rhadamiſte, ou à l'aſſaſſinat de Zopire.

Je vois que depuis quelques années on répand dans des Préfaces & dans des Journaux, que la Tragédie n'eſt faite que pour le développement des paſſions. Quand cette erreur ſerait une vérité, l'amour de la Patrie, porté juſqu'à l'enthouſiaſme, devrait être mis au rang des grandes paſſions :

Paſſion des grands cœurs, Amour de la Patrie.
Voltaire.

Mais ceux qui débitent cette Morale, rétréciſſent bien cruellement la Sphère de l'Art Dramatique. Les anciens Grecs, les Français du dernier ſiècle diſaient que la Tragédie doit développer les *Sentimens*, & non pas les ſeules paſſions. Auſſi n'y a-t-il aucune paſſion dans l'Oedipe de Sophocle, ni dans l'Athalie de Racine. Eſt-ce par les paſſions que le caractère de Mérope, ou celui du vieil Horace, émeuvent ſi puiſſamment l'ame des Spectateurs ?

Il y aurait bien des choſes à dire ſur tous les dogmes nouveaux que l'on débite aujourd'hui. Chacun ſe fait ſa petite Poëtique particulière. On veut réduire la vaſte carrière de l'Art, au petit coin que l'on y occupe. On s'attache à une branche, & on prétend qu'il n'y en a point d'autre. On juge les Tragédies de ſes Confreres d'après la derniere Tragédie que l'on a faite ſoi-même. Je n'entends rien à cette Logique. Plus j'ai étudié nos Grands-Maîtres, plus j'ai voulu approfondir mon Art : & plus j'en ai découvert l'immenſe étendue.

Je ſens qu'il devient abſolument néceſſaire de ramener les eſprits du Public dont *le goût eſt égaré par tous nos Raiſonneurs* *. Je me propoſe de donner inceſſamment un Ouvrage ſur la Tragédie ; dans lequel, en rappelant les grands exemples qu'on cherche à faire oublier, je tâcherai de raffermir les principes fondamentaux que l'on ébranle à force de diſcuſſions. Cet Ouvrage eſt le fruit de douze années d'étude ; & j'eſpere y prouver que je ſais auſſi bien les règles du Théâtre que les Auteurs qui m'accuſent de les ignorer. En attendant je peux dire à pluſieurs autres de mes Critiques ce que Racine diſait, d'après un Ancien, à des Courtiſans qui ſoutenaient qu'une de ſes Tragédies bleſſait toutes les Regles : *A Dieu ne plaiſe que vous ſoyez jamais ſi malheureux, que de ſavoir ces Règles-là mieux que moi.*

---

* Ce ſont les termes d'une Lettre de M. de Voltaire à M. de Belloy.

Au reſte, je ne ſuis pas aſſez aveugle pour prétendre que ma Tragédie ſoit ſans défauts. Mais quand elle ſerait auſſi voiſine de la perfection, qu'elle en eſt éloignée ; je prétendrais encore moins qu'elle dût plaire à tout le monde. Phèdre, le Chef-d'œuvre du Génie, fut ſifflée par le Duc de Nevers & par Madame Desboulieres. C'étaient cependant des Perſonnes de beaucoup de mérite, des Beaux-Eſprits très-célèbres dans leur tems. Mais ce n'eſt pas le Bel-Eſprit, c'eſt le Sentiment qui doit juger le Génie. Pour moi, trop faible Diſciple de Racine, je n'aſpire pas follement à me voir mieux traité que mon Maître. Au contraire, je me tiendrai fort honoré ſi je parviens à mériter des Cenſeurs auſſi illuſtres que les ſiens.

Fin de la Préface.

LE SIÉGE

LE SIÉGE DE CALAIS.

PERSONNAGES.

ÉDOUARD III. *Roi d'Angleterre.*

GODEFROI DE HARCOURT, *l'un des Généraux de l'Armée Anglaiſe.*

ALIÉNOR, *fille du Comte de Vienne, Gouverneur de Calais.*

MAUNI, *Chevalier Anglais.*

LE COMTE DE MELUN, *Chevalier Français.*

EUSTACHE DE SAINT-PIERRE *Maire de Calais.*

AURELE, *ſon Fils.*

AMBLÉTUSE, *Bourgeois de Calais.*

UN OFFICIER Anglais.

TROUPE DE CHEVALIERS Anglais.

TROUPE DE BOURGEOIS de Calais.

UN HÉRAULT D'ARMES.

GARDES d'Édouard.

La Scène eſt à Calais.

Les trois premiers Actes & le cinquième ſe paſſent dans la Salle d'Audience du Palais du Gouverneur: le quatrième, dans la Priſon qui eſt un ſouterrain du même Palais.

LE SIÉGE DE CALAIS, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

EUSTACHE DE SAINT-PIERRE, AMBLÉTUSE.

SAINT-PIERRE.

QUoi! le Comte de Vienne eſt ſorti de Calais,
Et ſon ordre, avec vous, m'enchaîne en ſon Palais!
Il combat pour nos jours; & ſa prudence active
Borne à des ſoins obſcurs notre valeur oiſive!

Prêts à voler ſoudain aux Poſtes menacés,
Au centre de nos murs ſon choix nous a placés :
Mais l'Anglais, prodiguant de trompeuſes allarmes,
Pour affaiblir nos coups, a diviſé nos armes.
O Patrie !.... ô tourment pour un vrai Citoyen !
Je vois ton ſang verſé, ſans y mêler le mien !
De ce fier Gouverneur la funeſte vaillance
Toujours aux grands périls réſerve ſa préſence.

AMBLÉTUSE.

O Maire de Calais, modérez vos douleurs ;
L'abſence des dangers afflige nos deux cœurs :
Mais vous avez un fils, que Vienne vous envie,
Qui peut au champ d'honneur mourir pour la Patrie :
Près de Vienne & d'Harcourt, par ſes exploits naiſſans,
L'éclat de ſa jeuneſſe honore vos vieux ans.
Pendant ce Siége affreux, ſon zèle & ſon courage
De notre délivrance ont commencé l'ouvrage :
Quel bonheur, ſi ce jour conſommant nos travaux,
Joignait ſon nom vainqueur aux noms de nos Héros ;
S'il obtenait ce prix, le plus flatteur peut-être,
Le plus cher aux Français, l'eſtime de ſon Maître !

SAINT-PIERRE.

Généreux Amblétuſe, en vain à ma douleur
D'un avenir ſi doux tu préſentes l'erreur :

Par un trouble inconnu, malgré moi, je rejette
L'image d'un bonheur que mon ame ſouhaite.

AMBLÉTUSE.

Quoi! vous déſeſpérez du ſort de ce combat?

SAINT-PIERRE.

J'eſpere tout, ami, des deſtins de l'État.
Malheur aux Nations qui, cédant à l'orage,
Laiſſent par les revers avilir leur courage;
N'oſent braver le Sort qui vient les opprimer,
Et, pour dernier affront, ceſſent de s'eſtimer.
De notre eſpoir encor rien ne tarit les ſources;
C'eſt par les grands malheurs qu'on apprend ſes reſſources.
Je pourrai, dans ce jour, périr avec mon fils;
Mais ma mort peut ſervir au bien de mon Pays:
Et ſi nos Citoyens tiennent tous ce langage,
Du ſalut de l'État c'eſt le plus sûr préſage.

AMBLÉTUSE.

Ils ont appris de vous à triompher du Sort;
Croyez qu'ils béniraient leur chûte avec tranſport,
Si Calais, en tombant, pouvait ſauver la France.

SAINT-PIERRE.

C'eſt-là, je l'avouerai, ma plus ferme eſpérance.
Je doute qu'en nos murs nous voyons introduit

Le ſecours qu'à grands pas le Roi même y conduit,
Peut-il forcer ce Camp d'étonnante ſtructure,
Ce chef-d'œuvre de l'Art ſervi par la Nature;
Qui, nous environnant d'immenſes boulevards,
Forme un autre Calais autour de nos remparts?
Comment Vienne & le Roi, que l'Ennemi ſépare,
Se concerteront-ils pour l'aſſaut qu'on prépare?
Du Vainqueur de Créci le fatal aſcendant
Du ſuccès d'Édouard eſt le triſte garant.
En vain Louis d'Harcourt, à Valois ſi fidèle,
Contre un Frere proſcrit vient ſignaler ſon zèle:
Ce coupable Héros, ce bouillant Godefroi,
Long-tems l'eſpoir des Lys, aujourd'hui leur effroi;
Bravant de nos Guerriers l'imprudence hardie,
Accable la Valeur ſous l'effort du Génie:
Pour ſes yeux pénétrans l'Art n'a plus de ſecrets;
La France doit ſa perte aux talens d'un Français.

AMBLÉTUSE.

Des brigues de la Cour quel effet déplorable!
Ce fut en l'outrageant qu'on le rendit coupable.
Innocent & plongé dans l'horreur des cachots,
La ſeule excuſe, hélas! des erreurs d'un Héros,
La vengeance, égara ſon ardente jeuneſſe:
L'exil accrut encor cette ſanglante ivreſſe:

Aux rigueurs du Miniſtre oppoſant l'attentat,
Un ſeul homme opprimé fit les maux de l'État.

SAINT-PIERRE.

J'entends toujours gronder ces foudres mugiſſantes.

AMBLÉTUSE.

L'écho des Mers répond ſous nos voûtes tremblantes.

SAINT-PIERRE.

Eh! que peut déſormais tout l'effort d'un grand cœur
Contre les noirs Volcans d'un airain deſtructeur,
Qui ſemble renfermer le dépôt du Tonnerre,
Et dont le ſeul Anglais effraye encor la Terre :
Mais qui, des Nations règlant bientôt le ſort,
Dans le Monde étendra l'empire de la Mort?
Monument infernal d'un ſiècle d'ignorance,
Où l'art de ſe détruire eſt la ſeule ſcience.
Grand Dieu, c'eſt pour punir les crimes des Humains
Que du feu de l'Enfer tu viens d'armer nos mains :
Et tu peux t'en remettre à nos cœurs ſanguinaires
De rendre ce fléau plus mortel à nos Frères.
Amblétuſe, le bruit eſt ſoudain ſuſpendu.

AMBLÉTUSE, *après avoir écouté un moment.*

O ſilence effrayant!

SAINT-PIERRE.

Ami, tout eſt perdu.

Je ne vois point flotter l'étendart de la gloire,
Qui devait, ſur la Tour, m'annoncer la victoire.

AMBLÉTUSE.

Il n'en faut point douter, nos Guerriers ſont vaincus.

SAINT-PIERRE.

S'il eſt vrai, je friſſonne... Ah! mon fils n'eſt donc plus.
Il n'a jamais ſu fuir : ſa chaleur indiſcrette
Voit comme un déshonneur la plus ſage retraite :
Il eſt mort; & mes pleurs... Que fais-je? O mon Pays,
Quand je t'aurai ſauvé, je pleurerai mon fils.
Amour de la Patrie, ô pure & vive flâme,
Toi, Mère des vertus; toi, l'âme de mon âme,
Rallume dans mon ſein tes tranſports généreux;
Que mes pleurs paternels ſoient ſéchés par tes feux :
C'eſt mon Pays, mon Roi, la France qui m'appelle,
Et non le ſang d'un Fils qui dut mourir pour elle.

(*A Amblétuſe.*)

Courez à nos remparts, allez tout éclaircir.

SCENE II.

SAINT-PIERRE, *ſeul.*

VOICI donc le moment que j'ai ſu preſſentir !
De tant de jours cruels voici l'heure dernière !...
Mais elle ouvre à l'Honneur la plus vaſte carrière ;
C'eſt l'inſtant du Héros.... Rien ne paraît encor.

Digne fille de Vienne, intrépide Aliénor,
Qu'allez-vous devenir ?.... Du haut de nos murailles,
Elle a dû voir le ſort de ces triſtes batailles :
Et Vienne, qui toujours rentrait ici vainqueur,
Ne voulait point ſurvivre à ſon premier malheur.
Elle approche.

SCENE III.

ALIÉNOR, SAINT-PIERRE.

ALIÉNOR, *en pleurs, ſoutenue ſur une de ſes femmes.*

O mon père !

SAINT-PIERRE.

A peine elle reſpire.

Madame, eh ! quoi, vos pleurs !....

ALIÉNOR.

Ils doivent tout vous dire.
Si des revers plus grands pouvaient nous accabler,
Le Deſtin contre nous ſaurait les raſſembler.
Le Roi, mon Père, Harcourt, d'une ardeur incroyable,
Ont aſſailli par-tout ce Camp ſi redoutable ;
J'ai vû périr Harcourt, on dit le Roi bleſſé,
Et mon père eſt captif d'un Vainqueur courroucé.
Nos ſoldats s'avançaient dans un calme terrible,
Soudain tonne l'airain, juſqu'alors inviſible :
Et ſes bouches de feu vomiſſent dans nos rangs
Les inſtrumens de mort qu'il porte dans ſes flancs.
Nos braves Chevaliers, & mon père à leur tête,
De cent globes de fer ont bravé la tempête :
Quand, ſous des coups mortels ſon courſier chancelant,
L'entraîne, & ſe débat ſur mon père ſanglant.
Plus prompts que tous mes cris, qu'ils ne pouvaient entendre,
Les Français éperdus volent pour le défendre :
Combien l'amour encore embrâſait leur valeur !
Pour leur père commun ils avaient tous mon cœur.
Mais toujours plus fatal pour les plus magnanimes,
Ce foudre inépuiſable entaſſe ſes victimes :

Et nos rangs écraſés par ſes feux renaiſſans,
Ne ſont qu'un long monceau de cadavres fumans.
Sur les reſtes épars de ce vaſte carnage,
Le glaive a, de la flâme, achevé le ravage:
Et des Anglais vainqueurs, en déteſtant ſes jours,
Mon père enfin reçoit des fers & des ſecours:
C'eſt au fils d'Édouard, jaloux de ſa vaillance,
Qu'on dit qu'il a rendu les débris de ſa lance.

SAINT-PIERRE.

Quel ſort! Autant que vous je m'en dois affliger....
Mais ma bouche frémit de vous interroger,
Madame. Je fus père: ah! ce combat funeſte
M'enlève-t-il encor le ſeul fils qui me reſte?

ALIÉNOR.

Je l'ai vu, malgré lui, porté par nos ſoldats,
Qu'il inondait du ſang qui coulait de ſon bras:
Tant qu'il a pu combattre, il fut notre eſpérance.

SAINT-PIERRE.

Il reſpire! & ſon ſang a coulé pour la France!....
Double faveur des Cieux qui ſe répand ſur moi!
J'ai donc un fils encore à donner à mon Roi!

ALIÉNOR.

Dieu! l'admiration a ſuſpendu mes larmes.
O cœur vraiment Français! ô tranſport plein de charmes!

Quand Vienne me quittait pour ſes devoirs cruels,
Vous rempliſſiez vers moi ſes devoirs paternels:
Je le revois toujours dans votre ame intrépide;
Quel cœur, auprès de vous, peut être encor timide?

SAINT-PIERRE.

Je cours ſur les remparts recueillir nos débris.

ALIÉNOR.

Demeurez. C'eſt un ſoin qu'Aurèle a déja pris.
L'Anglais eſt retiré; ſon camp paraît tranquille;
Tout eſt en ſûreté ſur les murs de la Ville.
Mais du ſort de mon père il faut nous occuper:
Au courroux du Vainqueur pourra-t-il échapper?
Pour ſavoir ſes deſtins, ma frayeur & mon zèle
Députent vers l'Anglais un Ecuyer fidèle:
Pardonnez: ſes périls, préſens à mes douleurs,
Ébranlent mon courage & m'arrachent des pleurs.
Vous le voyez, hélas! ſage & brave Saint-Pierre,
Édouard, peu content du Thrône d'Angleterre,
Veut encor, dans Paris, hériter de nos Rois:
De ſa mère, avec faſte, il réclame les droits:
Valois même, à ſes yeux, n'eſt qu'un Prince rebelle...
S'il va punir mon père en Sujet infidèle?

SAINT-PIERRE.

Édouard, des Français, cherche à gagner les cœurs,
Et non à les aigrir par d'injuſtes rigueurs.

Mais, ſi de ſon courroux la prompte violence
Peut ſur la politique emporter la balance,
Le jeune Harcourt, qui brille entre ſes favoris,
Harcourt, que votre père éleva comme un fils;
Lui, qui formant l'eſpoir du plus tendre hyménée,
Vit à ſa noble ardeur votre main deſtinée;
Lui, l'Auteur de vos maux qu'il plaint au fond du cœur,
Saura fléchir ce Roi que lui ſeul rend vainqueur.

ALIÉNOR.

Ah! c'eſt le ſeul Français parjure à ſon vrai Maître;
Que j'aurais à rougir des bienfaits de ce traître!
Son nom eſt mon opprobre: & ſes perfides mains
Ont briſé, dès longtems, tous les nœuds les plus ſaints;
Il outragea l'amour.... l'amour qui parle encore
Pour l'ingrat qui l'oublie & qui le déshonore.
Quand j'acceptai ſon cœur, il méritait le mien:
L'attrait de ſes vertus fut mon premier lien:
Mes feux n'empruntaient pas ces ombres du myſtère,
Des coupables amours refuge néceſſaire:
Dans la ſimplicité d'une innocente ardeur
On oſe à l'Univers avouer ſon vainqueur.
Soit que dans les Tournois, école de la Gloire,
Il fît le noble eſſai des jeux de la Victoire;
Soit que ſon bras, vengeur des Chrétiens avilis,

Abbatît le Croiſſant & relevât les Lys ;
Mes chiffres, mes couleurs ornaient toujours ſes armes ;
Toujours il crut ſon ſang trop payé par mes larmes ;
Ah ! ce ſang était pur. En plaignant ſon malheur,
L'amour était du moins conſolé par l'honneur :
Mais il me faut pleurer, dans ſon triomphe impie,
Des exploits dont l'éclat augmente l'infamie.

SCENE IV.

ALIÉNOR, SAINT-PIERRE, AMBLÉTUSE.

AMBLÉTUSE.

IL n'eſt plus d'eſpérance : & j'ai vu votre fils
Bleſſé, mais plus ardent, raſſembler nos débris.
A travers la pâleur qui couvrait ſon viſage,
Ses yeux étincelaient du feu de ſon courage.
A peine de ſon ſang on arrête les flots,
Qu'au-devant de la Mort il retourne en Héros ;
Et du brave Mauni repouſſant les bannières,
Il a, pour la retraite, aſſuré nos barrières.
Il voulait plus. Nos ſoins retiennent ſa chaleur ;
Imprudence excuſable à ſa jeune valeur.
Le voici.

SCENE V.

ALIÉNOR, SAINT-PIERRE, AMBLÉTUSE, AURELE *le bras en écharpe, & ſoutenu par un Bourgeois.*

SAINT-PIERRE, *allant vers ſon fils & l'embraſſant.*

VIENS, reçoi le prix de ton courage,
Mon cher fils. De mon ſang tu fais un digne uſage:
Du plaiſir de le voir noblement répandu,
Sens treſſaillir ce cœur de qui tu l'as reçu.

AURELE.

J'en conſerve, mon père, en ces momens funeſtes,
Aſſez pour honorer & vendre cher ſes reſtes;
Et pour tenir, peut-être, à nos fiers ennemis,
Ce qu'en d'autres combats mes eſſais ont promis.
De mes ſens trop émus excuſez la faibleſſe.

(*Il s'aſſied; ſon père le ſerre dans ſes bras.*)

Vos yeux baignent mon front de larmes d'allégreſſe:
Que ne puis-je en triomphe expirer dans vos bras;
Vous montrer ces remparts ſauvés par mon trépas;

Donner, en vrai Français, à mon heure dernière;
Mon ſang à ma Patrie, & mes pleurs à mon Père!
(*A Aliénor.*)
Madame, ſavez-vous le nom de mon vainqueur?
Sous le bras d'un Héros je tombe avec honneur.
Je défendais Harcourt mourant ſur la pouſſière;
Un Guerrier m'a bleſſé.... J'ai reconnu ſon frère!
Dans cet inſtant fatal ils ſe ſont vus tous deux...
Jugez ſi le mourant eſt le plus malheureux.

ALIÉNOR.

Ciel! tu veux lui choiſir les plus chères victimes!
Qu'il doit être effrayé du bonheur de ſes crimes!

AMBLÉTUSE, *à Saint-Pierre.*

Ami, les Chefs du Peuple, en ce moment d'effroi,
Sur leurs derniers devoirs viennent prendre ta loi.

SAINT-PIERRE *fait ſigne qu'on les laiſſe entrer.*

(*A Aliénor.*)
Rendez-leur votre père en gouvernant leur zèle:
Que votre Sexe en vous ait toujours un modèle:
Souverain des Français, il peut tout ſur leurs cœurs:
C'eſt lui qui fait ſouvent leur gloire ou leurs malheurs;
Et lorſque les vertus ſont un droit pour lui plaire,
En aimant la Patrie, il nous la rend plus chère.
D'un Peuple ſans eſpoir éclairez la valeur;
Vous êtes ſon Oracle, il conſulte l'Honneur.

SCENE VI.

SCENE VI.

ALIENOR, SAINT-PIERRE, AURÈLE, AMBLÉTUSE, CHEFS DES BOURGEOIS.

SAINT-PIERRE.

DÉFENSEURS de Calais, Chefs d'un Peuple fidèle,
Vous, de nos Chevaliers, l'envie & le modèle;
Faudra-t-il, pour un tems, voir les fiers Léopards
A nos Lys uſurpés s'unir ſur nos remparts?
La ſeconde moiſſon vient de dorer nos plaines
Et de tomber encor ſous des mains inhumaines
Depuis que d'Edouard l'ambitieux orgueil,
Dans nos Forts ébranlés, voit toujours ſon écueil.
La valeur des Français diſpute à leur prudence
L'honneur de tant d'exploits & de tant de conſtance;
Vingt fois de ſes travaux comptant le dernier jour,
L'Anglais de l'autre Aurore appelait le retour;
Et par nos murs ouverts reſpirant le carnage,
Sur leurs reſtes tombans méditait ſon paſſage:

Le jour reparaiſſait : & ſes regards ſurpris
Trouvaient un nouveau mur formé des vieux débris.
Ses piéges deſtructeurs renverſés ſur lui-même,
Ce courage plus grand que ſon courage extrême,
L'ont enfin, malgré lui, contraint de renoncer
Aux périls, aux aſſauts qui n'ont pu vous laſſer.
Il remit ſa victoire à ces fléaux terribles,
De l'humaine faibleſſe ennemis invincibles :
Nous vîmes ces fléaux, l'un par l'autre enfantés,
Multiplier la Mort dans ces lieux dévaſtés :
Du Ciel & des Saiſons les rigueurs meurtrières,
La diſette, la faim nous ont ravi nos frères ;
Et la contagion, ſortant de leurs tombeaux,
De ces morts ſi chéris fait encor nos bourreaux.
Le plus vil aliment, rebut de la misère,
Mais, aux derniers abois, reſſource horrible & chère,
De la fidélité reſpectable ſoutien,
Manque à l'Or prodigué du riche Citoyen ;
Et ce fatal combat, notre unique eſpérance,
Nous ſépare à jamais des ſecours de la France :
Tandis que cent vaiſſeaux environnant ce port,
Renferment, avec nous, l'indigence & la mort.
Si, d'un Peuple aſſiégé, la dernière infortune
Ne nous avait réduits qu'à la douleur commune
De céder au Vainqueur vaillamment combattu,

SCENE III.

HARCOURT, ALIÉNOR.

ALIÉNOR.

(Du fond du Théâtre, marchant vers le Comte, ſans l'enviſager.)

SEIGNEUR, je l'avouerai, d'un Monarque vainqueur,
Je n'oſais point attendre un tel excès d'honneur:
Quoi! pour me raſſurer ſur le ſort de mon père,
Il m'envoie....

(Harcourt ſe jette à ſes pieds.)

Ah! Grand Dieu! c'eſt Harcourt... Témérair
Qui peut donc m'expoſer à l'horreur de te voir?

HARCOURT.

Le repentir en pleurs, l'amour au déſeſpoir.
Ah! calmez un moment cette ardente colère.

ALIÉNOR.

Obéis à ton Roi: parle moi de mon père.

HARCOURT.

Edouard vous promet de reſpecter ſes jours.

Songez que, cette nuit, le Vainqueur furieux,
Peut, au premier aſſaut, ſe voir maître en ces lieux:
De ce Peuple, épuiſé par tant de funérailles,
A peine un faible rang couronne nos murailles:
Attendrez-vous, amis, ainſi que dans Beauvais,
Que le ſoldat féroce, avide de forfaits,
Sur le ſein palpitant des femmes égorgées,
Traîne vos fils ſanglans, vos filles outragées?
Ah! prévenez le crime en cédant au malheur;
Que la Mort ſoit du moins l'aſile de l'Honneur.
Vous verrez, comme moi, vos épouſes fidèles
Encourager vos mains heureuſement cruelles,
Et preſſant dans leurs bras leurs pères, leurs époux,
Sous nos toits enflammés s'élancer avec vous.
Qu'Edouard n'ait conquis, dans une année entière,
Qu'un ſtérile monceau de cendre & de pouſſière:
Que le parjure Harcourt, confus, déſeſpéré,
Reconnaiſſe les cœurs dont il s'eſt ſéparé;
Qu'il en meure de honte: & que mon digne père
Me pleure en m'admirant... comme il pleura mon frère.
Enfin, qu'au ſein des feux qui vont nous dévorer,
Où notre gloire encor va ſe voir épurer,
Nous puiſſions dire au moins que, ſans changer de Maître,
Ceſſant d'être Français, Calais a ceſſé d'être.

AURELE.

O noble emportement! déſeſpoir de l'Honneur
Qui ranime mes ſens & paſſe dans mon cœur
Oui, d'un œil inquiet, la France nous contemple
Et ſon ſort déſormais dépend de notre exemple:
Il faut, pour relever ſes Peuples abbatus,
Hors du terme commun leur montrer des vertus.
Pour chaſſer de nos bords ce vaillant Inſulaire,
Pour ravir notre Sceptre à ſa race étrangère;
Prouvons lui que ſon bras peut nous anéantir,
Peut nous réduire en poudre, & non nous aſſervir.
L'Anglais nous enviera nos ſépulchres de flâme:
Si d'une faible argile il affranchit ſon âme,
S'il brave la Nature & l'oſe ſurmonter,
Notre amour pour nos Rois peut auſſi la dompter.
Courons. (*Il prend la main de ſon père & s'arrête.*)
Mais je verrai, par des flâmes cruelles,
Dévorer cette tête & ces mains paternelles!....
Je ne le verrai point, ils en frémiſſent tous.....
Plus jeune, je ſaurai m'y plonger avant vous.
(*Il veut ſortir.*)

SAINT-PIERRE, *l'arrêtant.*

Demeure.... O mes amis! c'eſt le Ciel qui m'inſpire:
Vous vivrez. J'ai ſauvé des Héros que j'admire:
Au Monarque, à l'Etat, conſervez vos grands cœurs;

Songez que, cette nuit, le Vainqueur furieux,
Peut, au premier aſſaut, ſe voir maître en ces lieux:
De ce Peuple, épuiſé par tant de funérailles,
A peine un faible rang couronne nos murailles:
Attendrez-vous, amis, ainſi que dans Beauvais,
Que le ſoldat féroce, avide de forfaits,
Sur le ſein palpitant des femmes égorgées,
Traîne vos fils ſanglans, vos filles outragées?
Ah! prévenez le crime en cédant au malheur;
Que la Mort ſoit du moins l'aſile de l'Honneur.
Vous verrez, comme moi, vos épouſes fidèles
Encourager vos mains heureuſement cruelles,
Et preſſant dans leurs bras leurs pères, leurs époux,
Sous nos toits enflammés s'élancer avec vous.
Qu'Edouard n'ait conquis, dans une année entière,
Qu'un ſtérile monceau de cendre & de pouſſière:
Que le parjure Harçourt, confus, déſeſpéré,
Reconnaiſſe les cœurs dont il s'eſt ſéparé;
Qu'il en meure de honte: & que mon digne père
Me pleure en m'admirant... comme il pleura mon frère.
Enfin, qu'au ſein des feux qui vont nous dévorer,
Où notre gloire encor va ſe voir épurer,
Nous puiſſions dire au moins que, ſans changer de Maître,
Ceſſant d'être Français, Calais a ceſſé d'être.

AURELE.

O noble emportement! déſeſpoir de l'Honneur
Qui ranime mes ſens & paſſe dans mon cœur
Oui, d'un œil inquiet, la France nous contemple
Et ſon ſort déſormais dépend de notre exemple:
Il faut, pour relever ſes Peuples abbatus,
Hors du terme commun leur montrer des vertus.
Pour chaſſer de nos bords ce vaillant Inſulaire,
Pour ravir notre Sceptre à ſa race étrangère;
Prouvons lui que ſon bras peut nous anéantir,
Peut nous réduire en poudre, & non nous aſſervir.
L'Anglais nous enviera nos ſépulchres de flâme:
Si d'une faible argile il affranchit ſon âme,
S'il brave la Nature & l'oſe ſurmonter,
Notre amour pour nos Rois peut auſſi la dompter.
Courons. (*Il prend la main de ſon père & s'arrête.*)
Mais je verrai, par des flâmes cruelles,
Dévorer cette tête & ces mains paternelles!....
Je ne le verrai point, ils en frémiſſent tous.....
Plus jeune, je ſaurai m'y plonger avant vous.
(*Il veut ſortir.*)

SAINT-PIERRE, *l'arrêtant.*

Demeure.... O mes amis! c'eſt le Ciel qui m'inſpire:
Vous vivrez. J'ai ſauvé des Héros que j'admire:
Au Monarque, à l'Etat, conſervez vos grands cœurs;

Mais hélas !... Vaine erreur ! ſonge de l'Eſpérance !
Le ſalut de Calais n'eſt plus en ta puiſſance :
La faim vient d'énerver un reſte de ſoldats,
Leurs intrépides cœurs ne trouvent plus de bras.
D'ailleurs de tous nos Chefs la promeſſe ſacrée
De ces murs, à l'Anglais, offre déjà l'entrée.

HARCOURT.

Oui, je connais l'abîme où je ſuis entraîné.
A des crimes encor par mon crime enchaîné,
La vertu m'offre en vain de tardives lumieres,
J'ai mis entr'elle & moi d'invincibles barrieres.
Mais...je puis des Français rejoindre les drapeaux....
Que dis-je ?... Eh ! penſez-vous qu'à mes ſermens nouveaux
L'inflexible Valois rende ſa confiance ?
Édouard a des droits ſur ma reconnaiſſance :
Sa fidèle amitié me livra ſes ſecrets :
Irai-je, contre lui, m'armer de ſes bienfaits ;
Moi, qui malgré la voix de ſon Sénat auguſte ;
L'ai ſeul précipité dans cette guerre injuſte ?
Ah ! le Comte d'Artois traîna juſqu'à la mort
L'horrible déſeſpoir d'un impuiſſant remord,
Et cet exemple affreux vient de montrer peut-être
L'inévitable fin de qui trahit ſon Maître.

ALIÉNOR.

Qui s'avance en ces lieux ? Je vois de toute part
Les Chefs des Citoyens...

HARCOURT.

C'eſt l'ami d'Édouard,
C'eſt le brave Mauni, que cette garde annonce ;
Et qui vient de ſon Prince apporter la réponſe.

SCENE IV.

ALIÉNOR, HARCOURT, MAUNI, EUSTACHE DE SAINT-PIERRE, AURÈLE, AMBLÉTUSE, CHEFS DES BOURGEOIS, ÉCUYERS.

MAUNI.

REBELLES, qui bravez dans Édouard vainqueur
Les droits de ſa naiſſance & ceux de ſa valeur,
Si ma main n'arrêtait les traits de ſa colère,
Les ſupplices ſeraient votre commun ſalaire ;
A la fureur du Glaive il vous livrerait tous,
Et vos toits foudroyés s'écrouleraient ſur vous.
Mais il dédaigne enfin une foule inſenſée,
Qui court à ſa ruine en victime empreſſée,

Et des loix d'un Héros ignorant la douceur,
Se punit elle-même en fuyant son bonheur.
Partez, prenez encor l'Uſurpateur pour Maître :
Mais ſachez qu'un tel Roi n'a pas longtems à l'être ;
Et que ſous ſes drapeaux, s'il peut les relever,
Le bras de vos Vainqueurs ſaura vous retrouver.
D'Édouard cependant la ſevère juſtice
Éxige, & j'en frémis, un ſanglant ſacrifice.
» Ma clémence, dit-il, n'a fait que des ingrats,
» Et par l'impunité j'invite aux attentats :
» Le châtiment du crime en détruira l'exemple.
Il veut qu'avec terreur la France vous contemple :
(*Sans dureté.*)
Au glaive des bourreaux il vient de condamner
Six de vos Citoyens, qu'il faut m'abandonner.
Qu'en partant de ces murs votre choix me les livre
Allez, c'eſt à ce prix qu'il vous permet de vivre.

AMBLÉTUSE.

A cette indignité nous nous verrions réduits !

ALIÉNOR, *à Harcourt.*

Et de ton crime encor voilà de nouveaux fruits

HARCOURT.

Ah ! Dieu !

SAINT-PIERRE.

Soutiens, ô Ciel, la vertu malheureuſe.

AURELE.

AURELE.

O de la cruauté recherche induſtrieuſe !
Férocité tranquille en ſa feinte douceur,
Qui même, avec le jour, veut nous ravir l'honneur !
L'Anglais va doublement repaître ſa furie
Du ſang de nos Guerriers & de notre infamie.
C'eſt peu pour Édouard d'immoler ſix Héros,
Il veut qu'en les livrant nous ſoyons leurs bourreaux.
Nous, placer ſous le fer les têtes les plus chères,
Un père, des amis, nos enfans, ou nos frères !
Ah ! je frémis d'horreur qu'on oſe à des Français
Preſcrire inſolemment de ſi lâches forfaits.
(*A Mauni.*)
Qui peut les ordonner, les commettrait ſans doute.
C'eſt la honte, en ces lieux, non la mort qu'on redoute.
D'un Peuple vertueux le courage éprouvé,
Par un an de combats, doit vous l'avoir prouvé :
Et ſes derniers momens vont encor vous l'apprendre.
Tombons, braves amis, ſous notre Ville en cendre.
(*A Alienor.*)
Vous nous l'aviez bien dit : c'eſt l'unique ſecours
Qui ſauve notre gloire au défaut de nos jours.
Privons notre Ennemi, par cet effort inſigne,
Du fruit de ſes exploits, dont il ſe rend indigne.
(*A Mauni.*)
Qu'aux yeux de l'avenir la place où fut Calais
Conſacre nos vertus, atteſte vos forfaits,

Et ſoit le monument le plus brillant peut-être
Que l'amour des Français ait offert à leur Maître.

(Les Bourgeois font un pas pour ſortir.)

HARCOURT, *impétueuſement.*

Non, braves Citoyens, non, je ne puis ſouffrir
Cette ſublime horreur où je vous vois courir.
Je prétends, envers vous, expier ma victoire :
Et chéri d'Édouard, je vais ſauver ſa gloire.
Je dois à mon honneur, au ſien, à vos vertus,
D'arracher le bandeau de ſes yeux prévenus.
J'emploierai tous mes droits, tout.... juſques à mes
larmes.....
(Avec dépit.)
C'eſt par moi qu'il n'a plus à craindre d'autres armes.
Mais s'il me rejettait, ſi l'orgueil du bonheur
A tout ce qu'il me doit pouvait fermer ſon cœur,
Je confondrai mon ſang au ſang des ſix victimes ;
Et ce mélange heureux pourra laver mes crimes.
Vous verrez qu'un cruel, artiſan de vos maux,
Peut encore mourir de la mort des Héros.
(A Aliénor.)
Mon cœur, en vous perdant, regrettera la vie ;
Mais mon dernier regret ſera pour ma Patrie.

[*Il ſort.*]

SCÈNE V.

ALIÉNOR, MAUNI, SAINT-PIERRE, AURÈLE, AMBLÉTUSE, BOURGEOIS.

MAUNI.

QU'IL fléchisse Édouard, il comblera mes vœux.
J'ai dû vous annoncer un ordre rigoureux;
Mais je peux vous montrer, sous un front moins funeste,
L'âme d'un Chevalier & d'un Vainqueur modeste.
Des fureurs de mon Roi je gémis plus que vous;
Vingt fois, pour les calmer, j'embrassai ses genoux;
Sa Cour, qu'attendrissait le respect & l'estime
Qu'inspire à ses Vainqueurs un vaincu magnanime,
En vain, pour le fléchir, secondait mes efforts;
Rien ne peut appaiser sa haine & ses transports.
Il croit qu'en ce moment la rigueur tyrannique
Est une Loi d'État, un devoir politique:
Et je crains que d'Harcourt l'impétueux courroux,
En voulant vous sauver, ne le perde avec vous.

AMBLÉTUSE.

Eh! bien, le désespoir éclaire mon courage.
Pourquoi tourner sur nous notre inutile rage?

En courant à la mort d'un viſage affermi,
Que ne la portons-nous au ſein de l'Ennemi ?
Ce n'eſt point à mourir que la Gloire convie,
C'eſt à rendre ſa mort utile à ſa Patrie :
Un aveugle courage eſt-il une vertu ?
Qui ne ſait que mourir, ne ſait qu'être vaincu.
Qu'aux Tentes des Anglais la fureur nous entraîne,
Allons enſanglanter leur Victoire inhumaine ;
De notre perte encor forçons-les à gémir :
Si l'on ne peut les vaincre, il faut les affaiblir.
Sous leur nombre accablant ſi la Valeur ſuccombe,
Elle peut entraîner ſes Vainqueurs dans ſa tombe ;
Expirons dans leur ſang : & que notre Pays,
En perdant ſes Vengeurs, compte moins d'Ennemis.

ALIÉNOR.

Faiſons plus. Vous voyez qu'illuſtrant ſes ruines,
La France eſt maintenant féconde en Héroïnes :
L'Épouſe d'Édouard & l'altière Monfort
N'ont pas ſeules le droit de mépriſer la mort.
Allons ; il faut armer vos compagnes chéries ;
Ou réſervez le fer pour vos mains aguerries,
Tandis que les flambeaux qui vont brûler Calais,
Seront lancés par nous ſur le Camp des Anglais.
Ah ! peut-être, en voyant l'ardeur qui nous anime,
Harcourt y mêlera ſa fureur légitime :

(*A Mauni.*)

Et ſaura, vous privant d'un bras toujours vainqueur,
Vers la Juſtice enfin ramener le Bonheur.

(*Les Bourgeois veulent encore ſortir.*)

SAINT-PIERRE.

Français, où courez-vous ? Quel tranſport vous égare
L'Héroïſme, en vos cœurs, ne peut être barbare.
[*A Aliénor & à Amblétuſe.*]
Pardonnez. Votre avis eſt par moi combattu.
Un long âge m'apprit l'emploi de la Vertu :
Sous des cheveux blanchis la valeur eſt tranquille,
Elle perd quelqu'éclat & devient plus utile.
[*Aux Bourgeois.*]
Vous voyez qu'Édouard nous rend à notre Roi :
C'eſt le plus doux eſpoir qui flattât notre foi.
Comptables de nos jours au Monarque, à la France,
Irons-nous, dans l'ardeur d'une altière imprudence,
Perdre un Peuple ſi cher, que l'on peut conſerver,
Puiſqu'enfin ſix Mortels ont droit de le ſauver ?
Je ſens qu'avec juſtice on craint l'ignominie
De livrer des Français à qui l'Honneur nous lie :
Mais pour fuir cette honte, il eſt un choix permis ;
Je livre le premier... moi-même.

AURELE, *vivement.*

Et votre Fils.

SAINT-PIERRE.

Oui, tu dois partager la gloire de ton Père.

AURELE, *ſe jettant à ſes pieds.*

Grand Dieu ! qu'en ce moment ma naiſſance m'eſt chère !

AMBLÉTUSE.

Patrie, ah ! tombe aux piés de ton Libérateur.
Que dis-je ? en la ſauvant, il lui perce le cœur.
O Sacrifice affreux plein d'horreur & de charmes !
En attendant mon ſang, Ami, reçoi mes larmes.

[*A Mauni.*]

Seigneur, je vois qu'ici les plus braves Mortels,
Aux yeux de votre Roi ſont les plus criminels ;
Ce ſont eux, les premiers, que ſa haine menace ;
Après ces deux Héros il a marqué ma place.

MAUNI, *à part, les larmes aux yeux.*

Dieu ! que ne ſuis-je né dans les murs de Calais ?

ALIÉNOR, *le ſurprenant, & avec vivacité.*

Citoyens, jouiſſez des pleurs de cet Anglais....
Plus faite à vos vertus, en paix je les contemple ;
Mais leur plus digne éloge eſt d'en ſuivre l'exemple.
Oui....

SAINT-PIERRE, *très-vivement.*

Madame, arrêtez. Je conçois votre eſpoir.
De nos Sexes ici diſtinguez le devoir :
Je puis, ſans faire outrage à la gloire du vôtre,
Reclamer un honneur qui n'appartient qu'au nôtre :
Ceux qui, le fer en main, défendaient ce rempart,
Ont tous droit, avant vous, aux rigueurs d'Edouard.
(A Mauni en lui rendant ſon épée.)
De mes jours dévoués, Seigneur, voici le gage.
Ce glaive, cinquante ans, ſeconda mon courage :
Mais l'âge allait m'en faire un frivole ornement ;
Pouvais-je le quitter dans un plus beau moment ?
(A ſon fils qui donne auſſi ſon épée.)
La France attendait plus du tien, mon cher Aurèl
Mais tu vécus aſſez, puiſque tu meurs pour elle.
(Amblétuſe remet ſon épée à un Ecuyer de Mauni. Tous les Chefs des Bourgeois mettent la main à leur épée, prêts à la donner.)
Que vois-je, mes amis ? A ce concours jaloux,
Il ſemble qu'au triomphe on vous appelle tous !
Mais il ne manque plus ici que trois victimes,
Et le reſte du Peuple a des droits légitimes :
Venez, à votre gloire il faut qu'il ſoit admis.
Vos débats généreux au Sort ſeront remis :
En conſacrant trois Noms, ſur tous il va répandre
L'eſpoir d'un ſi beau choix & l'honneur d'y prétendre.

Ce choix fait, vers ſon Roi, tout Calais ſe rendra;
Sans regretter ſes murs, qu'un jour il reverra.
Nous, aux mains d'Edouard remettant notre tête,
Nous irons lui livrer ſa nouvelle conquête.
(*A Aliénor.*)
Adieu, voyez mon Maître, & qu'il ſoit informé
Comment il fut ſervi, combien il eſt aimé.

MAUNI, *à Aliénor.*

Edouard, en ces lieux, vous preſcrit de l'attendre;
Madame; de vos ſoins leur grace peut dépendre:
J'ignore ſes deſſeins, mais....

ALIÉNOR.

Que veut-il de moi?
(*A Saint-Pierre.*)
Magnanime Héros, je te donne ma foi
De ne point conſentir à racheter ta vie,
Que par des actions que ta grande âme envie.

SAINT-PIERRE.

Ah! voilà la vertu qui ſied à votre cœur:
Bravez plus que la Mort, en bravant le Malheur.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ÉDOUARD, HARCOURT, CHEVALIERS ANGLAIS, GARDES.

ÉDOUARD.

Elle eſt ſoumiſe enfin cette ſuperbe Ville.
J'ai ployé ſous le joug ſon orgueil indocile.
Et je puis, dans ſon ſein, raſſembler déſormais
Les foudres deſtinés aux rebelles Français.
Les rives d'Albion glorieuſes, tranquilles,
Pour nos fiers Ennemis ne ſeront plus fertiles :
Les Vaiſſeaux raviſſeurs, dans ce Port recelés,
Ne s'élanceront plus vers nos champs déſolés.
Qu'il m'eſt doux d'aſſervir cette illuſtre contrée!
De mes nouveaux Etats c'eſt la plus digne entrée.

C'eſt d'ici que Céſar, triomphant des Morins,
Etonna l'Océan ſous l'Aigle des Romains;
Et joignit aux Gaulois, par le droit de la Guerre,
Ces Bretons ſéparés du reſte de la Terre.
C'eſt dans le même Port que le Roi des Anglais
Réunit leur Empire à l'Empire Français:
Il n'eſt plus aujourd'hui de Mer qui les diviſe;
Confondons pour jamais la Seine & la Tamiſe.

(*A un Chevalier.*)

Vous, au Sénat de Londre annoncez mes exploits;
Qu'il juge s'il préſide aux triomphes des Rois.
Sortez tous.

(*Il retient Harcourt.*)

SCENE II.

ÉDOUARD, HARCOURT.

ÉDOUARD.

JE te dois cette heureuſe conquête,
Prémices des lauriers que la Gloire m'apprête.
Ton zèle, de mon fils, guidant la jeune ardeur,
Joint l'éclat des talens au feu de ſa valeur.

Ecoute. Il faut qu'ici, dans l'eſſor de ma joie,
Mon amour pour la France à tes yeux ſe déploie.
Tu ſais que, ſur ſon Thrône, abandonnant mes droits,
J'approuvai le Decret qui couronna Valois.
L'Aquitaine dès-lors, mon antique héritage,
Enversce nouveau Prince exigeait mon hommage:
Devoir honteux! dont rien ne pouvait m'affranchir,
J'en rougis; mais les tems me forçaient de fléchir:
Je parus.... Mon Rival, ivre de ſa victoire,
M'éblouït, m'indigna, m'accabla de ſa gloire.
L'éclat de ſon Empire, avec faſte étalé,
Me montra tous les biens dont j'étais dépouillé:
Mes yeux voyant de près & ſon Peuple, & ſon Thrône,
De mes pertes confus, dévoraient ſa Couronne:
Et quand mon vain devoir jura de la ſervir,
Je ſentis que mon cœur fit vœu de la ravir.
O ſupplice éternel d'une âme ambitieuſe!
Quel tableau!.... Je ſortais de mon Iſle orageuſe,
Climat toujours ſanglant, par la néceſſité
Des querelles du Thrône & de la Liberté,
Où le Peuple rival & tyran de ſon Maître,
Veut qu'il le rende heureux & refuſe de l'être.
Dans leurs jaloux débats, le Prince & les Sujets
Diviſent, par honneur, leurs communs intérêts.

Bientôt leur défiance eſt mère de la Haine :
Le Chef, pour maintenir ſa puiſſance incertaine,
Eſt contraint ſur lui ſeul de raſſembler ſes ſoins,
Et du Corps de l'État néglige les beſoins.
N'ai-je pas vu moi-même un Sénat téméraire
De ſon Thrône avili précipiter mon Père ;
Charger, couvrir d'affronts ſon Monarque enchaîné,
Pour recevoir des loix d'un Enfant couronné ?
Mais que voyais-je en France ? Un Roi, Maître ſuprême ;
En qui vous révérez la Divinité même :
Des Grands, que ſon pouvoir a ſeul rendu puiſſans,
Du bras qui les ſoutient appuis reconnaiſſans :
Un Peuple doux, ſenſible... une Famille immenſe,
A qui le ſeul Amour dicte l'obéiſſance ;
Qui laiſſe tous ſes droits à ſon Père aſſervis,
Sûre qu'il veut toujours le bonheur de ſes Fils.
Valois trop fortuné ! quel Roi, digne du Thrône,
Ne demande au Deſtin le Peuple qu'il te donne ?
Rendre heureux qui nous aime eſt un ſi doux devoir ;
Pour te faire adorer, tu n'as qu'à le vouloir.

HARCOURT.

Seigneur, à cet excès la France vous eſt chère ;
De ſes Peuples aimés vous voulez être Père ;
Et je vois, ſur Calais, votre extrême rigueur...

ÉDOUARD.

Quand il eſt dédaigné, l'amour devient fureur.
Eh! pourrais-je inventer un ſupplice trop rude,
Pour punir tant d'affronts & tant d'ingratitude?
Pendant plus d'une année arrêtant mes exploits,
Calais, à ma pourſuite, a dérobé Valois:
J'ai perdu, ſous ſes murs, la fleur de mon Armée,
Et la ſaiſon de vaincre en projets conſumée.
Aujourd'hui ces vaincus, refuſant ma bonté,
Haïſſent plus mes loix qu'ils n'aiment leur Cité:
Et, quand j'y vais regner, abjurant leur Patrie,
Juſques à l'embraſer pouſſaient la barbarie.
J'allais à leur fureur les livrer ſans effroi....
Les dangers d'Aliénor m'ont allarmé pour toi:
Et ces ſix criminels borneront ma vengeance.
C'eſt en vain que pour eux tu preſſais ma clémence.

HARCOURT.

Eh! quoi! vous me flattiez qu'en généreux Vainqueur...

ÉDOUARD.

Ce que je viens de voir met la rage en mon cœur.
Ce Peuple de mourans, ces déplorables reſtes
Des foudres de la Guerre & des fléaux céleſtes,

Conſervaient leur fierté dans des yeux preſqu'éteints;
Sous la pâleur encor leurs fronts étaient ſereins:
Leur joie a conſterné mon armée immobile;
Ils ſemblaient triompher en fuyant de leur Ville:
Un ſeul tournait vers elle un regard déſolé;
On lui nomme ſon Roi, je le vois conſolé.

SCENE III.

ÉDOUARD, HARCOURT, MAUNI, SAINT-PIERRE, AURÈLE, AMBLÉTUSE, LES TROIS AUTRES BOURGEOIS, GARDES.

(*Les ſix Bourgeois ont des chaînes aux mains.*)

MAUNI.

PAR votre ordre, Seigneur, j'amène vos victimes.

ÉDOUARD.

Perfides, qui, longtems illuſtrés par vos crimes,
Outragiez le Vainqueur & le Roi des Français....

AURELE.

Vous, leur Roi?

SAINT-PIERRE, *à ſon fils.*

Titre vain, ſans l'aveu des Sujets.

(*A Edouard.*)

Aux pieds de mon Vainqueur j'apporte ici ma tête.

ÉDOUARD.

Croi qu'elle y va tomber: ton ſupplice s'apprête.
Sois ſûr que l'Echaffaud, où tu ſeras livré,
Du Thrône qui m'attend eſt le premier degré.
Traître, c'eſt donc par toi, par ta perfide audace,
Que ma Victoire ici devient une diſgrace!
Je veux gagner des cœurs; & quel prix eſt le mien?
Une vaſte Cité ſans un ſeul Citoyen:
Des toits, de vains ſéjours qu'habite le ſilence,
Et d'un amas de murs la ſolitude immenſe.

SAINT-PIERRE.

Dans Londre, à vos vertus, tous les cœurs vont s'offrir:
Valois n'en laiſſe point en France à conquérir.
Le Peuple de Calais inſtruit votre prudence:
Duſſent tous les Français s'exiler de la France,
Si vous prétendez voir nos Cités vous ſervir,
De nouveaux Citoyens il faudra les remplir.

ÉDOUARD.

Va, ton ſang éteindra l'ardeur de ce faux zèle,
Et bien-tôt la Terreur glace un Peuple rebelle.

Mais.... qui ſont ceux de vous dont le Sort a fait choix ?

SAINT-PIERRE, *les montrant.*

D'Aire, les deux Wiſſans, Noms obſcurs autrefois,
Maintenant immortels aux faſtes de l'Hiſtoire,
Dans ma ſeule Famille ont renfermé la gloire,
Dont tous nos Citoyens ſe montraient ſi jaloux.

ÉDOUARD, *avec une ſurpriſe mêlée d'admiration.*

Quoi ! c'eſt-là ta Famille ?

AMBLÉTUSE, *ou un autre Bourgeois.*

Oui ; quel honneur pour nous !
Valois, ſans vos rigueurs, n'aurait pû nous connaître ;
Et nous allons mourir pleurés par notre Maître.

AURELE, *avec vivacité.*

Que n'avez-vous pû voir le triomphe inouï,
Dont par vous ſeul, Seigneur, nos regards ont joui ?
Quand ce Peuple, quittant des demeures ſi chères,
L'eſpoir de ſes Enfans, les tombeaux de ſes Pères,
Prêt à nous laiſſer ſeuls dans ces remparts déſerts,
Apportait à nos pieds tant d'hommages divers.
O mêlange touchant de douleur, d'allégreſſe,
D'envie & de pitié, d'horreur & de tendreſſe !

Les

Les Femmes, les Vieillards nous ſerraient dans leurs bras ;
Leurs fils venaient baiſer la trace de nos pas :
Nos viſages, nos mains ſe trempaient dans leurs larmes....
Ah ! Seigneur, la Victoire eut pour vous moins de charmes.

ÉDOUARD.

Tout m'étonne & m'irrite.... Ah! c'eſt trop me braver.
De ma juſte fureur rien ne les peut ſauver.

HARCOURT.

J'en appèle à vous-même, & je prends leur défenſe.
Vous aviez, à mon choix, remis ma récompenſe,
Quand mes vœux modérés, retranchant vos bienfaits,
Toujours à vos bontés laiſſaient quelques regrets ;
Eh ! bien, n'ordonnez pas, hors des Champs de la Gloire,
Que le ſang des Français ſouille encor ma Victoire :
C'eſt-là l'unique prix que je veux obtenir,
En partant pour l'éxil où mes jours vont finir.

ÉDOUARD.

Quel diſcours ! Un éxil !

HARCOURT.

Je ne puis vous le taire ;
Mes yeux ſont deſſilés par la mort de mon Frère :

Ah ! mon zèle pour vous m'a fait ſon aſſaſſin,
Je commandais au bras qui lui perçait le ſein.
Doublement parricide, hélas ! ma barbarie
Frappe, depuis trois ans, le ſein de ma Patrie :
Les feux qui dévoraient nos moiſſons, nos Cités,
Ont éclairé partout mes pas enſanglantés.
Envers vous & Valois pour n'être plus perfide,
Je retourne aux climats où le Remords me guide,
Je vais, près du Jourdain, rejoindre ces Guerriers
Dont un ſang fraternel ne teint pas les lauriers.
Et le mien....

ÉDOUARD.

Quel tranſport de votre âme s'empare?
Dans quel oubli honteux la douleur vous égare?
Pleurez la mort d'un Frère, & ſurtout ſes erreurs :
La Patrie, à mes yeux, coûtait auſſi des pleurs :
Mais quoi ! c'eſt en ſon Chef, en Moi qu'elle reſide,
(*Regardant les Bourgeois.*)
Non dans l'obſcur ramas de ce Peuple perfide.

HARCOURT.

Seigneur....

ÉDOUARD.

Écoutez-moi. Bien loin de conſentir
A cet éxil ſuſpect.... que je dois prévenir ;
Si j'épargnais, pour vous, ce Maire & ſes complices,
Je voudrais, par leur grace, enchaîner vos ſervices.

SAINT-PIERRE, *vivement à Harcourt.*

Ne la méritez pas. Votre noble remord,
S'il vous rend à mon Roi, paye aſſez notre mort.

ÉDOUARD, *à Saint-Pierre.*

Sortez.

[*A des Soldats.*]

Dans la priſon qu'on aille les conduire;
Qu'ils attendent l'Arrêt que je dois vous preſcrire.

[*Les Bourgeois ſortent.*]

[*A d'autres Soldats.*]

Appelez Aliénor... Non; vous-même, Mauni,
Priez la de vous ſuivre & de ſe rendre ici.

[*Mauni ſort.*]

HARCOURT.

Quoi! Seigneur, Aliénor....

ÉDOUARD.

Dans le trouble où vous êtes,
Vous répondriez mal à mes bontés ſecrettes:
J'attendais ce grand jour pour les faire éclatter...
Vous ſerez bien ingrat, ſi vous m'oſez quiter.
C'eſt la ſeule Aliénor qui peut, avec prudence,
Regler, dans vos deſtins, les deſtins de la France;
Et décider du ſort de ces vils Citoyens,
Dont vous oſez mêler les intérêts aux miens.

HARCOURT.

Vous eſperez en vain....

ÉDOUARD.

[*A Mauni.*]

Je la vois. Qu'on nous laiſſe;

[*A Harcourt.*]

Allez.

SCENE IV.

ÉDOUARD, ALIÉNOR.

ÉDOUARD.

TANT de vertus ornent votre jeuneſſe;
Que leur éclat célèbre éxige des tributs,
Juſqu'ici dans mon cœur à regret ſuſpendus;
Je viens vous les offrir. Ils ſont dignes, Madame;
Et du profond génie, & de la grandeur d'âme,
Dont j'ai même admiré les dangereux excès.
Je dépoſe en vos mains les plus grands intérêts;
Les miens, ceux de l'État, d'un Amant & d'un Père;
Enfin les jours proſcrits de ce coupable Maire.

[*Ils s'aſſeyent.*]

La Victoire, fidèle au plus juſte parti,
Va traîner à ſon char mon Peuple aſſujetti.

Déjà laiſſant partout des traces de ma gloire ;
J'ai franchi la Dordonne, & la Seine & la Loire :
Avant que ma valeur triomphât dans Créci,
J'ai porté mes drapeaux juſqu'aux champs de Neuilli:
Encore une bataille & Paris me couronne.
Mais les premiers Français qui, m'appelant au Thrône,
De mes droits reconnus ſont les dignes appuis,
Doivent de ma Grandeur cueillir les premiers fruits.
Prenez ce titre auguſte à ma reconnaiſſance :
Vous avez, ſur un Père, une entière puiſſance ;
Son exemple & le vôtre, en tous lieux révérés,
Entraîneront les cœurs par ma gloire attirés.
Je mets à ce ſervice un prix ineſtimable.
J'élève votre Père au rang de Connétable ;
D'Harcourt, que vous aimez, je fais un Souverain ;
Et, Vice-Roi de France, il reçoit votre main.
Londres, plus que Paris, éxige ma préſence ;
Vous ſerez mon égale & Reine en mon abſence ;
C'eſt au Thrône, en un mot, que vous pouvez monter:
Mon eſtime vous l'offre, oſez le mériter.

ALIÉNOR.

J'oſerai plus, Seigneur... mais, ſans que je l'annonce,
Puiſque vous m'eſtimez, vous ſavez ma réponſe.

ÉDOUARD.

Croyez-moi, conſultez un Père....

ALIÉNOR.

Moi, Seigneur !
Je ne l'outrage point... j'ai conſulté mon cœur.

ÉDOUARD.

J'entends ce fier refus. Mais Vienne plus facile...

ALIÉNOR.

Ah ! n'en attendez point un refus ſi tranquille.
Mais ſi le poids de l'âge eût ébranlé ſa foi,
Je pleurerais mon Père & ſervirais mon Roi.
Pour Harcourt, il m'eſt cher. Il dut ceſſer de l'être
Dès le premier moment qu'il vous choiſit pour Maître;
Mais à vos dons nouveaux s'il vend ſon repentir,
L'Amour ne daigne plus l'honorer d'un ſoupir.

ÉDOUARD.

Cet excès de hauteur a lieu de me ſurprendre.
Votre Maître au reſpect devait du moins s'attendre.

ALIÉNOR, *ſe levant.*

Vous n'êtes point mon Maître, & vous ſavez nos Loix;
Je reſpecte Edouard.... s'il reſpecte Valois.

ÉDOUARD, *ſe levant auſſi avec vivacité.*

Quelles Loix ! ou plutôt quel nom imaginaire
Oppoſez-vous aux droits que je tiens de ma Mère ?

Eſt-ce à vous de citer, comme Loi de l'Etat,
Un abus, condamné dans tout autre climat;
Dont l'Equité gémit, dont la Raiſon s'indigne;
Qui, pour tout votre ſexe, eſt un affront inſigne;
Contraire aux douces mœurs de ce Peuple vanté,
Qui ſert également la Gloire & la Beauté;
Qui, du rang de ſes Rois, bien loin de vous proſcrire,
Au-deſſus de leur Thrône élève votre Empire.
Ah! vous nous ſurpaſſez dans l'art de gouverner.
Ma mère eſt le Héros qui m'apprit à règner.
De vos trois derniers Rois cette Sœur magnanime
M'a tranſmis, ſur les Lys, un titre légitime.
Qui peut d'un droit ſi ſaint me priver déſormais?
Quel autre doit règner ſur la France?

ALIÉNOR.

Un Français.

Lorſqu'en nommant un Roi, nos généreux Ancêtres
Ont nommé dans ſes Fils la race de nos Maîtres,
Quand des Soldats vainqueurs portaient ſur un Pavois
Le plus vaillant Soldat, Père de tous nos Rois;
D'un Peuple libre & fier, qui ſe donnait lui-même,
Tel fut le premier vœu, la Loi juſte & ſuprême:
Que ſon Sceptre, en tout tems, aux Français réſervé
Jamais par d'autres mains ne pût être enlevé:
Et ſi la même Loi, mais ſans nous faire outrage,
De ce Thrône, à mon Sexe, interdit l'héritage;

C'eſt de peur que l'Hymen, qui doit nous engager,
Ne couronne, en nos fils, les Fils de l'Etranger.
Avant vous, cette Loi contre vous fut portée :
Ecrite au fond des cœurs dont la voix l'a dictée,
Elle s'eſt affermie à l'ombre des Lauriers,
Par trois Races de Rois & neuf Siècles entiers.
Le Français, dans ſon Prince, aime à trouver un Frère,
Qui, né Fils de l'Etat, en devienne le Père.
L'Etat & le Monarque, à nos yeux confondus,
N'ont jamais diviſé nos vœux & nos tributs.
De-là cet amour tendre & cette idolâtrie
Qui dans le Souverain adore la Patrie :
Sublime paſſion d'un Peuple impétueux,
De l'Empire des Lys fondement vertueux ;
Et qui, le diſtinguant par les plus nobles marques,
Fait à cent Souverains envier nos Monarques.

ÉDOUARD.

Vous irritez l'ardeur dont je ſuis enflammé.
C'eſt moi qu'à cet excès j'aurais dû voir aimé,
Peuple ingrat !.... Mais il faut que ta haine fléchiſſe,
Ou que, juſte à la fin, la mienne t'en puniſſe.
Choiſiſſez à l'inſtant les dons de ma bonté,
Ou l'immuable arrêt de ma ſévérité.
Du ſang qui va couler, je vous rends reſponſable.
Si vous ne dépouillez cette fierté coupable,

Cette fauſſe Vertu, ce préjugé des Loix,
Qui traite en Etranger le pur ſang de vos Rois;
Vous livrez à la mort ces Citoyens rebelles,
Dont vous pouviez ſauver les têtes criminelles;
L'honneur de conquérir & votre Père & vous,
M'allait faire pour eux oublier mon courroux.

ALIÉNOR.

Je le vois à regret, Seigneur; la Renommée
Vous peint fidèlement à l'Europe allarmée;
Autant vous déployez de grace & de douceur;
Quand d'un Sujet utile il faut gagner le cœur;
Autant vous vous armez d'une haine terrible
Pour celui que vos dons trouvent incorruptible.
Mais je ne peux changer. Ces braves Citoyens,
Qui, mourant pour l'Etat, en ſont les vrais Soutiens,
Savent qu'à leur grand cœur mon âme porte envie;
Et ma gloire n'eſt point la rançon de leur vie.
Plus qu'eux-même, il eſt vrai, leur mort me fait frémir.....
Je verrai leur courage: il pourra m'affermir.

ÉDOUARD.

Vous les immolez donc par votre orgueil barbare.
Gardes... que, ſans tarder, l'échaffaud ſe prépare.

SCENE V.

ÉDOUARD, HARCOURT, ALIÉNOR.

ALIÉNOR, *voyant Harcourt qui entre avec les Gardes.*

AH! de nos Citoyens viens défendre les jours;
Songe à quel titre ici tu leur dois tes ſecours;
Toi ſeul les as perdus; & s'ils meurent, j'expire.

HARCOURT, *vivement à Edouard.*

A tant de cruauté pourrez-vous bien ſouſcrire?
La valeur de ce Maire & ſes rares vertus.....

ÉDOUARD.

La valeur d'un Rebelle eſt un crime de plus.

HARCOURT.

Qu'entends-je?

ALIÉNOR.

(*A Harcourt.*) (*A Edouard.*)
Ton Arrêt. Jamais à ſon courage
Je n'aurais pû tracer une leçon plus ſage.
Mais pour ces Malheureux j'oſerai tout tenter.
Je ſais quel défenſeur je peux leur ſuſciter,
Un cœur, pour qui le vôtre eſt peut-être ſenſible,
Que le bonheur encor ne rend pas inflexible.....
Que dis-je? votre Armée où je porte mes pleurs,
Vous fera, malgré vous, abjurer vos fureurs.

Ses Chefs ne voudront pas que, de votre injuſtice,
Le ſanglant déshonneur ſur leurs fronts rejailliſſe;
Que l'Univers accuſe un Peuple de Héros
D'avilir ſa Victoire en ſervant vos bourreaux:
L'Anglais n'obéit plus, lorſque ſon Roi l'outrage.
(*A Harcourt.*)
Toi, vers nos Citoyens que ta foi ſe dégage:
Sans tes honteux exploits, maîtres de leurs deſtins,
Je les verrais Vainqueurs, & Vainqueurs plus humains:
Songe, ſi de la Mort ton bras ne les délivre,
Que tu m'as fait ſerment... de ne leur point ſurvivre.
(*Elle ſort.*)

SCENE VI.

ÉDOUARD, HARCOURT.

ÉDOUARD.

QUoi! je veux pardonner, on me force à punir:
Je vois, par mes bontés, tous les cœurs s'endurcir.
Savez-vous bien quel prix j'ai mis à ma clémence?
Je voulais vous nommer Vice-Roi de la France,
Par l'Hymen d'Aliénor combler votre bonheur:
Elle a refuſé tout.

HARCOURT.

Elle l'a dû, Seigneur.

Puis-je me plaindre, hélas ! de ſa vertu ſévère ? . . .
Si j'accepte vos dons, je vends le ſang d'un Frère.
Non, il n'eſt qu'un ſeul prix qui convienne à mon ſort :
Sauvez ces Malheureux pour qui mon Frère eſt mort ;
Leur ſupplice eſt ma honte, & mon cœur le partage.
La mort de Régulus dèshonora Carthage.
(*Très-vivement.*)
Craignez qu'un même affront ne vous couvre aujourd'hui.
Ceux que vous immolez ſont auſſi grands que lui :
Aux mêmes intérêts leur cœur ſe ſacrifie,
A la gloire, à l'amour, au bien de la Patrie.
Vous, ſur qui l'Héroïſme eut des droits ſi ſacrés,
Vous n'êtes plus vous-même... ou vous les admirés.
Votre ame, en les perdant, gémira la première.
Vous démentez le cours de votre vie entière.
De cet égarement n'oſez-vous revenir ?
Quel faux honneur encor ſemble vous retenir ?
Seigneur, à tout mortel l'erreur eſt excuſable ;
Un Prince y peut tomber ſans devenir coupable ;
Il l'eſt, ſi ſa fierté refuſe d'en ſortir.

ÉDOUARD.

Vous voulez me quitter & croyez me fléchir !
Vous penſez, pour autrui, déſarmer ma vengeance,
Quand vous vous apprêtez à trahir ma clémence !
Non, non. Avec plaiſir je perds ces malheureux.
Puiſque c'eſt vous, Ingrat, que je punis ſur eux.

HARCOURT.

Ingrat !.. Qu'ai-je reçu pour prix de mes ſervices ?
J'aſpire à vous ſauver d'horribles injuſtices ;
Écoutez ma prière, & c'eſt vous acquitter.
Vos reproches cruels me forcent d'ajouter,
Qu'en défendant, Seigneur, ces illuſtres Victimes,
Sur elles, près de vous, j'ai des droits légitimes.
Si je n'euſſe vaincu dans les champs de Créci,
Auriez-vous une grace à refuſer ici ?

ÉDOUARD.

C'en eſt trop. Réprimez cette audace importune.
Vous avais-je mandé, lorſque votre infortune
Vint, par mes prompts ſecours, relever ſes débris ?
Vos ſervices dès-lors ſont des devoirs remplis.
Votre ſang appartient au véritable Maître,
Qu'un ſerment libre & ſaint vous force à reconnaître :
Je le ſuis... & je ſais contraindre au repentir
Ceux de qui l'inſolence en perd le ſouvenir.

[*Il ſort.*]

SCENE VII.

HARCOURT, *ſeul.*

QUELLE confuſion, & quel reproche infâme !
Je ne vis plus.... la Honte eſt le néant de l'Ame.

Voilà le terme affreux du bonheur paſſager
Qu'un rebelle Sujet trouve chez l'Etranger.
Si-tôt qu'il peut déplaire, on dépouille ſans crainte
Le faſte intéreſſé d'une amitié contrainte ;
La faveur diſparaît : les flétriſſans mépris
Lui rejettent l'horreur qu'il fait à ſon Pays :
Et tirant de ſa faute un cruel avantage,
On veut que, ſans murmure, il dévore l'outrage.
On eſt juſte..... Ah ! j'invite à marcher ſur mes pas.
Ingrat, ſuis-je ſurpris de trouver des Ingrats ?
Tremblez ; faibles Sujets, qui trahiſſez vos Maîtres ;
Un Roi punit toujours ceux qu'il a rendu traîtres.
Mais allons voir ce Maire, & partageons ſon ſort.
Qu'un ſi beau déſeſpoir éterniſe ma mort ;
Qu'on diſe, en apprenant cet effort magnanime :
Il ſerait mort moins grand, s'il eût vécu ſans crime.

Fin du troiſième Acte.

Pluſieurs Perſonnes ont exigé que l'on rétablît les deux premiers Vers de ce Monologue, qui n'ont pas été bien entendus à la première repréſentation, & qui ont été changés ainſi aux repréſentations ſuivantes :

Ah ! je reſpire à peine, & cette honte infâme
Dans un Néant affreux ſemble plonger mon âme.
Voilà le terme, hélas ! &c.

ACTE IV.

Le Théâtre repréſente la Priſon.

SCENE PREMIERE.

SAINT-PIERRE, AURELE, AMBLÉTUSE, LES TROIS AUTRES BOURGEOIS.

SAINT-PIERRE.

O mon Fils! mes Amis! qui l'eût penſé jamais,
Que nous habiterions ce ſéjour des forfaits?
Ah! ſans doute, avant nous, ces chaînes flétriſſantes
Ont courbé, ſous leur poids, les Vertus gémiſſantes:
Mais combien de Mortels voudraient nous diſputer,
Nous ravir aujourd'hui l'honneur de les porter!
Que je te dois d'encens, Souverain de mon être!
Pour quels brillans Deſtins ta bonté me fit naître!

Si, dans l'obſcurité, tu plaças mon berceau,
Les rayons de la Gloire entourent mon tombeau.
Je vois ce noble éclat, étendu ſur la France,
Des Siècles reculés franchir l'eſpace immenſe;
Et Calais recevant, de vingt Peuples jaloux,
Un hommage immortel qu'il ne devra qu'à nous.
Jouïſſons, mes Amis, de notre heure dernière,
Et des fruits qu'elle laiſſe à la Patrie entière:
Dans le ſein l'un de l'autre épanchons à loiſir
Ces délices du cœur, ces larmes de plaiſir,
Qu'après le beau ſuccès de leurs efforts ſuprêmes,
Répandent les Vertus contentes d'elles-mêmes.

AURELE.

Ah! que, né d'un tel Père, un Fils s'en applaudit!
Mon âme, entre vos bras, s'enflamme & s'aggrandit.
Voilà comme aux Vertus, guidant mes pas dociles,
Vous ſaviez m'applanir leurs ſentiers difficiles:
J'ai vu leur front ſévère avec vous s'embellir:
Vous prêtiez au Devoir les charmes du Plaiſir.
Dieu, qui place ma mort ſi près de ma naiſſance,
Vous donne de vos ſoins la digne récompenſe.
Que me deſiriez-vous après les plus longs jours?
Qu'une fin glorieuſe en terminât le cours:
Plus que le Champ de Mars votre Echaffaud m'illuſtre;
Oui, ſon opprobre, Amis, nous donne un plus beau
luſtre. Aux

Aux Victimes d'Etat qui livrent leur grand cœur,
Ce Théâtre de honte eſt l'Autel de l'honneur.

SAINT-PIERRE, *lui montrant les Bourgeois.*

Ah ! j'y crois voir leur ſang, le tien qui ſe confondent ;
A tes derniers ſanglots mes entrailles répondent.

(*A Amblétuſe, montrant ſon fils.*)

Avais-je, en l'élevant dans l'eſpoir le plus beau ;
Formé tant de Vertus pour le fer d'un bourreau ?

(*Se reprenant avec chaleur.*)

Vous qui me connaiſſez, pardonnez ce murmure ;
On pleure ſa Victoire en domtant la Nature.
Jamais un cœur Français ne la peut étouffer.
Mais.... il en eſt plus grand d'oſer en triompher :
Dans ces combats affreux tout ſon ſang ſe ſoulève ;
Il marche au ſacrifice, il frémit.... & l'achève.

SCENE II.

MAUNI, LES SIX BOURGEOIS.

MAUNI, *à Saint-Pierre, en lui prenant la main.*

JE viens, digne Français, t'apporter des tributs
Que le plus juſte orgueil n'aurait pas attendus.
Nos Chevaliers Anglais, jaloux de ton courage,
Me députent vers toi pour t'offrir leur hommage :
S'ils n'offenſaient leur Prince, au fond de ces cachots
Tu verrais à tes piés cette Cour de Héros.
Mais libre en t'admirant, comme en jugeant ſon Maître,
Londre va deſirer de t'avoir donné l'être.

[*Aux ſix Bourgeois.*]

Votre amour pour vos loix & pour votre Pays
D'un Peuple juſte & fier enchante les eſprits.
L'Anglais eſt Citoyen : & ſa raiſon ſuprême
Veut qu'une Nation ſe chériſſe elle-même :
Le lien fraternel qui joint tous les Humains,
Se ſerre en chaque État par d'autres nœuds plus ſaints :
Je ſais que, mis au jour, nourri par l'Angleterre,
Je lui tiens de plus près qu'au reſte de la Terre :

Je vois les mêmes nœuds de la France à ſes Fils.
Je hais ces cœurs glacés & morts pour leur Pays,
Qui, voyant ſes malheurs dans une Paix profonde,
S'honorent du grand nom de Citoyens du Monde;
Feignent, dans tout climat, d'aimer l'Humanité,
Pour ne la point ſervir dans leur propre Cité:
Fils ingrats, vils fardeaux du ſein qui les fit naître;
Et dignes du Néant, par l'oubli de leur Etre.

SAINT-PIERRE.

Nous l'avouerons ſans fard; mourant pour les Français,
Nous eſpèrons laiſſer des noms chers aux Anglais:
Plus rivaux qu'ennemis d'un Peuple magnanime,
Notre plus beau laurier, Seigneur, eſt ſon eſtime.

MAUNI.

Cette eſtime n'eſt pas un titre infructueux:
Sachez quels ſont pour vous nos efforts vertueux.
L'Épouſe d'Édouard, l'intrépide Iſabelle,
Qui vient de triompher de l'Écoſſais rebelle,
Et qui, nous ramenant ſes bataillons vainqueurs,
Peut-être en ce grand jour acheva vos malheurs;
A la voix d'Aliénor, a pris votre défenſe,
Et d'un Époux, qui l'aime, implore la clémence.
Vous avez vu leur Fils qui, dès ſes premiers jours,
Éclipſe Édouard même au plus haut de ſon cours:

Héros dans le combat, homme après la Victoire,
Les Vaincus consolés lui pardonnent sa gloire :
Son Pere, qui lui doit les palmes de Créci,
Sans doute par ses soins va se voir adouci :
La Nature & l'Amour, pour vous d'intelligence,
Vont éteindre en son cœur cette soif de Vengeance.

AURELE, *avec transport.*

Mon Père... Ah ! vous vivrez.

MAUNI.

Après son noble effort,
Vivant il jouïra de l'honneur de sa mort.
Mais je vois Aliénor & ses vives allarmes...

SCENE III.

ALIÉNOR, MAUNI, LES SIX BOURGEOIS.

ALIÉNOR.

ILLUSTRES Malheureux, pardonnez à mes larmes;
On daigne, en me forçant de partir de ces lieux,
Laisser quelques momens... à mes derniers adieux.
Dans la cour du Palais, au-dessus de vos têtes,
J'ai trouvé l'échaffaud, les haches toutes prêtes.

Harcourt pâle, tremblant, & les yeux égarés,
A détourné de moi ſes pas déſeſpérés ;
Sa voix & ſes ſanglots expiraient dans ſa bouche :
Ce ſeul mot a rompu ſon ſilence farouche :
Ils vont mourir... il fuit en m'arrachant le cœur.

MAUNI.

Quoi ! Rien n'a déſarmé le courroux du Vainqueur ;
Ni les pleurs de ſon Fils, ni les pleurs de la Reine ?

ALIÉNOR.

Eh ! que peut la Pitié ſur cette âme inhumaine ?
N'a-t-il pas vu vingt fois d'un œil tranquille & fier,
Tomber des Légions ſous la flâme & le fer ;
Des Flottes s'écraſer ſur les Ondes ſanglantes,
Enfin des Nations pour lui ſeul expirantes ?
Son orgueil s'accoutume à compter les Mortels
Comme de vils troupeaux nourris pour ſes Autels ;
Vous-mêmes, ſes amis, aux dépens de vos têtes,
Il vous croit trop heureux d'acheter ſes conquêtes
Des pleurs, hélas ! des pleurs peuvent-ils amollir
Un cœur, qui dans le ſang apprit à s'endurcir ?

MAUNI.

Ah ! tant de réſiſtance irrite mon audace.
Dût mon zèle rigide aſſûrer ma diſgrace,

Faiſons parler enfin la dure Vérité ;
D'un Homme & d'un Anglais montrons la liberté.

SAINT-PIERRE.

Généreux Ennemi, qu'allez-vous entreprendre ?
Ah ! daignez écouter....

MAUNI.

Je ne puis rien entendre.
Le danger, quel qu'il ſoit, eſt moins preſſant pour vous ;
Il vous couvre de gloire, & la honte eſt pour nous.

[*Il ſort.*]

SCENE IV.

ALIÉNOR, LES SIX BOURGEOIS

ALIÉNOR.

AH ! du cœur d'Édouard c'eſt en vain qu'il eſpère,
Il eſt inexorable, & tout craint ſa colère :
Tel eſt ſon aſcendant ſur l'eſprit des Soldats,
Qu'il réduit l'Anglais même à murmurer tout bas :
On blâme ſa fureur, mais elle eſt obéïe.
Mes cris, mon déſeſpoir, mes refus l'ont aigrie.

Hélas ! votre ſalut en mes mains fut remis :
Mais je rougirais trop de vous dire à quel prix... ;

SAINT-PIERRE.

Vous avez fait le choix qu'on nous aurait vu faire ;
N'en parlons plus. Quel eſt le ſort de votre Père ?

ALIÉNOR.

Lui ſeul, pour vous encor me peut faire entrevoir
La tremblante lueur d'un faible & doux eſpoir.
Édouard, conſommant ſes affreux Sacrifices,
Voulait que ce Héros partageât vos ſupplices...
Ah ! ceſſez d'en frémir. Attendri par mes pleurs,
Son Fils a prévenu ce comble des horreurs.
Par ſes ſoins, près du Roi, mon Père ſe va rendre ;
Et pour vous délivrer il veut tout entreprendre.
Vous connaiſſez Valois ; & le tendre retour
Dont ſon cœur paternel a payé notre amour.
Oui, dût-il pour vous ſeuls céder une Province,
Des Sujets tels que vous valent le plus grand Prince ;
Il va mettre à vos jours le même prix qu'aux ſiens,
Et la rançon des Rois eſt due à leurs Soutiens.

SAINT-PIERRE.

Inſpire mieux mon Maître, ô Puiſſance céleſte !
Et défends ſa bonté d'un conſeil ſi funeſte.
Partez, oppoſez-vous à ce dangereux ſoin ;
Qu'on permette ma mort, l'État en a beſoin.

Vous voyez cette guerre, en disgraces féconde,
De nos débris fameux couvrir la Terre & l'Onde :
Chez les Français, toujours l'excès du Sentiment
Augmente le bonheur, rend le malheur plus grand :
Peu faits aux longs revers, las de voir leur courage
Servir à leur défaite & hâter leur naufrage,
Dans un dépit amer, hélas ! ils ont pensé
Que le Siècle est déchu, que leur règne est passé.
Mais qu'il s'élève enfin dans cette erreur commune,
Une âme inébranlable aux coups de l'Infortune,
Digne de nos Aïeux & de ces tems si chers
Où les Lys florissans ombrageaient l'Univers ;
Et vous verrez soudain, par tout ce Peuple avide,
Saisir, suivre, égaler son audace intrépide ;
Devenus ses Rivaux de ses Admirateurs,
Son noble enthousiasme embrâsera les cœurs :
Indignés d'avoir pu désespérer d'eux-même,
Ils forceront le Sort par leur constance extrême ;
Et peut-être à l'Etat rendront un plus beau jour,
Que ces jours qu'il croyait regretter sans retour.
Voilà de notre mort les fruits inséparables ;
Notre sang va partout enfanter nos semblables.

AMBLÉTUSE.

Bien plus. Si du Destin les nouvelles rigueurs
Chez nos Neveux un jour ramenaient nos malheurs ;

Du Héros de Calais l'impérieux exemple,
Que la Gloire, à leurs yeux, offrira dans ſon Temple.
Juſques au fond des cœurs attendris & confus
Ira chercher l'Honneur, éveiller les Vertus ;
Et dans les Citoyens du rang même où nous ſommes,
Déployer le Génie & l'âme des Grands-Hommes.
C'eſt ainſi qu'un Mortel, ſurpaſſant ſes ſouhaits,
Par une belle mort ſe ſurvit à jamais ;
Et qu'après un long cours de Siècles & d'années
De ſa Patrie encore on fait les deſtinées.

ALIÉNOR.

O courage ! ô Vertu ! dont l'héroïque ardeur,
Étonnant la raiſon, s'empare de mon cœur.
Ils font preſque approuver à mon âme ravie,
Et deſirer pour eux ce trépas que j'envie.
Valois leur devra tout.... & ſouvent, en effet,
Le ſort des Souverains dépend d'un ſeul Sujet.
Harcourt trahit ſon Prince & d'Artois l'abandonne
Un Maire de Calais raffermit ſa Couronne !
Quelle leçon pour vous, Superbes Potentats !
Veillez ſur vos Sujets dans le rang le plus bas :
Tel qui, ſous l'Oppreſſeur, loin de vos yeux, expire,
Peut-être quelque jour eût ſauvé votre Empire.
Malheureux, fiez-vous aux fureurs d'Édouard :
Les offres de Valois arriveront trop tard.

SCENE V.

ALIÉNOR, LES SIX BOURGEOIS, UN OFFICIER ANGLAIS, GARDES.

L'OFFICIER.

MADAME, éloignez-vous. Toujours plus implacable,
Édouard a ſigné cet Arrêt exécrable.
Si vous ne vous hâtez de fuir ces triſtes lieux,
On va ſur l'échaffaud les conduire à vos yeux.

ALIÉNOR, *à ſa Suivante.*

Fuyons.... Soutenez-moi. La force m'abandonne.
L'appareil de leur mort me ſuit & m'environne.
(*A Saint-Pierre.*)
Mon Père, pardonnez, je tombe dans vos bras:
Recevez ce doux nom que je vous dois: hélas!
Vous m'avez inſpiré la Vertu....

SAINT-PIERRE.

Le courage.

ALIÉNOR.

Ah! ce fatal moment n'en permet point l'uſage.

Pleurer ceux qu'on admire eſt-ce les offenſer ?....
Que n'ai-je ſur Harcourt de tels pleurs à verſer ? ..
Quoi! le fer va frapper le Fils auprès du Père,
Sur les corps expirans de leur Famille entière !
L'horreur glace mes ſens & m'étouffe la voix.

SAINT-PIERRE, *un peu attendri.*

Adieu, Madame.

ALIÉNOR.

Adieu, pour la derniere fois.

(*Elle ſort.*)

SCENE VI.

SAINT-PIERRE, LES SIX BOURGEOIS, L'OFFICIER, GARDES.

SAINT-PIERRE.

FAUT-IL vous ſuivre ?

L'OFFICIER.

Hélas ! j'attends l'ordre terrible.

SAINT-PIERRE.

Anglais, vous pleurez tous.

L'OFFICIER.

Ton courage invincible

Semble épuiſer le mien... Quel ſurcroît de douleurs,
Quand la Vertu ſourit à ſes bourreaux en pleurs !

SAINT-PIERRE, *embraſſant les Bourgeois.*

On vient. Embraſſons-nous... Je marche à votre tête.
Martyrs de la Patrie, allons, la palme eſt prête.

(*Il va pour ſortir.*)

Mais.... que nous veut Harcourt?

SCENE VII.

SAINT-PIERRE, AURELE, LES SIX BOURGEOIS, HARCOURT, L'OFFICIER, GARDES.

HARCOURT, *à l'Officier & aux Gardes.*

SORTEZ, braves Guerriers;
J'ai des ordres ſecrets pour voir ces Priſonniers.

[*L'Officier & les Gardes ſortent.*]

[*Aux Bourgeois.*]

Français.... Ah! de ce Nom ne pourrai-je être digne?

(*A Saint-Pierre ſeul.*)

Je vois qu'à mon aſpect votre vertu s'indigne:

Oui, j'ai perdu mon Frère, & vous, & mon Pays;
Cette main fume encor du ſang de votre Fils :
Mais je viens adoucir le ſort qui vous menace,
De ce jeune Guerrier j'apporte ici la grace.

SAINT-PIERRE, *avec joie,*

Ciel !

HARCOURT.

Il ſerait affreux que du commun malheur
Une ſeule Famille épuiſât la rigueur....

SAINT-PIERRE.

Quoi !... quelqu'autre pour lui s'offre-t-il au ſupplice ?

HARCOURT.

[*Vivement, comme une choſe qui lui échappe.*]
Sans doute, un autre y court avec plus de juſtice.
(*A Aurèle, en ſe reprenant.*)
Partez, l'échange eſt fait, marchez au Camp Français ;
Il n'eſt pas loin du nôtre, & vos guides ſont prêts.
Allez, & renonçant à des Vertus ſtériles,
Plus que votre trépas rendez vos jours utiles ;
Vous pourrez, dans une heure, aſſurer à mon Roi
Qu'Harcourt ne mourra pas ſans lui prouver ſa foi.

AURELE.

Mon Père.... Non, Seigneur. Qui ? moi, que j'abandonne....

HARCOURT.

C'eſt au nom d'Édouard qu'ici je vous l'ordonne;
Partez.

AURELE, *avec fureur.*

Quel eſt celui dont l'injuſte Vertu,
S'offrant pour me ſauver....

SAINT-PIERRE.

Eh ! le méconnais-tu ?...
C'eſt Harcourt.

HARCOURT, *troublé.*

Moi !

SAINT-PIERRE.

Vous-même. Oui, je lis dans votre âme;
J'y ſurprends un projet que j'admire & je blâme :
Vous juriez ce matin de nous ſuivre au trépas ;
Vous trompez Édouard, vous ne m'abuſez pas.

HARCOURT.

Eh bien ! s'il était vrai, ce projet équitable ;
Qui, ſauvant l'innocent, devouerait le coupable ?...

AURELE.

Quoi ! je conſentirais ? ...

SAINT-PIERRE.

Vous oſeriez penſer ?...

HARCOURT, *impétueuſement.*

Il doit y conſentir, vous l'y devez forcer.
Je conçois vos refus, j'entreprends de les vaincre :
C'eſt peu de vous toucher, j'aſpire à vous convaincre;
Le tems preſſe. Écoutez. Ce n'eſt point vous, hélas !
Intrépide Vieillard, que j'arrache au trépas :
L'Honneur peut murmurer que ce grand ſacrifice
Soit votre digne ouvrage, & ſans vous s'accompliſſe;
Je le ſais. Mais ce Fils, qu'au milieu des tourmens
Un zèle aveugle immole à la fleur de ſes ans;
Lui que dans votre cœur reclame la Nature;
Lui, ce Héros naiſſant, dont la grandeur future
Aux vœux de nos Guerriers s'annonce avec éclat;
Vous devez ſes Vertus aux beſoins de l'Etat.
Choiſiſſez entre nous comme choiſit la France.
Croyez-vous qu'un moment ſa Juſtice balance,
Qu'elle ſouffre qu'un ſang ſi cher à ſon amour
Par mes crimes deux fois ſoit verſé dans un jour ?
Mourant ſans votre Fils, votre gloire eſt la même :
Et ſi vous m'admettez à cet honneur ſuprême :
Quels que ſoient mes forfaits, je les répare tous ;
C'eſt un laurier de plus pour la France & pour vous.
Songez ſurtout, ſongez qu'à ce jeune courage
Des fruits de votre mort vous devez l'héritage :
Avec combien d'ardeur on verra nos Français
Suivre aux combats le Fils du Héros de Calais

Pour ſes heureux talens quelle vaſte carrière !
Ah ! voyez-le venger ſa Famille & ſon Père ;
Voyez-le s'ennoblir au milieu des lauriers,
Monter ſur votre tombe au rang des Chevaliers,
Et fonder de Héros une Race nouvelle,
Digne dans tous les tems d'une ſource ſi belle,
Se vouant d'âge en âge à la gloire des Lys ;
Et que vous immoliez dans ce vertueux Fils.....
Eh bien ! ce tendre eſpoir vous arrache des larmes...
(Avec tranſport à Aurèle, en lui préſentant ſon épée.)
Pars, accepte ce fer, rends l'honneur à mes armes.

AURELE.

Moi, tromper Edouard, fuir & me parjurer,
De mon Père expirant oſer me ſéparer ;
Moi, qui m'étais flatté qu'une pitié ſoudaine,
Voyant tomber ma tête, épargnerait la ſienne !

HARCOURT.

Tu redoubles ſes maux en y joignant les tiens.

AURELE.

Je ſoulage mes maux en partageant les ſiens.

HARCOURT.

L'eſpoir de le venger....

AURELE.

L'horreur de lui ſurvivre.....

HARCOURT,

HARCOURT.

Te défend de mourir.

AURELE.

Me contraint de le ſuivre.

HARCOURT.

Malheureux, mais nos jours ſont le bien de l'Etat.

AURELE.

Vivez donc en Héros, moi je meurs en Soldat.
Les beſoins de l'Etat demandent un Grand Homme:
La France vous regarde & la Gloire vous nomme.

SAINT-PIERRE.

(*A Harcourt.*)

Mon fils, mon digne fils... Calmez ces vains tranſports,
L'aveugle déſeſpoir égare vos remords,
Seigneur. Eh! ſe peut-il que votre âme ſéduite
Penſe qu'envers mon Roi votre mort vous acquitte?
Vous, devenu coupable envers l'Etat & lui,
Pour les avoir privés de leur plus ferme appui,
Vous vous perdez encore, inutile victime:
Ah! loin de réparer, c'eſt conſommer le crime.
Allez ſauver la France, & d'une heureuſe main
Retirer tous les traits dont vous perciez ſon ſein:
Que je rende, en mourant, à cette auguſte Mère,
Le plus grand de ſes Fils.... & le plus néceſſaire.
De nos jeunes Français l'imprudente chaleur
Des Vertus du Guerrier n'a plus que la valeur:
Vous ſeul, creuſant encor l'art profond de la Guerre,
Vous reglez d'un coup d'œil les deſtins de la Terre:

Par une longue étude & d'aſſidus travaux,
Vos talens ont ſurpris les ſecrets des Héros:
Ramenez dans nos Camps cette noble ſcience,
L'âme du vrai Courage & l'œil de la Prudence;
Cet art, qu'apprit de vous notre injuſte Vainqueur.
Allez, que mon Pays vous doive ſon bonheur.
Je vous mets dans les bras de la France affligée;
Expirez digne d'elle, après l'avoir vengée.

HARCOURT.

Ah! peut-elle jamais me confier ſon ſort?

SCENE VIII.

Les Acteurs précédens, L'OFFICIER, GARDES.

L'OFFICIER, *à Harcourt.*

SEIGNEUR, l'ordre eſt venu... je les mène à la mort.

HARCOURT, *à Saint-Pierre & à ſon fils.*

Vous triomphez, cruels! votre affreuſe conſtance
Me ravit, ſans retour, ma derniere eſpérance....
Mais, avant votre mort, venez voir mon trépas.

(*Il ſort furieux.*)

SAINT-PIERRE.

(*A ſon fils.*)

Vivez pour votre Roi... Viens mourir dans mes bras.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ÉDOUARD, MAUNI.

ÉDOUARD.

J'Ai peſé vos raiſons, j'en conçois l'importance:
Souvent la Politique invite à la Clémence.
J'excuſe, dans Harcourt, une aveugle chaleur,
Premier emportement de l'extrême douleur:
Sans vous, par ſon orgueil, ma colère allumée,
L'eût dépouillé du rang de Chef de mon Armée.
Le Peuple de Calais, dans mon Camp retenu,
Peut-être par mes ſoins va m'être ici rendu.
Je ne puis trop tenter pour fléchir ſa conſtance,
Et je ſens qu'il y va du Thrône de la France:
Ces ſuperbes Vaincus échappés à mes Loix,
Iraient partout apprendre à rejetter mes droits.

Sur ce Maire employons mon heureuſe induſtrie :
Je cònnais le Vulgaire ; il chérit peu ſa vie,
Lorſqu'en un ſort obſcur il la voit conſumer :
Mais s'il peut être Grand, il commence à l'aimer.
Je ſais ſes préjugés & l'art de les détruire ;
Tel brave les tourmens, qu'un bienfait peut ſéduire ;
Et les Rois ont toujours un charme impérieux
Sur ces derniers Humains nés & nourris loin d'eux.
Ce Maire a vu de près l'appareil du ſupplice :
Qu'il vienne en ce moment.

MAUNI.

Je doute qu'il fléchiſſe.
O mon Roi ! ſi ſon cœur réſiſte à vos efforts,
Vous êtes grand, mais fier : redoutez vos tranſports.
(*Il ſort.*)

SCENE II.

ÉDOUARD, SAINT-PIERRE.

ÉDOUARD, *aſſis.*

Viens, ſuperbe Ennemi, qui prends pour l'Héroïſme
Le courage inſenſé d'un ardent Fanatiſme ;
Un Monarque indulgent qui chérit les Vertus,
Daigne, dans tes pareils, en reſpecter l'abus.

Ma bonté, qu'indigna ton audace obſtinée,
Veut à ton choix enfin laiſſer ta deſtinée :
Et plaignant une erreur que tu peux abjurer,
Au lieu de te punir, conſent de t'éclairer.
Ouvre les yeux. J'ai fait recueillir dans mes Tentes
De tes Concitoyens les troupes défaillantes :
Victimes de la Faim & d'un farouche Orgueil,
Ils tombaient, les chemins devenaient leur cercueil !
Pour aller juſqu'au Roi que leur cœur me préfère,
Il faut que ma bonté ſoutienne leur misère.
Déjà ces malheureux, par mes ordres nourris,
D'un bienfait imprévu paraiſſent attendris :
Tu pourrais, achevant leur conquête facile,
Les ramener d'un mot dans le ſein de leur Ville ;
Tes jours ſont à ce prix. Ton grand cœur plaît au mien,
Et mon Fils ſe promet d'être l'ami du tien.
Cède au Tems, au Vainqueur, que ſeul tu dois connaître,
Laiſſe au ſort des Traités à fixer ton vrai Maître ;
Voilà tous les devoirs où tu dois t'arrêter.
Crois-tu que ton ſupplice engage à t'imiter ?
Quels Grands, ſur l'échaffaud, te prendront pour modèle ?
Va, les ſeuls Rois heureux ont une Cour fidèle :
Et ſi je règne enfin, tu n'es dans l'avenir
Qu'un Criminel obſcur que la Loi fit punir.

SAINT-PIERRE.

Seigneur, j'ai deſiré, pour prix de mon courage;
Le bien de mon Pays, ſa gloire, & ſon ſuffrage.
Si la France ſuccombe enfin ſous vos exploits,
Il m'eſt doux que mon nom périſſe avec ſes Loix.
Vos armes cependant ſont loin de les détruire;
Je le vois par les ſoins qu'on prend pour me ſéduire.
Oui, ſur ma Nation, ſur ſon génie ardent,
D'un éclat de Vertu vous craignez l'aſcendant:
Mais le coup eſt porté. Si jamais ma faibleſſe
De mes premiers efforts démentait la nobleſſe;
Le ſentier de l'Honneur, que mes pas ont tracé,
Par mon lâche retour ne peut être effacé:
Vos bontés, ſur les cœurs, obtiennent quelque empire;
Mais le Français combat l'Ennemi qu'il admire;
Leur valeur va s'accroître encor par vos bienfaits,
Ils voudront, en Vainqueurs, ... les rendre à vos Sujets.

ÉDOUARD.

Mais comptes-tu pour rien la faveur légitime....

SAINT-PIERRE.

J'aurais votre faveur, & perdrais votre eſtime.
Vous mépriſiez d'Artois en le comblant d'honneurs;
Vous allez m'envier chargé de vos rigueurs.
Eh! comptez-vous pour rien la foi pure & ſacrée,
Qu'à Valois... votre bouche & la mienne ont jurée?

Mon cœur la gardera juſqu'au dernier ſoupir ;
Je n'ai pas, comme vous, le droit de la trahir.
Dieu ! que la Politique avilit la Couronne,
Que la Probité ſimple honorerait le Thrône !
Valois de ſes ſermens ne ſait point s'affranchir ;
Trompé par ſes Rivaux, eſt ce à lui d'en rougir ?
Eh ! comment à mon Roi deviendrais-je infidèle,
Quand j'ai devant les yeux ſa vertu pour modèle ?

ÉDOUARD, *ſe levant.*

Eh ! bien ! cours au Trépas, que tu ſembles chercher ;
Ton inſolent Orgueil te pourra coûter cher.
A la Rébellion tu joins encor l'outrage !
Mais je ferai pâlir ton ſuperbe courage.
Que le coupable ſang de ton Fils expiré
Repaiſſe, avant ta mort, ton œil dénaturé.
Toi ſeul es ſon bourreau ; ſes derniers cris peut-être
Dans le fond de ton cœur me vengeront d'un Traître.

SAINT-PIERRE, *tremblant.*

O mon Fils ! quel moment pour ce cœur paternel !..
[*Reprenant ſa fermeté.*]
Mais... tu ſouffrirais plus à me voir criminel.

ÉDOUARD.

Inhumain !

SAINT-PIERRE.

C'eſt trop perdre & menace & promeſſe ;
J'ai honte que pour moi tant de fierté s'abbaiſſe :

Je crois voir ſur nous deux les yeux de l'Univers ;
Les yeux de l'Avenir de toutes parts ouverts :
On regarde Édouard conſeillant l'infâmie,
Pour corrompre un Sujet épuiſant ſon génie :
Quel Mortel, de mon ſort, ne ſerait pas jaloux ?
Vous me forcez, Seigneur... d'être plus grand que Vous.

ÉDOUARD.

(*Mauni entre avec les Gardes.*)

Gardes... Qu'avec les ſiens on le traîne au ſupplice.

(*Les Gardes emmenent Saint-Pierre.*)

SCENE III.

ÉDOUARD, ALIÉNOR, MAUNI, UN HÉRAULT D'ARMES, GARDES.

ALIÉNOR, *à Mauni, voyant qu'on emmène Saint-Pierre.*

AH ! Mauni, ſuſpendez ce fatal ſacrifice.
[*A Édouard.*] [*Mauni ſort.*]
Par votre ordre, Seigneur, je quittais ces remparts ;
Ce Héraut de Valois a frappé mes regards ;

Et ſa voix m'annonçant les plus heureux préſages,
Je reviens avec lui racheter nos Otages.
Nous ignorons du Roi le généreux deſſein ;
Lui-même, en cet écrit, l'a tracé de ſa main :
Mais on ſait ſeulement qu'une offre ineſpérée
De ſes Sujets proſcrits rend la grace aſſurée.

ÉDOUARD, *liſant la lettre.*

» Toi, qui t'oſant nommer le vrai Roi des Français ;
» Dans les flots de leur ſang fais chanceler leur Thrône ;
» Si tu veux épargner les Héros de Calais,
» Je t'offre les moyens d'acquérir ma Couronne.
» Viens ſeul, avec moi ſeul, par un noble combat ;
» Finir tous les malheurs de nos Sujets fidèles :
» Notre intérêt n'eſt point l'intérêt de l'État ;
» En dignes Chevaliers terminons nos querelles.

[*Avec tranſport.*] [*A ſes Gardes.*]
Tous mes vœux ſont remplis. Qu'on briſe l'échaffaud ;
Que de riches préſens on charge ce Hérault :
Rendez lui ces captifs qu'à Valois j'abandonne,
Valois.. mérite enfin de diſputer mon Thrône.

[*Au Hérault.*]
Va, qu'il choiſiſſe l'heure & faſſe ouvrir le champ ;
Cours, je me rends moi-même aux bornes de ſon Camp.

ALIÉNOR, *au Hérault.*

Arrête. Il faut apprendre aux Français qui l'ignorent,
Cet excès de vertu du Maître qu'ils adorent.
Peuple, ton Souverain veut s'expoſer pour toi ;
[*en regardant Édouard.*]
Et l'on te blâme encor d'idolâtrer ton Roi !
Non, Seigneur ; ce Cartel qu'en frémiſſant j'admire,
Non, il n'aura jamais l'aveu de notre Empire.
Mais . . . Melun dans ces lieux,

SCENE IV.

ÉDOUARD, ALIÉNOR, MELUN, MAUNI, LE HÉRAULT D'ARMES, GARDES.

ALIÉNOR.

AH ! Comte, ſavez-vous
Pour quel deſſein le Roi vient de nous tromper tous ?

MELUN.

J'ai ſurpris, dévoilé, publié ce myſtère ;
Et j'accours, ſur le cri de notre Armée entière ;
Déſavouer du Roi l'imprudente valeur,
Et rompre ce combat, vain projet d'un grand cœur ;

Oui, Prince, c'eſt en vain qu'il ouvre la carrière ;
Tous nos cœurs à Valois ſerviront de barrière,
Non pas que le ſuccès allarme nos eſprits.
Mais pour mon Roi vainqueur voyons-nous quelque
prix ?
Quand il vient haſarder le Sceptre de la France ;
Celui de l'Angleterre eſt-il dans la balance ?
Avez-vous conſulté votre Sénat jaloux ?
Ce combat inégal n'a de prix que pour vous.
Je ſais que pour Valois, le meilleur de nos Princes ;
Notre ſang épargné vaut toutes vos Provinces ;
Mais, Seigneur, le répandre eſt notre premier bien ;
Puiſqu'il en eſt avare, & prodigue du ſien.
D'ailleurs, Maître de tout, l'eſt-il de ſa perſonne ?
Peut-il à d'autres Rois tranſporter ſa Couronne ;
Aux mains d'un Étranger l'expoſer aujourd'hui ?
La Loi qui fait le Prince eſt au-deſſus de lui.
Quand vous immoleriez Philippe & ſes Fils même ;
Vainement votre front attend ſon Diadême :
Tout le ſang des Capets coulât-il par vos coups ;
Les derniers des Français ont des droits avant vous.
Je parle au nom des Grands, du Peuple & de l'Armée ;
Mes devoirs ſont remplis.

[*Il ſort avec le Hérault d'Armes.*]

SCENE V.

ÉDOUARD, ALIÉNOR, MAUNI; GARDES.

ÉDOUARD, *furieux.*

O Colere enflammée !...
L'accord de deux Rivaux n'eſt donc qu'un vain bonheur !...
Ingrate Nation qu'a chéri mon erreur,
Je vais juſtifier l'horreur que je t'inſpire :
Qui ne peut te ſoumettre, oſera te détruire.
Si je ne puis règner dans les murs de Paris,
Tremble, je règnerai ſur leurs ſanglans débris.
C'eſt ici le dépôt de vengeance & de haine,
D'où j'enverrai la mort aux rives de la Seine :
Je ferai de la France un plus affreux deſert
Que celui qu'à mes yeux ces remparts ont offert :
On verra, ſous les coups d'un Vainqueur & d'un Maître,
Dans la flâme & le ſang vos Cités diſparaître :
Que de la Loire au Rhin, des Alpes aux deux Mers,
Des nuages de cendre obſcurciſſent les airs :

Qu'immolés à l'inſtant ce Maire & ſes complices,
D'un courroux immortel, conſacrent les prémices.
[*Il tombe dans un fauteuil, tout hors de lui.*]

MAUNI.

Seigneur...

ÉDOUARD.

Allez, vous dis-je?

ALIÉNOR.

O transports pleins d'horreurs!
Altière Ambition, voilà donc tes fureurs!
Tu fais de l'Homme un Tigre; & ta rage effrenée...

EDOUARD, *s'appercevant que Mauni ne part point.*

Avez-vous entendu la loi que j'ai donnée?
Qu'on les mène à la mort.

MAUNI, *ſans dureté.*

J'ai ſuivi vos drapeaux,
Pour guider vos ſoldats & non pas vos bourreaux:
Seigneur, je vous l'ai dit, & vous devez m'en croire,
Plus que votre faveur, je chéris votre gloire:
L'Anglais n'eſt point eſclave en vous devant ſa foi:
Vous m'avez confié la gloire de mon Roi,
C'eſt un dépôt ſacré dont j'aimais à répondre:
Si vous le retirez, j'en vais gémir à Londre.

EDOUARD, *toujours aſſis.*
[*A un Officier.*]

Téméraire, ſortez... Vous allez m'obéir.
[*Mauni & l'Officier ſortent.*]

ALIÉNOR

Harcourt vous abandonne, & Mauni va vous fuir!

O Maire de Calais, ſois ſûr de ta vengeance ;
Ton Rival, de ta mort, va répondre à la France.

EDOUARD, *ſe levant.*

Comment ! ce vil Sujet, vous l'égalez à moi !

ALIÉNOR.

Un Sujet vertueux, s'immolant pour ſon Roi,
Vaut bien un Roi, Seigneur, cruel dans ſa victoire,
Embrâſant l'Univers pour une ombre de gloire.
Vous, Vaſſal de la France & Sujet de Valois,
Du ſang que vous verſez, vous rendrez compte aux Loix :
Par vos rébellions, les champs de l'Aquitaine
Reviendront pour jamais ſous la main Suzeraine :
Vos neveux, dépouillés de ce Fief paternel,
Maudiront l'artiſan d'un déſaſtre éternel :
Né pour être l'exemple & l'amour de la Terre,
Vous ſerez le fléau même de l'Angleterre ;
Et l'Humanité ſainte, expirant dans les pleurs,
Viendra vous reprocher des Siècles de malheurs.

SCENE VI.

EDOUARD, HARCOURT, ALIÉNOR, GARDES.

HARCOURT.

EDOUARD, j'ai rendu vos fureurs légitimes.
Mes ſoins, à l'échaffaud, arrachent vos victimes ;

Elles ſont maintenant près du camp de mon Roi.

EDOUARD.

Perfide, oſes-tu bien...

ALIÉNOR, *avec une joie tranquille.*

Il eſt digne de moi.

EDOUARD.

Quoi ! Ces Français ſi fiers, qui bravaient le ſupplice,
S'abbaiſſent, pour le fuir, au plus lâche artifice ?

HARCOURT.

Non. Je les ai trompés, ſans paraître à leurs yeux.
A peine le Hérault eſt entré dans ces lieux,
J'ai publié, Seigneur, qu'en vos mains apportée,
A l'inſtant leur rançon venait d'être acceptée :
J'ai ſuppoſé votre ordre & hâté leur départ,
Avant Melun lui-même ils quittaient ce rempart.
Votre armée, autour d'eux, chantant leur délivrance,
Confirmait leur erreur & ſervait ma prudence.
Entendez-vous ces cris ? Tous les cœurs ſont jaloux
De vanter les vertus que j'annonçais en vous.
Pour ces Infortunés je vous donne ma vie ;
Qui cauſa leur malheur, pour eux ſe ſacrifie ;
C'eſt le moindre devoir. Rempliſſez donc vos vœux ;
Raſſemblez ſur moi ſeul leurs ſupplices affreux...

EDOUARD.

Tu les as mérités.

HARCOURT.

Ce n'eſt point quand mon zèle
Vient de vous épargner une honte éternelle ;

Mais lorſque, trahiſſant mon Prince & mon Pays,
J'ai porté la victoire à leurs fiers ennemis.
[*A Aliénor.*]
Ah! j'en pleure de honte. Ah! dites à mon Maître
Que je meurs ſon Sujet & digne enfin de l'être.
[*Avec tranſport.*]
J'abjure entre vos mains le ſerment déteſté
Qu'à ſon Rival heureux ma fureur a prêté...

EDOUARD.

Traître, qui m'as promis comme au Roi légitime...

ALIÉNOR.

Le parjure eſt vertu quand on promit le crime.

EDOUARD.

Votre amour fait ſon crime & ſa perte en ce jour.

ALIÉNOR.

Il s'immole à ſa gloire, & non à mon amour.
Mais l'Amour peut enfin reprendre ſa puiſſance;
Il ne fut point ſon guide, il eſt ſa récompenſe.
Cher Harcourt, je te rends & te prouve ma foi;
Je mourrai ton amante & mourrai près de toi.
Que vois-je?

EDOUARD.

Ciel!

SCENE VII. & *dernière.*

EDOUARD, HARCOURT, ALIÉNOR, MAUNI, SAINT-PIERRE, AURELE, AMBLÉTUSE, LES TROIS AUTRES BOURGEOIS, GARDES.

HARCOURT, *à Saint-Pierre.*

C'Est vous !

SAINT-PIERRE, *à Harcourt.*

[*A Edouard.*] J'ai ſçu votre artifice :
Et vous voyez, Seigneur, ſi j'en ſuis le complice.
Nous marchions, regrettant un glorieux trépas ;
Mais le brave Melun vient d'atteindre nos pas :
Son trouble à notre aſpect, ſa joie embaraſſée
De ſoupçons importuns ont rempli ma penſée.
J'ai preſſé ſa franchiſe : à notre fermeté
Sa candeur héroïque a dû la vérité.
O mon Roi ! quel amour ! quels exemples ſublimes !
Tu hazardais tes jours... Reprenez vos victimes,
Seigneur, Sur mon Pays quels que ſoient vos projets,
Vous connaiſſez enfin le Maître & les Sujets.

EDOUARD.

Je demeure interdit.

[*Il reſte appuyé ſur un fauteuil.*]

HARCOURT, *à Saint-Pierre.*

Ah ! la mort nous raſſemble ;
Vous ne trahirez pas tous mes deſirs enſemble.
[*A Aliénor.*] [*Prenant la main de Saint-Pierre.*]
Adieu... Marchons, Amis.
[*Ils ſont un pas en ſilence.*]

AURELE, *regardant Edouard & ſon Pere.*

Je cède à mon effroi.
Seigneur... [*Il ſe jette aux pieds d'Edouard.*]

SAINT-PIERRE, *ſe retournant.*

Mon fils, aux pieds d'un autre que ſon Roi !

AURELE, *à ſon Père.*

Oui, j'oſe demander, (c'eſt ma ſeule priere,)
[*A Edouard.*]
De mourir le premier ... loin des yeux de mon Père.
Seigneur, ſongez au vôtre... Ah ! quand des fers brûlans
Étaient prêts de percer & d'embrâſer ſes flancs ;
Si tombant aux genoux de ſon Juge inflexible,
Vous euſſiez vû ce Tigre, à vos pleurs inſenſible,
Le frapper, vous couvrir de ſon ſang paternel...
Vous fûtes malheureux, & vous êtes cruel !

SAINT-PIERRE, *relevant ſon Fils.*

Leve-toi, je rougis...

EDOUARD.

Où ſuis-je ? & quel murmure,
Quels cris attendriſſans jette en moi la Nature !

ALIÉNOR.

Ah ! Seigneur, gardez-vous d'en étouffer la voix ;
Le Monde eſt trop heureux quand elle parle aux Rois.

EDOUARD.

Par tant de traits puiſſans mon ame eſt pénétrée!
Quel bandeau tombe enfin de ma vûe égarée!
De combien de Héros je ſuis environné!
Par combien de vertus je me ſens condamné!
Ma fière ambition m'allait conduire au crime.
Gloire, Idole des Rois, le Peuple eſt ta victime.
Ah! je veux me punir. Je le veux. Je le dois....
O Ciel! quel ſacrifice il faut faire à Valois!...
Mais n'importe... Vivez, ô généreux courages...

AURELE.

Mon Pere!

EDOUARD.

De la Paix ſoyez les premiers gages;
Allez. Si vos vertus ont aigri mon courroux,
D'un Roi que vous ſervez on peut être jaloux.
[*A Harcourt.*]
Toi, qui les as ſauvés de ma fureur extrême,
Tu me rends à l'Honneur, je te rends à toi-même;
Retourne vers ton Roi. Qu'il juge, par ce don,
Si de ſon Ennemi je veux garder le nom.
En vain, depuis trois ans, la Fortune l'accable,
Un Peuple ſi fidèle eſt un Peuple indomtable.
Lorſque ſur les Français je prétendis règner,
Je cherchais leur amour que j'eſpérais gagner:
Mais il faudrait les vaincre en Tyran ſanguinaire:
S'il n'eſt un don des cœurs, le ſceptre peut-il plaire?
Je renonce à leur Thrône.

MAUNI, *avec fermeté.*

Ah! je vous reconnais :
Voilà le noble orgueil d'un cœur vraiment Anglais.

EDOUARD, *prenant la main de Mauni.*

C'eſt par d'autres vertus qu'on va me reconnaître,
Je veux faire, aux Français, regretter un tel Maître.

SAINT-PIERRE.

Seigneur, par vos vertus, attendez des Français
Reſpect, eſtime, amour, ... & non de tels regrets.
Daignez, en ce moment, recevoir notre hommage.
L'honneur d'un beau trépas a flatté mon courage ;
Mais je vais vous devoir le bien de mon Pays :
Ma vie eſt un préſent qui m'eſt doux à ce prix.

ALIÉNOR.

Grand Prince, avec mon Roi, que de nœuds vous raſſemblent !
Le Ciel fit pour s'aimer les cœurs qui ſe reſſemblent.
Ah! de l'Humanité rétabliſſez les droits ;
A l'Europe, tous deux, faites chérir ſes loix ;
Que, par vous, des Vertus cette Mère féconde,
Soit la Reine des Rois, & l'Oracle du Monde.

FIN.

NOTES HISTORIQUES

Sur le SIÉGE DE CALAIS.

Je crois devoir commencer par le récit entier de l'événement qui fait le ſujet de la Tragédie qu'on vient de lire. On verra ſans doute, avec plaiſir, ce récit tel qu'il eſt dans Froiſſard, Auteur contemporain. La naïveté de ſon vieux langage porte l'empreinte de la vérité. J'en retrancherai ſeulement quelques circonſtances inutiles, & j'y changerai quelques mots devenus inintelligibles pour le commun des Lecteurs.

RÉCIT DE FROISSARD.

JEAN DE VIENNE, Gouverneur de la Ville, monta aux Créneaux & fit ſigne à ceux de dehors qu'il voulait parler à eux. Quand le Roi d'Angleterre ouït cette nouvelle, il y envoya Monſeigneur Gaultier de Mauny & Meſſire Baſſet. Jean de Vienne leur dit : chers Seigneurs, vous êtes vaillans Chevaliers en fait d'armes, & ſavez que le Roi de France nous a céans envoyés, & commandé que nous gardaſſions cette Ville & Chaſtel. Nous en avons fait notre pouvoir : mais nous n'avons plus de quoi vivre. Il nous faudra tous mourir ou enrager de famine, ſi le Gentil Roi votre Seigneur n'a merci de nous. Laquelle choſe lui veuillez prier, *& qu'il nous laiſſe aller tout ainſi que nous ſommes, & veuille prendre la Ville & le Châtel, & tout l'avoir (toutes les richeſſes) qu'il y a dedans. Il en trouvera aſſez.* A ce répondit Meſſire de Mauny : Nous ſavons partie de l'intention de Monſeigneur le Roi ; car il nous l'a dit. Sachez *que ce n'eſt mie ſon entente que vous vous puiſſiez aller ainſi ; ains ſon intention eſt que vous vous mettiez tous à ſa pure volonté, pour*

rançonner ceux qu'il lui plaira, ou pour faire mourir. Monſeigneur Jean de Vienne dit : ce ſerait choſe trop dure pour nous. Nous ſommes céans un petit nombre de Chevaliers & Écuyers qui avons ſervi notre Souverain Sire, comme vous ſerviriez le vôtre en pareil cas : mais nous ſouffririons tout au monde plûtôt que nous conſentiſſions que le dernier de la Ville fût plus maltraité que nous. Nous eſpérons de la Gentilleſſe (de la généroſité) du Roi d'Angleterre, que ſon deſſein changera. Mauny (ou Manny) retourna vers le Roi, qui dit n'avoir volonté de faire autrement. Monſeigneur, lui dit Mauny, vous pourriez bien avoir tort : car vous donnez très-mauvais exemple. Si vous nous envoyez en aucune de vos Forteresſes, nous n'irons mie ſi volontiers ; ſi vous faiſiez ces gens mettre à mort ; ainſi ferait-on de nous en ſemblable cas. Ces paroles furent ſoutenues par tous les Barons qui étaient préſens. Eh ! bien, dit le Roi d'Angleterre, je ne veux mie être ſeul contre tous : vous direz au Capitaine de Calais que la plus grande grace qu'il pourra trouver en moi, c'eſt qu'ils partent de la Ville ſix des plus notables Bourgeois, les chefs nuds, les harts au col, & d'eux je ferai à ma volonté, & le remanant prendrai à merci. Mauni retourna vers Jean de Vienne qui aſſembla les Bourgeois, & leur fit rapport des paroles d'Edouard. Lors ſe mirent à pleurer femmes & enfans : il n'eſt cœur ſi dur qui n'en eût pitié. Après ſe leva Euſtache de Saint-Pierre, *le plus riche Bourgeois de la Ville*, lequel dit devant tous. Seigneurs : grands & petits, grand méchef ſerait de laiſſer mourir un tel Peuple qui cy eſt par famine ou autrement, quand on y peut trouver quelque moyen. Et ſerait grande grace envers notre Seigneur qui de tel méchef le pourrait garder. J'ai en droit de moi ſi grande eſpérance ſi je meurs pour ce Peuple ſauver que je veuille être le premier. A peine eut-il parlé que chacun l'alla adorer de pitié. Auſſi-tôt ſe leva Jean d'Aire, très-honnête & très-riche Bourgeois ; après lui Jacques de Wiſſant qui dit qu'il tiendrait compagnie à ſes deux couſins ; ainſi fit Pierre de Wiſſant, ſon frère : & puis le cinquième & le ſixième.

On conduiſit ces ſix victimes hors des portes, & le Seigneur de Vienne dit à Mauni : je vous délivre par le conſentement du Peuple de cette Ville, ces ſix Bourgeois, & je vous jure *que ce ſont les plus honorables & notables du corps de Bourgeoiſie de la ville de Calais.* Veuillez prier pour eux le Roi.

vôtre Seigneur, qu'ils ne meurent pas. Je ne ſai, dit Mauny; mais j'en ferai mon pouvoir. Mauny les préſenta au Roi, au milieu d'une foule de Barons & Chevaliers Anglais qui pleuraient de pitié. Édouard les regarda d'un œil courroucé; car il haïſſait beaucoup le Peuple de Calais, & commanda *qu'on leur tranchât les têtes.*

Tous les Seigneurs ſuppliaient le Roi de leur faire grace, mais il n'y voulait entendre. Alors Mauny reprit la parole : Gentil Sire, lui dit-il, veuillez réfréner votre courage; vous avez renommée de ſouveraine gentilleſſe & nobleſſe; or ne veuillez faire choſe pourquoi elle ſoit amoindrie. Tous diraient que ce ſerait grande cruauté ſi vous étiez ſi dur que vous fiſſiez mourir ces honnêtes Bourgeois, qui de leur propre volonté ſe ſont offerts pour les autres ſauver. A quoi le Roi répondit : Mr. Gaultier, il n'en ſera autrement : Soit fait venir le Cope-tête. Ceux de Calais ont tant fait mourir de mes hommes qu'il convient eux mourir auſſi.

La Reine d'Angleterre, qui était enceinte, ſe mit à genoux en pleurant : Ah! Gentil Sire, depuis que j'ai repaſſé la Mer en grand péril, je ne vous ai rien requis : or vous prie humblement en don que pour le Fils de Sainte Marie, & pour l'amour de moi, vous veuillez avoir de ces ſix hommes merci. Le Roi la regarda, ſe tut un moment & lui dit. Ah! Madame, j'aimerais mieux que vous fuſſiez autre part que cy : mais vous me priez ſi acertes que je ne puis vous éconduire; ſi vous les donne à votre plaiſir. Lors la Reine les emmena dans ſon appartement, leur fit ôter les cordes d'entour du cou, les fit revêtir, & dîner à leur aiſe : puis donna à chacun ſix nobles, (ou écus d'or) & les fit conduire hors du camp en ſûreté.

Réflexions ſur ce récit.

On ne peut rien de plus ſimple, rien de mieux circonſtancié. Ces faits ſont encore atteſtés par les meilleurs Hiſtoriens Français & Anglais. Voyez Mézerai, Daniel, Villaret, Smollett; & ſinguliérement Rapin Thoiras qui, de tous les Auteurs, eſt le plus partial en faveur d'Édouard. » Malgré l'inter» ceſſion du Prince de Galles & de toute la Cour, le Roi or» donna, dit-il, de conduire au ſupplice les ſix Habitans de » Calais. Mais quelque réſolution qu'il eût priſe, il ne put voir

» à ſes genoux une Épouſe qu'il aimait tendrement, & à la » quelle il avait tant d'obligations ». Rapin Thoiras finit en aſſurant que cette action fit le plus grand honneur à la Reine d'Angleterre

Il m'eſt revenu qu'un Étranger reſpectable par ſes talens & par ſes lumières, avait eſſayé de répandre des nuages ſur la vérité de ce trait d'Hiſtoire; & que ſes doutes étaient fondés ſur le ſilence de la plûpart des Écrivains Anglais. Mais le ſilence de quelques Auteurs eſt-il jamais une preuve contre le témoignage des autres, & ſurtout contre un récit auſſi détaillé, fait par un Hiſtorien contemporain tel que Froiſſard ? Il avait quatorze ans lorſque la ville de Calais fut priſe. Il ne commença ſon hiſtoire que ſix ans après. Mais il fut à portée de voir, & il vit en effet Mauni, & le plus grand nombre des Seigneurs Anglais qui s'étaient trouvés à ce fameux Siége. Il était né en Hainaut, & il avait ſuivi en Angleterre la Reine Épouſe d'Édouard, qui était fille du Comte de Hainaut. On pourrait même croire que Froiſſard rapporte, à peu de choſe près, les termes dont ſe ſervirent le Roi, la Reine & Mauni; puiſque le Français était alors la langue commune de la Cour d'Édouard : ce ne fut que pluſieurs années après que l'on ceſſa en Angleterre d'écrire les actes publics en langue Françaiſe. » J'ai mis, dit cet Auteur, grande di» ligence en mon tems, pour ſavoir. J'ai cherché maint Royau» me & maint Pays pour faire juſte enquête de toutes les cho» ſes qui ſont contenues en cette hiſtoire : j'en ai vu en mon » tems la meilleure partie. J'ai eu connaiſſance des Hauts Prin» ces & Seigneurs, tant en France qu'en Angleterre. . . . De» puis l'âge de vingt ans, j'ai travaillé trente-ſept ans à cette » hiſtoire . . . Or fus-je cinq ans de l'Hôtel du Roi & de la » Reine d'Angleterre. Cette bonne Reine fut dans mon jeune » tems ma Dame & ma Maitreſſe . . . Et pour certain mon » grand plaiſir était d'enquérir, & auſſi-tôt écrire comme j'a» vais fait les enquêtes.

J'ajouterai que, dans cette occaſion particulière, le récit de Froiſſard eſt garanti par la Reine d'Angleterre même, qui reçut des mains de cet hiſtorien, & reçut avec approbation, * le

* *Voyez la Préface de Froiſſard.*

livre où tous ces traits ſont rapportés. Aurait-il jamais oſé louer cette Princeſſe d'une action qu'elle n'aurait point faite ? Aurait-il, dans la Cour d'Édouard, auquel il était attaché, & dont il fait le Héros de ſon hiſtoire, aurait-il oſé dire à la Reine ; le Roi votre Époux a été prêt de ſe deshonorer par une cruauté atroce ; ſi cet évenement n'eût été public dans toute la France & dans toute l'Angleterre ? Ou cette réflexion eſt déciſive, ou il n'y a rien de certain dans l'Hiſtoire ; & alors que ſert de conteſter ?

On a prétendu encore diminuer la gloire de nos ſix Héros de Calais, en diſant qu'ils devaient bien ſe douter qu'Édouard leur ferait grace. Mais pourquoi s'en ſeraient-ils flattés ? Édouard qui ſe prétendait Roi de France avait, au commencement du Siége, menacé d'exterminer tous les Caléſiens comme des Rebelles ; au moment de la Capitulation il venait d'exiger qu'ils ſe rendiſſent tous à diſcrétion, *pour rançonner une partie & faire mourir l'autre :* Enfin il ſe réduiſait *par grande grace* à n'en faire périr que ſix. Sur quel fondement ces ſix Malheureux pouvaient-ils donc eſpérer une nouvelle clémence ? D'ailleurs il eſt prouvé que ſans les pleurs de la Reine d'Angleterre, on leur tranchait la tête ; & le ſuccès des larmes de cette Princeſſe n'était pas une choſe que l'on pût deviner, puiſque l'on ignorait même ſi elle en répandrait.

Mais, dit-on, Édouard ne fit point pendre Charny qui, après la priſe de Calais, corrompit le Gouverneur Anglais & fut pris en ſe préſentant aux portes de la Ville. Réponſe. Édouard ſe fit une partie de plaiſir de ſurprendre cet Officier & le détachement de la Garniſon de St. Omer qu'il commandait. Édouard vint exprès de Londres avec le Prince de Galles pour cette expédition qui ne méritait guères ſa préſence. Mais de ce que ce Monarque, dans un moment de gaieté & de platſanterie, traita les Officiers Français avec toute la courtoiſie d'un Chevalier, peut-on en conclure que ſix mois auparavant il n'ait pas été dans la colère la plus terrible contre les Bourgeois de Calais ? Au contraire il ſerait plus vraiſemblable de dire qu'Édouard ne pardonna à Charny que par le ſouvenir de l'honneur que ſon épouſe s'était fait en obtenant la grace d'Euſtache de Saint-Pierre.

Enfin il eſt conſtant qu'en 1418, au Siége de Rouen, Henri V. à l'exemple d'Édouard, voulut qu'on lui livrât auſſi quelques Bourgeois ; & qu'il eut l'inhumanité de faire périr ſous

ſes yeux, par la main des Bourreaux, Alain Blanchard, Maire de la Ville, homme d'un courage héroïque, fait pour mériter l'eſtime & le reſpect d'un Ennemi qui ſe reſpecte & s'eſtime lui-même. Je demande quelles raiſons Euſtache aurait eues pour attendre d'Édouard plus de généroſité ? Je crois encore que la Capitulation de Rouen, qui n'eſt qu'une répétition de celle de Calais relativement aux ſix Bourgeois, devient une nouvelle preuve de la vérité du récit de Froiſſard. Il eſt auſſi très-néceſſaire d'obſerver qu'Édouard III. & Henri V. ne traiterent jamais que le Peuple en rebelle. Les Chevaliers en furent toujours quittes pour des rançons : tant parce qu'on reſpectait les loix de la Chevalerie, que parce que la rançon était le bien propre de celui qui avait fait un priſonnier.

✿

Le ſecours qu'à grands pas le Roi même conduit.

Philippe de Valois vint en effet avec une armée très-nombreuſe pour délivrer Calais. Mais le camp d'Édouard était inattaquable. On employa en vain toutes ſortes de voies pour l'en faire ſortir. On ſaccagea tous les pays voiſins, on brûla Caſſel. Les Flamands qui étaient joints aux Anglais, virent tranquillement ces incendies, & reſtèrent immobiles dans leurs retranchemens. Philippe attaqua une Tour avancée qui était du côté de la Mer & qui fut emportée ; mais on ne put pénétrer plus avant. Il eſt aiſé de voir qu'en préſentant ce choc comme une action générale, mon deſſein a été de rapprocher les principaux événemens de la bataille de Créci, tels que la bleſſure du Roi, la mort de Louis d'Harcourt, &c. &c. &c.

✿

Qui, nous environnant d'immenſes boulevards,
Forme un autre Calais autour de nos remparts.

Tous les Hiſtoriens rapportent qu'Édouard fit conſtruire en bois entre les remparts de Calais, la riviere & la Mer, une nouvelle ville où l'Armée Anglaiſe paſſa l'hiver, & qui était mieux fortifiée que Calais même.

Ce fut en l'outrageant qu'on le rendit coupable.

Quoi qu'en diſent la plûpart des Hiſtoriens Français, il n'eſt pas prouvé que Godefroi d'Harcourt fut réellement complice d'Olivier de Cliſſon, & des autres Seigneurs Bretons qui furent décapités pour avoir trahi Philippe de Valois. L'Abbé de Choiſy ſemble annoncer le contraire. Smolett, d'après d'autres Hiſtoriens Anglais, prétend que la diſgrace de ce Seigneur fut l'effet d'une querelle violente qu'il eut avec le Maréchal de Bricquebec, & dans laquelle il oſa tirer l'épée en préſence du Roi. La Roque, Hiſtorien de la Maiſon d'Harcourt, rapporte le ſujet même de cette querelle ; l'amour y avait part. Godefroi voulait épouſer la fille d'un Seigneur Du Moley, & il avait pour rival le fils du Maréchal de Bricquebec. Ne pouvant rappeller tous ces détails dans ma Tragédie, j'ai préſenté la révolte d'Harcourt ſous le point de vue le moins déſavantageux : je l'ai fait paraître coupable comme le fut depuis un grand Prince beaucoup plus utile, mais preſque auſſi funeſte que lui à ſa Patrie.

✿

Et dont le ſeul Anglais effraye encor la Terre.

Preſque tous les Auteurs s'accordent à fixer le premier uſage du Canon au jour de la bataille de Créci. M. de Voltaire, dans ſon Hiſtoire Univerſelle, détaille des doutes très-bien fondés ſur cette époque prétendue de l'invention de l'Artillerie. Mais ce Poëte Philoſophe eût, dans une Tragédie, ſuivi l'opinion commune qui lui aurait procuré des richeſſes de détails ; & j'ai uſé, comme il l'eût fait, des droits de la Poëſie.

✿

La ſeconde Moiſſon vient de dorer nos plaines.

Selon les Annales de Calais le Siége dura un an, ayant commencé le 30 Août 1346. & fini dans les derniers jours du même mois en 1347. Édouard pendant le cours du Siége reçut un renfort de 30000 hommes que lui amenèrent le Marquis de Juliers & le Comte de Namur ; un autre de 17000 Anglais victorieux, qui paſſerent la Mer à la ſuite de la Reine ſon épouſe,

après avoir battu, ſous les ordres de cette Héroïne, & fait priſonnier le Roi d'Écoſſe. Malgré toutes ces forces réunies, il ne put prendre la Ville que par famine ; & les malheureux habitans mangèrent pendant pluſieurs jours *les chevaux, les chiens, & même juſqu'aux chats & aux ſouris.*

✿

Il veut qu'en abjurant notre Loi légitime.

Rapin Thoiras aſſure en effet, ainſi que les autres Écrivains, qu'Édouard ſomma Jean de Vienne de lui rendre la Ville comme au véritable Roi de France. Ce Prince en avait pris le titre dans ſes lettres particulières, & dans les Lettres Patentes données au Duc de Brabant, & cela dès l'année 1337, huit ans après avoir prêté ſolemnellement foi & hommage à Philippe de Valois. En 1340 il datta un reſcrit adreſſé aux Habitans de St Omer, & le fameux Cartel envoyé à Philippe, *de la première année de notre règne en France & de la 14me. en Angleterre.* Cela paraît aſſez mal calculé : car s'il était Roi de France, il l'était depuis la mort de Charles le Bel, c'eſt-à-dire depuis douze ans. On doit être encore très-étonné de voir Édouard traiter en égal le Roi Jean, ſon priſonnier, qu'il regardait comme un Uſurpateur. Sa conduite, toujours contradictoire avec elle-même, prouve combien il comptait peu ſur ſes prétendus droits.

✿

Faiſons-nous un bûcher de la Patrie en cendre.

Je ne ſais ſi cette propoſition fut hazardée dans Calais. Il eſt certain qu'elle fut faite & même approuvée dans Orléans, lors de ce fameux Siége que firent lever le Comte de Dunois & l'intrépide Jeanne d'Arc. Mezerai rapporte qu'au Siége de Rouen, dont j'ai déjà parlé, les Habitans furent prêts de ſe jetter tous les armes à la main dans le Camp des Anglais, après avoir mis le feu dans tous les quartiers de la Ville. J'ai fait uſage, dans mon ſecond Acte, de cette réſolution courageuſe que le déſeſpoir ſemblait autoriſer.

✿

S'il nous laiſſe partir, Guerriers, Femmes, Enfans.

Je crois avoir ſaiſi une Vérité échapée aux Hiſtoriens. Ils n'ont pas réfléchi ſur ce qu'ils écrivaient, quand ils ont dit que ce fut Édouard qui chaſſa de Calais tous les Habitans. Il eſt bien peu vraiſemblable qu'un Prince qui ſe diſait Roi de France, ait commencé par ſe priver de ſes Sujets, en les renvoyant de la première ville qu'il ſoumettait. Ce n'était guère le moyen de gagner les cœurs. Mais les propres mots de la Capitulation, rapportés par Froiſſard, & par les autres Hiſtoriens, démontrent que ce furent les Habitans qui demandèrent à abandonner leur ville, pour ſe rendre auprès de leur véritable Maître. Qu'on ſe rappelle que le Gouverneur demanda à Mauni en termes exprès : *que le Gentil Roi votre Seigneur nous laiſſe aller tout ainſi que nous ſommes ; & veuille prendre la Ville & le Chaſtel, & tout l'avoir qu'il y a dedans, il en trouvera aſſez.* A quoi Mauni répond : *ce n'eſt mie ſon entente que vous puiſſiez vous en aller ainſi.* Rien n'eſt plus clair. Et lorſque j'ai fondé la colère d'Édouard ſur cette propoſition ſi étrange, je me ſuis perſuadé que c'était plûtôt une vérité qu'une vraiſemblance. Les Annales de Calais vantent beaucoup une pareille réſolution priſe dans la même Ville en 1596, lorſque l'Archiduc Albert en fit le Siége. Mais il eſt évident que ce ne fut alors qu'une imitation du grand exemple donné 250 ans auparavant. En effet rien ne pouvait en 1596 exciter un enthouſiaſme ſi extraordinaire. Henri IV était affermi ſur le Thrône. L'Archiduc ne voulait pas forcer les Caléſiens à reconnaître un autre Roi de France ; il ne prétendait ſoumettre la Ville qu'à titre de conquête. D'ailleurs il eſt ſi vrai que l'Archiduc avait devant les yeux l'évènement de 1347, qu'il ſtipula expreſſément que le Gouverneur ſe retirerait dans la Citadelle avec ſa Garniſon ; *mais que les Habitans demeureraient dans la Ville en leurs maiſons, eux & enſemble toutes leurs familles.* Cette Capitulation portée aux Bourgeois par le Gouverneur fut univerſellement rejettée. Ils ſe retirerent tous dans la Citadelle. J'oſe le dire avec confiance, la combinaiſon de ces deux actions généreuſes prouve que la ſeconde ne fut dûe qu'au ſouvenir de la première.

Moi qui, malgré la voix de ſon Sénat auguſte;
L'ai ſeul precipité dans cette guerre injuſte.

Le Parlement d'Angleterre n'aida que faiblement Édouard dans le commencement de cette guerre ; & ſans le ſecours des Flamands, & des Provinces Françaiſes ſoumiſes dès long-tems à ſa domination, jamais Édouard n'eût fait valoir ſes prétendus droits. Ce fut Robert d'Artois qui engagea le Monarque Anglais à entreprendre la guerre : mais ce fut Godefroi d'Harcourt qui le détermina à deſcendre en Normandie, où la Fortune commença à le favoriſer. Car juſqu'alors Édouard n'avait eu aucun ſuccès ni en Guienne, ni en Bretagne, ni même en Flandres où il avait été forcé de lever le ſiége de Cambrai & celui de Tournai.

✿

L'Epouſe d'Edouard & l'altière Monfort,

La Comteſſe de Montfort avait exécuté au Siége d'Hennebon le projet qu'Aliénor propoſe ici. Elle avait dans une ſortie embraſé toutes les tentes des Aſſiégeans ; & à la faveur de ce déſordre, détruit une partie de leur armée. Voyez d'Argentré ſur cette Héroine, qui réuniſſait la valeur d'un Soldat aux talens d'un Capitaine.

✿

Vos débats généreux au Sort ſeront remis.

Les Annales de Calais aſſûrent, d'après d'anciens Mémoires, que le cinquiéme & le ſixiéme Bourgeois furent tirés au Sort, parmi plus de cent qui s'offrirent en voyant la généroſité des quatre premiers. C'eſt peut-être ce grand nombre qui a empêché que les noms des deux derniers ne ſe ſoient conſervés comme ceux des autres.

✿

C'eſt d'ici que Céſar triomphant des Morins.

S'il n'eſt pas certain que Calais ſoit réellement le *Portus Itius*, d'où Céſar partit pour l'Angleterre ; il eſt preſque démontré que ce fut un des Ports où ſa Flotte s'aſſembla. Les

Morins deſcendaient des Cimbres ou anciens Saxons. Leur pays comprenait une grande partie de la Picardie, de l'Artois & de la Flandre. Térouanne était leur Capitale. Lorſque Charles-Quint eut détruit entièrement cette Ville, il fit élever dans la place où elle avait été une colonne avec cette Inſcription qui conſervait encore l'ancien nom des Habitans: DELETI MORINI.

L'éclat de ſon Empire, avec faſte étalé,
Me montra tous les biens dont j'étais dépouillé.

Ce fait eſt vrai, & la conſéquence que j'en tire ne l'eſt peut-être pas moins. Édouard ne connut qu'au moment de ſon hommage, la grandeur du ſacrifice qu'il croyait faire de ſes droits ſur la Couronne de France. Retourné en Angleterre, *il ne tariſſait point ſur le grand état & ſur les honneurs qui étaient en France; auxquels, diſait-il, de faire ou d'entreprendre à faire nul autre pays ne s'accomparaige:* (ne peut ſe comparer.) On entend ce que ſignifient de telles expreſſions dans la bouche d'un Prince ambitieux. Elles annoncent l'amertume du regret & le feu du deſir. Un mot peint l'ame des Rois.

Valois trop fortuné, &c.

Philippe de Valois fut ſurnommé *le Fortuné*, titre que lui procura ſon avénement au Thrône, où il ne pouvait naturellement eſpérer de monter. Philippe le Bel avait laiſſé trois Fils, dont il n'était que le couſin germain. Au reſte, il eſt très-ſimple qu'un Roi tel qu'Édouard préférât le Thrône de France à celui d'Angleterre. Je crois que bien des Rois diraient ce que je lui fais dire.

Ne ſouffrez pas, hors des Champs de la Gloire,
Que le ſang des Français ſouille encor ma Victoire.

Godefroi d'Harcourt avait empêché la ruine entière de Caën, où Édouard ordonnait de mettre le feu. Je le peins ici tel qu'il fut dans cette autre circonſtance.

Ma mere eſt le Héros qui m'aprit à régner.

Iſabelle était certainement plus faite pour règner qu'Édouard II. Son fils peut parler d'elle avec éloge, puiſqu'en effet il n'a jamais avoué publiquement qu'elle eût contribué à l'aſſaſſinat de ſon mari.

✤

Si je n'euſſe vaincu dans les Champs de Créci.

Harcourt, depuis la deſcente en Normandie, avait été fait Maréchal Général de l'Armée Anglaiſe ; La Roque dit même Connétable. Il remporta pluſieurs Victoires avant celle de Créci. Dans cette mémorable journée il commandait la premiere ligne de l'Armée d'Édouard, avec le Prince de Galles âgé de quinze ans. (Il était né en 1331.) Cette première ligne gagna ſeule la bataille. Et le Roi d'Angleterre dit lui-même : *Je veux que l'Enfant gagne ſes éperons ; que la journée ſoit ſienne, & que l'honneur lui en demeure, à lui, & à ceux à qui je l'ai baillé en garde.* On ne peut pas faire un aveu plus honorable au Comte d'Harcourt.

✤

L'Epouſe d'Edouard, l'intrépide Iſabelle.

La plûpart des Hiſtoriens la nomment *Philippe*, quelques autres *Iſabelle*. Peut-être portait-elle les deux noms. J'ai dû choiſir le plus agréable, & éviter celui qui aurait pu faire quelque confuſion avec le nom de Philippe de Valois. Elle était fille du Comte de Hainault, & nièce du Roi de France.

Héros dans le combat, homme après la Victoire.

J'ai regret que mon ſujet ne m'ait pas permis de donner plus d'éloges au fameux Prince de Galles, connu ſous le nom du Prince Noir, & beaucoup plus Grand-homme que ſon Père. Je n'ai pu donner une idée de ſa magnanimité qu'en lui faiſant ſauver le Comte de Vienne, ſans ordre d'Édouard, & au riſque même de le mécontenter. Cette action eſt abſolument dans ſon

ſon caractère, & ſa vie offre plus d'un trait de cette nature. Lorſqu'il eut pris le vaillant Du Gueſclin à la bataille de Navaret, Édouard lui recommanda de le faire garder avec ſoin. Mais le Prince de Galles le mit en liberté dès qu'on lui fit entendre qu'il ſerait ſoupçonné de craindre Du Gueſclin, s'il le retenait priſonnier.

✿

Toi qui, t'oſant nommer le vrai Roi des Français

Ces cartels étaient fort de mode en ce tems-là. Edouard avait envoyé défier Philippe de Valois en 1340. Philippe le défia à ſon tour pendant le Siège de Calais. Le Roi Jean en fit de même en 1355. Toutes ces démarches furent ſans effet. Elles étaient conſeillées par le courage, & combattues par des raiſons ſupérieures.

✿

Seigneur, ſongez au vôtre... Ah ! quand des fers brûlans
Etaient prêts de percer & d'embraſer ſes flancs...

On a accuſé Edouard d'avoir été un Fils barbare. Il a, dit-on, déthrôné ſon Père ; il a enſuite relegué ſa Mère dans une priſon, où il l'a retenuë pendant 28 ans, ne lui donnant que 500 livres ſterlings de penſion. Le premier de ces reproches eſt faux dans le fait : l'autre eſt injuſte & mal fondé dans ſes conſéquences.

Dabord il n'eſt dit nulle part, & on ne peut pas même imaginer, qu'Edouard ait déthrôné ſon Père. Il n'avoit pas 13 ans quand ſa Mère débarqua avec lui en Angleterre, & ſe mit à la tête de l'armée : il était né en Octobre 1313, & ce fut dans les premiers mois de l'année 1326 que la Reine déclara la guerre, non pas à ſon mari, mais à ſes Mignons. Car le Manifeſte était rempli, ſelon l'uſage, des plus fortes aſſurances de reſpect pour le Roi. Or on ne déthrône pas ſon Père à 12 ans & demi ; & au contraire l'on croit facilement à cet âge une Mère qui dit : je ſuis bien éloignée d'en vouloir au thrône de mon Epoux. Quand la Reine fut maîtreſſe de la perſonne du Roi, elle voulut profiter de tous les avantages que lui offrait un ſuccès qu'elle n'avait peut-être pas eſpéré. Elle ſongea à le faire dépoſer. Il fallut convoquer un Parlement ; il fallut pour cette convocation négocier avec le Roi, qui ſeul avait droit de la

faire. Enfin il eut la faibleſſe d'y conſentir. Le Parlement aſſemblé par ſon ordre lui fit ſon procès, le dépoſa, & donna la Couronne à ſon Fils. M. de Voltaire rapporte dans ſon Hiſtoire Univerſelle, la forme ſingulière de cette dépoſition.

Cette ſcene ſe paſſa en Janvier 1327. Le jeune Edouard avait alors 13 ans & 3 mois. Il touchait donc de bien près à l'enfance, s'il n'y était pas encore. Que fit-il cependant? On eut beau lui dire que ſon Père était un imbécille hors d'état de régner, qu'il fallait qu'il acceptât la Couronne dans ce moment, s'il voulait ſe l'aſſurer pour l'avenir : cet enfant de 13 ans refuſa net ; il fit un vœu ſolemnel (& les vœux étaient ſacrés alors) de ne jamais accepter la Couronne du vivant de ſon Père, ſans ſon conſentement. Ce vœu, dit Rapin Thoiras, déconcerta les meſures du Parlement. En vain le Père & le Fils demandèrent la liberté de ſe voir. Jamais la Reine ne le voulut ſouffrir. On fit plus, dit Smolett, on menaça ſecrettement Edouard II. de mettre la Couronne ſur la tête d'un Étranger, s'il ne voulait pas la réſigner à ſon Fils ; & ce fut ſur le conſentement fatal que ce Prince donna enfin lui-même à ſa dépoſition, qu'Edouard III accepta la couronne. Auſſitôt le Parlement lui nomma douze Tuteurs pour gouverner pendant ſa minorité. Un des premiers était Henry de Lancaſtre, qui fut chargé en même tems de la garde du Roi dépoſé. Mais la Reine qui n'avait pas déthrôné ſon mari pour faire regner douze Seigneurs ſous le nom de ſon fils, s'empara du Gouvernement : & ſon Amant Mortimer devenu premier Miniſtre, fut dès-lors l'arbitre ſouverain des affaires du Royaume. Il excita bientôt un mécontentement général ; ſix mois n'étaient pas écoulés que déjà l'on parlait de tirer le Roi de priſon ; Henry de Lancaſtre paraiſſait y donner les mains ; la Reine & Mortimer lui ôterent la garde du Roi, & la confierent aux deux ſcélérats Maltravers & Gournay qui remplirent bientôt les ordres qu'on leur avait donnés de ſe défaire d'un Prince qui pouvait être encore à craindre. Tout le monde ſait la barbarie atroce avec laquelle on aſſaſſina Edouard II au mois de Septembre 1327. On cacha longtems ſa mort. Deux ans après on fit croire qu'il vivait encore, & ſur les démarches qu'un de ſes frères hazarda pour le délivrer, Mortimer & la Reine firent condamner ce Prince comme rebelle & coupable de haute trahiſon. Edouard III fut certainement le dernier à qui l'on apprit la fin tragique de ſon Père. On lui cacha même la manière indigne dont on l'avait

traité dans ſes différentes priſons. On craignoit, dit Smollett, les ſuites de cet attentat, ſi Edouard III en eût eû connaiſſance. Ce ne fut qu'en 1331, au retour du ſecond voyage qu'il fit en France, pour remettre à Philippe de Valois l'acte de ſon hommage-lige, que le Parlement & toute la Nation, ſoulevés contre l'adminiſtration tyrannique de la Reine & de Mortimer, ſe plaignirent hautement au jeune Roi; & n'oublierent pas dans leurs griefs l'aſſaſſinat exècrable de ſon malheureux Père.

Voici maintenant de quelle manière Edouard le vengea. Il traita ſa Mère en Fils & en Roi. Il expoſa ſa vie pour arrêter la Reine & ſon Amant, gardés par 180 Gentilshommes, au milieu deſquels il oſa paraître preſque ſeul, & que la préſence de leur Roi épouvanta. Mortimer fut écartelé. C'eſt par erreur qu'un Hiſtorien célèbre a dit que ce Miniſtre ne fut condamné que pour des concuſſions. Rymer, Smolett & Rapin Thoiras, qui font le détail de ſon procès, mettent à la tête des chefs d'accuſation, l'aſſaſſinat d'Edouard II *commis par ſes ordres exprès*. Si Edouard III ne fit point périr ſa Mère, s'il ne l'accuſa point d'être la complice du parricide Mortimer, s'il ne la fit point aſſiſter au ſupplice de ce barbare; on ne voit dans cette conduite que l'effet de la tendreſſe filiale & du reſpect qu'Edouard ſe devait à lui-même.

La Reine fut traitée honorablement & avec douceur dans ſon exil. *Elle avait*, dit Froiſſard, *Chambrières pour la ſervir, Dames pour lui tenir compagnie, Chevaliers d'honneur pour la garder, belle revenue pour la ſuffiſamment gouverner ſelon ſon noble état; & le Roi ſon Fils la venait voir deux ou trois fois l'an.* Les 500 livres ſterlings, valant environ 11000 livres de notre monnoye, & ſur leſquelles on veut jetter du ridicule, ou n'étaient que pour les menues dépenſes de la Reine, ou ſuffiſaient alors pour l'entretien de ſa maiſon, telle que Froiſſard la décrit. M. de Voltaire aſſure en effet que dans ce tems-là les Amiraux d'Angleterre n'avaient que ſix ſchellings par jour, & le Prince de Galles vingt. Les Rois d'Ecoſſe, défrayés par le Roi d'Angleterre, quand ils venaient à Londres, l'étaient ſur le pied de trente ſchellings par jour. Cela s'accorde très-bien avec la penſion de la Reine, plus forte que celle du Prince de Galles, plus faible que celle du Roi d'Ecoſſe. De plus gros revenus n'auraient pû ſervir à une Princeſſe ſi ambitieuſe & ſi in-

triguante, que pour exciter de nouveaux troubles. C'eſt à quoi elle avait employé la penſion de 60000 livres tournois qu'elle s'était fait adjuger pour l'entretien de ſon malheureux Epoux empriſonné, que l'on traitait cependant de la manière la plus indécente & la plus ſordide ; tandis que la Reine jouiſſait pour ſon Douaire (du vivant de ſon Mari) des deux tiers du revenu de la Couronne.

Edouard pourſuivit les deux ſcélérats qui avaient été les inſtrumens de l'aſſaſſinat. Maltravers ſe retira au fond de l'Allemagne, où il ne put être découvert. Gournay ſe réfugia à Burgos ; Edouard le demanda au Roi de Caſtille qui le rendit ; & ce Monſtre fut puni comme il le méritait. Edouard fit même une penſion au Chambellan du Roi de Caſtille, qui avait donné ſes ſoins pour le faire arrêter. Les Actes de Rymer en ſont foi. Que l'on juge à préſent ſi ce Prince fut un mauvais fils ; ſi j'ai eu tort de le faire paraître attendri ſur la mort d'un père qu'il vengea avec tant d'ardeur ? Cette mort nous fait frémir nous qui la liſons aujourd'hui ; combien devait-elle donc affecter un Fils ; & un Fils qui avait eu le malheur, dans ſon enfance, d'être, pour ainſi dire, le prête-nom des Tyrans de l'Auteur de ſes jours ! Pour moi je me ſuis regardé comme très-heureux, ne pouvant, par la diſpoſition de ma Tragédie, employer les larmes d'une Epouſe pour toucher Edouard, d'avoir pû remplacer ce ſentiment par le ſouvenir tendre & cruel de la mort de ſon Père. C'était toujours peindre la ſenſibilité de ce Prince en lui donnant un autre motif. C'était, pour me ſervir encore des termes de Corneille, conſerver l'Hiſtoire en la falſifiant.

✿

Retourne vers ton Roi.

Godefroi de Harcourt reçut des lettres d'abolition le 27 Décembre 1346. Il ſervit avec éclat juſqu'à la mort de ſon neveu décapité à Rouen par ordre & ſous les yeux du Roi Jean. Cette aventure lui fit reprendre les armes contre ſon Maître. Il fut tué en 1356, près de ſa Terre de Saint Sauveur, en Normandie, dans un combat où il fit des prodiges de valeur. Il avait fait un Teſtament par lequel il avait laiſſé tous ſes biens au Roi d'Angleterre. Cet objet fit la matière d'un des Articles du Traité

de Brétigny. Edouard, du conſentement du Roi Jean, donna cette ſucceſſion à l'illuſtre Chandos. Voyez Froiſſard : & la Roque, Tom. 2, page 1688.

Je renonce à leur Thrône.

Il n'y eut qu'une Trève entre les deux Rois après la priſe de Calais. Cette Trève dura tout le Règne de Philippe. La guerre recommença ſous le Roi Jean ſon Fils ; & ce ne fut que par le Traité de Brétigny qu'Edouard renonça enfin à la Couronne de France.

C'eſt ici le moment de dire deux mots de la Loi Salique ſur laquelle la plûpart des Hiſtoriens ont ſi mal raiſonné. Il y en a très-peu qui aient ſeulement entendu l'état de la queſtion qui diviſait Philippe de Valois & Edouard.

Le vrai fondement de la Loi Salique eſt la raiſon que j'ai développée au troiſième Acte : c'eſt la volonté de la Nation qui ne permet pas que ſon Sceptre paſſe aux mains d'un Etranger. Ce principe fut reconnu & établi de nouveau par l'Aſſemblée des Grands, & par les Etats Généraux qui décidèrent la queſtion en faveur de Valois. Ce principe eſt enfin avoué par Rapin Thoiras lui-même.

Edouard reconnaiſſait la Loi Salique ; & il fallait bien qu'il la reconnût, puiſque Charles-le-Bel avait laiſſé une Fille qui, ſans cette Loi, aurait également exclu de la Couronne Edouard & Valois. Voilà ce que n'ont pas dit des Hiſtoriens mal intentionnés ou mal inſtruits. Voilà ce qui fait avouer naïvement à Smolett qu'Edouard n'avait aucun droit au Thrône qu'il reclamait.

Mais Edouard ſoutenait que la Loi Salique n'excluait les Filles que par la raiſon de la faibleſſe de leur ſexe ; & qu'ainſi les Mâles deſcendus des Filles n'étaient point dans le cas de l'excluſion. C'eſt à quoi l'on répondait avec avantage que la faibleſſe du ſexe n'avait jamais été le fondement de la Loi, puiſque l'on avait preſque toujours, pendant la minorité des Rois, remis le Gouvernement entre les mains des Reines leurs Mères. On prouvait, avec la même évidence, que l'objet de la Loi Salique avait été d'écarter de la Couronne tout Prince Etranger ; puiſque la Nation n'en avait jamais ſouffert un ſeul ſur le

Trône depuis la fondation de la Monarchie : & ainſi la Loi Salique avait encore plus de force contre Edouard que contre ſa mère. On ſent bien que cette diſcuſſion n'était pas facile à mettre en vers ; mais elle était indiſpenſable dans une Pièce dont les Héros ſont, pour ainſi dire, les Martyrs de la Cauſe de Philippe de Valois, & par conſéquent de la Loi Salique.

Fin des Notes Hiſtoriques.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, *le Siége de Calais, Tragédie*, & je crois que la lecture n'affaiblira point l'enthouſiaſme qu'elle a juſtement excité dans le Public. A Paris, ce 15 Mars 1765.

MARIN.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : à nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : Salut ; notre amé Nicolas-Bonaventure DUCHESNE, Libraire à Paris, nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titres : *Oeuvres de Collardeau, de Du Belloy, De la Harpe, de Boiſſy, De Marivaux, de Piron & de l'Affichard* : S'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer leſdits Ouvrages autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pen-

dant le tems de dix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes; faiſons défenſes à tous Imprimeurs & Libraires, & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire leſdits Ouvrages, ni d'en faire aucun extrait, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts, à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'impreſſion deſdits Ouvrages ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele ſous le contreſcel des Préſentes; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, & qu'avant de les expoſer en vente, les Manuſcrits qui auront ſervi de Copies à l'impreſſion deſdits Ouvrages, ſeront remis dans le même état où l'Approbation aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun, dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, le tout à peine de nullité des Préſentes: du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Ouvrages, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers Sécretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou

Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. Donné à Paris le vingt-ſixieme jour du mois de Septembre, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-quatre; & de notre Regne le quarante-neuvième. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVI. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 314. fol. 149. conformément au Reglement de 1723. A Paris ce 31 Août 1764.

D'HOURI, Adjoint.

Pièces du même Auteur.

TITUS, Tragédie.
ZELMIRE, Tragédie.

On trouve chez le même Libraire un Aſſortiment général de tous les Théâtres & Pièces détachées, tant anciennes que nouvelles, avec leurs Divertiſſemens, & pluſieurs Livres d'Aſſortimens, anciens & nouveaux, tant de Paris que des Pays étrangers.

Le même Libraire débite auſſi un Opera Italien dont la Muſique eſt de M. Cluck, intitulé : ORFEO ET EURIDICE, *in-fol.* prix . . . . . 15 liv.
Et la Partition de l'YVROGNE CORRIGÉ, *in-fol.* . . 9 liv.

De l'Imprimerie de BALLARD, Imprimeur du Roi, rue des Noyers.

SILVIE,

TRAGEDIE,

En Proſe, en un Acte.

ACTEURS
DU PROLOGUE.

L'AUTEUR.

LE COMMANDEUR.

LA MARQUISE.

LE CHEVALIER.

Mr GROSSET.

Landois, Paul

SILVIE,

TRAGEDIE,

En Proſe, en un Acte.

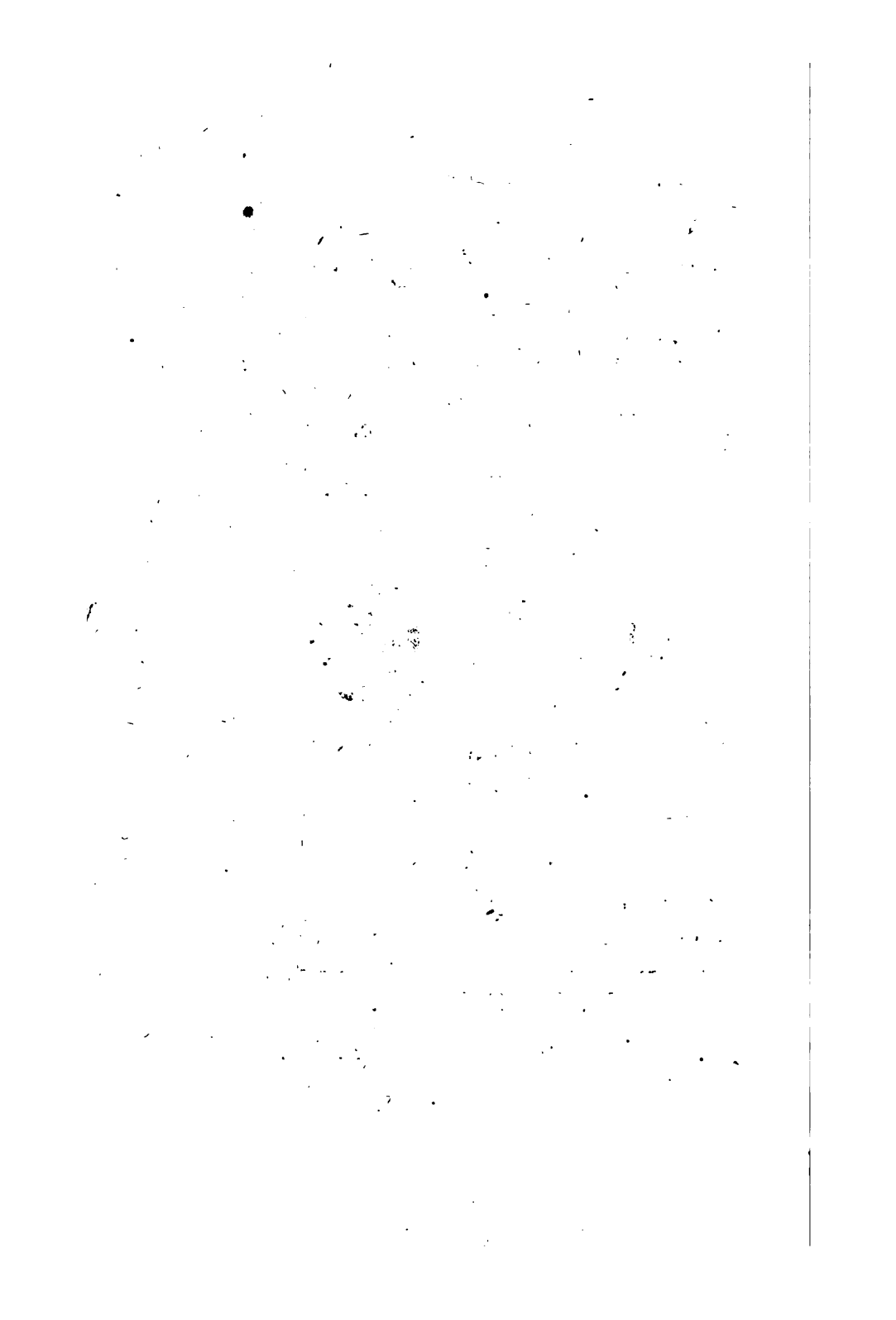
Le prix eſt de vingt-quatre ſols.

A PARIS,

Chez PRAULT Fils, Quay de Conty, vis-à-vis la deſcente du Pont-neuf, à la Charité.

M. DCC. XLII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

LE COMMANDEUR, L'AUTEUR.

LE COMMANDEUR.

JE viens de chez vous inutilement, & je me ſuis rendu de bonne heure ici, comptant vous y trouver. Ma préſence vous embarraſſe, ſans doute?

L'AUTEUR.

Monſieur.....

LE COMMANDEUR.

Pourquoi donc avoir donné votre Piéce aux Comédiens, ſans me l'avoir dit?

L'AUTEUR.

J'ai craint que vous ne m'en fiſſiez un crime.

LE COMMANDEUR.

Je l'euſſe fait, ſans doute. Hé quoi, ne pouviez-

vous tomber par les voyes ordinaires, ſans chercher tant de ſecours étrangers ? Silvie, Tragédie Bourgeoiſe, en un Acte, en Proſe ; toutes choſes, dont une ſeule eſt capable de révolter !

L'AUTEUR.

J'en conviens ; je vous le répete, j'ai craint que vous ne miſſiez obſtacle à mon deſſein. Cependant, ce n'eſt qu'à cauſe des Eloges que vous lui avez donnez, & de ce ce que vous n'y avez point trouvé cet Héroïque guindé ſur le ton de la Tragédie ordinaire, que je me ſuis hazardé à la donner.

LE COMMANDEUR.

Prétendez-vous, parce que je l'ai louée dans le particulier, m'aller aſſocier à la honte qui vous en reviendra en public ?

L'AUTEUR.

N'appréhendez pas cela. D'ailleurs, quelle honte voulez-vous qu'il vous en revienne ?

LE COMMANDEUR.

Ecoutez donc ce qui ſe dit. Je viens exprès du Caffé pour l'entendre. Tous ces petits faiſeurs de Vers ſont intriguez. Une Tragédie en Proſe, diſent-ils, quelle entrepriſe ! On démontre dogmatiquement qu'une Tragédie, qui n'eſt point en Vers, ne peut être que pitoyable, & digne du ſiflet.

L'AUTEUR.

Mais pourquoi cela ?

LE COMMANDEUR.

Eſt-ce à moi que vous faites la queſtion ?... Retirez-vous ; voilà le Chevalier que vous connoiſſez, avec M. Groſſet & la Marquiſe qui vien-

nent à nous : vous ne pourriez manquer de vous déceler.

L'AUTEUR.

Ho non, je vous jure.

LE COMMANDEUR.

Retirez-vous, vous dis-je. Mais non : reſtez ; vous jugerez par vous-même. Cependant gardez-vous de proférer un ſeul mot, qui puiſſe....

L'AUTEUR.

Ne craignez rien ; vous verrez ſi j'entends raillerie.

SCENE II.

LE CHEVALIER, LA MARQUISE, GROSSET, LE COMMANDEUR, L'AUTEUR.

GROSSET.

Bon-jour, Commandeur.

LE COMMANDEUR.

Bon-jour.

LE CHEVALIER.

Ah, ah, Commandeur, tu es curieux des Tragédies en Proſe, à ce que je vois ? La crainte qu'il n'y en ait pas de ſeconde repreſentation, t'attire à la premiere ?

LE COMMANDEUR.

La ſingularité du genre m'attire.

LE CHEVALIER.

Es-tu de ceux qui prétendent qu'il fera fortune?

LE COMMANDEUR.

Pourquoi non?

LE CHEVALIER.

Ah, ah, la réponſe eſt bonne! Tu plaiſantes?

LE COMMANDEUR.

Non, aſſurément.

LE CHEVALIER.

Comment tu prétendrois?.... Allons, allons, tu te donnes un ridicule...

LE COMMANDEUR.

Cela peut être: mais je ne vois pas ſur quoi fondé.

LA MARQUISE.

Mais, Chevalier, c'eſt vous qui n'y penſez pas. Si elle eſt bonne en Proſe, peut-on faire un crime à l'Auteur de ne l'avoir point faite en vers?

LE CHEVALIER.

Ah! Si elle eſt bonne, décide la queſtion. Mais Madame me permettra de lui dire, que c'eſt ſuppoſer l'impoſſible.

LE COMMANDEUR.

Tu as, ſans doute, d'excellentes raiſons pour le croire.

LE CHEVALIER.

En as-tu jamais vû?

LE COMMANDEUR.

La conſéquence eſt juſte.

LE CHEVALIER.

Sans doute. N'imagines-tu pas que quelques-uns de nos grands Génies ayent voulu courir une pareille carriere ? Quelque miſérable Auteur a tenté l'avanture.

GROSSET.

Je vous écoute-là. Je ſuis venu ſans trop ſçavoir ce qu'on jouë. Mais qu'importe ? Je ſuis fou de la Tragédie, moy. Qu'eſt-ce que c'eſt que cette Tragédie en Proſe ?

LE COMMANDEUR.

Monſieur, c'eſt une Tragédie qui n'eſt point en Vers.

GROSSET.

Comment, cela ne rimera point ?

LE COMMANDEUR.

Non.

GROSSET.

Serviteur.

LA MARQUISE.

Pourquoi donc cela, Monſieur ?

GROSSET.

Ah ouy, pourquoi cela ? Vous me jouez de ces tours ! Je reſtai l'autre jour par complaiſance à votre Proſe, puiſque Proſe y a ; mais vous ne m'y rattraperez plus. Je n'entendis débiter que des ſornettes.

LE CHEVALIER.

Monſieur Groſſet a raiſon.

GROSSET.

Vous diriez de gens qui viennent-là parler tout

uniment de leurs affaires : cela ne ſent rien. Mais dans le Tragique, vous voyez un Héros s'avancer gravement du fond du Théatre ; de l'autre côté, une Princeſſe qui pleure. On eſt tout d'un coup ému. Vous entendez qu'il lui adreſſe la parole avec poids & meſure ; & la Princeſſe lui répond de même des choſes, dont je ne me ſouviens plus.

LE COMMANDEUR.

Nous y perdrons ſans doute, Monſieur Groſſet.

GROSSET.

Et puis, viennent ces maximes, ces rêves, ces beaux traits de morale, ces portraits ; car chaque choſe a ſon tour ; & ce qui m'en plaît, c'eſt qu'on ſçait à quoi s'en tenir. C'eſt preſque toujours de même. Oh ! vous avez beau dire, votre Proſe ne dit point les choſes comme cela.

LE COMMANDEUR.

Je le crois.

GROSSET.

Oh mais, j'aime ſur tout la fin, lorſque paroît leur Acteur au récit, qui vient apprendre quel eſt celui duquel les affaires ont mal tourné.

LE COMMANDEUR.

C'eſt à merveille, Monſieur Groſſet. L'on peut dire que les beaux endroits n'échapent point à la juſteſſe de votre diſcernement ; mais par une fatalité, dont je ne ſuis pas garant, ces beautez qui vous charment ne ſe trouvent point dans la Piece dont il s'agit.

LA MARQUISE.

Vous la connoiſſez, Monſieur ?

L'AUTEUR.

L'Auteur eſt de ſes amis.

LE CHEVALIER.

Ah, l'Auteur eſt de ſes amis.

LE COMMANDEUR.

L'Auteur, ami de la nature, regardant le pompeux galimathias tragique, comme un mauvais moyen pour exprimer ſes ſentimens, a eu ſoin de le ſuprimer. Les choſes y ſont nommées par leur nom. Le matin n'eſt point le blond Phœbus qui va ſur ſon char lumineux fournir ſa brillante carriere; c'eſt tout uniment le matin; & le ſoir n'eſt pas plus le même Phœbus qui va repoſer dans le ſein de Thétis. Il y eſt queſtion de boire, de manger, d'habits, de meubles. L'arme qui ſe trouve ſous la main, ſert à la cataſtrophe: Enfin c'eſt l'interieur d'une maiſon, dans laquelle des gens, affectez de paſſions, peut-être aſſez vives, s'expriment conformément à leur ſituation, ne ſe mêlent que de ce qui les touche; n'abandonnent point l'interêt principal, pour venir ſur le devant du Théarre, débiter des lieux communs de morale, ou des rodomontades héroïques. Il a même recommandé aux Acteurs de ne pas ſortir du ton familier.

L'AUTEUR.

Sur cette expoſition, je la décide tombée.

LE COMMANDEUR *bas à l'Auteur.*

Vous le meriteriez bien.

GROSSET.

Et moi, de même.

L'AUTEUR.

Cela ſera pitoyable.

LE COMMANDEUR.

Pourquoi cela, Monſieur?

L'AUTEUR.

Pourquoi ? N'eût-elle d'autre défaut que de n'être pas dans nos uſages. Monſieur ; nous partons de trop loin au Théatre, pour eſperer d'y ramener les hommes au raiſonnable : Et cette Piece leur paroîtra ridicule, à proportion qu'elle s'écartera du genre qui eſt en poſſeſſion de leur eſtime.

LE COMMANDEUR.

C'eſt avoir trop mauvaiſe opinion des hommes, Monſieur ; & ſi vous connoiſſez le Théatre, vous devez ſçavoir que le vrai n'y paroît jamais en pure perte ; le Parterre a de trop bons Juges pour s'y méprendre.

L'AUTEUR.

Perſonne ne porte plus haut que moi le degré d'eſtime qu'on doit faire de ſes déciſions : mais, Monſieur, il y en a bien à qui la nature n'a donné que la préſomption de ſe croire infaillibles, & qui abuſant de l'honneur que leur fait la place, étouffent la voix de ceux qui ſeuls devroient prononcer. Habituez à cette enflure, à cette boufiſſure, qu'on appelle du pompeux, cette ſimplicité avec laquelle vous la peignez, leur paroîtra de la froideur ; le naturel, du bas ; & je craindrois bien que les habits, les meubles, n'occaſionnaſſent quelques mauvaiſes plaiſanteries, dont l'Auteur appellera en vain, ſi elle fait rire.

LE CHEVALIER.

Non, non, Monſieur, cet Ouvrage eſt un petit Prodige qui va en impoſer, & mettre ſur le côté nos grands Auteurs!

LE COMMANDEUR.

Doucement, Chevalier; ne vois dans ce que je dis, que ce que je dis. L'Auteur pourroit avoir évité les défauts du genre qu'il condamne, & avoir donné dans tous ceux, dont celui qu'il embraſſe, eſt ſuſceptible. Ainſi tu vois qu'en penſant de cette façon ſur ſon Ouvrage, je ſuis bien éloigné de le croire un petit Prodige. Il eſt lui-même ſi éloigné de le penſer, (je connois ſes ſentimens comme les miens) il préſume ſi avantageuſement de la ſublimité du Génie de ceux qu'il admire, qu'il eſt étonné qu'ils ayent pû ſe reſoudre à en aſſervir la juſteſſe ſous le ridicule préjugé de faire parler les gens en Vers.

LE CHEVALIER.

C'eſt auſſi contre les Vers que tu déclames?

LE COMMANDEUR.

Oui, & non. Il y a des cas où je les tolere; où je les admire, & même où je les approuve. Mais ce ne ſera jamais dans la repreſentation d'une Scene de la vie humaine, qu'on ne met ſous les yeux que pour faire illuſion, & où elle ne ſubſiſte qu'à proportion que les choſes ſont exactement dans le vrai-ſemblable. Et quelque choſe y eſt-il moins que de faire parler les gens en Vers?

LE CHEVALIER.

Mais....

LE COMMANDEUR.

Permets-moi de te faire une queſtion. Suppoſons pour un moment que ſans qu'on le ſçût, tu fuſſes aſſez proche de la chambre de ton Prince, & qu'à travers quelques ouvertures ignorées, tu fuſſes témoin des actions, & entendiſſes les diſcours de pluſieurs Courtiſans qui conſpiraſſent ſa perte, qu'il vînt parmi eux ſans aucun ſoupçon, que tu viſſes lever le poignard, qu'enfin il fût prêt à périr; que ferois-tu?

LE CHEVALIER.

J'enfoncerois la porte. & me jetterois, l'épée à la main....

LE COMMANDEUR.

A merveille. J'approuve le zéle. Remets-toi à ton poſte. Je t'y replace dans les mêmes circonſtances, à cela près ſeulement, qu'en te ſuppoſant d'ailleurs inſtruit des autres uſages, tu ignoraſſes cependant qu'il y eût Tragédie, Vers, &c. Si ces mêmes Conjurez menaçoient ſes jours en termes meſurez, avec ces rimes, ce Phœbus éternel enfin qui regne dans les Vers, &c. que ton Prince arrivât & ſe mît à diſcuter avec eux ſes interêts dans le même jargon; que dirois-tu?

LE CHEVALIER.

Mais je dirois... Hé qu'eſt-ce qui a jamais fait de pareilles queſtions?

LE COMMANDEUR.

Ce n'eſt pas-là ta réponſe?

LE CHEVALIER.

Que veux-tu que je te diſe?

LE COMMANDEUR.

Ton courage & ton zéle ont dicté ta réponſe dans le premier cas. Dans le ſecond, ſans crainte de paſſer pour ſujet témeraire, ce même zéle te feroit faire des vœux au Ciel pour qu'il fît recouvrer la raiſon à ton Prince; car tu dirois; » Si ce » n'eſt point une Maſcarade, dans laquelle il s'eſt » engagé, il eſt fou; & ſa Cour eſt folle.

LE CHEVALIER.

Tu prétendrois donc que ces Héros parlaſſent comme nous? Que ces grands ſentimens que nous admirons, fuſſent rendus en Proſe?

LE COMMANDEUR.

Sans doute.

L'AUTEUR.

Cela ne ſe peut pas.

GROSSET.

Cela ſeroit pitoyable.

LA MARQUISE.

Je crois, Meſſieurs, que cela nous ſeroit auſſi facile qu'à ceux de qui nous croyons les tenir, & qui, je penſe, ne les exprimoient point en Vers.

LE COMMANDEUR.

Hélas! Madame, je ne ſçais ſi pour certaines gens la choſe n'eſt point douteuſe.

L'AUTEUR.

Monſieur, quoi qu'il en ſoit, juſqu'ici ces Ouvrages que vous blâmez, ne vous ont-ils pas affecté? Qu'importe que ces plaiſirs naiſſent du préjugé, s'ils operent ſur nous les mêmes effets que ceux que pourroit nous offrir la raiſon? Les réels ſont

en ſi petit nombre, & de ſi peu de durée, que nous ne pouvons avoir trop d'obligation à qui nous en a créé d'imaginaires. Travailler à les détruire d'une façon directe, même en réüſſiſſant, eſt une mépriſe ; c'eſt joindre au regret de ne les avoir plus, la honte de les avoir chéris. Les hommes veulent qu'on reſpecte leurs préjugez ; & les plus habiles n'ont oſé hazarder de nouvelles veritez qu'à proportion qu'ils ont ſçû les preſenter ſous la forme des anciennes erreurs.

MR GROSSET.

Voilà juſtement ce que j'allois lui dire.

LE COMMANDEUR.

Si quelque choſe me faiſoit préſumer avantageuſement, ſinon de la Piece du moins de l'Auteur, ce ſeroit de ce qu'il a oſé s'écarter des uſages qu'il a cru vicieux, ſans conſerver ces bas ménagemens inſultans pour la raiſon.

LE CHEVALIER.

Ecoute, Commandeur ; je ne viens pas à la Comédie pour y diſſerter, mais pour m'y amuſer, en voyant le monde qui s'y trouve : & toi, tu n'y viens que pour juger ſi la Piece eſt bonne, ou mauvaiſe.

LE COMMANDEUR.

Il eſt vrai que cela ne m'eſt pas abſolument auſſi indifferent qu'à toi, parce que le plaiſir que je cherche ici, dépend beaucoup de la beauté de la Piece.

LE CHEVALIER.

Dans ce cas, je crois que tu en auras peu ; &

je ſoutiens qu'une Tragédie Bourgeoiſe ne peut être qu'un ſujet bas & ignoble.

LA MARQUISE.

Et moi, Meſſieurs, je crois qu'au lieu de s'amuſer ici à diſputer d'une Piece que vous ne connoiſſez pas, il vaux mieux aller prendre nos places, & l'entendre, pour en juger.

LE CHEVALIER.

C'eſt bien dit, Madame, je vais avoir l'honneur de vous conduire à votre Loge.

Mr GROSSET.

Je vais avoir celui de vous y ſuivre. Nous nous aiderons reciproquement de nos lumieres.

SCENE III.

LE COMMANDEUR, L'AUTEUR.

LE COMMANDEUR.

VOus voyez, Monſieur, que ſi je n'approuve pas votre projet, je le défends du moins. Eh bien, vous voyez un échantillon du Public; qu'en dites-vous?

L'AUTEUR.

Que je n'y vois rien de ſi effrayant. La Marquiſe qui a de l'eſprit & du jugement, conſent à m'entendre avant de me juger. Le Chevalier eſt un étourdi qui ne penſe point. Et Mr Groſſet eſt un ſot qui aura le ſentiment de ſon voiſin.

LE COMMANDEUR.

En voici la conſéquence ; le ſentiment des perſonnes raiſonnables ne fait pas grand bruit ; les étourdis décident fort haut, & les ſots les répetent.

D'ailleurs, vous avez pu remarquer que le grand reproche qu'on vous prépare, eſt celui d'avoir traité un Sujet bas.

L'AUTEUR.

Je vous avoue, Monſieur, que ces termes de bas & de noble ſont fort équivoques. Ne peut-on jamais mettre que des Princes ſur la Scene ?

Une Piece Dramatique eſt une repreſentation de la vie ; & ſans vouloir interdire la Scene aux Héros, j'imagine qu'on peut y faire paroître des Perſonnages, dont la vie ayant un peu plus de rapport avec celle des Spectateurs, devroient naturellement intereſſer davantage. Mais bien loin de mettre les mœurs des Particuliers ſur la Scene tragique, je ne deſeſpere pas qu'on ne prenne dans la ſuite parmi les gens de qualité, les Perſonnages Comiques les plus ridicules.

LE COMMANDEUR.

Vous croyez plaiſanter ; mais ce ſeroit preſque un moyen de réuſſir. La jalouſie & la malignité du Bourgeois en ſeroient flattées ; les Gens du Monde trouveroient fort bon qu'on ne fût jamais occupé que d'eux ; & l'orgueil de chacun lui feroit toujours rejetter ſur un de ſes amis le ridicule, dont il ſeroit l'original.

L'AUTEUR.

Enfin, Monſieur, la choſe eſt faite, & la Piece va ſe jouer. Si elle eſt ſiflée, elle l'aura ſans doute mérité par d'autres endroits que ceux que vous m'objectez. Les Perſonnes éclairées blâmeront l'Ouvrage, ſans condamner le Projet. Quelque Auteur, plus habile que moi, ſentira dans ſon Génie des reſſources pour réuſſir dans un genre où j'aurai échoué. Le Public lui devra ſon plaiſir; mais ce ſera à moi qu'il en aura l'obligation. Enfin, quelque ſoit ſon jugement, je ne m'en plaindrai point, pourvû que je ſois entendu. Un Auteur eſt ridicule de demander grace; mais il eſt en droit d'exiger d'être écouté.

LE COMMANDEUR.

Allons prendre nos Places, & attendre le ſuccès.

Fin du Prologue.

ACTEURS.

DES FRANCS.

DES RONAIS.

SILVIE.

UN LAQUAIS.

SILVIE

SILVIE,

TRAGEDIE,

En Proſe, en un Acte.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre repreſente l'interieur d'une chambre où l'on ne voit que les murs ; une table ſur laquelle eſt une lumiere, un pot à l'eau & un pain : un habit d'homme & une mauvaiſe robbe de femme.

DES FRANCS, *en habit de campagne, ſe promenant comme un homme furieux*, UN LAQUAIS, *portant un miroir.*

DES FRANCS.

HE bien, eſt-ce fait ?

LE LAQUAIS.

Il n'y reſte que très-peu de choſe.

DES FRANCS.

Ote exactement tout. Que ne puis-je à mon gré rendre ce lieu affreux, en augmenter l'horreur... *Il rappelle le Laquais.* Ecoute; laiſſe ce miroir. *Le Laquais s'en va.* Je veux que lui preſentant ſans ceſſe ſon image, la perfide ait horreur de ſon crime.... Oui, la crainte que j'eus hier de pouſſer trop loin ma vengeance, te ſera funeſte; c'en ſeroit fait, tu ne ſerois plus; mais elle ne ſeroit point aſſouvie; je t'apprête des tourmens... Ciel! que ne puis-je te les faire ſentir, ſans les partager... Non, ils ne ſeront que pour moi, la perfide les verra d'un œil tranquille.... Silvie ne m'aime plus, Silvie ne m'aime plus! Ah ſort trop accablant! Moi qui faiſois ma joye, mon bonheur, ma vie de l'aimer.... Allons, n'y penſons plus. (*au Laquais*) Hé bien? tout eſt-il fait?

LE LAQUAIS.

Oui, Monſieur.

DES FRANCS.

Dis à Silvie que je l'attends ici.

LE LAQUAIS.

A Madame!

DES FRANCS.

Oui, à Madame..... Attends, avant toute choſe, dis là-bas que je défends abſolument qu'on laiſſe entrer qui que ce ſoit, & que j'ordonne qu'on diſe à ceux qui me demanderont, qu'une affaire de la derniere importance m'a fait partir dès le matin avec Silvie pour la Campagne: & ſurtout, garde-toi bien de parler de ce que tu vois.

LE LAQUAIS.

M. vous connoiſſez mon attachement.

DES FRANCS.

Va.

LE LAQUAIS.

Mais, Monſieur, ſi M. des Ronais & M. Galoüin viennent, leur dirai-je....

DES FRANCS.

Galoüin ! Que dis-tu ?

LE LAQUAIS.

M. vous n'avez qu'à ordonner ; mais vous ſçavez que vous défendez ſouvent qu'on laiſſe entrer qui que ce ſoit, ſans que cet ordre ſoit jamais pour eux ; & comme j'ai déja eu l'honneur de vous le dire, ils convinrent hier en ſoupant avec Madame, qu'ils viendroient ici dès le matin.

DES FRANCS.

Il n'y viendra pas. Retien bien ce que je vais te dire. L'ordre comprend aujourd'hui tout le monde ; & particulierement des Ronais, c'eſt ſurtout pour lui que je ne veux pas y être. Entends-tu ?

SCENE II.

DES FRANCS, DES RONAIS, *qui entend ces dernieres paroles.*

DES RONAIS.

COmment ! C'eſt ſurtout pour moi que vous n'y voulez pas être ? Je vous avoue que j'ai quelque ſujet d'être ſurpris.

DES FRANCS.

M. Excuſez-moi.... ſi vous ſçaviez.... peut-être que....

DES RONAIS.

Si je ſçavois ? Je ne puis rien apprendre. Mon cœur eſt pour vous de façon..... C'eſt ſurtout pour moi que vous n'y voulez pas être ! Je vous le repete, m'a ſurpriſe eſt ſans égale... *des Francs ſe promene comme un homme troublé, ſans lui répondre.* Enfin, Monſieur, j'aurois cru meriter que vous me parlaſſiez.... Ce procedé devient trop outrageant ; mes empreſſemens pour vous me l'attirent, ſans doute ; je vais en inſtruire une perſonne aux reproches de laquelle vous ne ſerez peut-être pas inſenſible, & quand je devrois troubler le repos de Silvie....

DES FRANCS.

C'eſt pour jamais fait entre nous ſi vous y allez.

DES RONAIS.

Et ſoupçonnez-vous, Monſieur, que cela puiſſe être autrement?

DES FRANCS.

Oui, mes ſentimens ſont pour vous tels qu'ils ont toujours été; mais ſi vous ſçaviez!... Je vous le dirai un jour... Je vous le dirai.... Non, ma mort vous l'apprendra. *Il ſe laiſſe aller dans un fauteuil.*

DES RONAIS.

Hé bien, mon cher ami, qu'avez-vous, vous pleurez?

DES FRANCS.

J'ai honte de paroître en cet état devant vous.

DES RONAIS.

Ah! Monſieur, ne devroit-ce point être de ce que vous m'en cachez la cauſe? Parlez, ſoupçonnez-vous que je ne ſuis plus votre ami?

DES FRANCS *ſe leve.*

J'ai tout perdu, & mon ſort eſt affreux.

DES RONAIS.

Hé bien, mon cher ami, ouvrez-moi votre cœur, ne puis-je apprendre.....

DES FRANCS.

Ecoutez, des Ronais, vous ſentez-vous capable de me rendre un ſervice?

DES RONAIS.

Eſt-ce vous qui me faites cette queſtion! Eſt-il quelque choſe que je ne fiſſe....

DES FRANCS.

Un moment. Jurez-moi que lorſque je vous aurai

dit le ſujet de ma peine, vous me laiſſerez ſeul.

DES RONAIS.

Mais....

DES FRANCS.

Point de replique.

DES RONAIS.

Hé bien, je vous le jure.

DES FRANCS.

Souvenez-vous de me tenir parole.

DES RONAIS.

Je vous la tiendrai.

DES FRANCS.

Silvie m'eſt infidelle.

DES RONAIS.

Silvie!

DES FRANCS.

Oui, Silvie.

DES RONAIS.

Ecoutez, mon ami, je vous ſais raiſonnable: la paſſion que je vous connois pour elle, m'eſt un ſûr garant que vous ne l'accuſez point ſur de legers ſoupçons; mais ſouvent trop d'amour fait que nous prenons.....

DES FRANCS.

Monſieur, me laiſſez-vous?

DES RONAIS.

De grace encore un mot. Silvie vous eſt infidelle, vous avez ſans doute de bonnes raiſons pour le croire, & je vous crois; mais ne refuſez pas à mon amitié de me les apprendre, je connois Silvie; peut-être prévenu....

DES FRANCS.

Je l'ai vû.

DES RONAIS.

Vous l'avez vû ?

DES FRANCS.

Quel ſupplice ?

DES RONAIS.

Hé bien, mon ami, vous l'avez vû ; mais depuis quand ? Quel eſt celui ſur lequel tombe vos ſoupçons ? . . . .

DES FRANCS.

Sur qui tombent mes ſoupçons ? Grand Dieu ! Je vous dis que je l'ai vû : qu'arrivant cette nuit de la Campagne, ſans être attendu, je l'ai ſurpriſe avec le traître.

DES RONAIS.

Et quel eſt-il ?

DES FRANCS.

Galoüin.

DES RONAIS.

Vous êtes-vous parlé ?

DES FRANCS.

J'ai couru pour arracher la vie à ce traître, il a ſaiſi ſon épée ; mais les traîtres ſont toujours lâches ; quoique je n'euſſe que cette arme, il a pris la fuite. J'ai cherché à lui porter quelques coups ; mais le malheureux s'eſt ſauvé preſque nud par l'eſcalier dérobé, qui conduit à la porte de derriere de ma maiſon, dont il avoit la clef.

DES RONAIS.

Mais vous êtes-vous informé ? Hier nous étions . . .

DES FRANCS.

J'ai tout appris. Croyez que je n'ai pas oublié de m'informer de toutes les circonſtances qui pouvoient agraver mon malheur ; je ſai que vous ſoupâtes tous deux avec ma perfide, que ne comptant pas que je ſerois ſi-tôt de retour, vous fîtes partie de la venir prendre ce matin pour me ſurprendre à la Campagne, & qu'enfin impatiente de ſatisfaire ſes deſirs, elle feignit de ſuccomber à une envie de dormir, qui vous fit retirer.

DES RONAIS.

Galoüin ſortit avec moi.

DES FRANCS.

Et c'eſt ce qui prouve leur intelligence. En douterez-vous encore lorſque je vous aurai dit que j'ai trouvé dans les poches de ſon habit des brouillons de Lettres, où il lui exagere ſa paſſion ; que ſa Femme de Chambre, cette fidelle Confidente que j'ai ſçu intimider, m'a avoué ne s'être prêtée à ſon intrigue, que ſur ſes inſtances réiterées ; mais ce coup, tout accablant qu'il eſt, n'eſt rien en comparaiſon de ce que vous allez entendre ; je ſuis rentré dans l'appartement, j'allois percer le ſein de la perfide, j'en frémiſſois d'horreur. La perfide affecta de jouir de cette tranquillité que donne le plus profond ſommeil : ma rage fut ſuſpendue par ce qui devoit en hâter l'effet ; cette aſſurance dans le crime, me la fit juger indigne de ma colere ; je crus ne lui devoir que du mépris, & mon lâche cœur ſaiſit avec avidité ce ſentiment qui la déroboit à ma vengeance. Certain de ſa tra-

biſon, je lui ai ôté ſon Colier, comme un témoin que j'ai encore imaginé neceſſaire, pour la convaincre que je l'avois ſurpriſe ; mais j'ai enfin rougi de tant de foibleſſes, ma raiſon a repris le deſſus, & m'a rendu tout à ma rage, je me ſuis enfin....

DES RONAIS.

Il falloit en croire votre cœur, voilà ſans doute de grandes apparences contre Silvie ; mais il y a-là cependant quelque choſe que je ne comprends pas.

DES FRANCS.

Monſieur, c'en eſt trop. Vous diſpoſez-vous à me tenir parole ?

DES RONAIS.

Non aſſurément.

DES FRANCS.

Non ?

DES RONAIS.

Non. Je craindrois les trop juſtes reproches qu'à l'avenir votre amitié....

DES FRANCS.

Craignez maintenant ma fureur.

DES RONAIS.

Je m'y expoſe volontiers ; je ne vous laiſſerai point à vous-même dans l'état où je vous vois. Que ſignifie cette obſcurité qui regne dans le lieu où je vous trouve, qu'on n'y voit que les murs ? Ce ſoin de m'empêcher de voir votre femme ? En auriez-vous ordonné ? Ah ! mon ami, l'auriez vous déja punie d'un crime qu'elle n'a peut-être pas

commis ? Quoi qu'il en ſoit, il faut que je la voye.

DES FRANCS.

Dieu ? qu'eſt-ce que j'entends ! Quel interêt ſi cher.... Monſieur, ne me forcez pas à vous méconnoître ; vous m'occaſionnez des ſoupçons, peut-être témeraires, mais que votre obſtination à reſter, n'eſt que trop capable de juſtifier : retirez-vous, vous dis-je, Silvie m'a trompé.

DES RONAIS.

Allez, injuſte ami, peut-être injuſte Epoux, je n'ai à me reprocher que la ſenſibilité que je donne à votre ſort, & d'avoir été ſi long-tems abuſé par votre amitié feinte : oui, je me retire, ingrat ; croyez que s'il ne m'en reſtoit plus pour vous, je ſçaurois vous faire repentir de l'indigne façon dont vous la trahiſſez. Ah Ciel ! eſt-on préparé à ces coups ?

SCENE III.

DES FRANCS *ſeul*

L'Impoſſibilité qu'il trouve à me croire, me prouve-t'elle aſſez combien mon ſort eſt affreux ? Ciel ! s'il eût fallu qu'elle fût entrée dans cet intervalle : mais pourquoi la perfide tarde-t'elle tant à venir ? Voilà donc cet inſtant fatal que je n'ai reculé que par foibleſſe : invente, lâche, cherche ſi tu ne trouveras pas encore quelque moyen pour le retarder encore. Non.

SCENE IV.

DES FRANCS, LE LAQUAIS.

DES FRANCS.

EST-ce que tu n'a pas dit à Silvie de venir?

LE LAQUAIS.

Pardonnez-moi, Monſieur, elle va monter; mais c'eſt qu'on a eu toutes les peines imaginables pour l'éveiller. *Le Laquais s'en va.*

DES FRANCS.

Ne friſſonnes-tu pas de paroître devant moi?... Je vais donc voir Silvie coupable, & de quel crime, grand Dieu!... Hé bien, en ſuis-je ſuffiſamment convaincu? Me ſurprendrois-je encore à vouloir en douter?

SCENE V.

DES FRANCS, SILVIE *appuyée ſur le bras d'un Laquais.*

SILVIE.

JE ſuis encore ſi aſſoupie, que je me ſoutiens à peine, d'où vient qu'on ne voit pas clair ici?

Elle apperçoit des Francs. Pourquoi donc, puiſque vous êtes arrivé, ne me l'avez-vous pas fait dire ?

DES FRANCS.

J'ai craint... Laiſſez. *Elle veut l'embraſſer, & il la repouſſe.*

SILVIE.

Vous avez craint ! Hélas ! qu'avez-vous pu craindre ? Mais qu'avez-vous ?

DES FRANCS.

Je ne ſçai.

SILVIE.

Vous m'inquiétez ; je ne vous vois point comme vous avez coutume d'être.

DES FRANCS.

Cela eſt vrai, je vous dis, j'ai quelque ſujet de chagrin.

SILVIE.

Ce ne ſera pas un ſecret pour ta femme, à moins que ce ne fût contre elle : car tu ne l'aime point, n'eſt-ce pas ?

DES FRANCS.

Pardonnez-moi.

SILVIE.

Hélas ! avec quelle froideur vous faites cette réponſe, je le repete, vous m'inquietez à un point que je ne ne puis vous l'exprimer. Comptez que quelque ſoit votre chagrin, il ne peut égaler celui que je reſſens, ſi vous continuez à m'en cacher la cauſe.

DES FRANCS.

Je ne vous la cache point ; mais ce ſont de ces choſes....

SILVIE.

Quelles qu'elles ſoient, mon deſir n'eſt point indiſcret, (*elle veut lui prendre la main, il la repouſſe*) n'ai-je plus ta confiance....

DES FRANCS.

Ah Ciel!

SILVIE.

D'où vient donc cette horreur ? Mais vous me ſurprenez à chaque inſtant ! D'où vient cette alteration ? Quels regards vous jettez ſur moi. Hé mais, dans quel lieu me vois-je, Monſieur, faites ceſſer mon embarras.

DES FRANCS.

Donnez-moi votre Bague.

SILVIE.

Laquelle, mon Anneau ?

DES FRANCS.

Toutes les deux.

SILVIE.

Les voilà.

DES FRANCS.

Je voudrois vos boucles.

SILVIE.

Mes boucles?

DES FRANCS.

Oui.

SILVIE.

Mais pourquoi?

DES FRANCS.

J'ai mes raiſons. Je vous prie.

SILVIE.

Je les tiens de vous, & les voilà.

DES FRANCS.

Vous n'avez pas votre Colier.

SILVIE.

Je crois l'avoir. *Elle porte la main à ſon col.* Ah! ſe ſeroit-il défait.... ou bien....

DES FRANCS.

L'aviez-vous hier quand vous vous couchâtes?

SILVIE.

Je crois qu'oüi. A moins que je ne l'aye laiſſé....

DES FRANCS.

Enfin vous ne ſçavez ce qu'il eſt devenu?

SILVIE.

Non.

DES FRANCS.

Cela eſt bien ſûr.

SILVIE.

Comment! Mais je ne ſçais que penſer. Quelles ſont les queſtions que vous me faites?

DES FRANCS.

Il eſt entre mes mains, n'en ſoyez point en peine. Arrivant cette nuit de la Campagne, je ſuis allé à votre appartement, & je n'ai pas cru devoir troubler le repos dont vous jouiſſiez. Je vous ai cependant ôté votre Colier, que j'ai emporté, comme un témoin de mes empreſſemens, qui ne peut vous laiſſer ſoupçonner ma tendreſſe; le voilà.... ne reproche-t'il rien.... à la vôtre?

SILVIE.

Que voudriez-vous qu'il lui reprochât ? Mais, de quel ton ce mot de tendreſſe ſort-il de votre bouche ? ... Ah ! ceſſez d'allarmer la mienne. Inſtruiſez-moi de ce qui peut cauſer. ...

DES FRANCS.

Perfide, crains que je ne le faſſe. Ecoute. Ce lieu ſera deſormais ton azile. Voilà ta nourriture, tu mettras cet habit, *il lui montre une mauvaiſe robbe de chambre*, ces Bijoux ne ſont plus faits pour toi. Tu couperas tes cheveux. Qu'il ne te reſte rien de ce qui fut mes délices, que la vie, que je te laiſſe pour te la voir déteſter.

SILVIE.

Ah Ciel ! quel traitement.

DES FRANCS.

Je n'en connois point d'autre pour tes pareilles. (*il ſort.*)

SILVIE.

Ah ! Monſieur, ah ! Des Francs, ah ! *Elle tombe évanouie.*

SCENE VI.

SILVIE *ſeule reſte quelque tems évanouie, & revenue à elle-même, elle dit.*

Est-ce mon Epoux qui m'a parlé ? Je ſuis perfide. Moi perfide ! & c'eſt lui qui me le dit ; qui peut lui faire ſoupçonner ma foi : Tu n'as donc

pas ſuivi ma vie, tu n'as donc pas connu mon amour, laiſſe-t'il quelque place au ſoupçon ? N'as-tu pas vû Silvie ſubir avec contrainte le joug de la Societé, vouloir s'y ſouſtraire ; te reprocher tendrement les moindres diſſipations, qui l'empêchoient de vivre perpetuellement avec toi ? L'aurois-tu oublié ? je m'en ſouviens. Dans quel tems ? J'aimois donc ſeule. Non, mon Epoux n'eſt point injuſte ; il m'aime ; quelque rapport empoiſonné fait qu'il m'accuſe, il en gémit. Que je le voye, je ſuis juſtifiée..... Il m'a vûë, & il m'a vûë mourante, ſans s'intereſſer à ma vie. Ah ! des Francs, vous ne m'aimez plus, avez-vous pû ſoupçonner Silvie d'un crime, ſans l'en avoir convaincuë ? Pourquoi ne pas l'entendre ; ne peut-elle pas vous accuſer de barbarie ?... Mais dans quel affreux lieu m'a-t'il laiſſée ?

SCENE VII.

SILVIE, DES FRANCS.

DES FRANCS.

NE crois pas que le peu de tems qu'il y a que je t'ai quittée, ait pû ralentir ma fureur : ne crois pas que rien ne le puiſſe jamais. Elle ſeule me ramene, & ta préſence l'irrite. Tu ne me reverrois pas ſi je n'étois perſuadé que la miene augmente ton ſupplice.. ,

SILVIE.

SILVIE. *Elle ſe jette à ſes pieds.*

Monſieur, connoiſſez mieux le ſujet de ma douleur, entendez votre Epouſe....

DES FRANCS.

Mon Epouſe.

SILVIE.

Oui, Monſieur, je ne ſuis pas indigne de ce nom....

DES FRANCS.

Mon Epouſe.

SILVIE.

Non, je le repete, vous ne m'en trouverez pas indigne, ſi vous voulez m'écouter.

DES FRANCS.

Levez-vous, levez-vous.

SILVIE.

Monſieur....

DES FRANCS.

Ces démonſtrations ſont deſormais ſuperflues. Levez-vous, ou je ſors.

SILVIE.

Hé bien, j'obéis; mais écoutez-moi.

DES FRANCS.

Non, Madame, c'eſt moi qui vous demande cette grace. Votre douleur me paroît trop vive, il y a ſans doute de l'injuſtice à moi d'en être l'auteur.

SILVIE.

Ah! Monſieur, l'état dans lequel vous me voyez, vous laiſſe-t'il la liberté de m'inſulter?

DES FRANCS.

Vous insulter, Madame?

SILVIE.

Oui, Monsieur, & j'en suis plus surprise que de me voir accusée; je pourrois bien être criminelle, mais vous êtes genereux; feroit-ce pour moi que vous voudriez ne l'être plus? Un Juge plaint le sort de celui qu'il condamne....

DES FRANCS.

C'est qu'il n'est pas l'outragé.

SILVIE.

Hé bien, Monsieur, vous l'êtes. Mon cœur frémit de se voir soupçonner par vous; mais quoi qu'il lui en puisse coûter, croyez tout; mais écoutez-moi.

DES FRANCS.

Jouis de la tranquilité qui me reste encore, crois qu'elle me coûte; ne cherches point à me la faire perdre par de vains efforts pour te justifier: songes-y-bien, c'est la seule chose qui puisse ajouter à ton crime; je t'écouterois si j'avois besoin d'en être persuadé; mais rien ne peut ajouter à ce que j'ai vû.

SILVIE.

Vous avez vû! Monsieur, qu'est-ce que j'entends? Dites moi que quelques rapports auxquels vous n'avez pû refuser votre confiance, font que vous m'accusez: je respecterai votre erreur; mais que dois-je penser, si vous dites que vous avez vû! Monsieur, ne m'écoutez plus, que je reste à jamais marquée d'infamie: il m'en coûteroit trop

pour me juſtifier.... Mais, je m'abuſe. Non, il n'arrive point de pareils changemens chez les hommes, vous avez trop de probité pour ſoutenir la feinte, c'en eſt une dans laquelle vous vous êtes engagé. Vous avez craint votre tendreſſe pour moi, ſi je n'avois près de vous que des rapports à détruire; vous avez crû qu'il étoit neceſſaire de m'intimider par de plus fortes preuves, pour m'arracher l'aveu du crime dont on m'a noircie. C'eſt vous qui vous ſervez de pareils moyens, qui ſoupçonnez mon front d'être capable de ſoutenir l'impoſture. Je ſuccombe; raſſurez votre Epouſe, je ſuis devant vous ſans remords, vous en êtes perſuadé, ſi je n'ai pas perdu votre tendreſſe. Ah! cela ſeroit-il poſſible?

DES FRANCS.

Quoi! tu peux.... *Il jette à ſes pieds l'habit de Galouin.* tiens, réponds.

SILVIE.

Hé bien! que ſignifie? Mais quoi, l'habit de Galoüin.

DES FRANCS.

Oui: Commences-tu à le reconnoître?

SILVIE.

Monſieur, il me paroît que c'eſt celui qu'il portoit hier lorſqu'il ſoupa ici. Mais par quel hazard eſt-il entre vos mains?

DES FRANCS.

Quelle audace!

SILVIE.

Les circonſtances dans leſquelles vous me le

montrez, me font.... Quoi ! vous imagineriez.... Ah Ciel ! mais quoi, ſur de ſimples ſoupçons, vous l'auriez tué...! Ah! ſauvez-vous.

DES FRANCS.

Perfide, à mes yeux, tu tremble pour ſes jours ? ..., Non, raſſure-toi, il vit.

SILVIE.

Ah Dieu ! quelle injuſtice. Vous croyez que j'aime Galoüin !

DES FRANCS.

Oſe-tu tenter à m'en faire douter ?

SILVIE.

Quand vous n'auriez pas mon amour pour garant de ma foi, ne vous ſouviens-t'il plus combien de fois je vous ai prié de l'éloigner de vous : que vous me reprochiez mes procedez pour lui, qui alloient, diſiez-vous, juſqu'à manquer aux égards les plus indiſpenſables ? Je ne vous en cachois le motif que par la crainte de vous commettre avec lui, en vous apprenant ſes témeraires entrepriſes : enfin je ne le ſouffre que pour vous obéir.

DES FRANCS.

Hé la perfidie ſeroit-elle complette ſi cela n'étoit ainſi ? Hé ! que me dis-tu-là ? Ces moyens dont tu pouvois te paſſer pour trahir un cœur qui ſe repoſoit ſur le tien. Les crois-tu capables de m'en impoſer aujourd'hui ? qu'ils me feront croire que cette nuit, je ne t'ai pas ſurpriſe avec lui ?

SILVIE.

Vous m'avez ſurpriſe cette nuit avec lui ?

DES FRANCS.

Je te l'apprends ſans doute ?

SILVIE.

Monſieur, je ne dis plus que ce ſoit une feinte dans laquelle vous vous êtes engagé. Je le repete, je le crois encore ; vous avez trop de probité, vous ne la pouſſeriez pas ſi loin.... Mais vous m'avez ſurpriſe cette nuit avec Galoüin.... Rappellez vos ſens..... quelqu'illuſion..... je me meurs. *Elle ſe laiſſe aller dans le fauteuil.*

DES FRANCS.

Quoi, perfide, tu as l'audace..... Ho Ciel ! Eſt-ce Silvie ? Mais moi-même, convaincu de ſa trahiſon, excedé de cette audace, je ſemble encore en douter.... Ce trait paſſe tous les autres : oui, l'incertitude où tu étois hier ſi j'avois ſurpris ton crime, ſembloit t'autoriſer à tenter des moyens pour me le cacher : mais aujourd'hui, en être convaincue, ſoutenir cette aſſurance..... il faut... c'eſt moi qui ſuis confondu.

SILVIE.

Ah !

DES FRANCS.

Retours impuiſſans. Ah ! n'eſpere plus attendrir un cœur que tu as trahi. Il eût pû te reſter un moyen pour le faire....

SILVIE.

Eh, quel eſt-il ?

DES FRANCS.

Un aveu de ton crime : le moindre repentir m'eût peut-être tout fait oublier.

SILVIE.

Juſte Ciel!

DES FRANCS.

Effrayé du ſort que je te prépare, deſeſperé de n'avoir que des ſujets de te punir, il me reſtoit l'eſpoir de te pardonner; mais tout eſt détruit, tu viens de me porter les derniers coups: ma rage eſt à ſon terme, prépare-toi à ſes plus funeſtes effets; tu les aurois déja reſſentis, ſi je n'avois horreur de ſouiller ma main de ton ſang perfide; ou bien plûtôt, s'ils ne me raviſſoient le cruel plaiſir de te perſecuter. Tu ne me connoîtras plus de joye que dans l'execution des moyens les plus barbares pour y réuſſir, & de douleur que dans la conſiſtance de leur inſuffiſance. Perfide, quand je devrois oublier ton crime, ta ſcelerate adreſſe à m'étaler maintenant tes charmes, loin de flechir mon cœur, me reproche ma foibleſſe, & m'excite à la cruauté. Habituée à me voir tout à ces charmes trompeurs, tu ne t'es abandonnée au crime que ſur l'eſpoir de les voir triompher de mon reſſentiment, n'eſpere plus de me voir leur eſclave; c'eſt en vain que tu me les prodigues: non, rien de toi ne me touche plus, je ne t'aime plus, je ne t'ai jamais aimée.

SILVIE.

Ah! Barbare, tu ne m'as jamais aimée.

DES FRANCS.

Moi! je t'aurois aimée, l'objet de ma tendreſſe m'auroit trahi, & je ne ſerois pas vangé? Ah! tu ne connois pas la violence des paſſions de des Francs... ce fer m'eût... *il met la main ſur ſon cou-*

teau de chaſſe : Mais je commence à ſentir quelque joye, le comble de tes trahiſons vient de changer mes fureurs en mépris. Que dis-je, je paſſe juſqu'à l'indifference ; je ſens que je ſuis maître de moi, je ne me reproche plus qu'un couroux qui te faiſoit honneur. C'en eſt fait, *il s'aſſit*, & me voilà tranquille. *Il ſe leve.* Ho, très-tranquille. Tu n'imaginois pas que je puſſe en venir-là ? & je veux cependant bien encore te l'avouer : ce n'étoit pas ſans quelque fondement, car je t'aimois, oui, je t'aimois.

SILVIE.

Vous m'aimiez,

DES FRANCS.

Ho cela eſt fini,

SILVIE.

Non, Le charme en eſt trop puiſſant. Tu m'as aimée ! tu m'aimes encore. Méfie-toi d'une tranquilité qui trahit ta vengeance, rappelle toutes tes fureurs ; mais plûtôt, ne viens-tu pas de les épuiſer ? Cruel, tu ne m'as jamais aimée ! Dis-moi que je t'ai trahi, tu le crois ; mais ne dis pas que tu ne m'as jamais aimée. Tu ne le crois pas, tu m'aimes, tu veux que je t'aime encore, tu veux que je te le diſe, tu veux même le croire. Ah ! ſans cet eſpoir qui ſoutient mon cœur... Mais tu mourrois du même coup, *Elle ſe jette à ſes pieds.* Cher Epoux, l'eſpoir de te deſabuſer, m'attache ſeule à la vie. Reconnois ſi tu peux dans cette aſſurance le caractere de l'innocence, tu me rendras volontairement ta tendreſſe ; c'eſt alors que tu eſtimeras la

mienne, mon cœur ne te reprochera jamais ces ſoupçons. Ah ! ſes plus vives expreſſions puiſſent-elles être aſſez puiſſantes ſur le tien, pour l'arracher au deſeſpoir que te cauſera le ſouvenir de m'avoir injuſtement outragée.

DES FRANCS.

Ta perte eſt décidée.... Choiſis. *Il lui preſente d'une main une boëte de poiſon, & de l'autre ſon couteau de chaſſe qu'il a tiré.*

SILVIE.

Le plus prompt.

DES FRANCS.

Tu vas perir..... Silvie.

SILVIE.

Tu crois que je vis pour un autre, & ſemble frémir du coup?

DES FRANCS.

Tien, épargne m'en l'horreur.

SILVIE.

Ah donne.

DES FRANCS.

Silvie..... Non, s'il te ſert, que ce ſoit pour percer le cœur d'un deſeſperé. Hé bien oui, je t'adore. Triomphe, Barbare, ce n'eſt point aſſez de m'avoir trahie, je vais te donner les moyens de me mépriſer. Porte-moi de nouveaux coups, ne crains point de me voir le courage de vanger mon infamie : la violence de mon amour eſt à toutes épreuves. Que ce ſincere aveu que te fait mon cœur, ranime la cruauté du tien. Il eſt encore des degrez pour ſa barbarie. Tu ne m'as pas dit que

tu l'aimes, combien il t'étoit doux de vivre avec lui, que je ſuis le monſtre qui t'en ſepare; reproche-le-moi comme un crime que tu vas punir. Frappe.

SILVIE.

Cruel! ces horreurs me glacent le ſang. Pourquoi l'épargnes-tu? Je n'ai jamais aimé que toi.

DES FRANCS.

Tu m'aimes. Hé bien, repete-le; j'aime à te l'entendre dire, tu nourris mes horreurs en rappellant mes délices, tu le lui diſois de même. Rends-moi compte de ces inſtans, il te trouvoit belle?

SILVIE.

Donnez-moi la mort par pitié.

DES FRANCS.

Silvie.... Pourquoi ne me pas percer le ſein? Qui t'arrête? Aſſure tes plaiſirs. Jouis de cet inſtant où je le veux, ma fureur pourroit te méconnoître.... Mais je vais t'en délivrer, vis contente. Je meurs. *Il veut ſe frapper, elle l'arrête.*

SILVIE.

Ah! cruel, hé bien, mourons tous deux; mais frappe-moi la premiere.

DES FRANCS.

Retire-toi.

SILVIE.

Non.

SCENE VIII.

ET DERNIERE.

SILVIE, DES FRANCS, DES RONAIS.

DES RONAIS.

AH! barbare, que vas-tu faire?

SILVIE.

Monſieur, arrêtez-le, il veut ſe poignarder.

DES FRANCS.

Laiſſez-moi.

SILVIE.

Monſieur, vous qui connoiſſez mon amour....

DES RONAIS.

Madame, de grace, mon cher ami.

DES FRANCS.

Hé bien, ami cruel, que veux-tu?

DES RONAIS.

Rendre le calme à ton eſprit, Silvie n'eſt point coupable.

DES FRANCS.

Silvie n'eſt point....

DES RONAIS.

Non, je te permets cependant d'en douter juſqu'à ce que tu m'ayes entendu: mais écoute-moi.

DES FRANCS.

Silvie n'eſt point coupable !

DES RONAIS.

De grace, écoutez-moi. La façon dont je ſuis ſorti ce matin, n'a rien refroidi de mon zéle. J'ai couru chez Galoüin. Plaignez ſon ſort, je l'ai trouvé baigné dans ſon ſang, percé d'un coup que vous lui avez porté. Des Francs ſoupçonne l'honneur de Silvie, lui ai-je dit. Je meurs, m'a-t'il répondu d'une voix foible, en me montrant une Lettre qu'il s'efforçoit d'achever. La voici. » De quelque » façon qu'ayent vécu les hommes, ils meurent la » vérité à la bouche. Si mes aſſiduitez euſſent pû » toucher Silvie, je n'euſſe point eu recours à » la trahiſon ; la Femme de Chambre de Sil- » vie, m'avoit livré ſa Maîtreſſe par le moyen d'un » breuvage qui l'avoit endormie, votre retour m'a » empêché de conſommer mon crime, & c'eſt la » ſeule conſolation.... Galoüin n'a pû pourſuivre, & il eſt mort entre mes bras, avec toutes les marques du repentir le plus ſincere. J'ai couru vers vous, pour juſtifier & ſauver de vos fureurs, la plus reſpectable de toutes les femmes.

DES FRANCS.

Silvie.... Ah ! je ſuis trop coupable. *Il ſe jette aux pieds de des Ronais.* Cher ami, Dis-lui combien je l'aime.

SILVIE *en l'embraſſant.*

Cher époux, je n'en ai jamais douté.

DES RONAIS.

Levez-vous, mes amis.

DES FRANCS.

Non. Regarde ce poiſon, ce fer, l'horreur de ce lieu : ma barbarie avoit tout préparé. . . .

SILVIE.

Il m'eſt cher, il me rend mon Epoux.

DES RONAIS.

Sortons-en, oublions ce qui s'y eſt paſſé. Puiſſiez-vous l'un & l'autre ne vous en jamais ſouvenir.

FIN.

SOPHONISBE,

TRAGÉDIE

DE Jean de MAIRET,

RÉPARÉE A NEUF.

Le prix eſt de 30 ſols.

A PARIS

ve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques,
us de la Fontaine S.-Benoît, au Temple du Goût.

LXX.

Privilége du Roi.

DES FRANCS.

Non. Regarde ce poiſon, ce fer, l'horreur de ce lieu : ma barbarie avoit tout préparé. . . .

SILVIE.

Il m'eſt cher, il me rend mon Epoux.

DES RONAIS.

Sortons-en, oublions ce qui s'y eſt paſſé. Puiſſiez-vous l'un & l'autre ne vous en jamais ſouvenir.

FIN.

SOPHONISBE,

TRAGÉDIE

DE MAIRET,

RÉPARÉE A NEUF.

Le prix eſt de 30 ſols.

A PARIS

...e DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques,
...ns de la Fontaine S.-Benoît, au Temple du Goût.

...C. LXX.

...*Privilége du Roi.*

DES FRANCS.

Non. Regarde ce poiſon, ce fer, l'horreur de ce lieu : ma barbarie avoit tout préparé. . . .

SILVIE.

Il m'eſt cher, il me rend mon Epoux.

DES RONAIS.

Sortons-en, oublions ce qui s'y eſt paſſé. Puiſſiez-vous l'un & l'autre ne vous en jamais ſouvenir.

FIN.

SOPHONISBE,

TRAGÉDIE

DE Jean de MAIRET,

RÉPARÉE A NEUF.

Le prix eſt de 30 ſols.

A PARIS,

Veuve DUCHESNE, rue Saint-Jacques, deſſous de la Fon... au Temple du Goût.

M. DCC. LXX.

Avec Privilége du Roi.

DES FRANCS.

Non. Regarde ce poiſon, ce fer, l'horreur de ce lieu : ma barbarie avoit tout préparé. . . .

SILVIE.

Il m'eſt cher, il me rend mon Epoux.

DES RONAIS.

Sortons-en, oublions ce qui s'y eſt paſſé. Puiſſiez-vous l'un & l'autre ne vous en jamais ſouvenir.

FIN.

SOPHONISBE,

TRAGÉDIE

DE Jean de MAIRET,

RÉPARÉE A NEUF.

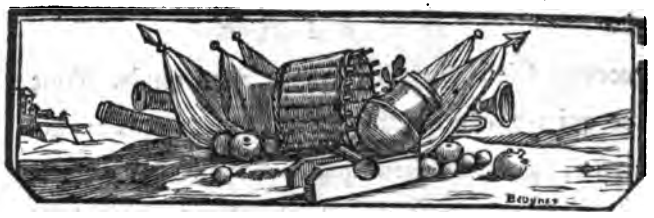
Le prix eſt de 30 ſols.

A PARIS

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au-deſſous de la Fontaine S.-Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



A MONSEIGNEUR

LE DUC

DE LA VALLIERE,

GRAND FAUCONIER DE FRANCE,
CHEVALIER DES ORDRES DU ROI, &c, &c.

MONSEIGNEUR,

QUOIQUE les Épîtres Dédicatoires aient la réputation d'être auſſi ennuieuſes qu'inutiles, ſouffrez pourtant que je vous offre la Sophoniſbe de Mairet corrigée par un Amateur autrefois très-

connu. C'eſt votre bien que je vous rends. Tout ce qui regarde l'Hiſtoire du Théâtre vous appartient, après l'honneur que vous avez fait à la littérature Françaiſe, de préſider à l'Hiſtoire du Théâtre la plus complette. Preſque tous les ſujets des Pièces dont cette Hiſtoire parle, ont été tirés de votre Bibliothèque, la plus curieuſe de l'Europe en ce genre. Le Manuſcrit de la Pièce qui vous eſt dédiée vous manquait : il vient de M. Lantin, Auteur de pluſieurs Poëmes ſinguliers qui n'ont pas été imprimés, mais que les Littérateurs conſervent dans leurs porte-feuilles.

J'ai commencé par mettre ce Manuſcrit parmi les vôtres. Perſonne ne jugera mieux que vous ſi l'Auteur a rendu quelque ſervice à la Scène Françaiſe, en habillant la Sophoniſbe de Mairet à la moderne.

Il était triſte que l'Ouvrage de Mairet qui eut tant de réputation autrefois, fût abſolument exclu du Théâtre, & qu'il rebutât même tous les Lecteurs, non-ſeulement par les expreſſions ſurannées, & par les familiarités qui déshonoraient alors la Scène, mais par quelques indécences que la pureté de notre Théâtre rend aujourd'hui into-

lérables. Il faut toujours ſe ſouvenir que cette Pièce, écrite long-temps avant le Cid, eſt la première qui apprit aux Français les règles de la Tragédie, & qui mit le Théâtre en honneur.

Il eſt très-remarquable qu'en France, ainſi qu'en Italie, l'Art Tragique ait commencé par une Sophoniſbe. Georgio Triſſino, Archevêque de Bénévent, voulant faire paſſer ce grand Art de la Grèce chez ſes Compatriotes, choiſit le ſujet de Sophoniſbe pour ſon coup d'eſſai plus de cent ans avant Mairet. Sa Tragédie, ornée de Chœurs, fut repréſentée à Vicenza dès l'an 1514, avec une magnificence digne du plus beau ſiécle de l'Italie.

Notre émulation ſe borna, près de cinquante ans après, à la traduire en Proſe; & quelle Proſe encore! Vous avez, Monſeigneur, cette traduction faite par Mélin de Saint-Gelais. Nous n'étions dignes alors de rien traduire ni en Proſe ni en Vers. Notre Langue n'était pas formée, elle ne le fut que par nos premiers Académiciens; & il n'y avait point d'Académie encore quand Mairet travailla.

Dans cette barbarie, il commença par imiter les Italiens, il conçut les préceptes qu'ils avaient

tous ſuivis ; les unités de lieu, de temps & d'action furent ſcrupuleuſement obſervées dans ſa Sophoniſbe. Elle fut compoſée dès l'an 1629, & jouée en 1633. Une faible aurore de bon goût commençait à naître. Les indignes bouffonneries dont l'Eſpagne & l'Angleterre ſaliſſaient ſouvent leur Scène tragique, furent proſcrites par Mairet ; mais il ne put chaſſer je ne ſais quelle familiarité comique, qui était d'autant plus à la mode alors que ce genre eſt plus facile, & qu'on a pour excuſe de pouvoir dire, *cela eſt naturel*. Ces naïvetés furent long-temps en poſſeſſion du Théâtre en France.

Vous trouverez dans la premiere édition du Cid, compoſé long-temps après la Sophoniſbe :

A de plus hauts partis ce beau fils doit prétendre.

Et dans Cinna :

Vous m'aviez bien promis des conſeils d'une femme.

Ainſi, il ne faut pas s'étonner que le ſtyle de Mairet, qui nous choque tant aujourd'hui, ne révoltât perſonne de ſon temps.

Corneille ſurpaſſa Mairet en tout, mais il ne le fit point oublier ; & même, quand il voulut

traiter le ſujet de Sophoniſbe, le Public donna la préférence à l'ancienne Tragédie de Mairet.

Vous avez ſouvent dit, Monſeigneur, la raiſon de cette préférence ; c'eſt qu'il y a un grand fond d'intérêt dans la Pièce de Mairet, & aucun dans celle de Corneille. La fin de l'ancienne Sophoniſbe eſt ſur-tout admirable : c'eſt un coup de Théâtre, & le plus beau qui fût alors.

Je crois donc vous préſenter un hommage digne de vous, en reſſuſcitant la mere de toutes les Tragédies Françaiſes, laiſſée depuis quatre-vingts ans dans ſon tombeau.

Ce n'eſt pas que M. Lantin, en ranimant la Sophoniſbe, lui ait laiſſé tous ſes traits ; mais enfin le fond eſt entierement conſervé. On y voit l'ancien amour de Maſſiniſſe & de la Veuve de Siphax ; la Lettre écrite par cette Carthaginoiſe à Maſſiniſſe ; la douleur de Siphax, ſa mort ; tout le caractère de Scipion, la même cataſtrophe, & ſur-tout point d'épiſode, point de rivale de Sophoniſbe, point d'amour étranger dans la Pièce.

Je ne ſais pourquoi M. Lantin n'a pas laiſſé ſubſiſter ce Vers qui était autrefois dans la bouche de toute la Cour :

Sophoniſbe en un jour voit, aime & ſe marie.

Il tient, à la vérité, de cette naïveté comique dont je vous ai parlé; mais il eſt énergique, & il était conſacré. On l'a retranché probablement parce qu'en effet il n'était pas vrai que Maſſiniſſe n'eût aimé Sophoniſbe que le jour de la priſe de Cirthe. Il l'avait aimée éperduement long-tems auparavant; & un amour d'un moment n'intéreſſe jamais : auſſi c'eſt Scipion qui prononçait ce Vers, & Scipion était mal informé.

Quoi qu'il en ſoit, c'eſt à vous, Monſeigneur, & à vos amis, à décider ſi cette premiere Tragédie réguliere qui ait paru ſur le Théâtre de la France, mérite d'y remonter encore. Elle fit les délices de cette illuſtre Maiſon de Montmorency; c'eſt dans ſon Hôtel qu'elle fut faite, c'eſt la premiere Tragédie qui fut repréſentée devant Louis XIII. Meſſieurs les premiers Gentilhommes de la Chambre, qui dirigent les Spectacles de la Cour, peuvent protéger ce premier monument de la gloire littéraire de la France, & ſe faire un plaiſir de voir nos ruines réparées.

Le cinquiéme Acte eſt trop court; mais le cinquiéme

quiéme d'Athalie n'eſt pas beaucoup plus long. Et, d'ailleurs, peut-être vaut-il mieux avoir à ſe plaindre du peu que du trop. Peut-être la coutume de remplir tous les Actes de trois à quatre cents Vers entraîne-t-elle des langueurs & des inutilités ?

Enfin, ſi on trouve qu'on puiſſe ajoûter quelque ornement à cet ancien Ouvrage, vous avez en France plus d'un génie naiſſant qui peut contribuer à décorer un monument reſpectable qui doit être cher à la Nation.

La réparation qu'on y a faite eſt déja fort ancienne elle-même, puiſqu'il y a plus de cinquante ans que M. Lantin eſt mort.

Je ne garantis pas (tout Éditeur que je ſuis) qu'il ait réuſſi dans tous les points ; je pourrais même prévoir qu'on lui reprochera de s'être trop écarté de ſon original ; mais je dois vous en laiſſer le jugement.

Comme M. Lantin a retouché la Sophoniſbe de Mairet, on pourra retoucher celle de M. Lantin. La même plume qui a corrigé le Venceſlas pourrait faire revivre auſſi la Sophoniſbe de Corneille, dont le fond eſt très-inférieur à celle de Mairet, mais

dont on pourrait tirer de grandes beautés.

Nous avons des jeunes gens qui font très-bien des Vers ſur des ſujets aſſez inutiles. Ne pourrait-on pas employer leurs talens à ſoutenir l'honneur du Théâtre Français, en corrigeant Agéſilas, Attila, Suréna, Othon, Pulchérie, Pertharite, Œdipe, Médée, Don Sanche d'Arragon, la Toiſon d'Or, Andromède; enfin tant de Pièces de Corneille tombées dans un plus grand oubli que Sophoniſbe, & qui ne furent jamais lûes de perſonne après leur chûte. Il n'y a pas juſqu'à Théodore qui ne pût être retouchée avec ſuccès, en retranchant la proſtitution de cette Héroïne dans un mauvais lieu. On pourrait même refaire quelques Scènes de Pompée, de Sertorius, des Horaces, & en retrancher d'autres, comme on a retranché entierement les rôles de Livie & de l'Infante dans ſes meilleures Pièces: ce ſerait à la fois rendre ſervice à la mémoire de Corneille, & à la Scène Françaiſe, qui reprendrait une nouvelle vie. Cette entrepriſe ſerait digne de votre protection, & même de celle du Miniſtère.

Nous avons plus d'une ancienne Pièce, qui étant

corrigée, pourrait aller à la poſtérité. J'oſe croire que l'Aſtrale de Quinaut, le Scévole de Durier, l'Amour tyrannique de Scudéry, bien rétablis au Théâtre, pourraient faire de prodigieux effets.

Le Théâtre eſt, de tous les Arts cultivés en France, celui qui, du conſentement de tous les Etrangers, fait le plus d'honneur à notre patrie. Les Italiens ſont encore nos Maîtres en Muſique, en Peinture; les Anglais en Philoſophie; mais dans l'Art des Sophocles, nous n'avons point de rivaux. Il eſt donc eſſentiel de protéger les talens par leſquels les Français ſont au-deſſus de tous les Peuples. Les ſujets commencent à s'épuiſer; il faut donc remettre ſur la Scène tous ceux qui ont été manqués, & dont il eſt aiſé de tirer un grand parti.

Je ſoumets, comme je le dois, à vos lumieres ces réflexions que mon zèle patriotique m'a dictées.

J'ai l'honneur d'être avec reſpect, &c.

J'ai vécu trop long-temps. — O vieilleſſe ! ô deſtins !
Ah ! que nos derniers jours ſont rarement ſereins !
Que tout ſert à ternir notre grandeur premiere,
Et qu'avec amertume on finit ſa carriere !
A mes ſujets laſſés ma vie eſt un fardeau,
On inſulte à mon âge, on ouvre mon tombeau.
Lâches ! j'y deſcendrai, mais non pas ſans vengeance.
(*Aux Soldats.*)
Que la Reine à l'inſtant paraiſſe en ma préſence.
(*Il s'aſſied, & lit la Lettre.*)
Qu'on l'amene, vous dis-je. — Époux infortuné,
Vieux Soldat qu'on trahit, Monarque abandonné,
Quel fruit peux-tu tirer de ta fureur jalouſe ?
Seras-tu moins à plaindre en perdant ton Épouſe ?
Cet objet criminel à tes pieds immolé,
Raffermira-t-il mieux ton Empire ébranlé ?
Dans la mort d'une femme eſt-il donc quelque gloire ?
Eſt-ce là tout l'honneur qui reſte à ta mémoire ?
Venge-toi d'un rival, venge-toi des Romains ;
Ranime dans leur ſang tes languiſſantes mains ;
Va finir ſur la brèche un deſtin qui t'accable.
Qu'on te trahiſſe ou non, ta mort eſt honorable.
Et l'on dira du moins, en reſpectant mon nom,
Il mourut en ſoldat des mains de Scipion.

SCENE II.

SIPHAX, SOPHONISBE, PHÆDIME.

SOPHONISBE.

QUE voulez-vous, Siphax, & quelle tyrannie
Traîne ici votre épouſe avec ignominie ?
Vos Numides tremblants, courageux contre moi,
Pour la premiere fois ont bien ſervi leur Roi !
A votre ordre ſuprême ils ont été dociles,
Peut-être ſur nos murs ils ſeraient plus utiles.
Mais vous les employez dans votre tribunal
A conduire à vos pieds la nièce d'Annibal !
Je conçois leur valeur, & je lui rends juſtice.
Quel eſt mon crime enfin ? quel ſera mon ſupplice ?

SIPHAX, *lui donnant la Lettre.*

Connaiſſez votre ſeing. Rougiſſez & tremblez.

SOPHONISBE.

Dans les malheurs communs qui nous ont déſolés
J'ai frémi, j'ai pleuré de voir la Numidie
Aux fiers brigands du Tibre en deux mois aſſervie.
Scipion, Maſſiniſſe, ont gagné des combats ;
J'en ai rougi, Seigneur, & je ne tremble pas.

SIPHAX.

Perfide !

SOPHONISBE.

Épargnez-moi cette injure odieuſe,

Pour vous, pour votre femme également honteuſe.
Nos murs ſont aſſiégés; vous n'avez plus d'appui;
Et le dernier aſſaut ſe prépare aujourd'hui.
J'écris à Maſſiniſſe en cette conjoncture,
Je rappelle à ſon cœur les droits de la nature,
Les nœuds trop oubliés du ſang qui nous unit;
Seigneur, ſi vous l'oſez, condamnez cet écrit.
[*Elle lit.*]

. . . . . .

» Vous ſervez des Romains, vous ſecondez leurs armes,
» Et vous déſeſpérez vos parents malheureux.
» Méritez vos ſuccès en étant généreux :
» C'eſt trop faire couler & le ſang & les larmes.
Eh bien! ai-je trahi ma Ville & mon époux?
Eſt-il temps d'écouter des ſentiments jaloux?
Répondez : quel reproche avez-vous à me faire?
La fortune, en tout temps à tous deux trop ſevère,
A mis, pour mon malheur, ma Lettre en votre main.
Quel en était le but? quel était mon deſſein?
Pouvez-vous l'ignorer & faut-il vous l'apprendre?
Si la Ville aujourd'hui n'eſt pas réduite en cendre,
S'il eſt quelque reſſource à nos calamités,
Sur ces murs tout ſanglants je marche à vos côtés.
Aux yeux de Scipion, de Maſſiniſſe même,
Ma main joint des lauriers à votre diadême,
Elle combat pour vous; & ſur ce mur fatal
Elle arbore avec vous l'étendart d'Annibal.
Et ſi juſqu'à la fin le Ciel vous abandonne,
Si vous êtes vaincu, je veux qu'on vous pardonne.

SIPHAX.

Qu'on me pardonne! A moi? De ce dernier affront

Votre indigne pitié voulait couvrir mon front !
Et, portant à ce point votre inſultante audace,
C'eſt donc pour votre Roi que vous demandez grace ?
Allez, peut-être un jour vos funeſtes appas
L'imploreront pour vous, & ne l'obtiendront pas.
Maſſiniſſe, en tout temps mon fatal adverſaire,
Et mon rival en tout, ſe flatta de vous plaire ;
Il m'oſa diſputer mon trône & votre cœur ;
C'eſt trahir notre hymen, votre foi, mon honneur,
Que de vous ſouvenir de ſon feu téméraire.
Vos ſoins injurieux redoublent ma colère ;
Et ce fatal aveu dont je me ſens confus,
A mes yeux indignés n'eſt qu'un crime de plus.

SOPHONISBE.

Seigneur, je ne veux point, dans l'état où vous êtes,
Fatiguer vos chagrins de plaintes indiſcrettes.
Mais vos maux ſont les miens ; qu'ils puiſſent vous toucher.
Ce n'eſt pas mon époux qui me doit reprocher
De l'avoir préféré (non ſans quelque courage)
Au Vainqueur de l'Afrique, au Vainqueur de Carthage ;
D'avoir tout oublié pour ſuivre votre ſort,
Et d'attendre avec vous l'eſclavage ou la mort.
Maſſiniſſe m'aimait & j'aimais ma patrie.
Je vous donnai ma main, prenez encor ma vie.
Mais ſi je ſuis coupable en implorant pour vous
Le Vainqueur irrité dont vous êtes jaloux,
Si j'ai voulu fléchir ſa colère implacable,
Si je veux vous ſauver — la faute eſt excuſable.
Vous avez, croyez-moi, des ſoins plus importants.
Banniſſez des ſoupçons, partage des amants,
Des cœurs efféminés dont l'oiſive molleſſe

Ne connaît d'intérêts que ceux de leur tendreſſe.
Un ſoin bien différent nous occupe en ce jour ;
Il s'agit de la vie, & non pas de l'amour.
Il n'eſt pas fait pour nous. Ecoutez, le temps preſſe.
Tandis que vos ſoupçons accuſent ma faibleſſe,
Tandis que nous parlons, la mort eſt en ces lieux.

SIPHAX.

Je vais donc la chercher : je vais loin de vos yeux
Éteindre dans mon ſang ma vie & mon outrage.
J'ai tout perdu ; les Dieux m'ont laiſſé mon courage.
Ceſſez de prendre ſoin de la fin de mes jours.
Carthage m'a promis un plus noble ſecours ;
Je l'attends à toute heure, il peut venir encore ;
Ce n'eſt pas mon rival qu'il faudra que j'implore.
Ne craignez rien pour moi : je ſais ſauver mes mains
Des fers de Maſſiniſſe, & des fers des Romains.
Sachez qu'un autre époux, & ſur-tout un Numide
Ne mourrait qu'en frappant le cœur d'une perfide.
Vous l'êtes : j'ai des yeux. Le fond de votre cœur,
Quoi que vous en diſiez, était pour mon vainqueur.
Je n'ai point, Sophonisbe, exigé de votre ame
Les dehors affectés d'une inutile flamme.
L'amour auprès de vous ne guida point mes pas ;
Je voulais un vrai zèle — & vous n'en avez pas.
Mais je ſais mourir ſeul ; & ma derniere épée
D'un ſang que j'ai chéri ne ſera point trempée.
Tremblez que les Romains, plus barbares que moi,
Ne recherchent ſur vous le ſang de votre Roi.
Redoutez nos tyrans, & juſqu'à Maſſiniſſe.
Si leurs bras ſont armés, c'eſt pour votre ſupplice.
C'eſt le ſang d'Annibal que leur haîne pourſuit.
Ce jour eſt pour tous deux le dernier qui nous luit.
Je prodigue avec joie un vain reſte de vie ;

Je péris glorieux, — & vous mourrez punie.
Vous n'aurez en tombant que la honte & l'horreur
D'avoir prié pour moi mon fatal oppreſſeur.
Je cours aux murs ſanglants que ſes armes détruiſent.
Laiſſez-moi, fuyez-moi; vos remords me ſuffiſent.

SOPHONISBE.

Non, Seigneur, malgré vous je marche ſur vos pas;
Vous m'accablez en vain, je ne vous quitte pas.
Je cherche autant que vous une mort glorieuſe:
Vos malheureux ſoupçons la rendraient trop honteuſe.
Je vous ſuis.

SIPHAX.

Demeurez, je l'ordonne: je pars;
Le ſang de votre époux ne veut point vos regards.
[*Il ſort.*]

SCENE III.

SOPHONISBE, PHÆDIME.

SOPHONISBE.

AH! Phædime!

PHÆDIME.

Il vous laiſſe & vous devez tout craindre.
Je vous vois tous les deux également à plaindre.
Mais Siphax eſt injuſte.

SOPHONISBE.

Il ſort, il a laiſſé
Dans ce cœur éperdu le trait qui l'a bleſſé.

J'ai cru, quand il parlait à ſa femme éplorée,
Quand il me préſageait une mort aſſurée,
J'ai cru, je te l'avoue, entendre un Dieu vengeur,
Dévoilant l'avenir & liſant dans mon cœur,
Prononcer contre moi l'arrêt irrévocable
Qui dévoue au ſupplice une tête coupable.

PHÆDIME.

Vous coupable ! Il l'était d'oublier aujourd'hui
Tout ce que Sophonisbe oſa faire pour lui.

SOPHONISBE.

J'ai tout fait. Cependant il m'a dit vrai, Phædime.
Dans les plis de mon ame il a cherché mon crime;
Il l'a trouvé peut-être; & ce triſte entretien
Ne m'annonce que trop ſon déſaſtre & le mien.

PHÆDIME.

Son malheur l'aigriſſait; il vous rendra juſtice.
Sa haîne contre Rome & contre Maſſiniſſe
Empoiſonnait ſon cœur déja trop ſoupçonneux.
Lui-même en rougira, s'il eſt moins malheureux.
Il voit la mort de près; & l'eſprit le plus ferme
Peut ſe ſentir troublé quand il touche à ce terme.
Mais ſi quelque ſuccès ſecondait ſa valeur,
Si du fier Scipion, Siphax était vainqueur,
Vous verriez aiſément ſon amitié renaître.
Il doit vous reſpecter, puiſqu'il doit vous connaître.
Vos charmes ſur ſon cœur ont été trop puiſſants;
Ils le feront toujours.

SOPHONISBE.

Phædime, il n'eſt plus tems.
Je vois de tous les deux la deſtinée affreuſe:
Il s'avance au trépas.—Je ſuis plus malheureuſe

PHÆDIME.

Eſpérez. —

SOPHONISBE.

J'ai perdu mes états, mon repos,
L'eſtime d'un époux, & l'amour d'un Héros.
Je ſuis déja captive, & dans ce jour peut-être
Il faut tendre les mains aux fers d'un nouveau Maître,
Et recevoir des loix d'un amant indigné,
Qui m'eut rendue heureuſe — & que j'ai dédaigné.
Quand ce fier Maſſiniſſe, oppreſſeur de Carthage,
Me préſentait dans Cirthe un ſéduiſant hommage,
Tu ſais que j'étouffai, dans mon ſecret ennui,
L'intérêt & le ſang qui me parlaient pour lui.
Te dirai-je encor plus ? j'étouffai l'amour même :
Je ſoutins contre moi l'honneur du diadême.
Je demeurai fidelle à mon pere Aſdrubal,
A Carthage, à Siphax, aux deſtins d'Annibal.
L'amour fuit de mon ame aux cris de ma patrie.
D'un amant irrité je bravai la furie.
Un front cicatriſé par la guerre & le tems
Éffarouchait en vain mon cœur & mes beaux ans.
L'ennemi des Romains obtint la préférence.
Maſſiniſſe revient armé de la vengeance ;
Il entre en nos États, la Victoire le ſuit ;
Aidé de Scipion ſon bras a tout détruit :
Dans Cirthe enſanglantée un foible mur nous reſte.
A quels Dieux recourir dans ce péril funeſte ?
Etait-ce un ſi grand crime, était-il ſi honteux
D'avoir cru Maſſiniſſe & noble, & généreux ?
D'avoir pour mon époux imploré ſa clémence ?
Dans mon illuſion j'avais quelque eſpérance,
Ma priere & mes pleurs auraient pu le flatter.

Mais il ne ſaura pas ce que j'oſais tenter ;
Et, pour unique fruit d'un ſoin trop magnanime,
Mon époux me condamne, & mon amant m'opprime.
Tous deux ſont contre moi, tous deux réglent mon ſort ;
Et je n'attends ici que l'opprobre ou la mort.

SCENE IV.

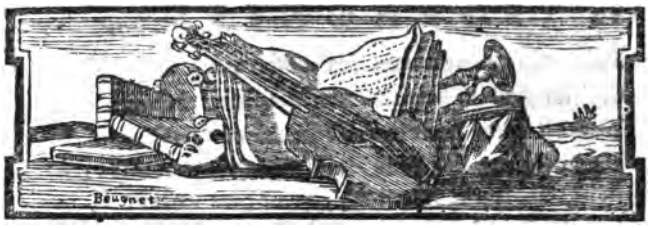
SOPHONISBE, PHÆDIME, ACTOR.

ACTOR.

REINE, dans ce moment le ſecours de Carthage
Sous nos remparts ſanglants s'eſt ouvert un paſſage.
On eſt aux mains. Ces lieux qui retenaient vos pas
Sont trop près du carnage, & du champ des combats.
Le Roi, couvert de ſang, m'ordonne de vous dire
Que loin de ce palais vous vous laiſſiez conduire.
J'obéis.

SOPHONISBE.

Je vous ſuis, Actor ; vous lui direz
Que ſes ordres pour moi ſeront toujours ſacrés ;
Mais que, dans les moments où le combat s'engage,
M'éloigner du danger, c'eſt trop me faire outrage.
Que deviendrai-je ? Ciel ! & quel eſt ſon deſſein ?
Suis-je ici priſonniere ? ô rigueurs ! ô deſtin !
Que me préparez-vous dans ce jour de vengeance ?
Le Ciel me ravit tout, & juſqu'à l'eſpérance.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SOPHONISBE, PHÆDIME.

PHÆDIME.

QUEL tumulte effroyable au loin ſe fait entendre?
Quels feux ſont allumés? la Ville eſt-elle en cendre?
Ceux qui veillaient ſur vous ſe ſont tous écartés.
Dans ces Sallons déſerts, ouverts de tous côtés,
Il ne vous reſte plus que des femmes tremblantes,
Aux pieds des ces autels avec moi gémiſſantes.
Nous rappellons en vain par nos cris, par nos pleurs,
Des Dieux qui ſont paſſés dans le camp des vainqueurs.

SOPHONISBE.

Leurs plaintes, leurs douleurs ont amolli mon ame.
Tous mes ſens ſont troublés; je ſens que je ſuis femme.
Ce moment effrayant m'accable ainſi que toi.
Le ſang que vingt Héros ont tranſmis juſqu'à moi
Dégénère aujourd'hui dans mes veines glacées;
Le déſordre & la crainte agitent mes penſées.

J'ai voulu pénétrer dans ces ſombres détours
Qui du pied du palais conduiſent à nos tours :
Tout eſt fermé pour moi. Je marchais égarée,
L'ombre de mon époux à mes yeux s'eſt montrée,
Pâle, ſanglante, horrible, & l'air plus furieux
Que lorſque ſon courroux m'outrageait à tes yeux.
Eſt-ce une illuſion ſur mes ſens répandue ?
Eſt-ce la main des Dieux ſur ma tête étendue,
Un préſage, un arrêt de l'enfer & du ſort ?
Siphax en ce moment eſt-il vivant ou mort ?
J'ai fui d'un pas tremblant, éperdue, éplorée.
Je ne ſais où j'étais, quand je t'ai rencontrée ;
Je ne ſais où je vais. Tout m'allarme & me nuit,
Et je crois voir encore un Dieu qui me pourſuit.
Que veux-tu, Dieu cruel ? Euménide implacable,
Frappe, voilà mon cœur : — il n'était point coupable.
Tu n'y peux découvrir qu'un malheureux amour,
Vaincu dès ſa naiſſance & banni ſans retour.
Je n'offenſai jamais l'hymen & la nature.
Grand Dieu ! tu peux frapper ; — va, ta victime eſt pure.

PHÆDIME.

Ah ! nous allons du Ciel ſavoir les volontés.
Déja d'un bruit nouveau dans ces murs déſertés,
Juſqu'à notre priſon les voûtes retentiſſent,
Et ſous leurs gonds d'airain les portes en mugiſſent. —
On entre, on vient à vous : — je reconnais Actor.

SCENE II.

SOPHONISBE, PHÆDIME, ACTOR.

SOPHONISBE.

MINISTRE de mon Roi, qui vous amène encor?
Qu'a-t-on fait? que deviens-je? & de quelles nouvelles
Venez vous m'affliger?

ACTOR.

Elles ſont bien cruelles.
Par l'ordre de Siphax, à l'abri de ces tours,
A peine en ſûreté j'avais mis vos beaux jours,
Et j'avais refermé la barriere ſacrée,
Par qui, de ce Palais, la ville eſt ſéparée;
J'ai revolé ſoudain vers ce Roi malheureux,
Digne d'un meilleur ſort, & digne de vos vœux;
Son courage, auſſi grand qu'il était inutile,
D'un effort paſſager ſoutint ſon bras débile.
Sur la brèche à la fin, de cent coups renverſé,
Dans ſes débris ſanglants il tombe terraſſé.
Il meurt.

SOPHONISBE.

Ah! je devais, plus que lui pourſuivie,
Tomber à ſes côtés, ainſi que ma patrie.
Il ne l'a pas voulu.

ACTOR.

Si dans un tel malheur
Quelque ſoulagement reſte à notre douleur,

Daignez apprendre au moins combien, dans ſa victoire,
Le jeune Maſſiniſſe a mérité de gloire.
Qui croirait qu'un Héros ſi fier, ſi redouté,
Dont l'Afrique a tant craint le courage emporté,
Et dont l'eſprit ſuperbe a tant de violence,
Dans l'horreur du combat aurait tant de clémence?
A peine il s'eſt vu maître, il nous a pardonné.
De bleſſés, de mourants, de morts environné,
Il a donné ſoudain, de ſa main triomphante,
Le ſignal de la paix au ſein de l'épouvante.
Le carnage & la mort s'arrêtent à ſa voix.
Le peuple encor tremblant lui demande des loix,
Tant le cœur des humains change avec la fortune.

SOPHONISBE.

Le Ciel ſemble adoucir la miſere commune,
Puiſqu'au moins le pouvoir eſt remis dans les mains
D'un Prince de ma race, & non pas des Romains.

ACTOR.

Le juſte & premier ſoin de l'heureux Maſſiniſſe
Eſt d'appaiſer les Dieux par un prompt ſacrifice;
De dreſſer un bucher à votre auguſte époux.
Il garde obſtinément le ſilence ſur vous;
Mais dès que j'ai paru, Madame, en ſa préſence,
Il s'eſt reſſouvenu qu'autrefois ſon enfance
Fut remiſe en mes mains dans ces murs, dans ces lieux
Où ce Prince aujourd'hui rentre en victorieux.
Il m'a fait appeller; & reſpectant mon zèle
Au malheureux Siphax en tous les tems fidèle,
Il m'a comblé d'honneurs. Ayez, dit-il, pour moi
Cette même amitié qui ſervit votre Roi.
Enfin, à Siphax même il a donné des larmes.
Il juſtifie en tout le ſuccès de ſes armes.

faits, s'il fait des malheureux.

PHONISBE.

and, plus mon ſort eſt affreux.
is que je crus invincibles,
ace à Rome ſi terribles,
vaient porté leurs pas,
, & ne la ſauvent pas!

TOR.

nt plus.

NISBE.

Carthage,
l'eſclavage.
Cirthe! ô mon époux!
s avec nous!
tout détruire!

B E.
uire.

ieux!
eux.
ut-être.

un Maître.

le ſort.)

SCENE III.

MASSINISSE, ALAMAR, un des Chefs Numides, ACTOR, Guerriers Numides.

MASSINISSE.

ACTOR, je vous revois, dans ce jour ſi proſpère,
Avec les yeux d'un fils qui retrouve ſon pere.
Je vous prends à témoin ſi l'inhumanité
A ſouillé ma victoire & ma félicité ;
Si, triſte imitateur des vengeances romaines,
J'ai parlé de tributs, de triomphes, de chaînes ;
De guerriers généreux par la mort épargnés,
Comme de vils troupeaux à mon char enchaînés,
A Jupiter Stateur offerts en ſacrifice,
Et dans d'affreux cachots gardés pour le ſupplice.
Je viens dans mon pays, & j'y reprends mon bien,
En ſoldat, en Monarque, & plus en citoyen.
Je ramène avec moi la liberté Numide.
D'où vient que Sophoniſbe, orgueilleuſe ou timide,
Refuſant ſeule ici d'accueillir un vainqueur,
Craint toujours Maſſiniſſe, & fuit avec horreur ?
Suis-je un Romain ?

ACTOR.

Seigneur, on la verra ſans doute
Révérer avec nous la main qu'elle redoute.
Mais vous ſavez aſſez tout ce qu'elle a perdu.

Le

Le ſang de ſon époux eſt par vous répandu,
Et n'oſant regarder ſon vainqueur & ſon juge,
Aux pieds des Immortels elle cherche un refuge.

MASSINISSE.

Ils l'ont mal défendue : &, pour vous dire plus,
Ils l'ont mal inſpirée ; alors que ſes refus,
Ses outrages honteux au ſang de Maſſiniſſe,
Sous ſes pas égarés creuſaient ce précipice :
Elle y tombe, elle en doit accuſer ſon erreur.
Ah ! c'eſt bien malgré moi qu'elle a fait ſon malheur.
Allez, & dites-lui qu'il eſt peu de prudence
A dédaigner un Maître, à braver ſa puiſſance.

(*A Etorſort.*)

(*A ſes guerriers.*)

Eh bien ! nobles guerriers, chers appuis de mes droits,
Cirthe eſt elle tranquile ? a-t-on ſuivi mes loix ?
Un ſeul des Citoyens aurait-il à ſe plaindre ?

ALAMAR.

Sous votre loi, Seigneur, ils n'auraient rien à craindre ;
Mais on craint les Romains, ces cruels conquérants,
De tant de Nations ces illuſtres tyrans,
Deſcendans prétendus du grand Dieu de la guerre,
Qui penſent être nés pour aſſervir la terre.
On dit que Scipion veut s'arroger le prix
De tant d'heureux travaux par vos mains entrepris ;
Qu'il veut ſeul commander.

MASSINISSE.

Qui ? lui ! dans mon partage,
Dans Cirthe mon pays, mon premier héritage !
Lui, mon ami, mon guide, & qui m'a tout promis !

ALAMAR.

Lorſque Rome à parlé, les Rois n'ont plus d'amis,

MASSINISSE.

Nous verrons; j'ai vaincu, je ſuis dans mon Empire,
Je régne, & je ſuis las, puiſqu'il faut vous le dire,
Des hauteurs d'un Sénat qui croit me protéger,
Sur ſon fier-tribunal aſſis pour me juger:
C'en eſt trop.

ALAMAR.

Cependant, nous devons vous apprendre
Qu'au milieu des débris, des remparts mis en cendre,
Au lieu même où Siphax eſt mort en combattant,
Nous avons retrouvé ce billet tout ſanglant,
Qui peut-être aujourd'hui fut écrit pour vous-même.

MASSINISSE.

Donnez. — Ah! qu'ai-je lu? — Ciel! ô ſurpriſe extrême!
Sophoniſbe à ma gloire enfin ſe confiait!
A fléchir ſon amant ſa fierté ſe pliait!
Elle a connu mon ame, elle a vaincu la ſienne.
Ses yeux ſe ſont ouverts; & ſa fatale haîne,
Que je vis ſi long-tems contre moi s'obſtiner,
Me croiait aſſez grand pour ſavoir pardonner!
Épouſe de Siphax, tu m'as rendu juſtice.
Ta Lettre a mis le comble à mon deſtin propice.
Ta main ceignait mon front de ce laurier nouveau.
Romains, vous n'avez point de triomphe plus beau. —
Courons vers Sophoniſbe. — Ah! je la vois paraître.

SCENE IV.

SOPHONISBE, MASSINISSE, PHÆDIME, GARDES.

SOPHONISBE.

SI le ſort eût voulu qu'un Romain fût mon Maître ;
Si j'euſſe été réduite en un tel abandon,
Qu'il m'eût fallu prier Lélie ou Scipion,
La veuve d'un Monarque, à ſa gloire fidelle,
Aurait choiſi cent fois la mort la plus cruelle,
Plutôt que de forcer ma bouche à le fléchir.
Seigneur, à vos genoux je tombe ſans rougir.
(*Maſſiniſſe l'empêche de ſe jetter à genoux.*)
Ne me retenez point, & laiſſez mon courage
S'honorer de vous rendre un légitime hommage ;
Non pas à vos ſuccès, non pas à la terreur
Qui marchait devant vous, que ſuivait la fureur,
Et qui vous a donné cette grande victoire ;
Mais au cœur généreux ſi digne de ſa gloire,
Qui, de ſes ennemis reſpectant la vertu,
A plaint ſon rival même, a fait ce que j'ai dû ;
Du malheureux Siphax a recueilli la cendre ;
Qui partage les pleurs que ſa main fait répandre ;
Qui ſoumet les vaincus à force de bienfaits ;
Et dont j'aurais voulu ne me plaindre jamais.

MASSINISSE.

C'eſt vous, auguſte Reine, en tout temps révérée,

Qui m'avez du devoir tracé la loi ſacrée ;
Et je conſerverai juſqu'au dernier moment
De vos nobles leçonsce digne monument.
La Lettre que tantôt vous m'aviez adreſſée,
Par la faveur des Dieux ſur la brèche laiſſée,
Remiſe en mon pouvoir, eſt plus chere à mon cœur
Que le bandeau des Rois, & le nom de vainqueur.

SOPHONISBE.

Quoi ! Seigneur, juſqu'à vous ma Lettre eſt parvenue !
Et par tant de bontés vous m'aviez prévenue !

MASSINISSE.

J'ai voulu déſarmer votre injuſte courroux.

SOPHONISBE.

Je n'ai plus qu'une grace à prétendre de vous.

MASSINISSE.

Parlez.

SOPHONISBE.

Je la demande au nom de ma patrie,
Du ſang de mon époux, qui s'éleve & qui crie,
De votre honneur ſur-tout, & des Rois nos aïeux,
Qui parlent par ma voix, & vivent dans nous deux.
Jurez-moi ſeulement de ne jamais permettre
Qu'au pouvoir des Romains on oſe me remettre.

MASSINISSE.

Je le jure par vous, pour vous dire encor plus :
Sophoniſbe n'eſt pas au nombre des vaincus.
Je commande dans Cirthe, & c'eſt aſſez vous dire
Que les Romains ſur vous n'ont point ici d'empire.

SOPHONISBE.

En vous le demandant je n'en ai point douté.

MASSINISSE.

Je ſais qu'ils ſont jaloux de leur autorité ;

Mais ils n'auront jamais l'audace téméraire
D'outrager un ami qui leur eſt néceſſaire.
Allez, ne croyez pas qu'ils puiſſent m'avilir.
Je ſaurai les braver, ſi j'ai ſu les ſervir.
Ils vous reſpecteront; vos frayeurs ſont injuſtes.
Vous avez atteſté tous ces mânes auguſtes,
Tous ces Rois dont le ſang, dans nos veines tranſmis,
S'indigna ſi long-tems de nous voir ennemis.
Je les prends à témoin, & c'eſt pour vous apprendre
Que j'ai pu comme vous mériter d'en deſcendre.
La nièce d'Annibal, & la veuve d'un Roi,
N'eſt captive en ces lieux des Romains ni de moi.
Mon front en rougirait. Je ſais que cet uſage,
Eſt conſacré dans Rome & commun dans Carthage.
Il finirait pour vous, ſi je l'avais ſuivi.
Le ſang dont vous ſortez n'aura jamais ſervi.
Ce front n'était formé que pour le diadême.
Gardez dans ce Palais l'honneur du rang ſuprême.
Ne penſez pas ſur-tout qu'en ces triſtes moments,
Mon cœur laiſſe éclater ſes premiers ſentiments.
Je n'en rappelle point la déplorable hiſtoire;
Je ſais trop reſpecter vos malheurs & ma gloire;
Ne regardez en moi qu'un vainqueur à vos pieds.
Madame, il me ſuffit que vous me connaiſſiez.
Vous me rendrez juſtice, & c'eſt ma récompenſe.
A mes nouveaux ſujets je cours en diligence
Leur annoncer un bien qu'ils ſemblent demander,
Et que déja leur Maître eût dû leur accorder.
Ils vont renouveller leur hommage à leur Reine.
Sophoniſbe en tous lieux eſt toujours ſouveraine.

SCENE V.

SOPHONISBE, PHÆDIME.

SOPHONISBE.

JE demeure interdite. Un ſi grand changement
A ſaiſi mes eſprits d'un long étonnement.
Que je l'ai mal connu ! — Faut-il qu'un ſi grand homme
Ait détruit mon païs & qu'il ait ſervi Rome !
Tous mes ſens ſont ravis ; mais ils ſont effrayés.
Scipion dans nos murs, Maſſiniſſe à mes pieds,
Sophonisbe en un jour captive & triomphante,
L'ombre de mon époux terrible & menaçante,
Le comble des horreurs & des proſpérités,
Les fers, le diadême à mes yeux préſentés ;
Ce rapide torrent de fortunes contraires
Me laiſſe encor douter de mes deſtins proſpères.

PHÆDIME.

Ah ! croyez-en du moins le pouvoir de vos yeux.
S'il reſpecte dans vous le nom de vos aïeux,
S'il dépoſe à vos pieds l'orgueil de ſa conquête,
Et les lauriers ſanglants qui couronnent ſa tête,
Peut-être un ſeul regard a plus fait ſur ſon cœur
Que toutes les vertus, l'alliance & l'honneur.
Mais ces vertus enfin que dans Cirthe on admire,
Qui ſur tous les eſprits lui donnent tant d'empire,
Autoriſent les feux que vous vous reprochiez.
La gloire qui le ſuit les a juſtifiés.

Non, ce n'eſt pas aſſez que dans Cirthe étonnée
Vous viviez ſous le nom de Reine détrônée,
Qu'on vous laiſſe un vain titre, & qu'un bandeau Roïal
D'un front chargé d'ennuis ſoit l'ornement fatal.
La pitié peut donner ces honneurs inutiles,
D'un malheur véritable amuſements ſtériles.
L'amour ira plus loin; joſe vous en flatter.
Siphax eſt au tombeau....

SOPHONISBE.

Ceſſe de m'inſulter;
Ne me préſente point ce qui me déshonore:
Tu parles à ſa veuve, & ſon ſang fume encore.
Son ombre me menace. Un pareil ſouvenir
L'appelle à la vengeance & l'invite à punir.
Phædime, il faut enfin t'ouvrir toute mon ame;
Oui, je t'ai fait l'aveu de ma fatale flamme;
Oui, ce feu, ſi long-temps dans mon ſein renfermé,
S'eſt avec violence aujourd'hui rallumé.
Peut-être on m'aime encore; & j'oſerais le croire;
Je pourrais me flatter d'une telle victoire.
Tu me verrais goûter ce ſuprême bonheur
De partager ſon trône & d'avoir tout ſon cœur.
Ma flamme déclarée, & ſi long-temps ſecrette,
Ma gloire en ſûreté, ma fierté ſatisfaite,
Maſſiniſſe en mes bras ſerait d'un plus grand prix
Que l'Empire du monde aux Romains tant promis.
Mais je vais, s'il ſe peut, t'étonner davantage.
Malgré l'illuſion d'un ſi cher avantage,
Et malgré tout l'amour dont je reſſens les coups,
Maſſiniſſe jamais ne ſera mon époux.

PHÆDIME.

Et pourquoi, s'il le veut?

SCENE VI.

SOPHONISBE, PHÆDIME, ACTOR.

ACTOR.

REINE, il faut vous apprendre
Qu'un insolent Romain vient ici de se rendre.
On le nomme Lélie: & le bruit se répand
Qu'il est de Scipion le premier Lieutenant.
Sa Suite avec mépris nous insulte & nous brave;
Des Romains, disent-ils, Sophonisbe est l'esclave.
Leur fierté nous vantait je ne sais quel Sénat,
Des Préteurs, des Tribuns, l'honneur du Consulat,
La majesté de Rome; &, sans plus les entendre,
Je reviens à vos pieds périr ou vous défendre.

SOPHONISBE.

Brave & fidèle ami, je compte sur ta foi,
Sur les serments sacrés de notre nouveau Roi,
Sur Sophonisbe même; & ce nouvel orage
Pourra m'ôter la vie, & non pas mon courage.

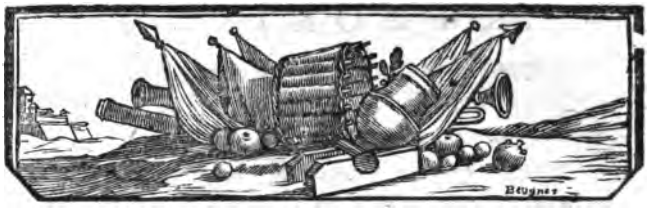
ACTOR.

Que de maux à la fois accumulés sur nous!

SOPHONISBE.

Actor, quand il le faut, je sais les braver tous.
Siphax à ses côtés, au milieu du carnage,
Aurait vû Sophonisbe égaler son courage.
De ces Romains du moins j'égalerai l'orgueil,
Et je les défierai du bord de mon cercueil.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LÉLIE, MASSINISSE, *assis ;* Soldats Romains, Soldats Numides *dans l'enfoncement, diviſés en deux Troupes.*

LÉLIE.

VOTRE ame impatiente était trop allarmée
Des bruits qu'a répandu l'aveugle renommée.
Qu'importe un vain diſcours du Soldat répété
Dans le ſein de l'ivreſſe & de l'oiſiveté ?
Laiſſons parler le Peuple ; il ne peut rien connaître.
Il veut percer en vain les ſecrets de ſon Maître.
Et ceux de Scipion, dans ſon ſein retenus,
Seigneur, avant le temps ne ſont jamais connus.

MASSINISSE.

Quelquefois un bruit ſourd annonce un grand orage.
Tout aveugle qu'il eſt, le peuple le préſage.
Rien n'eſt à dédaigner les publiques rumeurs
Souvent aux Souverains annoncent leurs malheurs.

Je veux approfondir ces diſcours qu'on mépriſe.
Expliquez-vous, Lélie, avec cette franchiſe
Qu'attendent ma conduite & ma ſincérité.
Les Romains autrefois aimaient la vérité.
Leur auſtère vertu, peut-être un peu farouche,
Laiſſait leur cœur altier d'accord avec leur bouche.
Auraient-ils aujourd'hui l'art de diſſimuler ?
Après avoir vaincu n'oſeriez-vous parler ?
Que penſez-vous, du moins, que Scipion prétende ?

LÉLIE.

Scipion ne fait rien que Rome ne commande.
Rien qui ne ſoit preſcrit par nos communs Traités.
La juſtice & la loi réglent ſes volontés.
Rome l'a revêtu de ſon pouvoir ſuprême.
Il viendra dans ces lieux vous apprendre lui-même
Ce qu'il faut entreprendre ou qu'on peut différer.
Sur vos grands intérêts vous pourrez conférer.
Il vous annoncera ſes projets ſur l'Afrique.
Vous ſavez qu'Annibal eſt déja vers Utique,
Qu'il fuit l'aigle Romaine, & que, dans ſon païs
De ſes Carthaginois ramenant les débris,
Il vient de Scipion défier la fortune.
Cette guerre nouvelle à vous deux eſt commune.
Nous marcherons enſemble à de nouveaux combats.

MASSINISSE.

De la Reine, Seigneur, vous ne me parlez pas.

LÉLIE.

Je parle d'Annibal ; Sophonisbe eſt ſa nièce,
C'eſt vous en dire aſſez.

MASSINISSE.

Écoutez, le temps preſſe :

Je veux une réponſe, & ſavoir à l'inſtant
Si ſur mes Priſonniers votre pouvoir s'étend.

LÉLIE.

Lieutenant du Conſul, je n'ai point ſa puiſſance.
Mais ſi vous demandez, Seigneur, ce que je penſe
Sur le ſort des vaincus, ſur la loi du combat,
Je crois que leur deſtin n'appartient qu'au Sénat.

MASSINISSE.

Au Sénat! Et qui ſuis-je?

LÉLIE.

Un Allié, ſans doute,
Un Roi digne de nous, qu'on aime & qu'on écoute,
Que Rome favoriſe, & qui doit accorder
Tout ce que ce Sénat a droit de demander.

[*Il ſe leve.*]

C'eſt au ſeul Scipion de faire le partage.
Il récompenſera votre noble courage,
Seigneur, & c'eſt à vous de recevoir ſes loix,
Puiſqu'il eſt notre chef & qu'il commande aux Rois.

MASSINISSE.

Je l'ignorais, Lélie, & ma condeſcendance
N'avait point reconnu tant de prééminence.
Je penſais être égal à ce grand Citoïen;
Et j'ai cru que mon nom pouvait valoir le ſien.
Je ne m'attendais pas qu'il s'expliquât en Maître.
J'ai d'autres intérêts, & plus preſſans, peut-être
Que ceux de diſpoſer du rang des Souverains,
Et d'oppoſer l'orgueil à l'orgueil des Romains.
Répondez: oſe-t-il diſpoſer de la Reine?

LÉLIE.

Il le doit.

MASSINISSE.

Lui!....

LÉLIE.

Seigneur, quel tranſport vous entraîne ?
C'eſt un droit reconnu qu'il nous faut maintenir ;
Tout le ſang d'Annibal nous doit appartenir.
Vous qui dans les combats brûliez de le répandre,
Quel étrange intérêt pourriez-vous bien y prendre ?
Vous de toute ſa race éternel ennemi,
Vous du Peuple Romain le vengeur & l'ami ?

MASSINISSE.

L'intérêt de mon ſang, celui de la juſtice,
Et l'horreur que je ſens d'un pareil ſacrifice.
J'entrevois les projets qu'il me cache avec ſoin.
Mais ſon ambition pourrait aller plus loin.

LÉLIE.

Seigneur, elle ſe borne à ſervir ſa patrie.

MASSINISSE.

Dites mieux, à flatter l'infâme barbarie
D'un Peuple qu'Annibal écraſa ſous ſes pieds.
Si Rome exiſte encor, c'eſt par ſes Alliés.
Mes ſecours l'ont ſauvée ; & dès qu'elle reſpire,
Sur les Rois, ſur moi-même, elle affecte l'Empire ;
Elle ſe fait un jeu dans ſes murs fortunés
De prodiguer l'outrage à des fronts couronnés.
Elle met à ce prix ſa faveur paſſagère.
Scipion, qui m'aima, ſe dément pour lui plaire ;
Il me trahit !

LÉLIE.

Seigneur, qui vous a donc changé !
Quoi ! vous ſeriez trahi quand vous ſeriez vengé !
J'ignore ſi la Reine, en triomphe menée,
Au char de Scipion doit paraître enchaînée ;

Mais en perdrions-nous votre utile amitié ?
C'eſt pour une captive avoir trop de pitié.

MASSINISSE.

Que je la plaigne ou non, je veux qu'on la reſpecte.
La foi Romaine enfin me devient trop ſuſpecte.
De ma protection tout Numide honoré,
En quelque rang qu'il ſoit, doit vous être ſacré.
Et vous inſulteriez une femme, une Reine !
Vous oſeriez charger de votre indigne chaîne
Les mains, les mêmes mains que je viens d'affranchir !

LÉLIE.

Parlez à Scipion, vous pourrez le fléchir.

MASSINISSE.

Le fléchir ! apprenez qu'il eſt une autre voie
De priver les Romains de leur injuſte proie.
Il eſt des droits plus ſaints : Sophonisbe aujourd'hui,
Seigneur, ne dépendra ni de vous ni de lui.
Je l'eſpere, du moins.

LÉLIE.

Tout ce que je puis dire,
C'eſt que nous ſoutiendrons les droits de notre Empire.
Et vous ne voudrez pas, pour des caprices vains,
Vous priver des bontés qu'ont pour vous les Romains.
Croyez-moi, le Sénat ne fait point d'injuſtices,
Il a d'un digne prix reconnu vos ſervices ;
Il vous chérit encor. Mais craignez qu'un refus
Ne vous attire ici des ordres abſolus.

[*Il ſort avec les Soldats Romains.*]

SCENE II.

MASSINISSE, ALAMAR, *les Soldats Numides reſtent au fond de la Scene.*

MASSINISSE.

DEs ordres! vous, Romains! ingrats dont l'inſolence
S'accrût pour mon ſervice avec votre puiſſance!
Des fers à Sophonisbe! Et ces mots inouïs,
A peine prononcés, n'ont pas été punis!
Sophonisbe, ah! du moins écarte cette injure.
Accorde-moi ta main; ta gloire t'en conjure,
Règne pour être libre, & commande avec moi.
Va, Maſſiniſſe enfin ſera digne de toi.
Des fers! Ah! que je vais réparer cet outrage!
Que j'étais inſenſé de combattre Carthage!
[*A ſa Suite.*]
Approchez, mes amis; parlez, braves Guerriers,
Verrez-vous dans vos mains flétrir tant de lauriers?
Vous avez entendu ce diſcours téméraire.

ALAMAR.

Nous en avons rougi de honte & de colère.
Le joug de ces ingrats ne peut plus ſe porter.
Sur leur ſuperbe tête il le faut rejetter.

MASSINISSE.

Rome hait tous les Rois, & les croit tyranniques.
Ah! les plus grands tyrans ce ſont les Républiques.
Rome eſt la plus cruelle.

ALAMAR.

Il eſt juſte, il eſt temps
D'abattre pour jamais l'orgueil de ſes enfans.
L'alliance avec eux n'était que paſſagère ;
La haîne eſt éternelle.

MASSINISSE.

Aveugle en ma colère,
Contre mon propre ſang j'ai pu les ſoutenir !
Si je les ai ſauvés, ſongeons à les punir.
Me ſeconderez-vous ?

ALAMAR.

Nous ſommes prêts ſans doute.
Il n'eſt rien avec vous qu'un Numide redoute.
Les Romains ont plus d'art, & non plus de valeur ;
Ils ſavent mieux tromper, & c'eſt-là leur grandeur ;
Mais nous ſavons au moins combattre comme eux-mêmes.
Commandez, déployez vos volontés ſuprêmes.
Ce fameux Scipion n'eſt pas plus craint de nous,
Que ce faible Siphax abattu ſous nos coups.

MASSINISSE.

Écoutez, Annibal eſt déja dans l'Afrique.
La nouvelle en eſt ſûre, il marche vers Utique.
Pourrions-nous juſqu'à lui nous frayer des chemins ?

ALAMAR.

Nous vous en tracerons dans le ſang des Romains.

MASSINISSE.

Enlevons Sophonisbe, arrachons cette proie
Aux brigands inſolents qu'un Sénat nous envoie ;
Effaçons dans leur ſang le crime trop honteux,
Et le malheur, ſur-tout, d'avoir vaincu pour eux.
Annibal n'eſt pas loin. Croyez que ce grand homme
Peut encore une fois ſe montrer devant Rome ;

Mais à nos fiers tyrans fermons-en le retour.
Que ces bords Africains, que ce ſanglant ſéjour
Deviennent par vos mains le tombeau de ces traîtres,
Qui, ſous le nom d'amis, ſont nos barbares Maîtres.
La nuit approche, allez, je viendrai vous guider;
Les vaincus enhardis pourront nous ſeconder.
Vous ſavez en ces lieux combien Rome eſt haïe;
Et tout homme eſt ſoldat contre la tyrannie.
Préparez les eſprits irrités & jaloux;
Sans leur rien découvrir enflammez leur courroux.
Aux premiers coups portés, aux premieres allarmes,
Au nom de Sophoniſbe ils voleront aux armes.
Nos Maîtres prétendus, plongés dans le ſommeil,
Verront de tous côtés la mort à leur réveil.

ALAMAR.

Si l'on ne prévient pas cette grande entrepriſe,
Le ſuccès en eſt ſûr, & tout nous favoriſe.
Les révolutions, dans ce ſanglant ſéjour,
Chez le fougueux Numide éclatent en un jour.
On les manque à jamais, alors qu'on les diffère.
Chez nous tout eſt ſoudain; c'eſt notre caractère.
Le Romain temporiſe; & ces tyrans ſurpris
Pourront être bientôt paiés de leur mépris.

MASSINISSE.

Revolez à mon camp, je vous joins dans une heure;
J'arrache Sophoniſbe à ſa triſte demeure.
Je marche à votre tête; &, s'il vous faut périr,
Vous recevrez de moi l'exemple de mourir.

SCENE

SCENE III.

SOPHONISBE, MASSINISSE.

SOPHONISBE.

SEIGNEUR, en tous les tems, par le Ciel pourſuivie,
Je vois entre vos mains le deſtin de ma vie.
Victorieux dans Cirthe, & mon libérateur,
Contre ces fiers Romains deux fois mon protecteur,
Vous avez d'un ſeul mot écarté les orages
Qui m'entouraient encore après tant de naufrages;
Et dans ce grand reflux des horreurs de mon ſort,
Dans ce jour étonnant de clémence & de mort,
Par vous ſeul confondue, & par vous raſſurée,
J'ai cru que d'un Héros la promeſſe ſacrée,
Ce généreux appui, le ſeul qui m'eſt reſté,
Me ſervirait d'égide, & ſerait reſpecté.
Je ne m'attendais pas qu'on flétrît votre ouvrage;
Qu'on oſât prononcer le mot de l'eſclavage,
Et que je duſſe encore, après tant de tourments,
Après tous vos bienfaits réclamer vos ſerments.

MASSINISSE.

Ne les réclamez point; ils étaient inutiles,
Je n'en eus pas beſoin: vous aurez des aſyles,
Que l'orgueil des Romains ne pourra violer;
Et ce n'eſt pas à vous déſormais à trembler.
Il m'appartenait peu de parler d'hyménée
Dans ce même Palais, dans la même journée

Où le ſort a voulu que le ſang d'un époux ;
Répandu par mes mains, rejaillît juſqu'à vous.
Mais la néceſſité rompt toutes les barrieres,
Tout ſe tait à ſa voix, ſes loix ſont les premieres.
La cendre de Siphax ne peut vous accuſer.
Vous n'avez qu'un parti ; celui de m'épouſer.
Du pied de nos autels au trône remontée,
Sur les bords Africains chérie & redoutée,
Le diadême au front marchez à mon côté ;
Votre ſceptre & mon bras ſont votre ſûreté.

SOPHONISBE.

Ah ! que m'avez-vous dit ? — Sophoniſbe éperdue
Doit étaler enfin ſon ame à votre vue. —
J'étais votre ennemie, & l'ai toujours été.
Seigneur, je vous ai fui, je vous ai rebuté ;
Siphax obtint mon choix. Sans conſulter ſon âge,
Je n'acceptai ſa main que pour vous faire outrage.
J'encourageai les miens à pourſuivre vos jours.
Connaiſſez donc mon cœur ; — il vous aima toujours.

MASSINISSE.

Eſt-il poſſible ? ô Dieux ! vous dont l'ame inhumaine
Fut chez les Africains célèbre par la haîne,
Vous m'aimiez, Sophoniſbe ! &, dans ſes déplaiſirs,
Maſſiniſſe accablé vous coûtait des ſoupirs !

SOPHONISBE.

La fille d'Aſdrubal naquit pour ſe contraindre.
Elle dut vous haïr, ou du moins dut le feindre.
Elle brûlait pour vous. — C'eſt à vous de juger,
Si le ſeul des humains qui peut me protéger,
Conquérant généreux, amant toujours fidèle,
Des Héros & des Rois devenu le modèle,
En m'arrachant des fers, & du ſein de l'horreur,

En me donnant ſon trône, en me gardant ſon cœur,
Sur mes ſens enchantés conſerve un juſte empire.
C'eſt par vous que je vis, pour vous que je reſpire:
Le bonheur me fuyait, il vient ſe préſenter.
Vous m'offrez votre main: — je ne puis l'accepter.

MASSINISSE.

Et quels Dieux ennemis à vos bontés s'oppoſent?

SOPHONISBE.

Les Dieux qui de mon ſort en tous les tems diſpoſent;
Les Dieux qui d'Annibal ont reçu les ſerments,
Quand au pied des autels, en ſes plus jeunes ans,
Il jurait aux Romains une haîne immortelle.
Ce ſerment eſt le mien, — je lui ſerai fidèle. —
Je meurs ſans être à vous.

MASSINISSE.

Sophoniſbe, arrêtez.
Connaiſſez qui je ſuis, & qui vous inſultez.
C'eſt ce même ſerment qui devant vous m'amene.
C'eſt un courroux plus juſte, une plus forte haîne;
Et c'eſt de ſon flambeau que je viens éclairer
L'hymen, l'heureux hymen qu'on ne peut différer.
C'eſt dans Cirthe ſanglante, à ces autels antiques
Dreſſés par nos ayeux à nos Dieux domeſtiques,
Que j'apporte avec vous, en vous donnant la main,
L'horreur que Maſſiniſſe a pour le nom Romain.
Plus irrité que vous & plus qu'Annibal même,
Oui, je déteſte Rome autant que je vous aime.
Vous, Dieux qui m'entendez, qui recevez ma foi,
(*Il prend la main de Sophonisbe, & tous deux les mettent ſur l'autel.*)
Uniſſez à ce prix Sophoniſbe avec moi.

SOPHONISBE.

Ah ! je ſuis trop heureuſe !

MASSINISSE

A mes yeux outragée,
Vantez votre bonheur quand vous ſerez vengée.
Les Romains ſont dans Cirthe ; ils y donnent des loix ;
Un Conſul y commande, & l'on tremble à ſa voix.
Sachez que ſous leurs pas je vais ouvrir l'abîme
Où doit s'enſevelir l'orgueil qui nous opprime.
Scipion peut tomber dans le piége fatal.
Notre bonheur, Madame, eſt au Camp d'Annibal.
Dès que l'aſtre du jour aura ceſſé de luire,
Parmi des flots de ſang ma main va vous conduire.
Sophoniſbe, ma femme, en fuiant ſes tyrans,
Doit marcher avec moi ſur leurs corps expirants.
Il n'eſt point d'autre route : & nous allons la prendre.

SOPHONISBE.

Dans le Camp d'Annibal enfin j'irais me rendre,
Et vous m'y conduiriez ! ce jour, ce jour heureux,
Guérirait tant de maux, comblerait tant de vœux !
Ah ! Ciel ! puis-je y compter ?

MASSINISSE.

La plus juſte eſpérance
Flatte d'un prompt ſuccès ma flamme & ma vengeance
Je crains peu les Romains, &, prêt à les frapper,
J'ai honte ſeulement de deſcendre à tromper.

SOPHONISBE.

Ils ſavent mieux que vous cet art de l'Italie.

SCENE IV.

SOPHONISBE, MASSINISSE, PHÆDIME.

PHÆDIME.

SEIGNEUR, cet étranger qu'on appel Lélie,
Et qui dans ce palais parlait ſi hautement,
Accompagné des ſiens arrive en ce moment.
Il veut que ſans tarder à vous même on l'annonce;
Il dit que d'un Conſul il porte la réponſe.

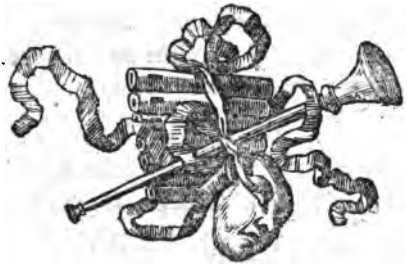
MASSINISSE.

Qu'on diſe qu'il m'attende, ou que, ſans nous braver,
Aux pieds de Sophonisbe il vienne ici tomber.

SOPHONISBE.

Je ne vois point, Seigneur, un Romain ſans allarmes.
Ils ſont venus r'ouvrir la ſource de mes larmes.
Vous êtes violent autant que généreux.
Encor ſi vous ſaviez diſſimuler comme eux,
Ne les point avertir de ſe mettre en deffenſe!
Mais toujours d'un Numide ils ſont en défiance.
Peut-être ils ont déja pénétré vos deſſeins.
Vous me faites frémir. Je connais mes deſtins.
Ce jour a déploié tant de viciſſitude,
Que, juſqu'à mon bonheur, tout eſt inquiétude.
Les nœuds, les ſacrés nœuds que je viens de former,
D'un courage nouveau me doivent animer,

J'en ai fait voir aſſez : mais enfin, je vous aime,
Et dans ce jour de ſang je crains tout pour vous même ;
Mais réunie à vous, ſûre de votre foi,
En marchant avec vous, je ne crains rien pour moi.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LÉLIE, ROMAINS.

LÉLIE, *à un Centurion.*

ALLEZ, obſervez tout, les plus légers ſoupçons
Dans de pareils moments ſont de fortes raiſons.
Sophoniſbe en ces lieux peut faire des perfides.
(*A un autre.*)
Scipion dans la ville enferme les Numides;
C'eſt à vous de garder le palais & la tour,
Tandis que n'écoutant qu'un imprudent amour,
Maſſiniſſe, occupé du vain nœud qui l'engage,
D'un moment précieux nous laiſſe l'avantage.
(*A tous.*)
Vous avez déſarmé ſans peine & ſans effort
Le peu de ſes ſoldats répandus dans ce fort;
Et déja, trop puni par ſa propre faibleſſe,
Il ne ſait pas encor le péril qui le preſſe.
Au moindre mouvement qu'on vienne m'avertir;
Qu'aucun ne puiſſe entrer; qu'aucun n'oſe ſortir.

Sur-tout de vos ſoldats contenez la licence.
Reſpectez ce palais. Que nulle violence
Ne ſouille ſous mes yeux l'honneur du nom Romain.
Le ſort de Maſſiniſſe eſt tout en notre main.
On craignait que ce Prince, aveugle en ſa colere,
N'eût tramé contre nous un complot téméraire;
Mais de ſon amitié gardant le ſouvenir,
Scipion le prévient ſans vouloir le punir.
Soyez prêts, c'eſt aſſez; cette ame impétueuſe
Verra de ſes deſſeins la ſuite infructueuſe;
Et dans quelques moments tout doit être éclairci. —
Vous, gardez cette porte; & vous, veillez ici.

(*Les Licteurs reſtent un peu cachés dans le fond.*)

SCENE II.

MASSINISSE, LÉLIE, LICTEURS.

MASSINISSE.

EH bien! de Scipion Miniſtre reſpectable,
Venez-vous m'annoncer ſon ordre irrévocable?

LÉLIE.

J'annonce du Sénat les décrets ſouverains;
Que le Conſul de Rome a remis en mes mains.
Pouvez vous écouter ce que je dois vous dire?
Vous paraiſſez troublé.

MASSINISSE.

Je ſuis prêt à ſouſcrire
Aux projets des Romains que vous me préſentez,

Si par l'équité ſeule ils ont été dictés,
Et s'ils n'outragent point ma gloire & ma couronne,
Parlez, quel eſt le prix que Rome m'abandonne ?

LÉLIE.

Le trône de Siphax déja vous eſt rendu.
C'eſt pour le conquérir que l'on a combattu.
A vos nouveaux États, à votre Numidie,
Pour vous favoriſer, on joint la Mazénie.
Ainſi, dans tous les tems & de guerre & de paix,
Rome à ſes alliés prodigue ſes bienfaits.
On vous a déja dit que Cirthe, Hippone, Utique,
Tout, juſqu'au mont Atlas, eſt à la république.
Décidez maintenant ſi vous voulez demain
De Scipion vainqueur accomplir le deſſein,
De l'Afrique avec lui ſoumettre le rivage,
Et, fidèle allié, camper devant Carthage ?

MASSINISSE.

Carthage ! oubliez-vous qu'Annibal la défend ;
Que ſur votre chemin ce Héros vous attend ?
Craignez d'y retrouver Traſimène & Trébie.

LÉLIE.

La fortune a changé ; l'Afrique eſt aſſervie.
Choiſiſſez de nous ſuivre ou de rompre avec nous.

MASSINISSE, *à part.*

Puis-je encore un moment retenir mon courroux !

LÉLIE.

Vous voyez vos devoirs & tous vos avantages.
De Rome maintenant connaiſſez les uſages.
Elle éléve les Rois & ſait les renverſer :
Au pied du Capitole ils viennent s'abbaiſſer.
La veuve de Siphax était notre ennemie ;
Dans un ſang odieux elle a reçu la vie ;

Et ſon ſeul châtiment ſera de voir nos Dieux,
Et d'apprendre dans Rome à nous connaître mieux
Une femme, après tout, aiſément ſe conſole
D'étaler ſes beautés aux pieds du Capitole.
Vous l'y diſpoſerez; j'ai conçu cet eſpoir.
Sur ſon eſprit, dit-on, vous avez tout pouvoir.

MASSINISSE.

Téméraire, arrêtez, Sophoniſbe eſt ma femme;
Tremblez de m'outrager.

LÉLIE.

Je connais votre flamme,
Je la reſpecte peu, lorſque dans vos États
Vous-même devant moi ne vous reſpectez pas.
Sachez que Sophoniſbe à nos chaînes livrée
De ce titre d'épouſe en vain s'eſt honorée,
Qu'un pretexte de plus ne peut nous éblouir,
Que j'ai donné mon ordre & qu'il faut obéir.

MASSINISSE.

Ah! c'en eſt trop enfin; cet excès d'inſolence
Pour la derniere fois tente ma patience.
(*Mettant la main à ſon épée.*)
Il faut m'ôter la vie, ou mourir de ma main.

LÉLIE.

Prince, ſi je n'étais qu'un Citoyen Romain,
Un Tribun de l'armée, un Guerrier ordinaire,
Vous me verriez bientôt prêt à vous ſatisfaire;
Lélie avec plaiſir recevrait cet honneur.
Mais député de Rome & de mon Empereur,
Commandant en ces lieux, tout ce que je dois faire,
C'eſt d'arrêter d'un mot votre injuſte colere.—
Romains, qu'on m'en réponde.

(*Les Licteurs entourent Maſſiniſſe & le déſarment.*)

MASSINISSE.

Ah ! traître ! — mes ſoldats
Me laiſſent ſans défenſe !

LÉLIE.

Ils ne paraîtront pas.
Ils ſont ainſi que vous, Seigneur, en ma puiſſance.
Vous avez abuſé de notre confiance :
Quels que ſoient vos deſſeins, ils ſont tous prévenus ;
Et nous vous épargnons des malheurs ſuperflus.
Si vous voulez de Rome obtenir quelque grace,
Scipion vous aimait ; il n'eſt rien que n'efface
A ſes yeux indulgents un juſte repentir.
Rentrez dans le devoir dont vous oſiez ſortir ;
On vous rendra, Seigneur, vos ſoldats & vos armes,
Quand ſur votre conduite on aura moins d'allarmes,
Et quand vous ceſſerez de préférer en vain
Une Carthaginoiſe à l'Empire Romain.
Vous avez combattu ſur nous avec courage.
Mais on eſt quelquefois imprudent à votre âge.

SCENE III.

MASSINISSE, *ſeul.*

MALHEUREUX, tu ſurvis à de pareils affronts !
Ce ſont-là ces Romains juges des Nations,
Qui voulaient faire au monde adorer leur puiſſance,
Et des Dieux, diſaient-ils, imiter la clémence !
Fourbes dans leurs traités, cruels dans leurs exploits,
Déprédateurs du peuple & fiers tyrans des Rois,

Je me repens ſans doute, & c'eſt de vivre encore
Sans pouvoir me baigner dans leur ſang que j'abhorre.
Scipion prévient tout ; ſoit prudence ou bonheur,
Son étonnant génie en tout tems eſt vainqueur.
Sous les pas des Romains la tombe était ouverte ;
Je vengeais Sophoniſbe & j'ai cauſé ſa perte.
A-t-il connu le piége, ou l'a-t-il ſoupçonné ?
Un moment a tout fait. Des miens abondonné,
Dans mon propre palais je vois un autre Maître !
Sophoniſbe eſt eſclave, on me deſtine à l'être !
Quel exemple pour vous, malheureux Africains !
Rois & peuples ſéduits qui ſervez les Romains,
Quand pourrez-vous ſortir de ce grand eſclavage ?
Quoi ! je dévore ici mon opprobre & ma rage !
J'ai perdu Sophoniſbe & mon Empire, & moi ! —
O Ciel ! c'eſt Scipion, c'eſt lui que je revoi.
C'eſt Rome qui dans lui ſe montre toute entiere.

SCENE IV.

SCIPION, MASSINISSE, LICTEURS.

(*Scipion tient un rouleau à la main.*)

MASSINISSE.

VENEZ-vous inſulter à mon heure derniere ?
Dans l'abîme où je ſuis, venez-vous m'enfoncer,
Marcher ſur mes débris ?

SCIPION.

Je viens vous embraſſer.

J'ai ſçu votre faibleſſe & j'en ai craint la ſuite.
Vous devez pardonner ſi de votre conduite
Ma vigilance heureuſe à conçu des ſoupçons.
Plus d'une fois l'Afrique a vu des trahiſons.
La niéce d'Annibal, à votre cœur trop chere,
M'a forcé malgré moi de me montrer ſévère.
Du nom de votre ami je fus toujours jaloux;
Mais je me dois à Rome, & beaucoup plus qu'à vous.
Je n'ai point démêlé les intrigues ſecrettes
Que pouvaient préparer vos fureurs inquiettes,
Et de tout prévenir je me ſuis contenté.
Mais à quelque attentat que l'on vous ait porté,
Voulez-vous maintenant écouter la juſtice,
Et rendre à Scipion le cœur de Maſſiniſſe?
Je ne demande rien que la foi des traités;
Vous les avez toujours ſans ſcrupule atteſtés.
Les voici; c'eſt par vous qu'à moi-même promiſe
Sophoniſbe en mon camp devait être remiſe.
Voilà ma ſignature & voilà votre ſeing.
(Il les lui montre.)
En eſt-ce aſſez? vos yeux s'ouvriront-ils enfin?
Avez vous contre moi quelque droit légitime?
Vous plaindrez-vous toujours que Rome vous opprime?

MASSINISSE.

Oui. — Quand dans la fureur de mes reſſentiments
Je ſeſais dans vos mains ces malheureux ſerments,
Je voulais me venger d'une Reine ennemie;
De mon cœur irrité je la croyais haïe;
Vos yeux furent témoins de mes jaloux tranſports,
Ils étaient imprudents; mais vous m'aimiez alors:
Je vous confiai tout, ma colere & ma flamme,
J'ai revu Sophoniſbe & j'ai connu ſon ame.

Tout eſt changé, l'amour eſt rentré dans ſes droits ;
La veuve de Siphax a mérité mon choix,
Elle eſt Reine, elle eſt digne encor d'un plus grand titre.
De ſon ſort & du mien j'étais le ſeul arbitre,
Je devais l'être au moins : — je l'aime, c'eſt aſſez ;
Sophoniſbe eſt ma femme, & vous la raviſſez !

SCIPION.

Elle n'eſt point à vous, elle eſt notre captive.
La loi des Nations pour jamais vous en prive.
Rome ne peut changer ſes réſolutions
Au gré de nos erreurs & de nos paſſions.
Je ne veux point ici vous parler de moi-même ;
Mais jeune comme vous & dans un rang ſuprême ;
Vous ſavez ſi mon cœur n'a jamais ſuccombé
A ce piége fatal où vous êtes tombé.
Soyez digne de vous ; vous pouvez encor l'être.

MASSINISSE.

Il eſt vrai qu'en Eſpagne où vous régnez en Maître ;
Le ſoin de contenir un peuple effarouché,
La gloire, l'intérêt, Seigneur, vous ont touché.
Vous n'enlevâtes point une femme éplorée,
De l'amant qu'elle aimait juſtement adorée.
Pourquoi démentez-vous pour un infortuné
Cet exemple éclatant que vous avez donné ?
L'Eſpagnol vous bénit ; mais je vous dois ma haîne ;
Vous lui rendez ſa femme, & m'arrachez la mienne.

SCIPION.

A vos plaintes, Seigneur, à vos emportements
Je ne réponds qu'un mot ; rempliſſez vos ſerments.

MASSINISSE.

— Je me rends : — je bannis la douleur qui m'obſède. —
Lorſque Scipion parle, il faût que tout lui cède.

Pour diſpoſer de moi j'ai dû vous conſulter. —
Et le faible au puiſſant ne doit rien conteſter: —
Ma femme eſt votre eſclave, — & mon ame eſt ſoumiſe. —
Ordonnez-vous enfin qu'à Rome on la conduiſe?

SCIPION.

Je le veux, puiſqu'ainſi le Sénat l'a voulu;
Que vous-même avec moi vous l'aviez réſolu.
Ne vous figurez pas qu'un appareil frivole,
Une marche pompeuſe aux murs du Capitole,
Et d'un peuple inconſtant la faveur & l'amour,
Que le deſtin nous donne & nous ôte en un jour,
Soient un charme ſi grand pour mon ame éblouie?
De ſoins plus importants croyez qu'elle eſt remplie.
Mais quand Rome a parlé, j'obéis à ſa loi.
Secondez mon devoir & revenez à moi.
Rendez à votre ami la premiere tendreſſe
Dont le nœud reſpectable unit notre jeuneſſe.
Compagnons dans la guerre, & rivaux en vertu,
Sous les mêmes drapeaux nous avons combattu.
Nous rougirions tous deux qu'au ſein de la victoire,
Une femme, une eſclave eût flétri tant de gloire.
Réuniſſons deux cœurs qu'elle avait diviſés.
Oubliez vos liens: l'honneur les a briſés.

MASSINISSE.

L'honneur! Quoi! vous oſez! — Mais je ne puis prétendre,
Quand je ſuis déſarmé, que vous vouliez m'entendre. —
Je vous ai déja dit que vous ſeriez content.
Ma femme — ſubira le deſtin qui l'attend. —
Un Roi doit obéir quand un Conſul ordonne. —
Sophonisbe! — Oui, Seigneur, — enfin je l'abandonne. —

Je ne veux que la voir pour la dernière fois.
Après cet entretien j'attends ici vos loix.

SCIPION.

N'attendez, qu'un ami ſi vous êtes fidèle.

SCENE V.

MASSINISSE, *ſeul.*

UN ami ! Juſques-là ma fortune cruelle
De mes jours déteſtés déshonore la fin !
Il me flétrit du nom de l'ami d'un Romain !
Je n'ai que Sophonisbe ; elle ſeule me reſte.
Il le ſait, il inſulte à cet état funeſte.
Sa cruauté tranquile, avec dériſion,
Affectait de deſcendre à la compaſſion !
Il a ſçu mon projet, & ne pouvant le craindre
Il feint de l'ignorer & même de me plaindre ;
Il feint de dédaigner ce miſérable honneur
De traîner une femme au char de ſon vainqueur.
Il n'aſpire en effet qu'à cette gloire infâme ;
Il jouit de ma honte ; & peut-être en ſon ame
Il penſe à m'y traîner avec le même éclat
Comme un Roi révolté jugé par le Sénat.

SCENE VI.

MASSINISSE, SOPHONISBE.

MASSINISSE.

EH-BIEN! connaiſſez-vous quelle horreur vous opprime?
D'où nous ſommes tombés, — dans quel horrible abyme
Un jour, un ſeul moment nous a tous deux conduits?
Du plus auguſte hymen ce ſont les premiers fruits.
Savez-vous des Romains la barbare inſolence,
Et qu'il nous faut enfin tout ſouffrir ſans vengeance?

SOPHONISBE.

Je le ſais; — avez vous un fer ou du poiſon?

MASSINISSE.

Nous ſommes déſarmés. Ces murs ſont ma priſon.
Mais je puis, après tout, retrouver quelques armes.

SOPHONISBE.

Songez-y. — Terminez tant d'indignes allarmes.
Trop de honte nous ſuit, & c'eſt trop de revers;
J'ai deux fois aujourd'hui paſſé du trône aux fers.
Hâtez-vous: Annibal me vengera peut-être.
Mais qu'il me venge ou non, je veux mourir ſans Maître.
Malheureux Maſſiniſſe! ô cher & tendre époux!
Sophoniſbe du moins ſera libre par vous.

MASSINISSE.

Tu le veux, chere épouſe? il le faut; — je t'admire. —

Tu me préviens ; — ſuis-moi. — Rome n'a point d'empire
Sur un cœur auſſi noble, auſſi grand que le tien.
Nous ne ſerviron pas ; je t'en réponds.

SOPHONISBE.

Eh bien !
Eh mourant de ta main j'expirerai contente. —
O Mânes de Siphax, Ombre à mes yeux préſente,
Mânes moins malheureux, vous me l'aviez prédit.
Oui, je vais vous rejoindre, & mon ſort s'accomplit.
De mon lit nuptial au tombeau deſcendue,
Mon Ombre ſans rougir va paraître à ta vue.
Je te rapporte un cœur qui n'était point à toi,
Mais juſqu'à ton trépas je t'ai gardé ma foi. —
Enfers qui m'attendez, Eumenides, Tartare,
Je ne vous craindrai point, Rome était plus barbare.
Allons, je trouverai dans l'Empire infernal
Les monceaux de Romains qu'a frappés Annibal,
Des victimes ſans nombre, & des Scipions mêmes.
Traſimène eſt chargé de mes honneurs ſuprêmes.
Viens m'arracher la vie, époux trop généreux,
Et tu me vengeras après ſi tu le peux.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

SCIPION, LÉLIE, ROMAINS

SCIPION.

AMI, la fermeté jointe avec la clémence
Peut enfin ſubjuguer ſa fatale inconſtance.
Je vois dans ce Numide un courſier indompté,
Que ſon Maître châtie après l'avoir flatté;
On réprime, on ménage, on dompte ſon caprice;
Il marche en écumant, mais il nous rend ſervice.
Maſſiniſſe a ſenti qu'il doit porter ce frein
Dont ſa fureur s'indigne & qu'il ſecoue en vain;
Que je ſuis en effet maître de ſon armée;
Qu'enfin Rome commande à l'Afrique allarmée;
Que nous pouvons d'un mot le perdre ou le ſauver.
Penſez-vous qu'il s'obſtine encore à nous braver?
Il eſt temps qu'il choiſiſſe entre Rome & Carthage;
Point de milieu pour lui, le trône ou l'eſclavage;
Il s'eſt ſoumis à tout: ſes ſerments l'ont lié:
Il a vu de quel prix était mon amitié.

La Reine l'égarait, mais Rome eſt la plus forte.
L'amour parle un moment ; mais l'intérêt l'emporte.
Il doit rendre aux Romains Sophoniſbe aujourd'hui.

LÉLIE.

Pouvez-vous y compter ? Vous fiez-vous à lui ?

SCIPION.

Il ne peut empêcher qu'on l'enlève à ſa vue.
Je voulais à ſon ame encor toute éperdue
Épargner un affront trop dur, trop douloureux.
Il me faiſait pitié. Tout Prince malheureux
Doit être ménagé, fût-ce Annibal lui-même.

LÉLIE.

Je crains ſon déſeſpoir ; il eſt Numide, il aime.
Sur-tout de Sophoniſbe il faudrait s'aſſurer.
Ce triomphe éclatant qui va ſe préparer,
Plus que vous ne penſez vous devient néceſſaire
Pour impoſer aux grands, pour charmer le vulgaire,
Pour captiver un Peuple inquiet & jaloux,
Ennemi des grands noms, & peut-être de vous.
La veuve de Siphax à votre char traînée
Fera taire l'envie à vous nuire obſtinée,
Et le vieux Fabius, & le cenſeur Caton,
Se cacheront dans l'ombre en voyant Scipion.
Quand le Peuple eſt pour nous, la cabale expirante
Ramaſſe en vain les traits de ſa rage impuiſſante.
Je ſais que cet éclat ne vous peut éblouir ;
Vous êtes au-deſſus, mais il en faut jouir.

SCENE II.

SCIPION, LÉLIE, PHÆDIME.

PHÆDIME.

SOPHONISBE, Seigneur, à vos ordres ſoumiſe,
Par le Roi Maſſiniſſe entre vos mains remiſe,
Va bien-tôt à vos pieds, dépoſant ſa douleur,
Reconnaître dans vous ſon Maître & ſon Vainqueur.
La Reine à ſon deſtin fait plier ſon courage.
Elle s'eſt fait d'abord une effroyable image
De ſuivre au Capitole un char victorieux,
De préſenter ſes fers aux genoux de vos Dieux,
A travers une foule orageuſe & cruelle,
Dont les yeux menaçants ſeraient fixés ſur elle.
Maſſiniſſe a bientôt diſſipé cette horreur.
Sophoniſbe a connu quel eſt votre grand cœur.
Elle ſait que dans Rome elle doit vous attendre.
Elle eſt prête à partir. Mais daignez condeſcendre
Juſqu'à faire écarter des Soldats indiſcrets,
Qui veillent à ſa porte, & troublent ſes apprêts.
Ce palais eſt à vous. Vos troupes répandues
En rempliſſent aſſez toutes les avenues.
Votre captive enfin ne peut vous échapper,
La Reine eſt réſignée & ne peut vous tromper.
Maſſiniſſe à vos pieds vient ſe mettre en ôtage.
L'humanité vous parle, écoutez ſon langage,
Et permettez, du moins, qu'en ſon appartement
La Reine, à qui je ſuis, reſte libre un moment.

SCIPION.

(*à un Centurion.*) (*à Phædime.*)

Il eſt trop juſte. — Allez. — Que Sophoniſbe apprenne
Qu'à Rome, en ma Maiſon, toujours ſervie en Reine,
Elle n'y recevra que les ſoins, les honneurs
Que l'on doit à ſon rang, & même à ſes malheurs.
Le Tibre avec reſpect verra ſur ſon rivage
Le noble rejetton des Héros de Carthage;
Et quand je reviendrai, croyez que Scipion
Honorera toujours ſes vertus, & ſon nom.
Rome pourra du moins mériter ſon eſtime.
Mais Maſſiniſſe vient.

SCENE III. ET DERNIERE.

SCIPION, LÉLIE, MASSINISSE, LICTEURS.

LÉLIE.

QUEL déſeſpoir l'anime
Sous le maſque trompeur de la tranquilité !

MASSINISSE, *troublé & chancelant.*

Vous ne douterez plus de ma ſincérité. —
La victime par vous ſi long-tems déſirée,
S'eſt offerte elle même. — Elle vous eſt livrée. —
Scipion, j'ai plus fait que je n'avais promis. —
Tout eſt prêt.

SCIPION.

La raiſon vous rend à vos amis.
Vous revenez à moi : pardonnez à Lélie
Cette ſévérité qui paſſe, & qu'on oublie.
L'intérêt de l'État éxigeait nos rigueurs ;
Rome y fera bientôt ſuccèder ſes faveurs.

(*Il tend la main à Maſſiniſſe qui recule.*)

Point de reſſentiment. Goûtez l'honneur ſuprême
D'avoir réparé tout, en vous domptant vous-même.

MASSINISSE.

Epargnez-vous, Seigneur, un vain remercîment. —
Il m'en coûte aſſez cher en cet affreux moment. —

Il m'en coûte, — ah! grands Dieux!

(Il ſe laiſſe tomber ſur une banquette.

LÉLIE.

Sa paſſion fatale
Dans ſon cœur combattu renaît par intervalle.

SCIPION, *A Maſſiniſſe en lui prenant la main.*

Ceſſez à vos regrets de vous abandonner.
Je conçois vos chagrins; je ſais leur pardonner. —
(*A Lélie.*)
Je ſuis homme, Lélie; il porte un cœur, il aime.
(*A Maſſiniſſe.*)
Je le plains. — Calmez-vous.

MASSINISSE.

Je reviens à moi-même.
Dans ce trouble mortel qui m'avait abattu,
Dans ce mal paſſager, n'ai-je pas entendu
Que Scipion parlait, & qu'il plaignait un homme,
Qui partagea ſa gloire, & qui vainquit pour Rome?

(*Il ſe relève.*)

SCIPION.

Tels ſont mes ſentiments. Reprenez vos eſprits.
Rome de vos exploits doit payer tout le prix.
Ne me regardez plus d'un œil ſombre & farouche,
Croyez que votre état m'intéreſſe & me touche.
Maſſiniſſe, achevez cet effort généreux,
Qui de notre amitié va reſſerrer les nœuds. —
Vous pleurez!

MASSINISSE.

Qui? moi! — Non.

SCIPION.

Ce regret qui vous preſſe

N'eſt aux yeux d'un ami qu'un reſte de faibleſſe,
Que votre ame ſubjugue, & que vous oublîrez.

MASSINISSE.

Si vous avez un cœur, vous vous en ſouviendrez.

SCIPION.

Allons, conduiſez-moi dans la chambre prochaine,
Où je devais paraître aux regards de la Reine.
Qu'elle accepte à la fin mes ſoins reſpectueux.

(On ouvre la porte ; Sophonisbe paraît étendue ſur une banquette un poignard eſt enfoncé dans ſon ſein.)

MASSINISSE.

Tiens, la voilà, perfide ! elle eſt devant tes yeux.
La connais-tu ?

SCIPION.

Cruel !

SOPHONISBE, *à Maſſiniſſe penché vers elle.*

Viens, que ta main chérie
Achéve de m'ôter ce fardeau de la vie.
Digne époux je meurs libre, & je meurs dans tes bras.

MASSINISSE, *ſe retournant.*

Je vous la rends, Romains. Elle eſt à vous.

SCIPION.

Hélas !
Malheureux ! qu'as-tu fait ?

MASSINISSE, *reprenant ſa force.*

Ses volontés, les miennes.
Sur ces bras tout ſanglants viens eſſayer tes chaînes.
Approche, où ſont tes fers ?

LÉLIE.

O ſpectacle d'horreur !

MASSINISSE, *à Scipion.*

Tu recules d'effroi ! que devient ton grand cœur ?

(*Il ſe met entre Sophonisbe & les Romains.*)

Monſtres qui par mes mains avez commis mon crime,
Allez au Capitole offrir votre victime ;
Montrez à votre peuple autour d'elle empreſſé,
Ce cœur, ce noble cœur que vous avez percé.
Jouis de ce triomphe. Es-tu content, barbare ?
Tu le dois à mes ſoins, c'eſt moi qui le prépare.
Ai-je aſſez ſatisfait ta triſte vanité,
Et de tes jeux Romains l'infâme atrocité ?
Triomphe, Scipion, ſi les Dieux qui m'entendent
Accordent les faveurs que les mourants demandent,
Si, devançant les tems, le grand voile du ſort (*)
Se tire à nos regards au moment de la mort,
Je vois dans l'avenir Sophoniſbe vengée,
Rome à ſon tour ſanglante, à ſon tour ſaccagée,
Expiant dans ſon ſang ſes triomphes affreux,
Et les fers & l'opprobre accablant tes neveux.
Je vois vingt Nations de toi-même ignorées,
Que le Nord vomira des Mers hyperborées ;
Dans votre indigne ſang vos Temples renverſés ;
Ces Temples qu'Annibal a du moins menacés ;
Tous les vils deſcendants des Catons, des Emiles
Aux fers des étrangers tendant des bras ſerviles ;
Ton Capitole en cendre, & tes Dieux pleins d'effroi
Détruits par des tyrans moins funeſtes que toi.
Avant que Rome tombe au gré de ma furie,
Va mourir oublié, chaſſé de ta patrie.

(*) C'était une opinion reçue.

Je meurs, mais dans la mienne, & c'eſt en te bravant.
Le poiſon que j'ai pris agit trop lentement.
Ce fer que j'enfonçai dans le ſein de ma femme (*)
Joint mon ſang à ſon ſang, mon ame à ſa grande ame.
Va, je ne veux pas même un tombeau de tes mains.

SCIPION.

Mes amis, après tout, ils ſont morts en Romains.
Qu'un pompeux Mauſolée, honoré d'âge en âge,
Eterniſe leurs noms, leurs feux & leur courage;
Et nous, en déplorant un deſtin ſi fatal,
Rempliſſons tout le nôtre, allons vers Annibal.
Que Rome ſoit ingrate, ou me rende juſtice;
Triomphons de Carthage, & non de Maſſiniſſe.

(*) Il tire le poignard du ſein de Sophonisbe, & tombe auprès d'elle.

Fin du cinquième & dernier Acte.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *Sophonisbe, Tragédie;* & je crois qu'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris, ce 30 Avril 1770.

MARIN.

De l'Imprimerie de la Veuve SIMON, Imprimeur de S. A. S. Monſeigneur le Prince de CONDÉ, rue des Mathurins, 1770.

SPARTACUS,

TRAGÉDIE,

Par M. SAURIN, de l'Académie Françoise;

Repréſentée pour la première fois par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 20 Février 1760.

Nouvelle Édition, revûe & corrigée.

AVERTISSEMENT

Sur cette nouvelle Édition.

LA premiere Edition de cette Piece, dont ma ſanté ne m'avoit pas permis de revoir les épreuves, eſt pleine de fautes d'impreſſion : c'étoit bien aſſez des miennes, & mes entrailles d'Auteur eurent beaucoup à ſouffrir en voyant ainſi défiguré un Ouvrage à qui l'indulgence du Public étoit déja ſi néceſſaire : cette Edition, néanmoins, ſe trouvant épuiſée, j'en donne une nouvelle où j'ai fait des changemens très-conſidérables. La façon avantageuſe dont deux de mes plus illuſtres (1) Confreres avoient bien

(1) M. le D. de N. & M. de V.

voulu parler de l'Ouvrage m'a encouragé : j'ai cru devoir, au moins, juſtifier leurs éloges par de nouveaux efforts, j'ai tâché de donner à ma Piece le degré de mérite que de foibles talens pouvoient me permettre, & je me flatte qu'on ne la reverroit pas au Théâtre ſans quelque plaiſir.

ÉPITRE.

AGRÉEZ, mon cher Helvètius, que je vous dédie cette foible production ; c'eſt un hommage que mon amitié rend à la vôtre. Je ne vous parle point de reconnoiſſance ; mon cœur ſent vivement tout ce qu'il vous doit : mais nous nous aimons, tout eſt dit.

PRÉFACE.

ON a dit que cette Piece manquoit d'intérêt, & ſi l'on veut parler de cet intérêt tendre, qui caractériſe les Pieces de Racine, & dont la Zaïre de M. de Voltaire eſt peut-être le chef-d'œuvre, j'avouerai que cette eſpece d'intérêt manque à mon Ouvrage; mais le genre de la Piece en eſt-il ſuſceptible, & ne pourroit-on pas faire le même reproche au Pere de notre Théâtre, ou du moins à pluſieurs de ſes Pieces qui ſont en poſſeſſion de l'admiration du Public? Je n'ai pas la vanité de croire qu'on puiſſe me ſoupçonner de vouloir faire quelque comparaiſon avec ce grand homme; mais en reconnoiſſant l'immenſe intervalle qu'il y a de ſon génie au mien, je demande, ſi Nicomede, ſi Sertorius, ſi Don Sanche d'Arragon, &c. ont cette ſorte d'intérêt qu'on ſe plaint de ne pas trouver dans Spartacus. N'y a-t-il en, effet, que cette eſpece d'intérêt qui ſoit digne de nous occuper? Notre Théâtre, cette école publique de morale, ne

nous offrira-t-il jamais que les foibleſſes ou les fureurs de l'amour ? La Tragédie eſt le tableau des paſſions humaines, mais parmi ces paſſions, faudra-t-il toujours choiſir celles qui amolliſſent l'ame, plutôt que celles qui l'élevent ? Ne ſera-t-il plus permis à l'admiration, de nous arracher des larmes, de ces larmes dont notre foibleſſe n'a point à rougir, dont la ſource eſt un ſentiment noble, auquel notre ame ſe complaît, & qui la porte aux actions grandes & vertueuſes ? L'admiration eſt, dit-on, un ſentiment froid : oui, quand pure & repoſée, pour ainſi dire, aucun autre ſentiment ne s'y mêle & ne la trouble ; mais en eſt-il de même quand il s'y joint le mouvement d'une action grande & intéreſſante pour l'Humanité ; quand elle eſt accompagnée de crainte ; quand elle conduit à la terreur & à la pitié ?

Je crois qu'il faut diſtinguer trois genres dans la Tragédie ; le GRAND, le TERRIBLE & le PATHÉTIQUE, non que le GRAND, le TERRIBLE, le PATHÉTIQUE, ne puiſſent & ne doivent même ſouvent ſe trouver enſemble dans une Tragédie. Le GRAND ne feroit point TRAGIQUE, s'il n'étoit mêlé de TERREUR & de pitié ; mais de ces trois caracteres, celui qui eſt le dominant, donne le ton à la Piece, &

en conſtitue le genre : ainſi Nicomede, Sertorius, le Brutus de M. [1] de Voltaire, l'Athalie de Racine, ſont dans le genre GRAND. La Rodogune de Corneille, la Sémiramis de Voltaire, ſon Mahomet, l'Atrée de M. de Crébillon, ſont dans le genre TERRIBLE. La plupart des Pieces de Racine, Inés, Zaïre, ſont dans le genre PATHÉTIQUE. Je n'examinerai point, ſi un genre eſt préférable à l'autre : un Auteur doit ſuivre ſon génie, & le Public, pour ſon propre intérêt, ne devroit point avoir de goût excluſif; mais il faut avouer que, du moins, il en a preſque toujours un de préférence ; que ce goût differe ſuivant les pays, & dépend beaucoup du gouvernement & des mœurs : lorſqu'ils changent, le goût varie auſſi, & peut-être par l'Hiſtoire d'un peuple, jugeroit-on moins bien de ſes mœurs, que par le genre de ſes Romans & de ſes Pieces de Théâtre. Il me paroît qu'aujourd'hui les

[1] M. de Voltaire, en embraſſant & en perfectionnant tous les genres, s'en eſt fait un particulier à lui-même : non-ſeulement il a donné à la Tragédie plus d'éclat dans le ſtyle, plus de pompe dans le ſpectacle, plus de chaleur & de mouvement dans l'action qu'elle n'en avoit parmi nous ; mais il eſt le premier qui y ait introduit la Philoſophie morale : ſes Pieces ſont ſemées de traits précieux en ce genre : ſon Théâtre eſt une école d'humanité ; par-tout il apprend aux hommes à aimer & à reſpecter leurs ſemblables.

Pieces du genre PATHÉTIQUE, ont chez nous la préférence ; mais il ne faut pourtant pas croire que ce ſoit un goût excluſif : le Public eſt encore frappé du grand : les actions nobles & vertueuſes, font ſur lui une vive impreſſion : j'en ai pour garant, l'accueil favorable qu'on a fait à ma Piece : l'indulgence qu'on a eue pour ſes défauts, ſemble être une invitation aux Auteurs, que leur génie porteroit à travailler dans le même genre. Et qu'on ne diſe pas que les femmes, cette partie de la nation qui entraîne preſque toujours l'autre, ne ſont affectées que des ſentimens tendres : parmi celles qui ſont faites pour donner le ton, j'en ai vu pluſieurs que le caractere de Spartacus avoit vivement frappées : la grandeur d'ame a des droits ſur leur ſexe, & peut-être plus que ſur le nôtre : ce n'eſt pas un ſentiment particulier à Émilie, que j'ai cru exprimer, en mettant ces vers dans ſa bouche :

Un grand homme eut toujours des droits ſur notre cœur,
Soit qu'à notre foibleſſe il offre un Protecteur,
Ou ſoit que la conquête illuſtre la victoire,
Et qu'aimer un Héros, ce ſoit aimer la gloire.

Un ſecond reproche qu'on a fait à ma

Piece, c'eſt que j'ai, dit-on, avili les Romains : on trouve que leur Conſul eſt trop petit vis-à-vis de Spartacus : ce n'eſt pas ainſi que Corneille en a uſé dans Sertorius. Voici ma réponſe.

1°. A l'égard des Romains, je crois les avoir peints tels qu'ils étoient dans l'époque dont il s'agit ; j'ai eu ſoin de diſtinguer les tems, & j'ai rendu juſtice aux beaux ſiécles de la République. Quand au cinquieme acte, Craſſus dit à Spartacus.

Au ſalut des Romains j'ai fait ſervir un traître,
Je l'ai dû.

Spartacus lui répond :

De Pyrrhus que diroit le vainqueur ?
Que diriez-vous, Romains, dont la vieille candeur,
Imprima le reſpect à la terre étonnée,
Et fonda ſur l'honneur la haute deſtinée,
Sous qui Rome aujourd'hui tenant tout abbattu,
Croit pouvoir déſormais ſe paſſer de vertu ?

Il y ajoûtoit les vers ſuivans, que j'ai retranchés depuis, comme faiſant longueur, mais qui offroient, je crois, un tableau bien vrai des Romains d'alors.

Mais la diſcorde regne où le vice domine :
Rome, en ton propre ſein, tu portes ta ruine ;

Tes Citoyens, déjà, ne ſont que des rivaux :
Le luxe, dont l'éclat couvre un eſſain de maux,
Déjà forge tes fers & te prépare un Maître ;
Des Marius encor des Sylla, vont renaître :
Dans vos diviſions j'entrevois vos malheurs,
Fléaux de l'Univers vous ſerez ſes vengeurs.

On peut voir encore, dans le quatrieme acte, les Romains du tems des Scipions, oppoſés aux Romains du tems de Craſſus : j'oſe dire, qu'eu égard aux différentes époques, on trouvera que je les ai peints dans ma Piece, tels que l'Hiſtoire nous les a tranſmis : j'ajoûterai, qu'en exaltant leurs vertus, on ne s'eſt pas aſſez élevé contre leur ambition, & que j'ai cru ne pouvoir pas trop rendre odieux, cet eſprit d'orgueil & de domination qui, de ce Peuple Roi ; diſons vrai, de ce Peuple Tyran, a fait l'oppreſſeur ſyſtématique de tous les autres Peuples.

2°. Quant à Craſſus, il n'a pas, ſans doute, les grandes qualités de Spartacus, & je ne pouvois ni ne devois les lui donner ; mais il n'a rien de bas : il a un grand amour pour ſa Patrie : le ſalut de Rome eſt ſon premier intérêt, & s'il ne peut la ſauver, il eſt prêt à périr. Si j'avois mis ſur le Théâtre Pompée ou Céſar, on auroit raiſon d'en demander davantage ; mais, ſuivant l'Hiſtoire, Craſſus

n'étoit conſidérable que par ſon rang & par ſes richeſſes. Corneille, dans Sertorius, a fait un grand homme de Pompée; mais dans Nicomede, il en a fait un fort petit de Flaminius : cela dépend de la nature du ſujet & de l'idée qu'ont laiſſé d'eux les perſonnages qui ſont introduits ſur la ſcene.

Des gens à qui je reconnois des lumieres très-ſupérieures aux miennes, m'ont fait un troiſieme reproche : c'eſt d'avoir fait naître Spartacus de parens illuſtres : ils prétendent qu'en voulant l'annoblir, je l'ai rendu moins grand. J'avois d'abord penſé comme eux, & mon plan eſt fait en conſéquence. Pour s'accommoder à leur idée, il n'y auroit pas vingt vers à changer dans la Piece : qu'on ſupprime ceux où il eſt queſtion des ayeux de Spartacus; & que, dans le récit qu'Émilie, fait au ſecond acte, Spartacus, au lieu de reprocher aux Romains d'expoſer le fils d'Arioviſte, ſur une arène indigne, leur reproche, comme un attentat à l'Humanité, ces ſpectacles atroces, où des hommes prennent plaiſir à voir couler le ſang des hommes, &c. La Piece ſera telle que le déſirent ceux qui font l'objection.

J'ai craint, je l'avouerai, ce vers de Racine :

Spartacus, un Eſclave, un vil Gladiateur!

J'ai craint nos préjugés & notre délicateſſe, & je m'y ſuis prêté, parce que j'ai cru pouvoir le faire ſans nuire à mon ſujet: en effet, on verra que, dans la Piece, Spartacus ne tire aucun avantage de ſa naiſſance, que jamais il ne s'en prévaut, qu'il la met, pour ainſi dire, de côté; on verra qu'Émilie, elle-même, ne lui tient compte que de ſa gloire & de ſes vertus: j'ai, d'ailleurs, conſidéré, qu'en faiſant naître Spartacus d'un Chef des Germains, ſa mere ſeroit une femme qui auroit eu une noble éducation, & que je pourrois plus vraiſemblablement ſuppoſer avoir formé les grands ſentimens de ſon fils. Que je donne une baſſe origine à Spartacus, ou que je le faſſe naître dans l'eſclavage, il n'aura point eu d'éducation, ou n'aura eu que celle d'un Gladiateur; & dès-lors quelqu'avantage de la nature que je le ſuppoſe, ſi je veux garder la vraiſemblance, il faudra que ſon caractere ſoit mêlé de grandeur & de férocité: un tel caractere auroit, ſans doute, ſa beauté, j'avouerai même que Spartacus n'en ſeroit que plus théâtral, mais je n'aurois pas rempli mon objet. Je voulois tracer le portrait d'un grand homme, tel que j'en conçois l'idée; d'un

homme qui joignît aux qualités brillantes des Héros, la juſtice & l'humanité; d'un homme, en un mot, qui fût grand pour le bien des hommes, & non pour leur malheur. On ne nous a que trop ſouvent peint en beau les Conquérans & les Ambitieux, & en cela les Hiſtoriens & les Poëtes ont fait beaucoup de mal au genre-humain : combien de jeunes Princes, échauffés par leur lecture, & ſéduits par l'éclat d'un faux héroïſme, ont cauſé de déſolation & de ravage, pour marcher ſur les pas des Alexandre & des Céſar ? Ce ſont les Marc-Aurele & les Titus, qu'il faudroit leur propoſer pour modeles : il faut s'attacher à leur faire connoître la véritable gloire, & les rendre noblement ambitieux du bonheur des hommes. J'ai donc voulu peindre un Héros humain & vertueux, & il me ſemble que le Public du moins m'a ſçu gré de l'intention.

Je ne prétends point, au reſte, avoir répondu à toutes les objections qu'on peut faire à ma Piece : peut-être même, n'ai-je pas détruit celles auſquelles je viens de répondre ; j'ai dit mes raiſons : c'eſt au Public d'en juger.

Si l'on fait à mon Ouvrage l'honneur de le critiquer, je tâcherai de profiter des

critiques ; car je ne doute pas qu'on n'en puiſſe faire de très-bonnes ; mais à l'exception de quelques génies privilégiés, chaque Auteur a ſes limites qu'il ne ſçauroit paſſer ; il voit au-delà & n'y peut atteindre. Après tout, au-deſſous de nos grands Maîtres, il y a des places qu'on peut honorablement occuper : quant à moi, toutes mes prétentions ſe bornent à avoir fait un Ouvrage qui ne ſoit pas jugé mépriſable.

ACTEURS.

SPARTACUS.
CRASSUS, Conſul.
ÉMILIE, Fille du Conſul.
MESSALA, Envoyé du Conſul.
NORICUS, Chef d'un corps de Gaulois.
ALBIN, Officier de Spartacus.
SUNNON, Confident de Noricus.
SABINE, Confidente d'Émilie.
Un Tribun de Spartacus.
Un Tribun de Craſſus.
Gardes.

La Scène eſt dans le Camp de Spartacus.

SPARTACUS,

SPARTACUS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

NORICUS, SUNNON.

NORICUS.

OUI, Sunnon, en ſecret démentant ſa fierté,
Rome aux Inſubriens offre la liberté ;
Mais quoiqu'à Spartacus à regret j'obéiſſe,
Ne crois pas qu'un moment cette offre m'éblouiſſe :
Je le hais, mais je hais encor plus les Romains :
D'un ſang pour moi trop cher ils ont ſouillé leurs mains ;
Les cruels, ſur un fils mon unique eſpérance,
N'ont pas rougi de prendre une lâche vengeance.

SUNNON.

Je plains ce fils si cher que vous avez perdu ;
Mais, pour être vengé, vous sera-t-il rendu ?
Chef d'un corps de Gaulois, Prince de l'Insubrie,
Leur liberté, Seigneur ; celle de la Patrie :
Est-il pour Noricus un intérêt égal ?

NORICUS.

Tu vois que des Romains aussi craint qu'Annibal,
Spartacus s'est couvert d'une immortelle gloire ;
Que, cinq fois couronné des mains de la victoire,
Son bras des Légions a moissonné la fleur,
Et que, rien n'arrêtant sa rapide valeur,
Il promet que bien-tôt, au pied du Capitole,
Nos drapeaux arborés...

SUNNON.

Espérance frivole !
Rome, dont le colosse embrasse l'Univers,
Ecrasera l'esclave échappé de ses fers :
Quelque gloire, d'abord, que le sort lui destine,
De succès en succès il marche à sa ruine ;
La victoire l'épuise en le favorisant :
Oui, sans se réparer toujours s'affoiblissant,
Ses lauriers, sous lesquels il faudra qu'il succombe,
Sont un vain ornement qu'il prépare à sa tombe,
Ah ! pour s'unir à vous par un secret traité,
Lorsque Rome à vos vœux offre la liberté....

NORICUS.

Spartacus a ma foi, mon honneur est son gage :
Il faut tout bien peser au moment qu'on s'engage ;

Mais lorſqu'en un parti, Sunnon, l'on s'eſt jetté,
Regarder en arriere eſt une lâcheté :
On ne peut plus dès-lors l'abandonner ſans blâme ;
Qui le quitte eſt léger ; qui le trahit infâme.
Du pouvoir des Romains tu parois effrayé :
De cent peuples rivaux ce coloſſe étayé ;
S'il n'a plus leur appui, ſi leur bras nous ſeconde ;
Va bien-tôt de ſa chûte épouvanter le Monde :
Déjà dans notre camp ; & ſous nos étendarts,
Au cri de la victoire on voit de toutes parts
Accourir le Gaulois, le Toſcan, le Samnite ;
De leur Jeuneſſe enfin toute la brave élite.
Ah ! réuniſſons-nous, & le joug eſt briſé :
Pour nous aſſujettir Rome a tout diviſé ;
De ſon ambition inſtrumens & victimes ;
Notre fureur jalouſe a creuſé nos abîmes ;
Mais, grace à Spartacus, nos yeux ſe ſont ouverts ;
Et lorſque l'Italie, en ſecouant ſes fers,
Leve un front menaçant, & que ſous ce grand homme
Nos drapeaux réunîs déjà marchent à Rome ;
Tu veux que rendant vains tant de nobles travaux ;
Aux bourreaux de mon fils je vende ce héros !

SUNNON.

Non ; mais avec chagrin je vois votre fortune
Suivre le ſort douteux de la cauſe commune ;
Et que pour un eſclave, un rebelle....

NORICUS.

Laiſſons
La haine des Romains lui prodiguer ces noms !
De quel droit, à quel titre ont-ils été ſes Maîtres ?

Fils d'un Chef des Germains, né d'illuſtres ancêtres,
Et parmi ſes ayeux comptant même des Rois,
Aux Suèves, un jour, il eût donné des loix.
Les Romains en brigands fondent ſur ſa Patrie,
Son pere Arioviſte eſt privé de la vie,
On enleve la mere & le fils au berçeau,
Ermengarde eût ſuivi ſon époux au tombeau;
Femme par la tendreſſe, héros par le courage,
Elle vit pour ſon fils, triſte & précieux gage;
Qui nourri par ſa mere, élevé ſur ſon ſein,
Y ſuce avec le lait l'horreur du nom Romain.
Il croît, & de ſon front l'auguſte caractere,
Démentant de ſon ſort la baſſeſſe étrangere,
Le diſtingua bien-tôt du reſte des mortels.
Tu connois des Romains les paſſe-tems cruels,
Ce ſpectacle de ſang & ces combats atroces,
Où ce peuple vanté repaît ſes yeux féroces,
Excite de la voix le triſte combattant,
Le regarde tomber, l'obſerve palpitant,
Veut qu'à lui plaire encore il mette ſon étude,
Et garde, en expirant, une noble attitude.
A ces honteux combats Spartacus deſtiné
Rappelle, en rougiſſant, le ſang dont il eſt né,
Et de ſes compagnons élevant le courage,
Les excite à verſer pour un plus noble uſage
Ce ſang qu'ils prodiguoient dans un vil champ d'honneur;
Ils le prennent pour Chef : ſes ſuccès, ſa valeur,
La haine des Romains en tous les lieux ſemée,
Bien-tôt à Spartacus enfantent une armée;
Il la forme, & toujours combattant à propos,
Les eſclaves ſous lui deviennent des héros.

SUNNON.

Mais a-t-il bien pour but la liberté publique ?
La vertu n'eſt ſouvent qu'un maſque politique,
Souvent d'un beau dehors l'ambitieux paré,
Cache l'ardent deſir dont il eſt dévoré.
Il protégeoit le foible, il a vengé le crime ;
Mais à peine il peut tout que lui-même il opprime.
De Spartacus, Seigneur, j'ignore les deſſeins ;
(Eh ! qui peut pénétrer dans le cœur des humains ?)
Mais cette liberté qu'il veut rendre à la terre,
(Que ce ſoit le prétexte ou l'objet de la guerre,)
Rome vous l'offre ſûre.

NORICUS.

Au prix de mon honneur ?
D'ailleurs, que m'offre-t-elle ? Un appas ſuborneur.
Oui, tant que ſon pouvoir n'aura point d'équilibre,
Par elle un peuple en vain ſeroit déclaré libre.
Ainſi, pour s'acquérir un utile renom,
Rome aux Grecs aſſemblés fit préſent d'un vain nom.

SUNNON.

Spartacus cependant ici commande en Maître,
Et cette liberté qui par lui doit renaître,
Juſqu'ici dans ſes mains a mis tout le pouvoir.

NORICUS.

Ah ! de le partager j'avois conçu l'eſpoir :
Je vois en frémiſſant que lui ſeul en diſpoſe,

Et toutefois, Sunnon, ſa grande ame m'impoſe ;
On diroit qu'il eſt né pour n'avoir point d'égal.
Par notre libre choix reconnu Général,
Il ſemble avoir ſur tous un naturel empire :
Mon cœur plein de dépit le reſpecte & l'admire.
Je te confeſſe encor, mais non pas, ſans rougir,
Que ce dépit jaloux qui me le fait haïr,
En ſecret dans mon cœur combat avec puiſſance
Mes nobles ſentimens & même les balance ;
Qu'enfin.... Mais les Romains me ſont trop en horreur :
C'eſt ma haine pour eux, c'eſt ma juſte fureur,
Qui contre Spartacus aigrit mon cœur encore.
Il ſait de me venger que la ſoif me dévore,
Qu'au tombeau de mon fils ma douleur a juré
Une guerre implacable à ce peuple abhorré,
Et loin d'être comme eux inflexible & barbare,
Du ſang de ces cruels Spartacus eſt avare :
Il n'a pour les vaincus que de l'humanité.
Tu l'as vu, de Tarente épargnant la Cité,
Arrêter du ſoldat les fureurs légitimes,
Et de nos bras ſanglans arracher nos victimes.

SUNNON.

On dit qu'en cette ville une jeune Beauté
En ſecret dans ſes fers le tenoit arrêté.

NORICUS.

Quelle honte pour lui ! c'étoit une Romaine.
Un plus noble intérêt cauſe aujourd'hui ſa peine ;
Il tremble pour l'objet reſpectable & chéri,
Dont le ſein le forma, dont le lait l'a nourri.
Les Romains, en ſecret, ont ménagé des traîtres ;
D'Ermengarde par eux ils ſe ſont rendus maîtres ;
Hier en diligence il fit partir Albin

Chargé de leur offrir un immenſe butin,
Avec tous les captifs qu'ont fait ſur eux nos armes ;
Mais il n'en a pas moins les plus vives allarmes,
Il connoît les Romains, il ſait... Mais le voici ;
Du plus ſombre chagrin ſon front eſt obſcurci.

SCENE II.

SPARTACUS, NORICUS.

SPARTACUS.

ALBIN ne revient point ! affreuſe incertitude !
Je ſuccombe au tourment de mon inquiétude,
Je n'y puis réſiſter, & tremble d'en ſortir.

NORICUS.

A vos offres, Seigneur, Rome doit conſentir ;
L'avantage eſt immenſe, & vaut une victoire.

SPARTACUS.

Non... Le Ciel a marqué ce terme à notre gloire :
Rome le ſait trop bien, une mere eſt d'un prix
A qui tout intérêt doit céder dans un fils.
Et quelle mere, hélas ! Avec quelle conſtance,
Avec quelle tendreſſe, élevant mon enfance,
Elle ſut m'inſpirer, par des ſoins aſſidus,
La haine des tyrans & l'amour des vertus !

NORICUS.

Si Spartacus pour Rome eût été plus ſévere,
Elle reſpecteroit aujourd'hui votre mere.
La guerre eſt une loi de ſang & de rigueur ;

Il falloit à la rage oppoſer la terreur,
Et rendre ſans pitié victime pour victime.

SPARTACUS.

Mon bras qui ſait combattre & que l'honneur anime,
Ne ſait point égorger des vaincus de ſang-froid.
Si la guerre autoriſe un ſi terrible droit,
Contre lui dans mon cœur l'humanité reclame,
J'en reſpecte la voix. Dieux! proſcrivez la trame
Du féroce mortel, de l'indigne Guerrier,
Qui ſouille la victoire & flétrit ſon laurier.
Faut-il donc aggraver les malheurs de la terre?
Eh! n'eſt-ce pas un mal aſſez grand que la guerre?
Vous m'accuſez, ami, d'en adoucir les loix;
Et peut-être trop loin j'en ai pouſſé les droits:
Oui, par nous ſans pitié Tarente ſaccagée....

NORICUS.

Tarente au ſang des ſiens fut malgré vous plongée.
Irrité d'un aſſaut ſans eſpoir ſoutenu,
Le ſoldat en fureur n'étoit plus retenu:
Elle pouſſa trop loin ſa réſiſtance vaine....

SPARTACUS.

Nous fûmes inhumains, & j'en porte la peine:
Dans cette ville en proie à toutes nos fureurs,
Dans le ſein du tumulte, au milieu des horreurs,
Une jeune Romaine.... O Ciel! quelle foibleſſe!
Spartacus! un ſoldat!

NORICUS.

Quel ſouvenir vous preſſe!
De cet objet fatal à jamais ſéparé....

SPARTACUS.

Il n'eſt que trop préſent à mon cœur égaré ;
J'en rougis : mais tremblant ſur le ſort de ma mere,
Je ne puis écarter une image trop chere.
Juſques dans les combats l'Amour me vient chercher,
Il pèſe ſur le trait que je veux arracher.

NORICUS.

Ainſi pour vous Tarente eſt une autre Capoue !

SPARTACUS.

Non... N'appréhendez pas que ma fortune échoue
A ce honteux écueil des ſuccès d'Annibal :
Non, je triompherai de cet amour fatal :
Les grands cœurs ne ſont faits que pour aimer la gloire.
Qu'un vil mortel renonce à vivre en la mémoire,
Pour remper ici-bas quelques inſtans de plus ;
Que, mourant conſommé de regrets ſuperflus,
Juſqu'au bout inutile au Monde, à ſa Patrie,
Il perde également & ſa mort & ſa vie ;
Si la vie, en effet, n'eſt qu'un rapide inſtant,
Employons-la, du moins, à le rendre éclatant ;
Faiſons-en une époque utile & mémorable ;
Laiſſons à l'Univers un monument durable,
Que la vertu conſacre aux ſiécles à venir.
La gloire des Romains fut de tout envahir :
Sur un titre plus beau que la nôtre ſe fonde,
Soyons les bienfaiteurs, non les tyrans du Monde.
Voilà l'ambition, voilà le grand deſſein
Que ma mere conçut, qu'elle mit dans mon ſein...

NORICUS.

Vous allez des Romains entendre la réponſe,
Votre Envoyé paroît.

SCENE III.

SPARTACUS, NORICUS, ALBIN *tenant un Poignard.*

SPARTACUS.

JE frémis... Que m'annonce
Sa douleur... ce poignard ?

ALBIN.

Je tremble de parler :
Ah ! de quel coup, Seigneur, je vais vous accabler !

SPARTACUS.

Ma mere ?....

ALBIN.

Elle n'eſt plus.

SPARTACUS, *après un ſilence.*

Ils ont tranché ſa vie !
Ces monſtres....

ALBIN.

Connoiſſez toute leur barbarie.

SPARTACUS.

Eh bien ?

ALBIN.

A mes diſcours, à vos offres, Seigneur,
D'un refus outrageant oppoſant la hauteur,
Ils ont à votre mere annoncé le ſupplice,

Si pour elle & pour vous fléchiſſant leur juſtice,
Elle ne ſe hâtoit de déſarmer vos mains.

SPARTACUS.

Et voilà ce que ſont aujourd'hui les Romains!

ALBIN.

On preſſe votre mere ; elle, ſans ſe confondre :
Je ne tarderai pas, dit-elle, à vous répondre.
A ces mots d'un poignard que receloit ſon ſein....

SPARTACUS.

Dieux !

ALBIN.

Elle s'en ſaiſit : on accourt, mais en vain ;
Sa main, tout à la fois, généreuſe & cruelle,
Le plonge dans ſon flanc : je ſuis libre, dit-elle,
Tyrans : qui ſait mourir, brave votre pouvoir :
Dis à mon fils, Albin, ce que tu viens de voir ;
Porte-lui ce poignard, & ſi je lui fus chere,
Que l'Univers ſoit libre, & qu'il venge ſa mere.

SPARTACUS.

Oui, je la vengerai : vous périrez, tyrans !
J'en jure ſur ce fer.... Mânes chers & ſanglans !...

SCENE IV.

SPARTACUS, NORICUS, ALBIN, SUNNON, UN TRIBUN.

LE TRIBUN.

LA fille du Conſul eſt en votre puiſſance, Seigneur.

SPARTACUS.

Que dites-vous ? ô juſtice ! ô vengeance !

LE TRIBUN.

Il l'envoyoit à Rome : elle étoit ſur un char,
Que de deux Légions entouroit le rempart :
Soudain nous paroiſſons, & d'un cri de menace,
Défiant les Romains, qui ſe ſerrent, font face,
De toutes parts on perce, on enfonce leurs rangs :
Bien-tôt au pied du char tous les Chefs expirans
Ont laiſſé dans nos mains une ſi belle proie.

NORICUS.

Ah ! c'eſt le Ciel vengeur, Seigneur, qui nous l'envoie.
Votre mere & mon fils vous demandent ſon ſang,
Et ſans reſpect pour l'âge, ou le ſexe, ou le rang,
Il faut....

SPARTACUS.

Oui, je le veux ; oui.... la douleur m'égare :
Les Romains m'ont appris à devenir barbare.

NORICUS.

Ah ! ſongez....

SPARTACUS.

Il ſuffit : qu'on me laiſſe, mon cœur
Ne peut dans ce moment que ſentir ſa douleur.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ÉMILIE, SABINE.

SABINE.

EH ! qui ne frémiroit du ſort qu'on nous prépare,
Madame ? Spartacus fut toujours un barbare,
Et le ſang de ſa mere irritant ſa fureur...

ÉMILIE.

Ah ! que dis-tu, Sabine ? & quelle eſt ton erreur !
Spartacus un barbare ! Aveugles que nous ſommes !
Notre haine ſouvent juge ainſi les grands hommes ;
De nos propres couleurs nous chargeons leurs portraits,
Et les défigurons en leur prêtant nos traits.
Ah ! que, pour le repos de la triſte Émilie,
N'eſt-il tel, en effet, que Rome le publie !
Ah ! de l'humanité méconnoiſſant les droits,
Et pour toutes vertus n'offrant que des exploits,

Que ne reſſemble-t-il aux héros du vulgaire ;
Qu'on admire & qu'on craint, qu'on hait & qu'on révere !
Il eût pu, d'Alexandre émule fortuné,
Rempliſſant l'Univers, & s'y trouvant borné,
Sous ſon bras triomphant voir la terre aſſervie,
Tout conquérir enfin.... hors le cœur d'Émilie.

SABINE.

Votre cœur ! Quoi, Madame ! il ſe pourroit....

ÉMILIE.

Apprends
Un ſecret à ta foi dérobé trop long-tems :
J'aurois voulu pouvoir le cacher à moi-même.

SABINE.

Le puis-je croire ? ô Ciel ! ma ſurpriſe eſt extrême !
Spartacus....

ÉMILIE.

Apprends donc à le connoître mieux.
Sache que des mortels le plus ſemblable aux Dieux,
C'eſt celui dont pour nous tu crains la barbarie ;
Sache qu'il a ſauvé mon honneur & ma vie.
Te dirai-je encor plus ? Sans ſavoir qui je ſuis,
Il m'aime.

SABINE.

Et voilà donc d'où naiſſoient vos ennuis ?
Rien ne ſembloit troubler une ſi belle vie.
Votre mere, à Craſſus ſecrettement unie,
Venoit de voir enfin cet hymen déclaré :
J'admirois que, paſſant d'un état ignoré
Dans un rang qui manquoit aux vertus d'Émilie,

En un ſombre chagrin toujours enſevelie,
Vous euſſiez paru voir d'un œil indifférent
L'éclat de la grandeur joint à celui du ſang.

ÉMILIE.

D'un ſentiment profond ah ! que l'ame occupée,
De cet éclat trompeur, Sabine, eſt peu frappée !
Que ſont tous ces faux biens pour un ſenſible cœur ?
Un vain fantôme, hélas ! revêtu de ſplendeur,
Qui brillant aux regards de la foule éblouie,
D'un malheureux ſouvent fait un objet d'envie.

SABINE.

Mais comment Spartacus....

ÉMILIE.

Une action d'éclat,
Qui ſurprit à la fois le Peuple & le Sénat,
M'imprima pour toujours ſes traits dans la mémoire.
Rome de Lucullus célébroit la victoire :
Pour la premiere fois j'aſſiſtois à ces jeux,
Où le ſang prodigué de tant de malheureux
Coule pour le plaiſir d'une foule inhumaine.
Mes yeux avec horreur ſe portoient ſur l'arène ;
D'affreux cris de douleur, de ſourds gémiſſemens,
Se mêloient à la joie, aux applaudiſſemens.
Un Cimbre, dont le front reſpirant la menace
D'une large bleſſure offroit l'horrible trace,
De deux braves Gaulois avoit ouvert le flanc :
Il les fouloit aux pieds, il nageoit dans le ſang ;
Lorſque, pour le malheur & l'opprobre de Rome,
Sur l'arène ſoudain on vit paroître un homme
Dont la ſtature noble & la mâle beauté

Allioient la jeuneſſe avec la majeſté :
Cet homme avec dédain ſur l'arène ſe couche ;
Il garde en frémiſſant un ſilence farouche,
On voit des pleurs de rage échapper de ſes yeux ;
Plein d'un brutal orgueil, le Cimbre audacieux
Prend ce noble dédain pour amour de la vie,
Le frappe.... Celui-ci s'élance avec furie,
Et préſentant le fer à ſes yeux effrayés,
De deux horribles coups il l'étend à ſes piés :
Tout le peuple à grands cris applaudit ſa victoire :
Cet homme alors s'avance, indigné de ſa gloire.
» Peuple Romain, dit-il, vous, Conſuls & Sénat,
» Qui me voyez frémir de ce honteux combat,
» C'eſt une gloire à vous bien grande, bien in-
» ſigne,
» Que d'expoſer ainſi, ſur une arène indigne,
» Le ſang d'Arioviſte à vos Gladiateurs !
» Etouffez dans mon ſang ma honte & mes fu-
» reurs,
» Votre opprobre & le mien, ou j'atteſte le Ty-
» bre,
» Que, ſi Spartacus vit & ſe voit jamais libre,
» Des flots de ſang Romain pourront ſeuls effacer
» La tache de celui que je viens de verſer.
Sabine, il a trop bien acquitté ſa promeſſe ;
Mais je vois que pour lui ce récit t'intéreſſe.

SABINE.

De mes yeux attendris il arrache des pleurs ;
Mais votre cœur dès-lors ſenſible à ſes malheurs....

ÉMILIE.

D'une vive pitié je me ſentis émue :
Depuis en ſa faveur mon ame prévenue,
Avec tout l'Univers admira ſes hauts faits ;

Mais

Mais de mon cœur encor rien ne troubloit la paix,
Tarente en fut l'écueil, Tarente infortunée,
Aux flâmes, au pillage, au meurtre abandonnée:
Jour affreux, du Soleil à regret éclairé,
Où ce que les humains ont de plus révéré
Du vainqueur inſolent éprouva la furie;
Où la licence, jointe avec la barbarie,
De ſang & de forfaits inonda nos remparts!
Au Temple de Veſta, femmes, enfans, vieillards,
Sous la garde des Dieux avoient mis leur foibleſſe.
Proſternée à l'autel j'implorois la Déeſſe;
Soudain un bruit terrible, & d'effroyables cris
Font retentir la voûte, & glacent les eſprits:
On a forcé le Temple, & fondant ſur leur proie,
Les yeux étincelans d'une barbare joie,
Des cruels.... Ecartons ce funeſte tableau:
Pour aſyle l'honneur n'avoit que le tombeau;
Et les cheveux épars, la gorge demi-nue,
De Veſta d'une main embraſſant la ſtatue,
De l'autre ſur mon ſein appuyant un poignard,
Je m'adreſſois au Ciel, par un dernier regard,
Quand Spartacus parut comme un Dieu ſecourable...

SABINE.

Je reſpire.

ÉMILIE.

Ah! combien, dans ce jour effroyable,
Sa pitié, ſa vertu ſauva de malheureux!
A quels périls, Sabine, il s'expoſa pour eux!

Le ſoldat, enivré de ſang & de furie,
Levoit ſur lui le fer, & menaçoit ſa vie :
Eh ! que, pour ſecourir la triſte Humanité,
Il eſt beau de montrer cette intrépidité,
De ſes fiers oppreſſeurs trop ſouvent le partage !
C'eſt ce qu'en Spartacus j'admire davantage :
De tous les tems il fut d'illuſtres Conquérans,
Qui de ſang altérés, moins guerriers que brigands,
Pour le malheur du Monde ont recherché la gloire.
Parmi tant de héros trop vantés dans l'Hiſtoire,
A peine en eſt-il un qui ſoit, par ſa bonté,
Digne d'être tranſmis à la poſtérité ;
Ivres de la victoire, injuſtes, ſanguinaires,
Ils ont tous oublié que les hommes ſont freres.

SABINE.

De Spartacus, Madame, admirez les vertus,
Vous lui devez beaucoup, mais vous vous devez plus :
C'eſt trop que de l'aimer, & ſi je l'oſe dire....

ÉMILIE.

Sabine, on eſt bien près d'aimer ce qu'on admire.
Un grand homme eut toujours des droits ſur notre cœur,
Soit qu'à notre foibleſſe il offre un protecteur,
Ou ſoit que la conquête illuſtre la victoire,
Et qu'aimer un Héros ce ſoit aimer la gloire.

SABINE.

Ah ! ſongez qu'Émilie eſt fille de Craſſus.

ÉMILIE.

Je l'ignorois encor, quand je vis Spartacus ;
Mais au ſang dont je ſors, le ſien ne fait pas honte ;
Non, pourtant, que l'amour lâchement me ſurmonte....

SABINE.

Mais devant votre pere on porte les faiſceaux,
Craſſus eſt un Conſul.

ÉMILIE.

Spartacus un héros.

SABINE.

Mais il fut notre eſclave, & quoiqu'on le renomme....

ÉMILIE.

Va, dès long-tems l'eſclave a fait place au grand homme.
Il naquit libre, & ceux dont il reçut le ſang
Toujours chez les Germains tinrent le premier rang :
Mais de lui-même enfin empruntant tout ſon luſtre,
N'eût-il pas, en effet, une origine illuſtre,
Fût-il formé d'un ſang que l'orgueil nomme abject,
Il en ſeroit plus grand, plus digne de reſpect,
Puiſqu'il fait éclater la généreuſe audace
De ces premiers héros fondateurs de leur race,
Et dont les deſcendans, de molleſſe abattus,
Trop ſouvent, en orgueil remplacent les vertus.

SABINE.

Mais....

ÉMILIE.

Qui penſoit qu'on dût redouter ſa vengeance,
Quand le poids du malheur accablant ſon enfance,
Interdiſoit l'eſſor à ſes puiſſans deſtins ?
Mais Spartacus eſt né pour apprendre aux humains
Ce que peut un mortel en qui le Ciel allie
La force du courage, à celle du génie :
Que l'on naiſſe Monarque, eſclave, ou citoyen,
C'eſt l'ouvrage du ſort, un grand homme eſt le ſien.

SABINE.

Et vous louez le bras armé pour nous détruire ?
Un ennemi de Rome ?

ÉMILIE.

Elle-même l'admire ;
C'eſt l'homme le plus grand que le Ciel pût former,
Et peut-être Émilie eſt digne de l'aimer ;
Mais je ſais mon devoir, & tu dois me connoître :
L'amour eſt mon tyran ; mais il n'eſt pas mon Maître,
Sabine ; & juſqu'ici renfermé dans mon cœur,
J'ai du moins dérobé ſa flâme à mon vainqueur :
Mais qu'il en coûte, hélas ! d'affliger ce qu'on aime !
Je partis de Tarente, il s'éloigna lui-même.
On m'apprit que j'étois la fille de Craſſus :
Que de raiſons, hélas ! d'oublier Spartacus !
D'un ſouvenir ſi cher toutefois poſſédée,
Dans mon cœur en ſecret j'en nourriſſois l'idée :

Mais, enfin, me voilà ſa captive aujourd'hui,
Et mon nouvel état n'eſt pas connu de lui;
Dans ſon cœur étonné quels ſentimens vont naître !
Si mes traits, dans ce cœur mal conſervés peut-être....

SABINE.

Quelqu'un vient.

ÉMILIE.

C'eſt lui-même : un ſombre & fier chagrin
Obſcurcit de ſon front l'air auguſte & ſerein;
Un nuage s'y mêle aux rayons de ſa gloire.

SCENE II.

SPARTACUS, ÉMILIE, SABINE.

SPARTACUS, *d'un air triſte & fier, ſans regarder Émilie.*

JE viens vous raſſurer, Madame; je dois croire
Qu'après l'exemple affreux qu'ont donné les Romains,
La fille du Conſul tombée entre nos mains
Doit craindre....

ÉMILIE.

Spartacus, s'il ne faut que ma vie,
Vous pouvez....

SPARTACUS.

Quelle voix ! Et quels traits !... Émilie !
Eſt-ce un ſonge, Madame ? En croirai-je mes yeux ?
La fille de Craſſus ! vous Émilie ! ô Dieux !

ÉMILIE.

Oui, c'eſt moi qui par vous ſecourue à Tarente,
Dans mon état obſcur, peut-être plus contente,
Du ſang dont je ſuis née ignorois la ſplendeur.

SPARTACUS.

Ah ! ce ſang odieux manquoit à mon malheur.
A ſe percer le ſein Rome a forcé ma mere :
Craſſus eſt ſon Conſul ! Craſſus eſt votre pere !
Ah ! parlez, hâtez-vous, éclairciſſez mon cœur ;
Ne dois-je déſormais vous voir qu'avec horreur ?

ÉMILIE.

Abſent de Rome alors, par cette barbarie,
Il n'auroit point ſouillé l'honneur de ſa Patrie :
Craſſus de votre mere a déploré le ſort.

SPARTACUS.

Eh bien ! puiſque j'en dois croire votre rapport,
Puiſque le Ciel enfin veut que je vous revoie,
Pour Spartacus encor il eſt donc quelque joie !
Oui, je ſens qu'à travers une nuit de douleur....
Que dis-je ? quelle honte ! ô Ciel ! & quelle horreur !
Quoi ! ma mere n'eſt plus ! Quoi ! ſon ſang fume encore !
Et vous êtes Romaine, & mon cœur vous adore !
Non, je vous dois haïr.

ÉMILIE.

Moi, qui de vos bienfaits,
Moi, qui de vos vertus éprouvai les effets !
Dût ſur moi Spartacus étendre ſa vengeance,
Il aura mon eſtime & ma reconnoiſſance.

SPARTACUS.

Qu'en me parlant ainſi, vous me rendez confus !
Ah ! Madame, excuſez.....

ÉMILIE.

Spartacus, je fais plus ;
Je vous plains.

SPARTACUS.

Vous voyez le trouble de mon ame ;
Ma mere, les Romains, & ma haîne & ma flâme,
Tout combat à la fois, tout déchire mon cœur.

ÉMILIE.

J'ai pris part à vos maux, je ſens votre douleur ;
Mais vous triompherez d'une vaine tendreſſe :
Le grand homme n'eſt pas l'homme exempt de foibleſſe,
C'eſt celui qui la dompte.

SPARTACUS.

Eh ! qu'il en coûte, hélas !
Si votre cœur ſavoit quels efforts, quels combats !...

ÉMILIE.

Ne parlons point du cœur d'une foible mortelle...
Un héros ne doit point prendre l'exemple d'elle.
Songez que vos projets, ſongez que mon devoir...

SPARTACUS.

Oui, je ſais que le ſort m'interdit tout eſpoir,
Qu'à jamais ſéparant mon deſtin & le vôtre,
Le Ciel ne voulut pas nous former l'un pour l'autre :
Que bien-tôt loin de vous, & peut-être haï....

ÉMILIE.

Si mon devoir l'exige, il eſt mal obéi ;
Mon cœur n'embraſſe point une vertu farouche :
J'admire le héros, le bienfaiteur me touche ;
Mais un devoir ſacré m'attache à mon païs ;
Ah ! Spartacus, pourquoi ſommes-nous ennemis ?

SPARTACUS.

Pourquoi dans Rome, hélas ! avez-vous pris naiſſance ?

ÉMILIE.

Je lui dois mon amour.

SPARTACUS.

Je lui dois ma vengeance ;
Ma mere attend de moi le ſang de ſes bourreaux :
L'Univers en attend le terme de ſes maux.

ÉMILIE.

Mais je ſais qu'envers vous député par mon pere,
Meſſala doit venir, & peut-être.... j'eſpere....

SPARTACUS.

Non, n'en eſpérez rien : non, je vous tromperois ;

Non, jamais ces cruels n'auront de moi la paix :
Ils ſont tous dévoués au ſerment qui me lie,
Et ma juſte fureur n'excepte qu'Émilie.

ÉMILIE.

Si Rome doit périr, vous m'exceptez en vain.

SCENE III.

ÉMILIE, SPARTACUS, ALBIN, SABINE.

SPARTACUS.

QUI vous fait accourir ? Qu'annoncez-vous, Albin ?

ALBIN.

Madame, pardonnez, ſi ne pouvant me taire....

SPARTACUS.

Eh bien ?

ALBIN.

On veut, Seigneur, que vengeant votre mere,
A ſes mânes, à ceux du fils de Noricus,
Vous faſſiez immoler la fille de Craſſus.

SPARTACUS.

Qu'entends-je ?

ALBIN.

Tous les Chefs, qu'un même eſprit anime,
Viendront vous demander cette grande victime.

SPARTACUS.

Les lâches !

ÉMILIE.

Contentez, Seigneur, ces furieux :
La mort pour Émilie eſt un préſent des Cieux.

SPARTACUS.

Ne craignez rien, Madame ; entrez dans cette tente.
Ils me verront : croyez que leur troupe inſolente
N'oſera qu'en tremblant ſoutenir mon aſpect,
Et que tout rentrera bien-tôt dans le reſpect.
Soyez ſûre, du moins, que tant que je reſpire,
Contre vos jours en vain leur lâcheté conſpire.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SPARTACUS, NORICUS, LES CHEFS DE L'ARMÉE, *une foule de Soldats.*

NORICUS.

DAIGNEZ leur pardonner un trop juſte tranſport,
Ils demandent vengeance.

SPARTACUS.

Ils méritent la mort,
Et ceux peut-être auſſi qui prennent leur défenſe;
Qui, faits pour maintenir l'ordre & l'obéiſſance,
De la ſédition loin d'étouffer la voix,
En deviennent l'organe, & m'apportent des loix.
N'eſt-ce donc plus ici Spartacus qui commande?
Ah! je rejetterois la plus juſte demande,
Si la rébellion en étoit le ſoutien:
Mais qu'oſe-t-on vouloir? Votre opprobre & le mien!
Guerriers que de la gloire un noble amour enflâme,

Que me demandez-vous ? C'eſt le ſang d'une femme !

NORICUS.

Tout l'opprobre aux Romains en doit être imputé :
Ce n'eſt qu'à leur exemple, ils l'ont trop mérité.

SPARTACUS.

Ai-je mérité, moi, de ſuivre cet exemple ?...
Vous par qui les punit le Ciel qui nous contemple,
Serez-vous criminels & barbares comme eux ?...
Vous êtes plus vaillans, ſoyez plus généreux.
La grandeur d'ame eſt rare & la valeur commune ;
Juſqu'ici nos drapeaux ont fixé la fortune.
Ah ! ſi nous aſpirons à des lauriers nouveaux,
Vengeons-nous en ſoldats, & non pas en bourreaux ;
Et, contre des cruels combattant avec gloire,
Ne déshonorons pas d'avance la victoire.

NORICUS.

Qui combat des cruels doit l'être encor plus qu'eux :
Envers des inhumains ſe montrer généreux,
C'eſt par l'impunité les enhardir au crime.
Tout votre Camp, Seigneur, qu'un même eſprit anime,
Vous parle par ma voix, & demande à grands cris
Un ſang qui doit venger votre mere & mon fils.

SPARTACUS.

Eh bien ! à vos fureurs moi-même je me livre ;
Spartacus ne veut plus ni commander ni vivre.
Suivez d'un noir tranſport l'égarement fatal,
Et tout ſouillés du ſang de votre Général,

Plongez vos bras fumans dans le ſein d'Émilie,
D'un ſi grand attentat effrayez l'Italie ;
Mais ſachez que bien-tôt, l'un de l'autre jaloux,
La ſoif de commander vous diviſera tous ;
Que par les fondemens votre ligue ſappée,
Sera dans peu de tems détruite & diſſipée ;
Qu'il faut pour être unis le ciment des vertus :
Encore une victoire & Rome n'étoit plus,
La Liberté par vous eût relevé ſon Temple,
Du Monde vous étiez les vengeurs & l'exemple ;
Vous en ſerez l'horreur.... Frappez, voilà mon ſein ;
J'ai trop vécu.

NORICUS, *l'air interdit.*

Seigneur !

SPARTACUS.

Qui retient votre main ?
Votre honneur & le mien ſont plus chers que ma vie :
Ne demandez-vous pas que je les ſacrifie ?
Oubliez les ſermens qui vous tiennent liés,
Je vous les rends, frappez.

NORICUS, *tombant à ſes piés.*

Nous tombons à vos piés.

SPARTACUS.

Eh ! penſez-vous ainſi déſarmer ma colere ?
Juſqu'ici votre Chef bien moins que votre frere,
De nos travaux communs vous laiſſant tout le fruit,
Pour le repos de tous j'ai veillé jour & nuit....
Mais pour vous commander, il faut qu'on vous reſſemble ;

Il faut pour obéir que chacun de vous tremble :
Eh bien ?...

NORICUS.

S'il faut verſer tout notre ſang....

SPARTACUS.

Ingrats !
J'ai prodigué pour vous le mien dans les combats :
Le vôtre m'eſt trop cher pour vouloir le répandre....
Ah ! je ſens que mon cœur eſt preſſé de ſe rendre !
Levez-vous, compagnons.... Mais vous devez ſavoir
Qu'obéir à la guerre eſt le premier devoir.
L'autorité périt en ſouffrant qu'on l'outrage ;
Peut-être en ai-je fait un aſſez digne uſage....

(*Aux Soldats.*)

Vous, ſoldats, dont les cris & la témérité
Exigeroient de moi plus de ſévérité,
Je pourrai pardonner.... Il faut s'en rendre dignes,
Et par une valeur, par des exploits inſignes,
Déſarmant un courroux dont je ſuſpends l'effet,
Dans le ſang des Romains laver votre forfait.

(*Il fait ſigne qu'on ſe retire.*)

SCENE II.

SPARTACUS, *ſeul.*

L'Indulgence affoiblit & perd la diſcipline,
Trop de rigueur auſſi quelquefois la ruine;
Mon cœur à pardonner aiſément ſe réſout:
Que ne puis-je de même, hélas! me vaincre en tout!
O ma mere! combien ton ombre courroucée
Frémit du trait honteux dont mon ame eſt bleſſée!
Ah! pardonne; à l'Amour je ſuis loin d'obéir:
Non, ton fils juſques-là ne ſauroit ſe trahir;
Mais c'eſt un ennemi, je l'avoue à ma honte,
Que toujours je combats, qui toujours me ſurmonte:

SCENE III.

ALBIN, SPARTACUS.

ALBIN.

L'Envoyé du Conſul....

SPARTACUS.

Ciel vengeur! un Romain!
J'ai promis de l'entendre.... O ma mere! ô deſtin!

SCENE IV.

SPARTACUS, MESSALA.

SPARTACUS.

CROIRAI-JE, Meſſala, que la fierté de Rome
Lui permette aujourd'hui de rechercher un homme
En eſclave, en rebelle indignement traité ?
Mais lorſque ſon orgueil, lorſque ſa cruauté,
Au fer des aſſaſſins abandonne ma tête,
Qu'à ſes yeux tout moyen pour me perdre eſt honnête ;
Et, ce que ſans horreur je ne puis rappeller,
Quand venant de forcer ma mere à s'immoler,
A ma juſte fureur tout devient légitime,
Certes, de Spartacus c'eſt faire grande eſtime,
Que d'oſer en mon Camp vous commettre à ma foi :
Ne craignez pas pourtant....

MESSALA.

Mon cœur eſt ſans effroi ;
Je connois Spartacus : ſa parole eſt mon gage,
Et ce gage ſacré vaut le plus ſûr ôtage.
Quant à Rome, ſouffrez que je parle ſans fard,
Je croirois l'abaiſſer en venant de ſa part :
Le Conſul m'a chargé d'un autre miniſtere ;
Il ne députe ici qu'en qualité de pere.

SPARTACUS.

Eh ! quel eſpoir encor lui peut être permis,
Quand

Quand ma mere.... Ah ! cruel, qu'attendez-vous
d'un fils,
Qui ne reſpire plus que pour venger ſa perte ?

MESSALA.

Ce n'eſt point par Craſſus que vous l'avez ſouf-
ferte :
Parti de Rome alors, il n'a pû....

SPARTACUS.

Si mon cœur
De l'affreux droit de guerre admettoit la rigueur,
De cette loi de ſang dont l'atroce juſtice
Fait traîner ſans pitié l'innocence au ſupplice,
Si cet eſclave, enfin, ne paſſoit en vertus
Ce que ſont en orgueil ſes Maîtres prétendus,
La fille du Conſul à périr condamnée,
Expieroit à vos yeux le ſang dont elle eſt née :
Cette leçon terrible apprendroit aux Romains
Que fouler à ſes piés tous les droits des hu-
mains,
C'eſt ſous ſes propres pas ſe creuſer un abîme.
Raſſurez-vous, Seigneur ; l'humanité m'anime :
Je n'outragerai point ſes droits pour la venger.

MESSALA.

Le Conſul pour ſa fille a peu craint ce danger,
Il connoît vos vertus ; & ſa reconnoiſſance....

SPARTACUS.

Ah ! c'eſt un ſentiment dont mon cœur le diſ-
penſe.
Qu'il rende grace au Ciel qui n'a pas dans mon
ſein
Mis l'ame d'un barbare ou plutôt d'un Romain.
Je crois qu'à vous parler avec cette franchiſe,

La cruauté de Rome aujourd'hui m'autoriſe ;
Que le ſang de ma mere & mes jours mis à prix
M'ont trop bien diſpenſé, comme homme & comme fils,
D'avoir pour des cruels les égards ordinaires
Que conſervent entre eux de nobles adverſaires.

MESSALA.

On dut à votre mere un traitement plus doux,
Et ſon ſang eſt, ſans doute, une tache pour nous ;
Mais ſi je puis uſer à mon tour de franchiſe,
Eſclave des Romains, permettez qu'on vous diſe...

SPARTACUS.

Leur eſclave ! Eh ! quel droit me mit entre vos mains ?
A quel titre, au berceau, ravi par les Romains,
Le fils d'Arioviſte a-t-il porté vos chaînes ?
Rome m'oppoſera ſes fureurs inhumaines !
Elle voudra s'en faire un titre révéré !
Quoi ! ſon ambition, à qui rien n'eſt ſacré,
Déſole mon pays & maſſacre mon pere,
Traîne en captivité le fils avec la mere,
Et prétend s'arroger un juſte droit ſur eux !
C'eſt le droit qu'un brigand a ſur le malheureux
Dont il oſe ravir la dépouille ſanglante.
Rome, tu n'as ſur lui que d'être plus puiſſante ;
Mais à la terre, enfin, le Ciel donne un vengeur.
Il eſt tems de marquer un terme à ta fureur,
Il eſt tems d'écraſer une ſuperbe race,
Un peuple de Tyrans, dont l'inſolente audace
Se vante que les Dieux ont formé l'Univers,
Pour la gloire de Rome & pour porter ſes fers.

MESSALA.

La force fonde, étend & maintient un Empire ;

Le droit de dominer, où chaque peuple aſpire,
De l'habile & du brave eſt le prix glorieux;
Et ſi de l'Univers Rome fixant les yeux,
Paſſe les Nations en génie, en courage,
Le droit de dominer eſt ſon juſte partage.
Tous ont même deſir, mais non même vertu.
La loi de l'Univers, c'eſt *malheur au vaincu.*

SPARTACUS.

Et malheur donc à Rome; autrefois ſon eſclave,
Aujourd'hui ſon vainqueur, j'ai le droit du plus brave;
Ses titres aujourd'hui ſont devenus les miens,
Puiſque de votre aveu le ſuccès fit les ſiens.
Qu'étoit Rome, en effet? Qui furent vos ancêtres?
Un vil amas de ſerfs échappés à leurs Maîtres,
De femmes & de biens perfides raviſſeurs.
Rome, voilà quels ſont tes dignes fondateurs!
Laiſſez donc là mes fers; non pas que j'en rougiſſe:
La honte en eſt à vous, ainſi que l'injuſtice;
La gloire en eſt à moi, qui de ce vil état,
Qui du ſein de l'opprobre ai tiré mon éclat,
Qui, votre eſclave enfin, ſûs, créant une armée,
Me faire le vengeur de la terre opprimée.
Que Rome quitte donc cette vaine hauteur,
Qui lui ſied mal, ſans doute, & devant ſon vainqueur:
En Barbares, ſur-tout, ne faites plus la guerre.

MESSALA.

Mais vous-même de ſang inondant cette terre,
N'en avez-vous verſé qu'au milieu du combat?
Tarente abandonnée aux fureurs du ſoldat....

SPARTACUS.

Eh ! qui peut prévenir tous les maux dont abonde
La guerre en cruautés, en ruines féconde ?
Par un vil intérêt le ſoldat excité,
Au deſir du butin joint la férocité ;
Et ce ſont ces cruels, ces ames ſanguinaires,
Des plus nobles projets, inſtrumens mercénaires,
Qu'il faut faire ſervir au bonheur des humains.
Nous avons trop peut-être imité les Romains ;
Mais en plaignant l'abus j'enviſage les ſuites.
Eh ! que ſont en effet quelques Cités détruites,
Quelques champs ravagés, ſi j'atteins à mon but,
Si du monde opprimé leur perte eſt le ſalut,
Et ſi des Nations par mon bras affranchies,
Les biens, les libertés, les honneurs & les vies
Ne ſont plus le jouet de ces Brigands titrés,
De tous ces Proconſuls à qui vous les livrez.

MESSALA.

Votre projet eſt grand : mais ſouffrez qu'on vous diſe
Que le ſuccès encore eſt loin de l'entrepriſe ;
Plus d'un obſtacle encor vous reſte à ſurmonter,
Et j'oſe....

SPARTACUS.

Il faut les vaincre, & non pas les compter :
Tout projet qui n'eſt pas un projet ordinaire,
Veut que l'on exécute, & non qu'on délibere.
J'oſe tout eſpérer : les miracles ſont faits
Pour qui veut fermement la mort ou le ſuccès.

MESSALA.

A ces grands ſentimens, il faut que j'applaudiſſe ;
J'oſe vous dire plus : Rome vous rend juſtice,

Un accommodement ſe pourroit preſſentir :
Sans craindre par Craſſus de m'en voir démentir...

SPARTACUS, *d'un ton fier & ironique.*

Mais il n'a député qu'en qualité de pere....
Ne vous chargez donc point d'un autre miniſtere ;
Vous abaiſſeriez Rome en me parlant d'accord,
Et ce ſeroit en vain : ſa ruine, ou ma mort,
Voilà tous nos Traités.

MESSALA.

Que la guerre en décide ;
Mais un autre intérêt dans votre camp me guide :
Je viens pour Emilie offrir une rançon,
Et vous pouvez vous-même en fixer le prix.

SPARTACUS.

Non.
Spartacus ne fait point de la guerre un commerce ;
Dans mes juſtes projets ſi le ſort me traverſe,
Tout eſt fini pour moi : s'il remplit mon eſpoir,
Rome & tous ſes tréſors ſeront en mon pouvoir :
Je vous rends Emilie.... Oui, ma main la délivre :
Retournez au Conſul, ſa fille va vous ſuivre.

MESSALA.

C'en eſt trop....

SPARTACUS.

Il ſuffit : je n'entends rien de plus
Vous pouvez, cependant, annoncer à Craſſus
Qu'il me verra bien-tôt.

SCENE IV.

SPARTACUS, *ſeul.*

QUe cet effort me coûte !
Et j'ai pû m'y réſoudre !... Ah ! je l'ai dû, ſans doute :
Il faut, belle Émilie, être digne de vous,
Et vous perdre.... Le Ciel, de mon bonheur jaloux,
Ne permet pas....

SCENE V.

SPARTACUS, ÉMILIE.

ÉMILIE.

SEIGNEUR, notre Envoyé vous quitte :
Que de cet entretien je crains la réuſſite !
Il part ; ah ! Spartacus, n'eſt-il donc plus d'eſpoir ?
Et mon pere....

SPARTACUS.

Bien-tôt vous allez le revoir :
A ce pere ſi cher dans peu d'inſtans rendue,
Émilie à loiſir jouira de ſa vûe :
Je m'arrache à moi-même, & vous rends à Craſſus.

ÉMILIE.

Que mon cœur, à ce trait, reconnoît Spartacus !
Combien j'en ſuis touchée ! ... Eh ! comment y répondre ?
Tout ce que je vous dois ne ſert qu'à me confondre....

SPARTACUS.

Vous ne me devez rien ; c'eſt moi qui vous ai dû
L'ineſtimable honneur de ſauver la vertu.

ÉMILIE.

Tu combles tes bienfaits.

SPARTACUS.

Adorable Émilie,

Vous me cachez des pleurs ; votre ame eſt attendrie :
Ah ! pourrois-je penſer?...

ÉMILIE.

Ta magnanimité
Te donne droit, au moins, à ma ſincérité.
Spartacus, ta vertu ſi hautement éclate,
Je te dois tant enfin, que je ſerois ingrate,
Si, prête à te quitter, de vains déguiſemens
Te déroboient encor mes ſecrets ſentimens.
Non, d'un trop noble feu je me ſens l'ame atteinte,
Pour vouloir avec toi m'abaiſſer à la feinte :
Je t'aime.... Reçois-en le généreux aveu,
Qu'au moment de te dire un éternel adieu,
Mon eſtime te fait, & non pas ma foibleſſe.

SPARTACUS, *faiſant un mouvement vers elle.*

Ah !...

ÉMILIE.

Permets que j'acheve.... Oui, mon cœur te confeſſe,
Qu'en toi je n'ai pu voir avec tranquillité
Tant d'héroïſme joint à tant d'humanité ;
Mais tu connois les loix que le devoir m'impoſe,
Cet obſtacle éternel que mon pays t'oppoſe,
Cet invincible mur qu'il éleve entre nous ;
Ce devoir eſt ſacré, c'eſt le premier de tous ;
Je t'aime, Spartacus, & ta vertu m'eſt chere ;
Mais tous mes vœux ſeront pour Rome & pour mon pere.

SPARTACUS.

Quelle gloire pour moi qu'un aveu ſi flatteur !

Qu'en me déſeſpérant il conſole mon cœur!
Qu'il déchire à la fois, qu'il éleve mon ame!
Oui, je ſens que l'aveu d'une ſi noble flâme
Prête un nouveau courage à ma foible vertu :
Le tourment de vous perdre en eſt ſans doute accrû;
Mais....

ÉMILIE.

J'ai réglé mon ſort, & ſi Rome ſuccombe,
Le Ciel ſous ſes débris aura marqué ma tombe;
Mais auſſi, Spartacus, ſi tu péris....

SPARTACUS.

Eh bien?

ÉMILIE.

Ma mort... Mais il ſuffit : un plus long entretien
Ne feroit voir en nous qu'une foibleſſe vaine,
Indigne d'un héros comme d'une Romaine....
(*à part.*)
Séparons-nous.... Mes yeux ſe rempliſſent de pleurs

SPARTACUS.

Ciel!

ÉMILIE.

Ne ſuis point mes pas, cache-moi tes douleurs.

SPARTACUS.

Permettez, du moins...

ÉMILIE.

Non; juſqu'au Camp de mon pere,
Albin me conduira. Toi, ſi je te fus chere....
Mon cœur ſe trouble..., Adieu, Spartacus.

SCENE VI.

SPARTACUS, *ſeul.*

ELLE ſort !
Mon ame ſur ſes pas s'attache avec tranſport ;
La lumiere à mes yeux ſe dérobe avec elle.
Triſte fatalité ! néceſſité cruelle !
Pour la derniere fois je viens donc de la voir !
O ! combien ſur un cœur l'Amour a de pouvoir !
Je voudrois.... Quelle erreur, & quelle honte extrême !
Ah ! ceſſe, Spartacus, de t'abuſer toi-même.
Ce pouvoir de l'Amour, il le tient des mortels ;
C'eſt notre lâcheté qui dreſſa ſes autels.
Sous un nom révéré conſacrant la molleſſe,
L'homme s'eſt fait un Dieu de ſa propre foibleſſe.
Allons ; &, tout entier à mes nobles deſſeins,
Ne ſongeons plus qu'à vaincre, & marchons aux Romains.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

NORICUS, SUNNON.

SUNNON.

MODÉREZ les tranſports que vous faites paroître....

NORICUS.

De ma juſte fureur comment me rendre maître,
Après l'indigne affront dont je me vois couvert?

SUNNON.

Mais évitez du moins un éclat qui vous perd.
Les Romains ſont en proie aux plus vives allarmes,
Serrez de toutes parts, entourés de nos armes;
Craſſus eſt dans ſon Camp réduit au triſte ſort
De n'avoir à choiſir que les fers ou la mort.
Oſez le ſecourir, & la vengeance eſt ſûre;
Mais que s'eſt-il paſſé? Quelle eſt donc cette injure?
Par une fauſſe attaque occupé loin de vous,
J'ignore....

NORICUS.

Apprends ma honte, & frémis de courroux:

Chargé de m'emparer d'une hauteur voiſine ;
Qui voit le Camp Romain, le ſerre & le domine,
Craſſus m'a prévenu : déjà de toutes parts
J'y vois des Légions flotter les étendarts :
De dards, de javelots, une forêt preſſée
Offroit par-tout de fer la cime hériſſée,
Et le ſoleil brûlant, dans les yeux du ſoldat,
En renvoyoit encor le formidable éclat.
Au péril toutefois oppoſant le courage,
Je diſpoſe l'attaque, & le combat s'engage :
Mais le lieu, le ſoleil protégent les Romains ;
Leurs traits lancés d'en-haut portent des coups certains.
Ma troupe eſt repouſſée, en vain je la ramene ;
Bientôt, ſourd à ma voix, chacun fuit & m'entraîne ;
Quand Spartacus accourt, ſaiſit un étendart,
Me préſente en fureur la pointe de ſon dard :
Lâche, arrête, dit il ; Compagnons, qu'on me ſuive,
C'eſt-là qu'eſt l'ennemi. Cette apoſtrophe vive,
Sa démarche, ſa voix, ſon œil étincelant,
Et, s'il faut l'avouer, je ne ſçais quoi de grand
Et de terrible peint ſur ce front qu'on renomme,
Tout en lui nous parut être au-deſſus de l'homme :
Ce n'eſt point un mortel, un héros ; c'eſt un Dieu :
Aux cœurs les plus glacés il prête un nouveau feu ;
Le ſoldat pouſſe un cri, ſur ſes pas s'abandonne ;
Nul obſtacle n'arrête, aucun péril n'étonne ;
L'on monte, l'on gravit, l'un ſur l'autre porté ;
Sur la cime déjà l'étendart eſt planté,
Et l'Aigle des Romains fuit & ſe précipite.

Tu vois qu'à Spartacus je rends ce qu'il mérite ;
Mais, méritois-je, moi, de m'en voir outragé ?

SUNNON.

L'affront n'exiſte plus, quand l'outrage eſt vengé.
Hâtez-vous de ſaiſir l'occaſion préſente,
Tandis que des Gaulois la cohorte puiſſante
Tient le poſte important par eux-mêmes forcé....

NORICUS.

Je ne balance plus.... Mon honneur offenſé....
Oui, Sunnon....

SCENE II.

SPARTACUS, NORICUS, SUNNON, LES CHEFS DE L'ARMÉE.

SPARTACUS.

NOricus, je confeſſe à ma honte,
Que tantôt, emporté d'une chaleur trop prompte,
J'ai par un mot cruel bleſſé votre grand cœur ;
Mais, non moins que du mien, jaloux de votre honneur,
Je viens publiquement réparer cet outrage :
Tous ces Chefs aſſemblés vous rendront témoignage,
Qu'ici je déſavoue un aveugle tranſport :
Vous avez vaillamment ſecondé mon effort,
Quand du poſte attaqué je me ſuis rendu maître ;
Et ſi j'ai réuſſi, je ne le dois, peut-être,
Qu'aux attaques déja deux fois faites en vain,

Mais qui m'ont du ſuccès applani le chemin ;
Votre haute valeur eſt par-tout reconnue,
Calmez le fier courroux dont votre ame eſt émue ;
Et, ſans plus me montrer un viſage ennemi,
Touchez dans cette main, embraſſez votre ami,
Qui, honteux de la faute, & non pas de l'excuſe,
Vous demande pardon, & lui-même s'accuſe.

NORICUS.

Spartacus eſt donc fait pour triompher toujours !
Je ne vous cache pas que, déteſtant mes jours,
La haîne dans le cœur, le déſeſpoir, la rage,
Je brûlois d'égaler la vengeance à l'outrage ;
Mais vous me déſarmez, & dans vos bras, Seigneur,
J'abjure la vengeance, & reprends mon honneur :
L'ami de Spartacus ne peut être un infâme.

SPARTACUS.

Non, ſans doute.... Eh bien donc ! je crois qu'au fond de l'ame,
Noricus ne me garde aucun triſte retour ;
Je crois que, comme moi, vous êtes ſans détour ;
Et que votre amitié vient de m'être rendue ;
J'y compte.... Le Conſul demande une entrevue,
Il va ſe rendre ici, j'ignore ſes deſſeins ;
Mais que peuvent de nous attendre des Romains ?
Vengeurs des Nations, enfans de la victoire,
Le jour approche, enfin, où, guidés par la gloire,
Nos mains renverſeront ces monts audacieux,
Ces remparts menaçans, d'où l'Aigle impérieux
Du Nord juſqu'au Midi fait retentir ſa foudre,
Met tout en ſervitude, ou réduit tout en poudre.

Le Ciel permet enfin cet eſpoir à mes vœux.

NORICUS.

Le Conſul qui paroît...

SPARTACUS.

Qu'on nous laiſſe tous deux.

SCENE III.

SPARTACUS, CRASSUS, *ſa Suite au fond du Théâtre.*

CRASSUS.

LEs Dieux vous ont ſur nous accordé l'avantage:
Mais à votre valeur je dois ce noble hommage,
D'avouer que du Ciel irrité contre nous
Spartacus a trop bien ſecondé le courroux.
Un grand cœur rend juſtice à ſon ennemi même,
Et je reſpecte en vous cette valeur ſuprême,
Qui d'un puiſſant génie empruntant le reſſort,
Et jugeant d'un coup d'œil indépendant du ſort,
Ce que le lieu, le temps, l'occaſion demande,
Fixe la deſtinée, ou plutôt lui commande....

SPARTACUS.

Souffrez que j'interrompe un diſcours trop flatteur,
La victoire toujours ne ſuit pas la valeur,
Du ſuccès trop ſouvent la fortune diſpoſe.
Le Ciel s'eſt déclaré pour la plus juſte cauſe,
Il a favoriſé l'ennemi des Tyrans:
Mais, ſans plus nous livrer à de vains complimens,
Qu'avez-vous réſolu? Vous voyez votre armée

Sans eſpoir de ſecours par la mienne enfermée...

CRASSUS.

L'avantage du poſte eſt ſans doute pour vous;
Mais ſçachez, Spartacus, que nous avons pour nous
La néceſſité même où nous ſommes de vaincre:
Vous ſavez (mille faits ont dû vous en convaincre)
Que rien n'eſt impoſſible à des cœurs obſtinés,
Et que des grands périls les grands efforts ſont nés.
Du ſort toujours changeant prévenez l'inconſtance:
Rome, qui ſait priſer votre haute vaillance,
A des conditions que je viens apporter,
Avec vous aujourd'hui me permet de traiter.

SPARTACUS.

Vous avec moi traiter! Rome avec un Rebelle!
Et dont la tête encore eſt proſcrite par elle!
D'un ſemblable Traité le Sénat rougiroit,
En tireroit le fruit, & vous déſavoueroit.

CRASSUS.

J'ai le droit de conclure, il m'en laiſſe le maître;
Mais des faveurs du ſort enorgueilli peut-être....

SPARTACUS.

Non; à votre malheur je ſuis loin d'inſulter;
Mais ces conditions qu'on me vient apporter,
J'avois cru que c'étoit à moi de les preſcrire,
Au vainqueur d'ordonner, aux vaincus de ſouſcrire:
Mais l'orgueil du Sénat ne ſe peut abaiſſer.
Je veux bien cependant ne m'en point offenſer;

Sachons

Sachons ce que par vous ce Sénat me propoſe.
Briſera-t-il le joug qu'à la terre il impoſe ?

CRASSUS.

Vos ſoldats, Spartacus, ſeront faits citoyens ;
Rome à leur ſubſiſtance aſſignera des biens ;
On fera Chevalier le Chef qui vous ſeconde ;
Avec nous au Sénat vous régirez le monde.

SPARTACUS.

Du tems des Scipions j'aurois pû l'accepter ;
Rome étoit digne alors qu'on s'en fît adopter.
D'un perfide ennemi magnanime rivale,
Dans cette guerre, un tems, pour elle ſi fatale,
Où le revers ſans ceſſe amenoit le revers,
Quel ſpectacle elle offrit aux yeux de l'Univers !
Aux bords de ſa ruine on la vit toujours ferme,
Aux ſuccès d'Annibal marquer enfin leur terme,
Oppoſer au vainqueur un courage invaincu,
Et laſſer le malheur à force de vertu :
Aujourd'hui qu'en ſon ſein les richeſſes verſées
Uſurpent tout l'éclat des vertus éclipſées,
Que l'orgueil, l'avarice ont infecté vos cœurs,
Et que de l'Univers avides oppreſſeurs,
Vous en avez conquis les tréſors & les vices,
Que m'offrez-vous, ſinon d'être un de vos complices ?

CRASSUS.

Spartacus, vous jugez Rome par ſes abus :
Croyez qu'on peut encore y trouver des vertus ;
Vous connoiſſez Caton, & ſi du grand Pompée
La valeur n'étoit pas loin de nous occupée,
Peut-être...

SPARTACUS.

Son grand nom ne m'en impoſe pas ;
Mais tandis qu'en Aſie il ſoumet des Etats,
Rome peut dès demain tomber en ma puiſſance :
Eh ! de quoi venez-vous flatter mon eſpérance ?
» Mes ſoldats, dites-vous, ſeront faits citoyens ;
» Rome à leur ſubſiſtance aſſignera des biens ;
» Vous ferez Chevalier le Chef qui me ſeconde ;
» Avec vous au Sénat je régirai le monde.
Mais peut-être demain, Sénateurs, Citoyens
Seront en mon pouvoir ainſi que tous vos biens ;
J'ordonnerai du ſort de ces Maîtres du Monde,
Je verrai ſur quel droit ce grand titre ſe fonde,
Et ſi, ſoumettant tout aux loix du conſulat,
Il faut que Rome ſoit, & qu'elle ait un Sénat.

CRASSUS.

Craignez encor, craignez d'y trouver des obſtacles.
Un noble déſeſpoir enfante des miracles,
L'eſpoir le mieux fondé ſouvent cache un revers,
Enfin les Dieux à Rome ont promis l'Univers.

SPARTACUS.

Du peuple cette fable éleva le courage ;
On fit parler les Dieux, mais on leur fit outrage :
Tous les foibles mortels ſont égaux à leurs yeux,
Et le droit d'opprimer n'émane point des Cieux.
De quelque Oracle, enfin, que Rome s'autoriſe,
Contre elle juſqu'ici le Ciel me favoriſe,
Et j'eſpere....

CRASSUS.

Le ſort peut encor vous trahir ;
Notre courage au moins ne ſe peut démentir,

Quoi qu'ordonne le Ciel, Spartacus doit s'attendre,
Que le dernier de nous périra ſans ſe rendre.

SPARTACUS.

C'eſt à vous d'en réſoudre.

CRASSUS.

(*Il fait un mouvement pour ſe retirer, s'arrête, & après un moment de ſilence :*)

Écoutez, Spartacus ;
Vous connoiſſez les biens & le rang de Craſſus :
Prenez Rome pour mere, avec vous je m'allie.

SPARTACUS.

(*A part.*) (*Haut.*)
Qu'entends-je ? Quoi ! Seigneur, votre fille, Émilie ?....

CRASSUS.

Elle-même.

SPARTACUS, *à part.*

Ah ! cachons le trouble de mon cœur.
(*Haut.*)
Craſſus abaiſſeroit juſques-là ſa hauteur !

CRASSUS.

On ne s'abaiſſe point en ſauvant ſa patrie :
Le plus grand eſt celui qui plus lui ſacrifie ;
Il n'eſt pour moi d'honneur, d'intérêt que le ſien.

SPARTACUS.

De votre fille ainſi joignant le ſort au mien,
Et pour Rome & pour moi vous croiriez beaucoup faire ;

Mais fuſſé-je ſorti du ſang le plus vulgaire,
Je crois qu'au moins l'honneur eſt égal entre nous,
Si je daigne allier mes victoires à vous.
Pardonnez cet orgueil que le vôtre a fait naître;
Mais voici ma réponſe, & vous m'allez connoître:
Émilie eſt le bien le plus cher à mes yeux:
De vertu, de beauté chef-d'œuvre précieux,
Elle eſt l'amour du Ciel & l'honneur de la terre;
Quoique Romaine enfin, elle m'a trop ſu plaire:
C'eſt vous dire à quel point je la dois eſtimer;
Mais je ſerois Seigneur, indigne de l'aimer,
Elle déſavoueroit un ſi honteux empire,
Si votre offre un moment avoit pu me ſéduire,
Si vous m'aviez pû faire un moment balancer:
Pour être digne d'elle il y faut renoncer,
Et ne point immoler, en m'uniſſant à Rome,
La liberté du Monde à l'intérêt d'un homme:
Je n'acheterai point mon bonheur à ce prix.

CRASSUS.

Que réſolvez-vous donc?

SPARTACUS.

Il n'eſt que deux partis,
Je le dis à regret; ou combattre ou vous rendre.

CRASSUS, *fièrement.*

Combattre donc: adieu, nous allons vous attendre,
Et ſi notre vertu ne peut nous ſecourir,
Il n'eſt point deux partis, il n'en eſt qu'un; mourir.

SCENE IV.

SPARTACUS, *ſeul.*

A QUELLE épreuve, ô Ciel ! il a mis mon courage !
Sa fille ! Quel tréſor eût été mon partage !
Il l'offroit à mes vœux, j'euſſe été ſon époux....
Qui l'eût dit qu'un mortel refuſât d'être à vous,
Adorable Émilie ?... O devoir trop funeſte !
Si je la perds, hélas ! que m'importe le reſte ?
Je ne ſais... Mais je ſens qu'en mon cœur combattu,
Le Conſul, ſa préſence animoit ma vertu....
Que dis-je ?... Ah ! malheureux ! ſouviens-toi de ta mere !
Tu lui promis vengeance, il faut la ſatisfaire.
Entends les cris plaintifs de ſes mânes ſanglans,
Qui du ſéjour des morts réclament tes ſermens ;
Vois d'indignation ſa grande ombre éperdue,
Demander ſi tu veux que ſa mort ſoit perdue,
Te montrer ce poignard qui déchira ſon flanc....
Je ne ſerai point ſourd au cri de votre ſang,
Ma mere ! votre fils ne ſera point parjure,
Non, vous ſerez vengée : &, de nouveau j'en jure,
Rome tu périras ! on ne te verra plus
A ton char inſolent traîner les Rois vaincus,
T'enivrer de l'opprobre où ta rage les livre,
Et leur faire, à ce prix, payer l'affront de vivre.

Et vous à qui j'immole aujourd'hui mon bonheur,
Vengeance, liberté, rempliſſez tout mon cœur.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

NORICUS, *ſeul.*

CRassus vouloit traiter ; Spartacus s'y refuſe,
Seul il décide en Maître.... Et quant à ſon excuſe,
Je ne ſais ſi j'en dois demeurer ſatisfait :
Plus il s'eſt montré grand, & plus mon cœur le hait.
Oui, mon ame en ſecret, combattue, incertaine,
A lui bien pardonner ne ſe réſout qu'à peine,
Je ſens qu'au fond du cœur le trait eſt demeuré...
Craſſus me promet tout, Craſſus déſeſpéré....

SCENE II.

SPARTACUS, NORICUS, LES CHEFS DE L'ARMÉE.

SPARTACUS.

TOut eſt prêt pour l'attaque ; &, par des cris de rage,
Du ſoldat frémiſſant l'impatient courage
Appelle le combat, & preſſe le ſignal :
Ce jour aux ennemis ne peut qu'être fatal ;
Rome, Rome aujourd'hui ſera notre conquête.
(*A Noricus.*)
Rejoignez vos Gaulois, mettez-vous à leur tête.
(*Aux Chefs.*)
Que par chacun de vous à ſon poſte rendu,
Le ſignal du combat, l'ordre ſoit attendu ;
Allez.
(*Ils ſortent.*)

SPARTACUS, *ſeul.*

Enfin mon cœur peut former l'eſpérance.....

SCENE III.

SPARTACUS, ALBIN.

ALBIN.

LA fille du Conſul en ce moment s'avance.

SPARTACUS.

Ciel ! Émilie !... Albin, je ne la veux point voir.
Volez que de ces lieux....

ALBIN.

La voici.

SCENE IV.

SPARTACUS, ÉMILIE.

SPARTACUS.

QUEL eſpoir,
Madame, quel deſſein en mon camp vous ramene ?
Le Conſul ſe rend-il, quand ſa perte eſt certaine ?

ÉMILIE.

Le plus ſaint des devoirs commande, & j'obéis :
Le ſalut de Craſſus, celui de mon païs,

Voilà ce qui m'amene ; & la fiere Émilie,
Qui mille fois plutôt prodigueroit ſa vie,
Mais qu'un ſi grand motif condamne à s'oublier,
Croit te pouvoir pour eux dignement ſupplier :
Je n'ai pour y venir conſulté que moi-même ;
Ce que j'oſe tenter en ce péril extrême,
Prête pour ma patrie à me ſacrifier,
Le ſuccès doit l'abſoudre, ou ma mort l'expier.

SPARTACUS.

Votre cœur, Émilie, eſt grand & magnanime,
Et ſi j'ai pû forcer ce cœur à quelque eſtime,
Si le mien fut par vous digne d'être vaincu,
Vous ne voudriez pas lui ravir ſa vertu.

ÉMILIE.

Non ; & pour le ſalut de mon pere & de Rome,
S'il falloit immoler la vertu d'un grand-homme,
J'aurois ſû, reſpectant un devoir rigoureux,
Ne te rien demander, & périr avec eux.
Mais toi-même aujourd'hui, crains de ſouiller ta gloire ;
Ne prends point pour vertu l'abus de la victoire,
Et ſache que ſouvent l'ivreſſe de l'orgueil
Egara le vainqueur & marqua ſon écueil.
Eh ! qu'a-t-on propoſé dont ta vertu s'offenſe ?
Craſſus t'offre la pourpre avec ſon alliance,
Il s'honore ſans doute en s'alliant à toi ;
Mais que veux-tu de plus, (ſans te parler de moi,)
Que d'avoir pû forcer les Souverains du Monde
A partager ce titre où leur orgueil ſe fonde,
Avec ce même eſclave, objet de leur mépris,
Dont ils mettoient la tête indignement à prix ?

SPARTACUS.

Ah ! loin de Spartacus cet indigne partage,
J'aurois donc combattu pour mon ſeul avantage !
Je ne mériterois qu'un opprobre éternel,
Si le vil intérêt d'aggrandir un mortel
M'eût fait rougir de ſang vos fleuves & vos plaines :
Non.... Tout eſt abattu ſous les Aigles Romaines ;
La terre gémiſſante appelloit un vengeur ;
J'oſai l'être : à ſon tour Rome craint un vainqueur ;
Je n'aurai point en vain confondu ſon audace ;
Ni vaincu des Tyrans pour me mettre en leur place.

ÉMILIE.

Ah ! de ce grand projet jugeant ſans paſſion,
Connois, en Spartacus, toute l'illuſion :
Tu veux voir l'Univers indépendant du Tybre ;
Mais on veut dominer, auſſi-tôt qu'on eſt libre,
Et tu verrois bien-tôt, l'un contre l'autre armés,
Opprimant tour-à-tour, tout-à-tour opprimés,
Les peuples ravager & déſoler la terre.
Il faut, pour en bannir les malheurs & la guerre,
Qu'un ſeul peuple commande & tienne les vaincus
Soumis par ſa puiſſance, heureux par ſes vertus :
Les Romains ſont ce peuple : en grands hommes féconde,
Bienfaitrice à la fois, & maîtreſſe du Monde.
Si Rome ſous ſes loix a ſû tout aſſervir,
C'eſt pour tout rendre heureux.

SPARTACUS.

Dites pour tout ravir.

La guerre eſt moins cruelle, & fait moins de ravage,
Que cette affreuſe paix, fille de l'eſclavage;
Elle eſt pour les Etats le ſommeil de la mort,
Rome, il faut l'avouer, eut des vertus d'abord,
Fruit de ſon premier âge & de ſa politique.
Ce n'eſt plus aujourd'hui qu'un faſte tyrannique:
Son luxe inſatiable engloutit les Etats,
L'Univers eſt ſa proie, & ne lui ſuffit pas.

ÉMILIE.

Eh bien! ſi le poiſon de nos deſtins proſperes
A pû corrompre en nous la vertu de nos peres,
De Fabrice aujourd'hui ſi ce n'eſt plus le tems,
Viens; par Rome adopté ſois un de ſes enfans:
Viens; & que parmi nous ton exemple ranime
Ce noble oubli de ſoi, cette vertu ſublime,
Où jadis les Romains n'eurent point de rivaux,
Et qui fit de ce peuple un peuple de héros:
Tu ſûs vaincre: il te reſte une plus noble gloire,
Fais croître l'olivier au champ de la victoire,
Rappelle avec la paix nos vertus & nos mœurs,
Venge-toi des Romains en les rendant meilleurs.
Tu fuis en furieux une aveugle colere:
Souffre que la raiſon & te parle & t'éclaire,
J'oſe t'en conjurer: Spartacus, tu le doi,
Pour l'intérêt de tous, pour ta gloire, pour toi,
Pour Émilie enfin; permets que je me nomme,
Si tu ne me confonds dans ta haîne pour Rome.

SPARTACUS.

Qui? moi vous y confondre! O Ciel! moi vous haïr!

Ah ! croyez que mon cœur, tout prêt à ſe trahir,
Souffre encor plus que vous de tant de réſiſtance.
Plût au Ciel que ce cœur, qui ſe fait violence,
N'eût à ſacrifier que ſon reſſentiment !
Maître de ſe venger, on pardonne aiſément ;
Mais des peuples ſur moi la liberté ſe fonde,
Et Rome doit périr pour le ſalut du Monde.

ÉMILIE.

Cruel ! c'eſt donc par moi qu'il te faut commencer ?
Tu me vois dans ton Camp, mais tu peux bien penſer
Que, ſi pour l'intérêt de la plus noble cauſe,
Franchiſſant les devoirs que mon ſexe m'impoſe,
J'ai du ſalut public fait ma ſuprême loi,
La mort, ou le ſuccès ſont ce que je me doi.
Ce poignard !...

SPARTACUS.

Arrêtez, Ciel !

ÉMILIE, *le poignard levé ſur elle.*

J'attends ta réponſe :
Sauve Rome & mon pere, ou je péris. Prononce.

SPARTACUS.

A quel horrible choix....

SCENE V.

SPARTACUS, ÉMILIE, ALBIN.

ALBIN.

SEIGNEUR, tout eſt perdu ;
Noricus, aux Romains ſecrettement vendu,
Fond avec tous les ſiens d'un côté ſur les nôtres,
Tandis que les Romains attaquent de deux autres.

SPARTACUS.

Ciel !

ALBIN.

Déjà dans les rangs le déſordre s'eſt mis.

SPARTACUS, *à Émilie.*

Perfide !

ÉMILIE.

Vous croiriez !

SPARTACUS.

Je vole aux ennemis.

SCENE VI.

ÉMILIE, *ſeule.*

QUE j'ai peu mérité ce reproche funeſte !
Mais, hélas ! on combat, nul eſpoir ne me reſte...
Malheureux Spartacus !.... Ah ! tu me connois mal :
Si tu voyois mon cœur en cet inſtant fatal,
Tu ne te plaindrois pas de la triſte Émilie ;
C'eſt elle cependant qui t'arrache la vie ;
En t'arrêtant ici, j'ai cauſé ton malheur ;
Tu péris, & c'eſt moi qui te perce le cœur !
Ciel !... Mais tout retentit du bruit affreux des armes,
Il redouble, il s'approche.... O mortelles allarmes !...
On force cette tente ; &, le fer à la main,
Mon pere.... Ah ! Spartacus, quel ſera ton deſtin ?

SCENE VII.

ÉMILIE, GRASSUS, *ſuivi d'un gros de Romain.*

CRASSUS, *à l'un d'eux.*

ALLEZ, que la pourſuite acheve leur défaite :
Qu'à Spartacus ſur-tout on coupe la retraite.
S'il n'eſt en mon pouvoir, ce fatal ennemi,
Je croirai que mon bras n'a vaincu qu'à demi.
Ah ! ma fille....

ÉMILIE.

Seigneur, peut-être avec ſurpriſe...

CRASSUS.

Non ; j'ai connu ton zele, & vu ton entrepriſe.
Ton pere par prudence a feint de l'ignorer ;
Aux Gaulois cependant faiſant tout eſpérer,
J'ai ſû de Noricus fixer l'ame flottante,
Et je rentre en vainqueur dans cette même tente
Où, prête à ſuccomber ſous un autre Annibal,
J'ai vu Rome toucher à ſon terme fatal.

ÉMILIE.

Daignez....

CRASSUS.

Je t'avouerai qu'à regret je l'accable,
Que mon cœur envers lui ſe connoît redevable ;
Et voudroit ſe montrer généreux à ſon tour ;
Mais Rome doit trembler tant qu'il verra le jour.
Oui.... Meſſala s'avance.

SCENE

SCENE VIII.

ÉMILIE, CRASSUS, MESSALA, *Suite.*

CRASSUS.

EH bien ! quelle nouvelle ? Eſt-il pris ?

MESSALA.

Oui, Seigneur.

ÉMILIE, *à part.*

O fortune cruelle !

MESSALA.

Devant vous à l'inſtant vous l'allez voir venir,
Et je me ſuis hâté pour vous en prévenir.

CRASSUS.

Lui vivant, Meſſala, qu'il ſe ſoit laiſſé prendre !
Eh ! comment a-t-on pu le forcer à ſe rendre ?

MESSALA.

D'incroyables efforts ont ſignalé ſon bras ;
Nous l'avons vu trois fois rallier ſes ſoldats,
Terrible, & tout couvert de ſang & de pouſſiere,
Des nôtres renverſer l'impuiſſante barriere,
Et pénétrer enfin juſqu'à nos derniers rangs.
Entouré d'un rempart de morts & de mourans ;

Mais preſque ſeul, il voit deux Légions nouvelles,
Qui pour l'environner développant leurs aîles,
Ne laiſſent à ſon choix que les fers ou la mort.
Sa main contre ſon ſein s'alloit tourner d'abord,
Quand le Chef des Gaulois s'eſt offert à ſa vue.
De rage, à cet aſpect, ſa grande ame eſt émue,
Il pouſſe un cri, s'élance, & plus prompt que l'éclair,
Aux yeux de Noricus il fait briller le fer,
Le plonge dans ſon ſein : la pointe étincelante
Perce de part en part, & ſort toute ſanglante ;
Noricus à ſes piés roule en ſe débattant,
Le fer reſte engagé dans ſon ſein palpitant :
Le bras de Spartacus ſe trouve ſans défenſe,
Et ce grand-homme alors, cédant avec conſtance...
Mais le voici, Seigneur.

ÉMILIE, *à part.*

Quel ſpectacle, grands Dieux !

SCENE IX.

SPARTACUS, & les Acteurs précédens.

CRASSUS.

JE ne veux point vous faire un reproche odieux,
Spartacus ; mais votre ame infléxible & ſuperbe
Vouloit voir nos remparts enſevelis ſous l'herbe.
De tout ce grand projet que reſte-t-il ?

SPARTACUS.

L'honneur.

CRASSUS.

Ah! ſi conſultant moins une aveugle fureur....

SPARTACUS.

Brave-moi, tu le peux : réduit à ſon courage,
Le malheureux ſe taît, & le lâche l'outrage.

CRASSUS.

Non, Spartacus; je ſais reſpecter le malheur,
Et je vous plains.

SPARTACUS.

Craſſus par trahiſon vainqueur,
Tout affreux qu'eſt mon ſort, doit l'envier peut-être.

CRASSUS.

Au ſalut des Romains j'ai fait ſervir un traître;
Je l'ai dû.

SPARTACUS.

De Pyrrhus que diroit le vainqueur?
Que diriez-vous, Romains, dont la vieille candeur
Imprima le reſpect à la terre étonnée,
Et fonda ſur l'honneur la haute deſtinée
Sous qui Rome aujourd'hui tenant tout abattu,
Croit pouvoir déſormais ſe paſſer de vertu?

SCENE X.

Les Acteurs précédens, UN TRIBUN.

UN TRIBUN, *à Craſſus.*

PRès d'ici ralliée, une troupe ennemie
Groſſit à chaque inſtant, & marche avec furie :
A ſes premiers efforts deux poſtes ont cédé.

CRASSUS.

Il faut la voir. Qu'ici Spartacus ſoit gardé.

SCENE XI.

SPARTACUS, ÉMILIE, GARDES.

ÉMILIE, *aux Gardes.*

JE veux l'entretenir : ſans le perdre de vue,
Gardes, éloignez-vous.

(*Les Gardes ſe mettent à quelque diſtance.*)

Que je me ſens émue !...
Spartacus !... Ciel ! il garde un ſilence glacé,
Un morne déſeſpoir ſur ſon front eſt tracé,
Il ne voit, n'entend rien... Ce ſpectacle me tue...
Spartacus, ah ! ſur moi du moins tourne la vue :
L'excès de ma douleur ne peut te conſoler ;
N'importe.... Vois mes pleurs, & daigne me parler.

SPARTACUS.

En l'état où je ſuis que pourrois-je vous dire ?
Je ſuis vaincu, captif.... O Ciel ! & je reſpire !
Me plaindrai-je d'un traître immolé par mes mains,
Ou des Dieux en courroux, protecteurs des Romains ?
Non, Madame ; la plainte eſt indigne d'un homme,
Sans accuſer les Dieux, ni Noricus, ni Rome,
Qu'elle ſoumette tout à ſes heureux forfaits ;
Prêt à ſubir mon ſort, je ſouffre, & je me tais.

ÉMILIE.

Plus ton courage eſt grand, plus ton malheur me touche ;
Mais dépoſe avec moi cet air ſombre & farouche....
De l'amour, s'il eſt vrai, que tu ſentis les feux....

SPARTACUS.

Écoute-t-on l'amour en ces momens affreux ?
Et vous-même oſez-vous....

ÉMILIE.

Oui, cruel ! on l'écoute :
Oui, l'aveu que j'en fais n'a plus rien qui me coûte,
Puiſque, hélas ! cet amour n'offre plus à mon cœur
De partage avec toi que celui du malheur.

SPARTACUS.

Quoi de la trahiſon vous au moins la complice,
Vous....

ÉMILIE.

Tu ne le crois pas : non, tu me rends juſtice,

SPARTACUS.

Eh bien! prouvez-le donc, & ſi je vous ſuis cher...

ÉMILIE.

Parle, qu'exiges-tu?

SPARTACUS.

Le poiſon ou le fer.

ÉMILIE.

Quelle preuve d'amour!

SPARTACUS.

Ma honte ſe prépare,
Songez....

ÉMILIE.

Ah! pour aimer faut-il être barbare!

SPARTACUS.

D'un magnanime amour c'eſt le plus digne effort;
Mais de m'abandonner aux horreurs de mon ſort,
De m'en laiſſer ſubir toute l'ignominie,
Voilà ce qu'il faudroit appeller barbarie.
(*Avec indignation.*)
Vous répandez des pleurs.

ÉMILIE.

Non... Je n'en verſe plus,
Spartacus.... Non, tes vœux ne ſeront point deçus,
Mon cœur va le remplir, & tu vas me connoître;
Tu vas voir ſi ce cœur, digne du tien peut-être,
Dut être ſoupçonné de t'avoir pu trahir.
Il ne te reſte plus ſans doute qu'à mourir.
Annibal s'immola perſécuté par Rome;
Il te faut dans ſa fin imiter ce grand-homme:

Ta vie a ſurpaſſé ſa gloire & ſes travaux....
Je te dois les moyens de mourir en héros.
Reçois donc ce poignard dont je m'étois armée,
Quand, pour Rome, tantôt juſtement allarmée....

SPARTACUS.

Donnez.... Ah ! ce préſent ne ſe peut trop chérir.

ÉMILIE, *ſe frappant.*

Tiens....

SPARTACUS.

Ciel !

ÉMILIE.

Prends, c'eſt ainſi que j'ai dû te l'offrir.

SPARTACUS, *ſe frappe.*

(*Les Gardes qui ſont accourus lorſqu'ils ont vu briller le poignard, les reçoivent tous deux.*)

Trop généreuſe, hélas ! trop cruelle Émilie !
Qu'avez-vous fait ? Faut-il qu'au prix de votre vie....

ÉMILIE.

Tu vois ſi je t'aimois, Spartacus ; je me meurs.

SPARTACUS.

Je vous ſuis.

CRASSUS, *revenant.*

Tout a fui, nos drapeaux ſont vainqueurs...
Que vois-je, juſte Ciel ! Quoi ! ma fille.... Ah ! Barbare....

SPARTACUS.

D'amour & de vertu ta fille exemple rare,

Tout fumant de ſon ſang m'a remis ce poignard;
Je lui dois le bonheur d'échapper à ton char.
Spartacus expirant brave l'orgueil du Tybre:
Il vécut, non ſans gloire; & meurt en homme libre.

FIN.